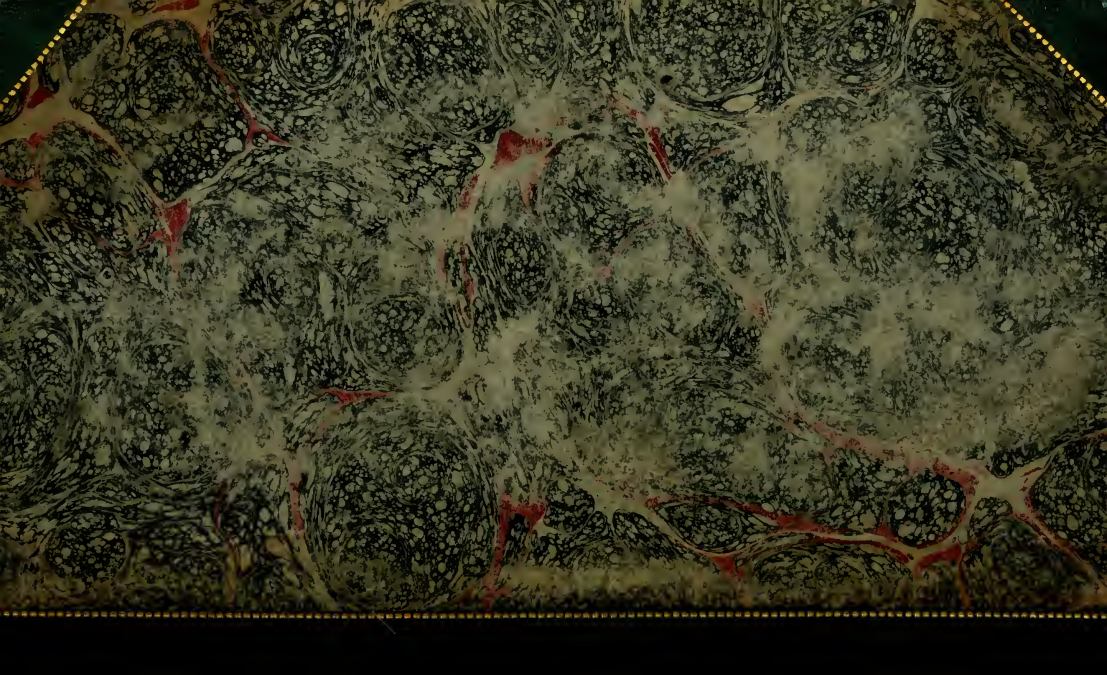
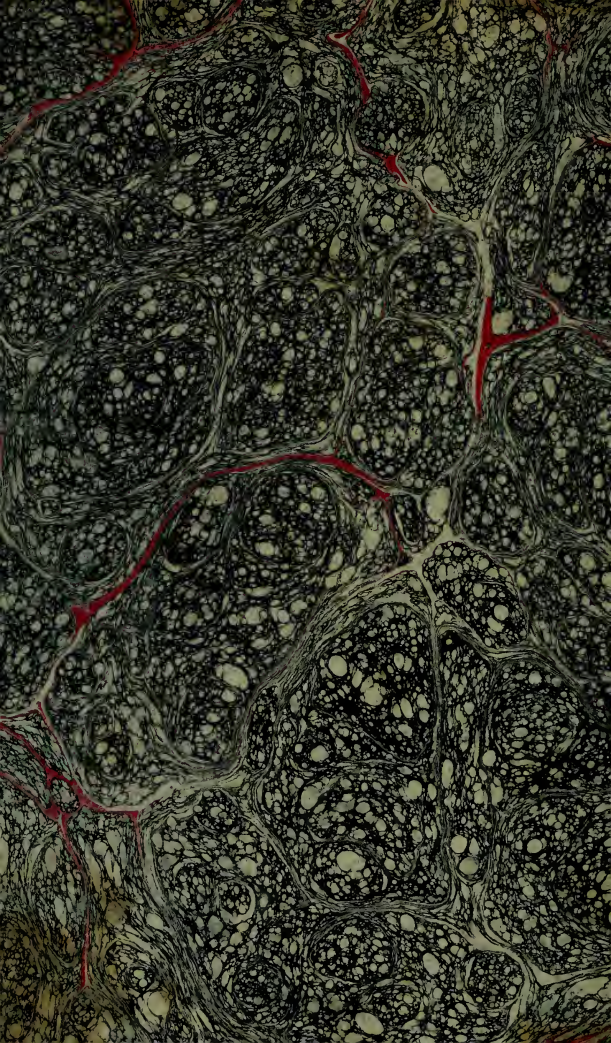
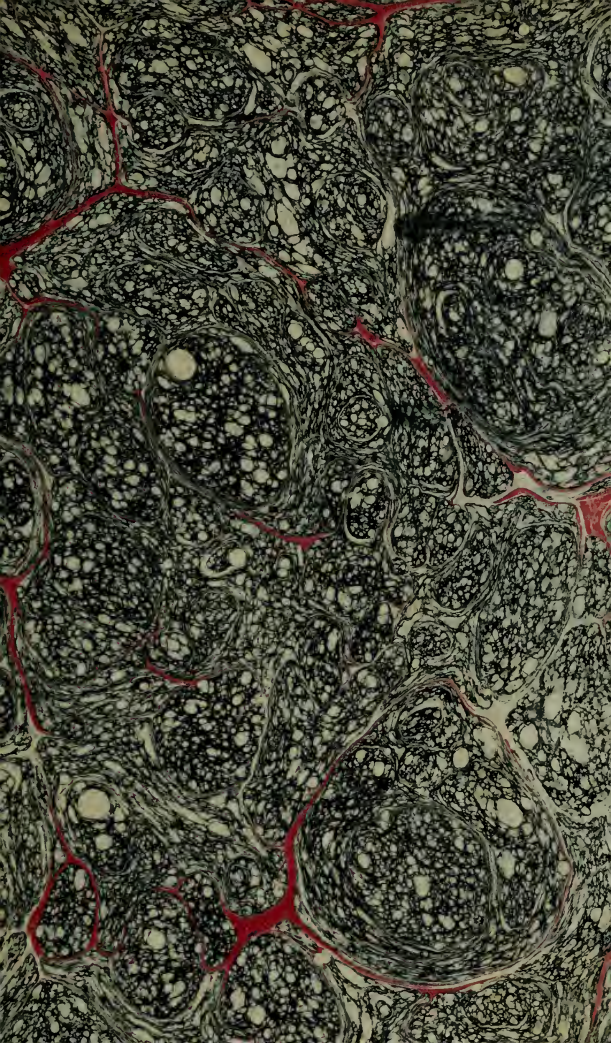






Vanuxem I. e. 16

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME SEIZIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

PRÉFACE

DES

CONTES TURCS.

Ces contes que les musulmans appellent par dérision la malice des femmes, ont été tirés de la bibliothèque de M. Pétis qui les a traduits autrefois. Ils ne sont point l'ouvrage d'une imagination françoise, qui, à la faveur d'un titre étranger, ait voulu hasarder ses fictions. C'est un turc, c'est le célèbre chéc Zadé, précepteur d'Amurath second, qui en est l'auteur.

Il les composa pour instruire son disciple en le divertissant : ce qu'il est aisé de juger par la morale qu'ils contiennent. On voit bien que ce n'est point un amas confus d'événemens extraordinaires conçus & produits sans la participation du jugement. On reconnoît par-tout que le bon sens lui a servi de règle, & qu'il s'est proposé de rendre la vertu aimable & le vice odieux. Il ne laisse pas de s'abandonner quelquefois à ses idées ; mais il revient toujours à son but.

Le lecteur auroit tort de se révolter contre des coutumes qui lui paroîtront peut-être étrangères aux pays où est la scène de ces contes. Qu'il songe que c'est un turc qui débite à sa manière à un autre turc des histoires de princes & de rois de differentes nations.

Nos dames françoises ne doivent pas non plus trouver mauvais que chéc Zadé ait écrit des contes qui chargent si fort le beau sexe; c'est un auteur turc. Le caractère de sa nation l'excuse. D'ailleurs il les a faits ainsi exprès, pour prévenir le jeune Amurath contre les femmes, pour qui il voyoit en ce prince un peu trop de penchant.

J'ajouterai que les musulmanes, parce qu'elles sont renfermées & privées de tous les divertissemens publics qui amusent les autres femmes, ne s'occupent qu'à chercher les moyens de se procurer du plaisir. Pour y parvenir, elles ne se font pas un scrupule d'employer tous les artifices que leur tempérament & l'oisiveté leur suggèrent. Elles ne sont point retenues par la crainte de révéler leurs foiblesses aux ministres de leur religion. Elles ne craignent que le châtiment temporel que leurs loix ordonnent contre l'adultère. Elles ne se mettent nullement en peine des menaces de Mahomet & de l'alcoran.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE

LA SULTANE DE PERSE,

ET DES VISIRS;

CONTES TURCS.

IL eſt rapporté dans le livre intitulé *Arbaïn Naſa*, que parmi les empereurs de Perſe il y en avoit un que l'on nommoit Hafikin. Toute l'Aſie vivoit ſous ſes loix. C'étoit le plus riche & le plus puiſſant monarque de la terre. Sa valeur égaloit ſa puiſſance; & s'il eût été aſſez ambitieux pour aſpirer à l'empire du monde, il en auroit pu faire la conquête. Mais content de regner ſur de vaſtes & floriſſans états, il ne ſongeoit point à s'emparer de ceux de ſes

voiſins. Il n'avoit point d'autre objet que le bonheur de ſes peuples, qui ſe trouvoient ſi heureux, qu'ils béniſſoient chaque jour de ſon règne. Toutes les autres nations leur portoient envie, & ſouhaitoient d'être comme eux du nombre de ſes ſujets.

Ce grand empereur avoit un fils qui faiſoit l'admiration de tous ceux qui le voyoient. Il s'appeloit Nourgehan, c'eſt-à-dire lumière du monde. C'étoit un jeune prince, d'une taille avantageuſe, d'une beauté céleſte, & qui joignoit à ces brillantes qualités, des talens qui rendent les particuliers recommandables. Il ſavoit admirablement bien tracer les caractères de pluſieurs langues : il excelloit à tirer de l'arc, & il n'y a guère de ſcience qu'il ne poſſédât, ou dont il n'eût du moins une connoiſſance raiſonnable.

C'étoit la vivante image de la ſultane ſa mère que l'on comparoit aux beautés de Cachemire (1). Hafikin aimoit paſſionnément cette princeſſe.

(1) Cachemire eſt un petit royaume ſitué entre les états du grand Mogol & le Tebet au nord des Indes orientales. C'eſt un pays délicieux. Les femmes, quoique mulâtres, y ſont ſi piquantes, que les Perſans, les Turcs & les Arabes les préfèrent à toutes les femmes du monde. *Voyez Bernier.*

Il en donna de ſincères & de triſtes marques, lorſque par un décret fatal de la deſtinée, elle mourut après une longue maladie. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Le tems, toutefois, produiſit ſon effet ordinaire ; l'empereur ſe conſola, & les charmes d'une nouvelle femme lui firent oublier celle qu'il avoit perdue.

Il épouſa la princeſſe Canzade, fille d'un roi voiſin. Elle étoit belle, elle avoit de l'eſprit ; mais elle ne pouvoit rien refuſer à ſes paſſions. Elle ne put voir le jeune prince ſans concevoir pour lui un amour violent, & loin de faire ſes efforts pour le vaincre, elle s'y abandonna, & réſolut de le déclarer à Nourgehan dès qu'elle en trouveroit l'occaſion.

Cependant ce prince s'attachoit aux ſciences, & faiſoit de grands progrès dans l'aſtrologie que lui enſeignoit Aboumaſchar (1) ſon précepteur, homme d'un profond ſavoir, & le plus habile aſtrologue de l'Aſie. Ce ſavant perſonnage ayant un jour tiré l'horoſcope du prince ſon diſciple, & connu par ſes infaillibles obſervations qu'il étoit menacé d'un effroyable malheur, il lui dit : Prince, j'ai conſulté les aſtres ſur votre

(1) Aboumaſchar, que les Européens par corruption appellent Albumazar.

destinée, je les ai trouvés peu favorables pour vous. Un triste sort vous attend, & vous m'en voyez pénétré de douleur. Nourgehan pâlit à ces paroles ; son maître le rassura en lui disant : Ne croyez pas pourtant que ma tendresse pour vous & mon expérience cèdent au destin sinistre qui vous menace ; votre perte à la vérité est écrite dans les étoiles, mais il n'est pas impossible de la prévenir. Mon livre m'en a enseigné le moyen. Il faut que vous soyez quarante jours sans parler. Quelques discours que l'on vous tienne, n'y répondez rien ; quelque chose qui puisse vous arriver, gardez-vous bien de rompre un silence d'où dépend votre vie. Le prince promit de se taire pendant quarante jours. Après cette promesse, son précepteur écrivit quelques noms divins (1) qu'il lui pendit au col, & ensuite se retira dans un souterrain qui n'étoit connu que de lui seul, & où il se cacha pour n'être point obligé de satisfaire la curiosité de l'empereur, & de lui révéler des choses qu'il ne vouloit pas lui découvrir.

Hafikin qui ne pouvoit être long-tems sans voir le prince son fils, le fit venir devant lui, & lui fit plusieurs questions auxquelles le prince

(1) Une espèce d'amulette que l'on porte pour se préserver des malheurs.

ne répondit rien. L'empereur en fut fort surpris. O ! mon fils, s'écria-t-il, pourquoi ne parlez-vous pas ? avez-vous perdu la parole ? que vous a-t-on fait ? que vous eſt-il arrivé ? Diſſipez l'inquiétude que me cauſe votre ſilence. Ces paroles ne firent pas plus d'effet que les premières. Le prince regarda triſtement ſon père, puis baiſſa les yeux ſans dire un ſeul mot. Alors le roi ſe tourna vers le gouverneur de ſon fils, & lui dit : Le prince a un ſecret chagrin qui le dévore. Conduiſez-le à l'appartement de la ſultane ſa belle-mère, ſon cœur pourra s'ouvrir à elle.

Le gouverneur obéit à l'ordre de l'empereur; il mena Nourgehan chez la ſultane Canzade. Madame, dit-il à cette princeſſe, il ſemble que le prince ait perdu la parole. Son ame eſt en proie à une triſteſſe funeſte, dont il s'obſtine à cacher la cauſe. Sa majeſté vous l'envoie, parce qu'elle eſpère que devant vous il bannira ſa mélancolie. La ſultane à ce diſcours, ſentit un trouble agréable. Il faut, dit-elle, que je profite de cet heureux moment que j'ai ſi long-tems attendu. Je ne riſque rien à me déclarer. Si Nourgehan a perdu la parole, il ne pourra pas redire à ſon père ce que je lui aurai dit; & s'il eſt aſſez indiſcret pour aller révéler mon amour, je dirai que je ne lui aurai tenu de

pareils discours, que pour l'obliger à parler. Enfin, Canzade regardant cette occasion comme la plus favorable qu'elle pût jamais trouver, fit sortir tout le monde de son appartement, & demeura seule avec le prince.

Elle commença par se jeter à son col, & l'embrassant étroitement : Cher prince, lui dit-elle, quel sujet avez-vous de vous affliger ? ne me le cachez point, à moi qui vous aime avec plus de tendresse que si vous étiez mon propre fils. Le prince, touché des marques d'amitié que lui donnoit sa belle-mère, tâchoit par ses regards & par ses gestes, de lui faire comprendre qu'il étoit mortifié de ne lui pouvoir parler. Elle expliqua mal ces gestes & ces regards. Elle s'imagina qu'il brûloit des mêmes feux qui la consumoient : qu'il n'avoit pu sans doute se défendre de concevoir de l'amour pour elle, comme elle n'avoit pu s'empêcher d'en prendre pour lui, & que par respect pour son père il n'osoit découvrir ses sentimens.

Charmée de cette erreur, elle poursuivit avec tout l'emportement dont peut être capable une femme que la vertu & la raison ont abandonnée : O ! mon roi, ô mon ame ! rompez ce cruel silence qui nous gêne l'un & l'autre. Vous savez que tout ce que l'empereur possède est en ma puissance. Si vous voulez être d'accord

avec moi, & consentir à ce que je vais vous proposer, vous serez en peu de tems au comble de vos vœux. Vous êtes un jeune prince, & je suis une jeune princesse. Je vous conviens mieux qu'à votre père, dont l'extrême vieillesse rend ma vie triste & ennuyeuse. Vous n'avez qu'à parler. Engagez-vous par un serment inviolable à m'accepter pour votre femme légitime, & je vous promets de vous faire bientôt roi en avançant la mort de votre père. Je jure par le grand dieu, créateur du ciel & de la terre, qu'il n'y a nul artifice en mes paroles. Liez-vous donc aussi par le même serment, & m'assurez que vous recevrez la main qui veut vous couronner.

Nourgehan ne fit point de réponse à ce discours; & comme il en parut étonné, la sultane continua : je vois bien, prince, que mon projet vous surprend. Vous doutez que je puisse l'exécuter. Mais apprenez de quelle manière je prétends faire mourir l'empereur. Il y a dans le trésor toutes sortes de poisons. On en voit qui ôtent la vie un mois après qu'on en a pris. Il y en a qui ne tuent qu'au bout de deux mois. Il en est même qui font encore plus lentement leur effet. Nous nous servirons de ces derniers. Le roi tombera malade & achevera peu-à-peu son destin, sans que le peuple nous

ſoupçonne d'être les auteurs de cette mort. Après cela, vous monterez ſur le trône. Tout le pays vous reconnoîtra pour ſon maître, & l'armée vous obéira.

Quand le fils de l'empereur auroit voulu parler, il n'en auroit pas eu la force, tant il étoit ſurpris d'entendre ces horribles diſcours. Prince, ajouta la ſultane en le voyant rêver, ſi vous êtes en peine de ſavoir comment vous pourrez prendre pour femme l'épouſe de votre père, je vais vous l'enſeigner. Après la mort de l'empereur, vous n'aurez qu'à me renvoyer dans ma patrie, & me faire ſuivre ſecrètement par un de vos capitaines, accompagné de quelques ſoldats. Ils viendront comme des voleurs nous attaquer. Ils m'enleveront. Enſuite, on fera courir le bruit que j'aurai été tuée ſur la route, & peu de jours après vous m'acheterez du capitaine, ainſi que l'on achète les filles eſclaves. Par ce moyen, vous pourrez devenir mon mari, & nous vivrons tous deux dans la plus délicieuſe union.

La princeſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour donner lieu au prince de rompre un ſi long ſilence ; mais comme il ne répondit rien encore, elle perdit toute retenue, & le ſerrant entre ſes bras, elle le baiſa avec tranſport. Alors Nourgehan indigné de l'effronterie de ſa belle-

Ah ! méchant, est-ce ainsi que tu traite une Princesse que t'adore ?

C. J.t Marillier dir. Borgnet Sc.

mère, se débarrassa brusquement de ses mains, & la frappa même au visage si rudement, que sa bouche en saigna.

La colère succède tout-à-coup à la tendresse dans le cœur de la sultane. Ses yeux qui ne brilloient un moment auparavant que des feux de l'amour, étincellent de fureur. Ah! méchant, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu traites une princesse qui t'adore? Barbare! je veux qu'en t'offrant la place de ton père, je révolte ta farouche vertu; je veux même que tu me regardes avec horreur, après ce que je t'ai proposé: mais ne devois-tu pas excuser les transports d'une femme qu'un amour insensé faisoit parler? J'étois plus digne de ta pitié, que du traitement brutal que j'ai reçu de toi. Hé bien, monstre, n'écoute que ta férocité. Redouble, si tu peux, pour moi ta haine. Tu ne saurois me haïr autant que je te hais en ce moment. Sors d'ici. Fuis ma présence, & crains le ressentiment d'une femme dont tu as mépriſé les bontés. Il n'étoit pas besoin qu'elle ordonnât au prince de sortir. Il avoit pris ce parti aussitôt qu'il avoit frappé la sultane; de sorte qu'il n'entendit pas la moitié de ses reproches & de ses menaces.

La furieuse Canzade ne respiroit que vengeance. Elle résolut de perdre Nourgehan. Pour

y parvenir, elle déchira ſes habits, défit ſes cheveux, & ſe frotta tout le viſage du ſang qui couloit de ſa bouche, en faiſant retentir ſon appartement de cris & de lamentations. L'empereur y arriva bientôt. Il venoit s'informer ſi ſon fils avoit enfin rompu le ſilence. Quel ſujet d'étonnement pour lui de trouver la ſultane aſſiſe ſur un ſofa, les cheveux épars, & le viſage enſanglanté. Comme il l'aimoit fort, il fut tranſporté de colère & de douleur. O chère ame de mon ame, s'écria-t-il! que vois-je? Quel audacieux vous a miſe en ce déplorable état? Nommez-le-moi promptement. Vous devriez déjà être vengée.

L'artificieuſe reine redoubla ſes larmes à ce diſcours, & répondit dans ces termes : O roi! ô malheureux père! que ne puis-je vous cacher ce que vous ſouhaitez d'apprendre! Si vous êtes étonné de voir le deſordre où je ſuis, quelle ſera donc votre ſurpriſe, lorſque vous ſaurez que c'eſt l'ouvrage de votre fils? De mon fils, grand dieu, interrompit l'empereur! Ah! madame, que me dites-vous? Quoi! ſa haine pour une belle-mère l'a pu porter à vous faire cet outrage! le reſpect qu'il me doit n'a pu le retenir! Seigneur, repartit la reine, il eſt encore plus coupable que vous ne penſez. Hélas! quelle femme ſe ſeroit défiée de ſon air modeſte,

de ces apparences de sageſſe qui ſont ſi bien marquées ſur ſon viſage? J'étois aſſiſe ſur ce ſofa lorſqu'il eſt entré; j'ai fait ſortir tout le monde afin de l'obliger à me découvrir plus librement la cauſe de ſon ſilence. Il ne me l'a que trop déclarée! Sitôt qu'il s'eſt vu ſeul avec moi, il s'eſt aſſis à mes côtés: Ma princeſſe, m'a-t-il dit, il faut que je rompe le ſilence que je m'obſtine à garder, & dont vous êtes l'unique ſujet. Je vous adore, & le déſeſpoir de ne vous pouvoir entretenir en particulier, m'a plongé dans une mélancolie qui m'alloit conſumer. Que je ſuis heureux d'avoir trouvé cette occaſion de vous parler ſans témoins! Si vous approuvez mon amour, j'ai réſolu de faire mourir mon père & de vous épouſer. Auſſi-bien ſes peuples comme moi commencent à s'ennuyer de la longueur de ſon règne. Diſpenſez-moi, ſeigneur, continua la ſultane, de vous répéter mot pour mot tout ce qu'il m'a dit. J'en frémis encore d'horreur. Qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que vous avez donné le jour au plus méchant prince du monde. Comme au lieu de me perſuader, il s'eſt apperçu que ſes diſcours m'épouvantoient, il a bruſquement étendu la main ſur moi pour me faire violence. J'ai réſiſté. Il a déchiré mes habits. Il m'a frappée, & il m'auroit ſans doute ôté la vie, afin de pouvoir ſe

juſtifier en chargeant ma mémoire du crime dont je l'accuſe ; mais il a craint que mes femmes que j'avois écartées ne le vinſſent ſurprendre. Il s'eſt enfui, & m'a laiſſée dans l'état où je ſuis.

Elle dit cela avec toutes les démonſtrations d'une femme vivement affligée. L'empereur la crut de bonne foi ; & quelque tendreſſe qu'il eût pour ſon fils, il ſe laiſſa emporter aux mouvemens de ſa colère. Il ſortit de l'appartement de la princeſſe, fit venir l'exécuteur, & lui ordonna de tout préparer pour la mort du prince Nourgehan.

Mais les viſirs furent bientôt informés du cruel ordre qu'avoit donné l'empereur ; ils s'étonnèrent que ſans les conſulter, il eût pris la réſolution de faire mourir ſon fils. Ils s'aſſemblèrent tous, & allèrent trouver ce monarque irrité, à qui l'un d'entr'eux parla de cette manière : O roi du monde, nous vous ſupplions de nous accorder pour aujourd'hui ſeulement la vie du prince, & de nous apprendre quel aſſez grand forfait il peut avoir commis pour armer contre ſes jours le bras d'un père qui doit être lent à punir ſes enfans. L'empereur leur conta tout ce que la ſultane lui avoit dit. Alors le plus ancien viſir prit la parole : O roi, dit-il, gardez-vous bien de ſuivre les mouvemens de fureur qu'une femme

vous inſpire, & de faire aucune action contre les commandemens de dieu, & contre la juſtice enſeignée par les prophètes. La reine accuſe le jeune prince ſans produire de témoins contre lui : elle demande ſa mort, parce qu'il l'aime & qu'il a voulu, dit-elle, par la force, ſatisfaire ſon amour ! Hé depuis quand les femmes ont-elles leur chaſteté ſi fort en recommandation, qu'elles déſirent la mort des hommes qui oſent la tenter ? Je veux qu'il y en ait d'aſſez vertueuſes pour s'indigner d'un effort téméraire ; mais dans le même tems que leur vertu le condamne, leur vanité l'excuſe, & elles pardonnent facilement un crime que leur beauté a fait commettre. Gardez-vous bien, ſire, de ſacrifier votre fils à la calomnie, & peut-être à la rage d'une perſonne qui veut le perdre pour n'avoir pu le ſéduire. Que votre majeſté ſonge que les femmes ſont artificieuſes. L'hiſtoire du chéc (1) Chahabeddin prouve aſſez combien leur malice eſt à craindre. L'empereur ſouhaita d'entendre cette hiſtoire : le viſir la raconta dans ces termes :

(1) Chéc en arabe, ſignifie docteur.

HISTOIRE

Du chéc Chahabeddin.

LE ſultan d'Egypte aſſembla un jour dans ſon palais tous les ſavans de ſon royaume. Il s'éleva entr'eux une diſpute. On dit que l'ange Gabriel ayant une nuit enlevé Mahomet de ſon lit, lui fit voir tout ce qui eſt dans les ſept cieux, dans le paradis & dans l'enfer; & que ce grand prophète, après avoir eu avec dieu quatre-vingt-dix mille conférences, fut rapporté dans ſon lit par le même ange. L'on avança que toutes ces choſes s'étoient paſſées en ſi peu de tems, que Mahomet avoit trouvé à ſon retour ſon lit encore tout chaud, & qu'il avoit même relevé un pot dont l'eau n'étoit pas encore répandue, bien que le pot ſe fût renverſé dans l'inſtant que l'ange Gabriel avoit enlevé Mahomet.

Le ſultan qui préſidoit à cette aſſemblée, ſoutenoit que cela étoit impoſſible. Vous aſſurez, diſoit-il, qu'il y a ſept cieux, qu'il n'y a pas moins d'eſpace entre chacun d'eux, qu'il y en auroit en un chemin de cinq cens années, & que chaque ciel eſt auſſi épais qu'il eſt éloigné d'un autre. Comment eſt-il poſſible qu'après

avoir traverſé tous ces cieux, & avoir eu avec dieu quatre-vingt-dix mille conférences, Mahomet ait trouvé à ſon retour ſon lit encore chaud, & ſon pot renverſé ſans que l'eau qui étoit dedans fût répandue ? Qui pourroit être aſſez crédule pour ajouter foi à une ſi ridicule fable ? Ne ſavez-vous pas bien que ſi vous renverſez un pot plein d'eau, quoique vous le releviez à l'inſtant même, vous n'y trouvez plus d'eau ? Les ſavans répondirent que cela ſans doute ne ſe pouvoit faire naturellement ; mais que tout étoit poſſible à la puiſſance divine. Le ſultan d'Egypte qui étoit un eſprit fort, & qui s'étoit fait un principe de ne rien croire qui bleſsât la raiſon, ne voulut point croire ce miracle, & les ſavans ſe ſéparèrent.

Cette diſpute fit du bruit en Egypte. La nouvelle en alla au docte chéc Chahabeddin, qui pour quelques raiſons qui ne ſont point marquées dans l'hiſtoire, n'avoit pu ſe trouver à l'aſſemblée. Il ſe rendit au palais du ſultan pendant la plus grande chaleur du jour. Dès que ce monarque fut averti de l'arrivée du chéc en ſa cour, il alla au-devant de lui, l'emmena dans une chambre magnifique, où après l'avoir fait aſſeoir, il lui dit : Docteur, il n'étoit pas néceſſaire que vous priſſiez la peine de venir ici. Il ſuffiſoit d'envoyer un de vos ſerviteurs.

Nous lui aurions accordé volontiers ce qu'il nous auroit demandé de votre part. Sire, répondit le docteur, je viens exprès pour avoir l'honneur d'entretenir un moment votre majesté. Le sultan qui savoit que le chéc avoit la réputation d'être fier (1) devant les princes, lui fit bien des caresses & des complimens.

Or, la chambre où ils étoient, avoit quatre fenêtres percées de différens côtés. Le chéc pria le roi de les faire fermer. Ce qui ayant été exécuté, ils continuèrent quelque tems leur conversation; après quoi le docteur fit ouvrir une fenêtre qui avoit vue sur une montagne appelée Kzeldaghi, c'est-à-dire Montrouge, & dit au roi de regarder. Le sultan mit la tête à la fenêtre, & vit sur la montagne & dans la plaine des soldats armés de boucliers & de cottes de maille. Ils étoient tous à cheval, l'épée nue. Ils s'avançoient vers le palais à toute bride, & en plus grand nombre que les étoiles. A ce spectacle, ce prince changea de couleur, & s'écria tout effrayé: O ciel! quelle est cette épouvantable armée qui s'approche de mon palais? *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est*

(1) Les docteurs contemplatifs cabalistes dans l'orient sont si fiers, qu'ils prétendent être respectés des rois; & ils le sont effectivement.

rien.

rien. En disant cela, il ferma lui-même la fenêtre, & puis la rouvrant aussitôt, le roi n'apperçut personne sur la montagne ni dans la plaine.

Une autre fenêtre donnoit sur la ville. Le docteur la fit ouvrir. Le sultan vit la ville du Caire toute en feu, & des flammes qui montoient jusqu'à la moyenne région de l'air. Quel embrâsement, s'écria le roi fort surpris ! voilà ma ville, ma belle ville du Caire réduite en cendres ! *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est rien.* En même-tems il ferma la fenêtre, & lorsqu'il l'eut rouverte, le roi ne vit plus les flammes qu'il avoit vues.

Le docteur fit ouvrir la troisième fenêtre, par où le sultan apperçut le Nil qui se débordoit, & dont les vagues venoient avec furie inonder son palais. Quoique le roi, après avoir vu disparoître l'armée & les flammes, ne dût point s'effrayer de ce nouveau prodige, il ne pût s'empêcher d'être saisi de crainte : Ah ! c'en est fait, s'écria-t-il encore, tout est perdu, cet horrible débordement va emporter mon palais, & me noyer avec tous mes peuples. *N'ayez point de peur, sire*, dit le chéc, *ce n'est rien.* En effet, le docteur n'eut pas sitôt fermé & rouvert la fenêtre, que le Nil, comme à l'ordinaire, parut suivre son cours.

Il fit ouvrir de même la quatrième fenêtre, qui regardoit un déſert aride. Autant que le roi avoit été épouvanté des autres merveilles, autant prit-il de plaiſir à conſidérer celle-ci. Ses yeux accoutumés à ne voir par cette fenêtre que des terres ſtériles, furent agréablement ſurpris d'appercevoir des vignes, des jardins remplis des plus beaux fruits du monde, des ruiſſeaux qui couloient avec un doux murmure, & dont les bords parés de roſes, de baſilic, de baume, de jacinte & de narciſſe, préſentoient à la vue des objets rians, & à l'odorat un mélange d'odeurs délicieuſes. On remarquoit parmi ces fleurs une infinité de tourterelles & de roſſignols, dont les uns étoient déjà tombés en pamoiſon à force de gazouiller, & les autres frappoient encore les airs de leurs chants tendres & plaintifs. Le roi charmé de toutes les choſes merveilleuſes qui s'offroient à ſa vue, croyoit voir le jardin d'Eram (1). Ah! quel changement! s'écria-t-il dans l'excès de ſon admiration; le beau jardin! le charmant ſéjour! Que j'aurai de plaiſir à m'y promener tous les jours! *Ne vous réjouiſſez pas tant, ſire*, dit le chéc, *ce n'eſt rien.* A ces mots, le docteur ferma la fenêtre, il la rouvrit

(1) C'eſt le paradis terreſtre.

enſuite ; & le ſultan, au lieu de revoir ces agréables fantômes, ne vit plus que le déſert.

Sire, dit alors le chéc, je viens de vous montrer bien des merveilles ; mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon du prodige étonnant dont je veux rendre encore témoin votre majeſté. Commandez que l'on apporte ici une cuve pleine d'eau. Le roi en donna l'ordre à un de ſes officiers ; & quand la cuve fut dans la chambre, le docteur dit au ſultan : Ayez la bonté de ſouffrir que l'on vous mette tout nu, & que l'on vous ceigne les reins d'une ſerviette. Le roi eut la complaiſance de ſe laiſſer ôter tous ſes habits, & lorſqu'il fut ceint d'une ſerviette : Sire, reprit le chéc, plongez, s'il vous plaît, la tête dans l'eau & la retirez.

Le roi plongea la tête dans la cuve, & en même-tems ſe trouva au pié d'une montagne ſur le rivage de la mer. Ce prodige inoui l'étonna davantage que les autres. Ah ! docteur, s'écria-t-il tranſporté de colère, docteur perfide, qui m'as ſi cruellement trompé ; ſi jamais je puis retourner en Egypte d'où tu m'as fait ſortir par ta noire & déteſtable ſcience, je jure que je me vengerai de toi. Puiſſe-tu périr miſérablement. Il continua ſes imprécations contre le chéc ; mais faiſant réflexion que ſes menaces & ſes plaintes étoient inutiles, il prit coura-

geuſement ſon parti, & marcha vers quelques perſonnes qui coupoient du bois dans la montagne, réſolu de ne leur point découvrir ſa condition ; car enfin, dit-il en lui-même, ſi je leur dis que je ſuis roi, ils ne me croiront pas, & je paſſerai pour un fou ou pour un impoſteur.

Les bûcherons lui demandèrent qui il étoit. O bonnes gens ! leur répondit-il, je ſuis marchand, j'ai fait naufrage, je me ſuis ſauvé ſur une planche ; je vous ai apperçus, je viens à vous. La ſituation où vous me voyez, doit exciter votre pitié. Ils furent touchés de ſon infortune ; mais ils étoient eux-mêmes dans une trop grande misère pour pouvoir ſoulager la ſienne. Ils ne laiſsèrent pas néanmoins de lui donner l'un une vieille robe, l'autre de vieux ſouliers, & quand ils l'eurent mis en état de paroître avec décence dans leur ville, qui étoit ſituée derrière la montagne, ils l'y conduiſirent. D'abord qu'ils y furent arrivés, ils prirent tous congé de lui, l'abandonnèrent à la providence, & chacun ſe retira dans ſa famille.

Le ſultan demeura ſeul. Quelque plaiſir que l'on prenne à voir des objets nouveaux, il étoit trop occupé de ſon aventure, pour faire attention aux choſes qui ſe préſentoient à ſes regards. Il ſe promenoit dans les rues, ſans ſavoir ce

qu'il deviendroit. Il étoit déjà las, & il cherchoit de l'œil un endroit pour se reposer. Il s'arrêta devant la maison d'un vieux maréchal, qui, jugeant à son air qu'il étoit fatigué, le pria d'entrer. Le roi entra & s'assit sur un banc qui étoit auprès de la porte. O jeune homme! lui dit le vieillard, puis-je vous demander quelle est votre profession, & comment vous êtes venu ici? Le sultan lui fit là-dessus la même réponse qu'il avoit faite aux bûcherons. J'ai rencontré, ajouta-t-il ensuite, de bonnes gens qui coupoient du bois dans la montagne. Je leur ai conté mon malheur, & ils ont été assez généreux pour me donner cette vieille robe & ces vieux souliers. Je suis bien-aise, lui dit le maréchal, que vous soyez échappé de votre naufrage. Consolez-vous de la perte de vos biens. Vous êtes jeune, & vous ne serez peut-être pas malheureux dans cette ville, dont les coutumes sont très-favorables aux étrangers qui veulent s'y établir. N'êtes-vous pas dans cette disposition? Pardonnez-moi, répondit le sultan, je ne demande pas mieux que de demeurer ici, pourvu que j'y fasse bien mes affaires. Hé bien, reprit le vieillard, suivez donc le conseil que je vais vous donner. Allez-vous-en tout-à-l'heure aux bains publics des femmes. Asseyez-vous à la porte, & demandez

à chaque dame qui sortira, si elle a un mari; celle qui vous dira que non, sera votre femme selon la coutume du pays.

Le sultan résolu de suivre ce conseil, se leva, dit adieu au vieillard, & se rendit à la porte des bains, où il s'assit. Il n'y eut pas été longtems qu'il vit sortir une dame d'une beauté ravissante. Ah! que je serois heureux, dit-il en lui-même, si cette aimable personne n'étoit point mariée! je me consolerois de tous mes malheurs, si je pouvois la posséder. Il l'arrêta, & lui dit : Ma belle dame, avez-vous un mari? Oui j'en ai un, répondit-elle. Tant pis, répliqua le roi, vous étiez bien mon fait. La dame continua son chemin & bientôt il en sortit une autre d'une laideur effroyable. Le sultan frémit à sa vue. Ah! quel objet affreux! dit-il, j'aime mieux mourir de faim que de vivre avec une pareille créature. Laissons-la passer sans lui demander si elle est mariée, de peur d'apprendre que non. Cependant le vieux maréchal m'a dit de faire cette question à toutes les dames. C'est la règle apparemment. Il faut bien que je m'y soumette. Que sais-je, si elle n'a point de mari? quelque malheureux étranger que son mauvais destin a conduit ici, comme moi, l'aura peut-être épousée.

Enfin le roi se détermina à lui demander si

elle étoit mariée. Elle lui répondit que oui, & cette réponse lui fit autant de plaisir que celle de la première lui avoit fait de la peine.

Il sortit une troisième dame aussi laide que la dernière. O ciel ! dit le roi, d'abord qu'il l'apperçut, en voici une encore plus horrible que l'autre. N'importe, puisque j'ai commencé, achevons. Si celle-ci a un mari, il faut avouer qu'il y a des hommes plus à plaindre que moi. Comme elle passoit auprès de lui, il lui adressa la parole en tremblant : Belle dame, lui dit-il, êtes-vous mariée ? Oui, jeune homme, répondit-elle, sans s'arrêter. J'en suis bien-aise, répliqua le sultan. Quel bonheur, poursuivit-il, d'être échappé à ces deux femmes ! Mais il n'est pas tems de me réjouir ; toutes les dames ne sont point encore sorties des bains. Je n'ai pas vu celle qui m'est destinée. Je ne gagnerai peut-être rien au change.

Il s'attendoit d'en voir une aussi laide que les deux dernières, lorsqu'il en parut une quatrième qui surpassoit en beauté la première qu'il avoit trouvé si charmante. Quel contraste ! s'écria-t il, il n'y a point tant d'opposition entre le jour & la nuit, qu'il y en a entre cette belle personne & les deux précédentes. Peut-on voir dans un même lieu les anges & les démons ? Il s'avança au-devant d'elle avec beaucoup d'em-

preſſement : Aimable dame, lui dit-il, avez-vous un mari ? Elle lui répondit que non, en le regardant avec autant de fierté que d'attention. Enſuite elle paſſa outre, laiſſant le roi dans une extrême ſurpriſe. Que dois-je penſer de ceci ? dit-il ; il faut que le vieux maréchal m'en ait donné à garder. Si ſelon les loix du pays je dois épouſer cette dame, pourquoi s'en eſt-elle allée ſi bruſquement ? Et pourquoi a-t-elle pris un air ſi fier & ſi dédaigneux ? Elle m'a examiné depuis les piés juſqu'à la tête, & j'ai vu dans ſes regards des marques de mépris. Il eſt vrai qu'elle n'a pas grand tort. Rendons-nous juſtice. Cette robe uſée & pleine de trous ne relève point ma bonne mine, & n'eſt guère propre à prévenir agréablement une dame. Je lui pardonne de s'imaginer qu'elle pouvoit mieux rencontrer.

Pendant qu'il faiſoit ces réflexions, un eſclave l'aborda : Seigneur, lui dit-il, je cherche un étranger tout déguenillé, & à votre air je juge que c'eſt vous. Prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre. Je vais vous mener dans un lieu où vous êtes attendu avec beaucoup d'impatience. Le roi ſuivit l'eſclave qui le conduiſit à une grande maiſon, & le fit entrer dans un appartement très-propre, où il lui dit d'attendre un moment. Le ſultan demeura deux

heures sans voir personne, excepté l'esclave qui venoit de tems en tems lui dire de ne se point impatienter.

Enfin, il parut quatre dames assez richement habillées qui en accompagnoient une autre toute brillante de pierreries, mais plus éclatante encore par son incomparable beauté. Le sultan n'eut pas jeté les yeux sur elle, qu'il la reconnut pour la dernière dame qu'il avoit vû sortir des bains. Elle s'approcha de lui d'un air doux & riant : Pardonnez, lui dit-elle, si je vous ai fait un peu attendre. Je n'ai point voulu me montrer en négligé devant mon maître & mon seigneur. Vous êtes dans votre maison. Tout ce que vous voyez ici vous appartient. Vous êtes mon mari. Vous n'avez qu'à m'ordonner ce que vous voudrez, je suis prête à vous obéir. Madame, répondit le sultan, il n'y a qu'un moment que je me plaignois de ma destinée, & je suis le plus heureux des hommes. Mais puisque je suis votre mari, pourquoi m'avez-vous tantôt regardé si fièrement ? J'ai cru que ma vue vous avoit choquée, & franchement je ne vous en ai pas sçu fort mauvais gré. Seigneur, repliqua la dame, je n'avois garde de faire autrement. Les femmes de cette ville sont obligées de paroître fières en public. C'est la coutume. En récompense, elles sont très-fami-

lières en particulier. Tant mieux, repartit le roi, elles en ſont plus agréables. Puiſque je ſuis maître ici, continua-t-il, pour commencer à exercer ma petite ſouveraineté, j'ordonne que l'on m'aille chercher un tailleur & un cordonnier. J'ai honte de me voir auprès de vous avec cette vilaine robe & ces vieux ſouliers, qui ne conviennent guère au rang que j'ai tenu juſqu'ici dans le monde. J'ai prévenu cet ordre, ſeigneur, dit la dame. J'ai envoyé un eſclave chez un marchand juif, qui vend des habits tout faits, & qui vous fournira ſur le champ toutes les choſes dont vous avez beſoin. Cependant, venez vous rafraîchir. En diſant cela, elle le prit par la main & le mena dans un ſallon où il y avoit une table couverte de toutes ſortes de fruits & de confitures. Ils ſe mirent tous deux à table, & pendant qu'ils mangeoient, les quatre dames ſuivantes qui ſe tenoient debout derrière eux, chantèrent pluſieurs chanſons du poëte Baba Saoudaï. Elles jouèrent auſſi de pluſieurs inſtrumens, & enſuite leur maîtreſſe ayant pris un luth qu'elle accompagna de ſa voix, charma le ſultan par la manière dont elle s'en acquitta.

Ce concert fut interrompu par l'arrivée du marchand juif qui entra dans le ſallon avec quelques garçons qui portoient des paquets d'étoffes qu'ils défirent. Il y avoit dedans des habits de

différentes couleurs. On les examina tous l'un après l'autre, & l'on choisit une veste de satin blanc à fleurs d'or, avec une robe de drap violet. Le juif fournit le reste de l'habillement & sortit avec ses garçons. Alors la dame admira la bonne mine du roi. Elle fut fort satisfaite d'avoir un pareil mari, & lui très-content de posséder une si belle femme.

Il demeura sept ans avec cette dame, dont il eut sept filles & sept garçons. Mais comme ils aimoient tous deux la dépense, & qu'ils ne songeoient qu'à faire bonne chère & qu'à se réjouir, il arriva que tous les biens de la dame se dissipèrent. Il fallut se défaire des dames suivantes, des esclaves, & vendre les meubles pièce à pièce pour subsister. La femme du sultan se voyant réduite à la dernière misère, dit à son mari : Pendant que j'ai eu du bien, vous ne l'avez point épargné. Vous avez vécu dans l'oisiveté & pris du bon tems. C'est à vous présentement à songer aux moyens de nourrir votre petite famille.

Ces paroles attristèrent le roi. Il alla trouver le vieux maréchal pour lui demander conseil. O mon père ! lui dit-il, vous me voyez plus malheureux que je n'étois lorsque je suis arrivé dans cette ville. J'ai une femme & quatorze enfans, & je n'ai pas de quoi les nourrir.

O jeune homme ! lui répondit le vieillard, ne savez-vous aucun métier ? Le sultan repartit que non. Le maréchal tira de sa poche deux aqtchas (1), les mit dans la main du sultan, & lui dit : Allez tout-à-l'heure acheter des ypes (2), & vous tenez dans la place où s'assemblent les portefaix. Le roi acheta des ypes, & alla se mettre parmi les portefaix. A peine y fut-il un moment, qu'un homme vint qui lui dit : Veux-tu porter un fardeau? Je ne suis ici que pour cela, répondit le sultan. Alors l'homme le chargea d'un gros sac. Le roi ne le put porter qu'avec beaucoup de peine, & même les cordes du sac lui écorchèrent les épaules. Il reçut son salaire qui consistoit en un aqtcha, qu'il porta au logis. Sa femme voyant qu'il n'apportoit qu'un aqtcha, lui dit que s'il ne gagnoit pas tous les jours dix fois davantage, toute sa famille mourroit bientôt de faim.

Le lendemain, le roi accablé de tristesse, au lieu de se rendre à la place publique, alla se promener sur le bord de la mer en rêvant à sa misère. Il regarda avec attention l'endroit où il s'étoit inopinément trouvé par la science

(1) Aqtcha, c'est une monnoie d'un sol.

(2) Ypes, cordes dont les portefaix se servent au lieu de crochets.

du chéc Chahabeddin. Il rappela dans ſa mémoire cette étrange & funeſte aventure, & il ne put s'empêcher d'en pleurer. Comme il avoit beſoin de faire l'ablution (1) avant la prière, il ſe plongea dans l'eau; mais en retirant ſa tête, il fut dans le dernier étonnement de ſe retrouver dans ſon palais, au milieu de la cuve & entouré de tous ſes officiers. O docteur barbare! s'écria-t-il en appercevant le chéc dans la même ſituation où il l'avoit laiſſé, ne crains-tu pas que dieu te puniſſe, d'avoir ainſi traité ton ſultan & ton maître? Sire, lui dit le chéc, d'où naît contre moi la colère de votre majeſté? vous venez tout préſentement de plonger la tête dans ce baſſin, & vous l'avez retirée auſſitôt; ſi vous refuſez de me croire, demandez-le à vos officiers qui en ſont témoins. Oui, ſire, s'écrièrent tout d'une voix les officiers, le docteur dit la vérité. Le roi ne ſe rendit point à leur témoignage. Vous êtes des impoſteurs, leur dit-il, il y a ſept ans que ce maudit docteur me retient dans une terre étrangère par la force de ſes enchantemens. Je me ſuis marié; j'ai fait ſept filles & ſept garçons, & ce n'eſt pas tant de cela que je me plains, que d'avoir

(1) Les mahométans ſe lavent le corps avant que de faire la prière.

été portefaix. Ah ! méchant chéc, as-tu pu te réſourdre à me faire porter des ypes ? Hé bien, ſire, reprit le docteur, puiſque vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, je veux vous perſuader par mes actions. A ces mots, il ſe dépouilla, ſe ceignit d'une ſerviette, entra dans la cuve & plongea la tête dans l'eau. Pendant qu'il avoit la tête ſous l'eau, le ſultan, qui étoit toujours irrité contre lui, & qui ſe reſſouvint du ſerment qu'il avoit fait de le punir ſi jamais il revenoit en Egypte, prit un ſabre pour trancher la tête au docteur dans le moment qu'il la retireroit hors de l'eau. Mais le docteur par la ſcience appelée mekachefa (1), connut l'intention du roi, & par la ſcience algaïb an alabſar (2), diſparut tout-à-coup & fut tranſporté dans la ville de Damas, d'où il écrivit au ſultan d'Egypte une lettre qui contenoit ces paroles : « O roi ! ſachez que nous ne ſommes » vous & moi que de pauvres ſerviteurs de dieu. » Tandis que vous avez plongé dans l'eau votre » tête, que vous avez retirée ſur le champ, vous » avez fait un voyage de ſept années, vous avez » épouſé une femme, vous avez beaucoup ſouf-

(1) C'eſt une ſcience par laquelle les ſantons prétendent découvrir les plus ſecrètes penſées des hommes.

(2) C'eſt l'art de ſe rendre inviſible.

» fert, vous avez fait ſept filles & ſept garçons;
» vous avez pris bien de la peine, & vous ne
» voulez pas croire que Mahomet notre grand
» prophète ait trouvé ſon lit tout chaud, & ſon
» pot non encore vuide? Apprenez que rien n'eſt
» impoſſible à celui qui de rien a créé le ciel &
» la terre avec la ſeule parole de koun » (1).

Le ſultan d'Egypte, après avoir lu cette lettre, commença d'avoir de la foi. Néanmoins il ne put appaiſer ſa colère contre le chéc. Il écrivit au roi de Damas, le pria de faire arrêter ce docteur, de le faire mourir, & de lui envoyer ſa tête.

Le roi de Damas entra dans le reſſentiment du ſultan d'Egypte, & fit toute la diligence poſſible pour le ſatisfaire. Il apprit que le docteur faiſoit ſa demeure dans une grotte aſſez éloignée de la ville; il ordonna à ſes capigis (2) de s'y rendre, de ſe ſaiſir du chéc & de le lui amener. Les capigis partirent, & ſe promettoient bien d'exécuter facilement leur ordre; mais ils ne furent pas peu ſurpris de trouver l'entrée de la grotte défendue par une infinité de gens de guerre tous bien montés, armés d'épées & de cottes de mailles; ils retournèrent vers leur

(1) Koun, en arabe, Fiat.
(2) Gardes de la porte.

roi & lui rapportèrent ce qu'ils avoient vu. Le ſultan irrité de cette réſiſtance, aſſembla des troupes & alla en perſonne aſſiéger le docteur, qui lui oppoſa une armée ſi ſupérieure à la ſienne, que ce prince épouvanté ſe retira.

Piqué de ce mauvais ſuccès, & réſolu de n'en point avoir le démenti, il appela ſes viſirs, & leur demanda ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Les viſirs lui répondirent que tout grand roi qu'il étoit, il ne devoit point eſpérer de vaincre un homme aſſiſté de la puiſſance divine. Mais, ſire, dit le plus ancien viſir, ſi vous voulez vous rendre maître du chéc, envoyez-lui dire que vous ſouhaitez de faire la paix avec lui. Choiſiſſez les plus belles eſclaves de votre ſérail, & lui en faites préſent. Et ordonnez auparavant à ces filles de tâcher de ſavoir du docteur s'il y a un tems où il n'a pas le pouvoir de faire ſes merveilles. Le roi applaudit à ce ſentiment, diſſimula, fit offrir ſon amitié au chéc, en lui envoyant des eſclaves d'une rare beauté. Le docteur s'imagina que le roi de Damas s'étoit repenti de l'avoir perſécuté injuſtement. Il donna dans le piége, reçut les eſclaves, parmi leſquelles il y en eut une dont il devint éperduement amoureux.

D'abord que cette fille vit le docteur épris d'une paſſion violente, elle lui dit : O ! chéc, je

je suis curieuse d'apprendre s'il y a un tems où vous ne sauriez faire vos merveilles. Belle dame, lui répondit-il, je vous prie de ne me plus faire cette question; ne songeons qu'à mener une vie agréable; il doit peu vous importer de savoir ce que vous me demandez. L'esclave feignit d'être fort mortifiée de cette réponse. Elle affecta une mélancolie mortelle, & lorsque le chéc lui faisoit des caresses, elle se mettoit à pleurer: Toutes ces marques d'amour que vous me donnez, lui disoit-elle, ne sont point véritables; si vous m'aimiez, vous n'auriez point de secret pour moi. Enfin elle l'importuna tant, qu'il fut assez foible pour lui avouer qu'après avoir vu une femme, il étoit sans pouvoir, jusqu'à ce qu'il eût fait l'ablution.

L'esclave ayant appris cette circonstance, la fit savoir au roi de Damas, qui commanda à ses capigis de se rendre secrètement une nuit à la porte du chéc pour se saisir de lui dans le moment que l'esclave la leur ouvriroit.

Le docteur avoit coutume de tenir toutes les nuits auprès de son chevet un grand pot rempli d'eau pour s'en servir quand il avoit besoin de faire l'ablution. L'esclave en se couchant répandit l'eau (1) sans qu'il s'en apperçût, si

(1) Dans le cas où il avoit besoin d'ablution, il ne

bien que quand il voulut se laver, il trouva le pot vuide. La méchante aussitôt faisant l'officieuse, prit le pot, & sous prétexte d'aller querir de l'eau, ouvrit la porte aux capigis qui entrèrent tous brusquement dans la grotte. Le docteur alors s'appercevant de la trahison de l'esclave prit en ses mains deux chandelles qui brûloient dans des chandeliers, & se mit à tourner prestement avec ces chandelles en prononçant des mots barbares que les capigis ne comprenoient pas. Ils furent épouvantés de l'action & des paroles du chéc, & s'imaginant qu'il alloit produire quelque prodige funeste pour eux, ils s'enfuirent hors de la grotte.

Le chéc aussitôt ferma la porte sur lui, & fit l'ablution. Ensuite, pour se venger de la perfide esclave, il prit sa figure, & lui donna la sienne; puis, sortant de la grotte, il courut après les capigis. Ah! lâches, leur disoit-il, est-ce ainsi que vous exécutez les ordres du roi votre maître? il vous fera tous mourir, si vous vous en retournez à Damas sans le docteur son ennemi. Pourquoi vous êtes-vous enfuis? avez-vous vu paroître des monstres ou des soldats pour le défendre? Revenez, ren-

---

pouvoit se servir de la science de Mekachefa pour savoir les pensées de cette esclave.

trez dans la caverne & ne craignez point. Plus courageuse que vous, je vais m'approcher de lui, m'en saisir, & vous le livrer moi-même.

Les capigis s'arrêtèrent à ce discours, & se rassurèrent; ils revinrent sur leurs pas, & suivant le docteur sous la forme de l'esclave, ils entrèrent avec lui dans la grotte, où ils se saisirent de l'esclave croyant prendre le docteur; ils lui lièrent les piés & les mains sans qu'elle dît un seul mot, parce que le chéc lui avoit ôté l'usage de la parole. Ils la menèrent au roi de Damas, qui lui fit sur le champ couper la tête. Mais dès que la tête fut séparée du corps, le chéc rendant à ce corps sa première figure, fit voir au roi & à tous ses officiers que c'étoit l'esclave qui venoit d'être décolée; & lui qui étoit présent sous la forme de l'esclave, reprenant sa naturelle, dit au roi de Damas : O roi! qui pour plaire au sultan d'Egypte, avez tout employé pour me perdre, apprenez qu'il ne faut point épouser d'injustes ressentimens, & rendez grâces à dieu que je veuille borner ma vengeance au châtiment de cette misérable femme qui m'a trahi. En disant cela, le chéc disparut & laissa dans une extrême surprise le roi de Damas & tous ceux qui furent témoins de ce merveilleux événement.

Telle est, sire, l'histoire du chéc Chehabeddin,

pourſuivit le premier viſir de l'empereur de Perſe; votre majeſté voit par-là que les hommes ne ſauroient être trop en garde contre les femmes. Avant que de faire mourir le prince Nourgehan, permettez-nous de l'interroger. Peut-être nous fera-t-il connoître ſon innocence. Hé bien, ſoit, dit le roi, je conſens de différer juſqu'à demain la mort de mon fils.

Pendant que les viſirs allèrent trouver le prince qui étoit en priſon, l'empereur monta à cheval, & ſortit de la ville pour prendre le divertiſſement de la chaſſe. Le ſoir à ſon retour, la reine Canzade & lui ſoupèrent enſemble. Après le repas, elle lui dit : Je crains, ſeigneur, que vous ne vous repentiez d'avoir ſuſpendu le ſupplice du prince. L'homme, dit l'alcoran, a deux ſortes d'ennemis qu'il aime; ſes enfans & ſes biens. Oui, votre fils eſt votre ennemi, puiſqu'il a été capable de former la penſée du déteſtable crime qu'il a voulu commettre. Hâtez-vous de l'en punir. N'écoutez plus la tendreſſe & la pitié qui vous parlent en ſa faveur. Son mauvais naturel doit étouffer en vous la voix du ſang; n'ayez point la foibleſſe qu'eut autrefois le roi de Deli aux Indes, de peur de vous en repentir comme lui. Souffrez que je vous raconte cette hiſtoire :

HISTOIRE.

Du fils du roi de Deli.

MEHEMED TEKISCH, roi de Deli, & Schehabeddin, roi de Gazna, étoient l'un & l'autre des rois ſages & vaillans, qui faiſoient comme vous, ſeigneur, les délices de leurs peuples.

Ces deux rois eurent preſqu'en même-tems chacun un fils : le roi de Gazna donna au ſien une éducation auſtère ; il chercha des gouverneurs capables de défendre un jeune eſprit contre les maximes du libertinage & de l'impiété ; il lui donna pour précepteurs de ſages philoſophes, qui s'attachèrent à former le jugement de leur diſciple.

On lui apprit d'abord trois choſes : à dire vrai, à tirer de l'arc, à monter à cheval ; & comme il avoit un génie heureux, & que dans toutes les ſciences il faiſoit de grands progrès avec une rapidité incroyable, on le fortifia de bonne heure contre l'amour de la réputation, par lequel l'orgueil & l'ambition s'introduiſent dans le cœur des grands. On ne lui pardonnoit rien, & le roi, pour les fautes les plus légères,

le faisoit frapper de verges comme un esclave & l'envoyoit en prison.

Les peuples s'étonnèrent d'un traitement si dur, & l'un des ministres osa demander au roi pourquoi son fils étoit le seul de ses sujets qui ne fût point heureux? C'est, dit le roi, que mon fils devant régner un jour sur des peuples que j'aime, je veux lui faire sentir l'état malheureux d'un homme qu'on maltraite, afin qu'il ait de la compassion, & qu'il ne punisse point avec trop de rigueur.

La sévère éducation du jeune prince réussit. Après la mort de son père, il monta sur le trône, & fut pendant un long règne l'instrument de la miséricorde de dieu sur les hommes.

Le roi de Deli éleva son fils d'une manière toute opposée. Il trouvoit à toutes ses fautes une excuse; il traitoit ses folies de gentillesses d'esprit; ses emportemens lui paroissoient une vivacité raisonnable & séante à ceux de son âge; son orgueil, une judicieuse confiance en son mérite dépouillée de toute prévention; ses caprices, un retour admirable de la joie aux réflexions les plus sérieuses. Les gouverneurs du jeune prince essayèrent en vain de tirer le roi son père de son aveuglement; il ne leur permit point de corriger son fils, dont les mauvaises inclinations se fortifièrent de jour en jour.

La voix du peuple se fit entendre au roi; les uns se plaignirent de ce qu'il avoit enlevé leurs femmes, des enfans vinrent au pié du trône pleurer la mort de leurs pères, qu'il avoit assassinés pour jouir de quelques belles esclaves. Plusieurs filles demandèrent justice de ses violences, les prêtres de ses impiétés. Le roi ouvrit les yeux, mais trop tard. Il fit venir son fils en la présence du peuple, & le menaça de le faire mourir sous le bâton comme il le méritoit par ses crimes. Son fils sort rugissant comme un lion; il assemble un nombre de scélérats, compagnons de ses débauches, entre dans le cabinet de son père, & lui perce le cœur de deux coups de poignard. Du même pas, il monte au trône, & se met lui-même la couronne sur la tête, pendant que ses impies favoris massacrent tous ceux qui refusent de le proclamer roi.

Suivant son inclination impitoyable, il fit couper la tête aux grands qui lui furent suspects; il fit noyer leurs femmes & leurs enfans. On ne voyoit que des objets tragiques; il n'y avoit personne qui ne pleurât quelqu'un de sa famille, mais secrètement: un soupir, une larme coûtoit la vie au malheureux qui les laissoit échapper. Il falloit, pour n'être pas la victime de sa cruauté, en présenter quelqu'une à son

avarice. Il alloit les jours de marché dans la place publique percer le premier venu à coups de flèche. Ce barbare plaisir lui tenoit lieu de celui de la chasse. Il auroit cru déshonorer ses coups, s'il les eût fait tomber ailleurs que sur des hommes. A table, au milieu de ses courtisans, il faisoit amener leurs femmes, & les déshonoroit publiquement; si quelqu'un osoit se plaindre, il le faisoit dépouiller tout nu, lier à une colonne, & piquoit d'une alène toutes les parties de son corps jusqu'à ce qu'il fût mort.

Mais un vent de l'orient apporta à ces peuples malheureux de bonnes nouvelles du jardin de leur bien-aimé. Dieu, dis-je, ayant entendu les cris dont ils frappoient la voûte du ciel, inspira les docteurs, qui après avoir assemblé les grands, résolurent d'appeler à la couronne le jeune roi de Gazna. On lui dépêcha secrètement une homme qui lui rendit de leur part une lettre par laquelle ils l'invitoient à paroître sur les frontières avec une armée, l'assurant qu'ils joindroient ses étendarts, & lui livreroient leur tyran. Le roi de Gazna touché du malheur des peuples de Deli, monte à cheval & marche vers leur ville à la tête de six mille de ses gardes, qui furent bientôt assemblés.

Les peuples de Deli à son approche, se sai-

ſiſſent de leur roi, & proclament celui-ci, que le peuple avec toutes les démonſtrations d'une joie parfaite, conduiſit au trône, où le tyran chargé de fers, lui ſervit de marchepié.

Le roi de Gazna crut devoir commencer à ſe mettre en poſſeſſion du ſceptre de Deli, par faire juſtice aux ſujets des cruautés de leur ſouverain. Méchant, dit-il à ce prince, il faudroit pour te punir comme tu mérites de l'être, pouvoir te rappeler mille fois de la mort à la vie. Enſuite, il ordonna qu'on le mît entre les mains de l'exécuteur. Mais un jeune ſeigneur dont le tyran avoit tué le père, voulut ſe venger par lui-même, & le faire mourir. On le lui livra. Il le fit attacher dans la place publique, afin que chacun pût ajouter librement de nouveaux ſupplices à celui qu'il lui deſtinoit. Ce jeune homme lui creva les yeux avec une alène. D'autres lui paſsèrent des fers rouges dans les bras & dans les jambes. Tous ceux qui avoient eu des parens ou des amis aſſaſſinés, voulurent placer ſur ſon corps les mêmes coups dont il les avoit fait mourir. Le tyran demanda un peu de relâche à des maux ſi cruels; il obtint quelques momens & parla de cette ſorte : « O peuples ! » je ne me plains que des maux que je vous » ai faits, & non de ceux que vous me faites. » Mes remords ſont autant de bourreaux qui

» vous vengent & vous surpassent vous & moi-
» même en cruauté. O détestable père! dont
» l'aveugle tendresse a nourri mes mauvaises
» inclinations ; puissai-je te voir dans l'autre
» monde sous la garde des anges noirs, ainsi
» que moi » (1). Il mourut en prononçant ces dernières paroles, & il ne se trouva personne qui voulût laver son corps & l'ensevelir après sa mort. Le roi de Gazna régna quatre-vingts ans sur les peuples de Deli, & son règne fut appelé le règne du juste.

L'histoire que je viens de raconter, seigneur, continua la sultane, est une belle leçon dont vous devez profiter. Votre fils, ce fils que vous aimez trop, sera votre bourreau & le tyran de vos peuples. Il surpassera même celui de Deli en cruauté. Celui-là devint méchant par degrés. On auroit pu le corriger ; mais Nourgehan commence par un crime dont l'autre eut couronné les siens. Il a voulu me séduire, & je suis votre femme ; il m'a frappée, & je suis sa reine. Tremblez, seigneur, tremblez pour vos jours ; son silence que vous croyez un effet de tristesse, est une dissimulation profonde par laquelle il se prépare une route certaine au

(1) *Anges noirs*. Leur nom est Zoubanya, ils tourmentent les damnés en enfer. Leur chef est Dabekh.

crime. Craignez qu'il ne rompe ce silence en vous perçant le sein, comme il l'a rompu en voulant m'ôter l'honneur. Prévenez le coup qui vous menace. Mais le tems fuit, & vous avez nourri un vautour qui vous rongera le cœur quand vous dormirez.

L'empereur Hasikin fut tellement effrayé du discours de la sultane, qu'il promit que le lendemain il ne manqueroit pas de faire couper la tête au prince. Il alla se coucher. Le jour suivant, dès que l'aurore parut, il se leva, & se rendit dans la salle où il tenoit son conseil. Il s'entretint avec ses visirs des affaires de son royaume ; & puis il leur demanda si Nourgehan avoit rompu le silence pour se justifier. Ils répondirent que non, & que quelque chose qu'ils lui avoient pu dire, il n'avoit pas voulu parler. Alors le roi se mit en colère, & dit au bourreau de lui amener Nourgehan pour le faire mourir à l'heure même ; mais le second visir s'avança & prit la parole de cette manière : O roi du monde ! ne vous portez point avec tant de précipitation à répandre un sang si cher ; craignez d'ôter la vie à un prince innocent ; défiez-vous de la personne qui excite la tempête dans cette mer de sédition, & qui met le feu dans ce paturage. Les femmes sont fertiles en mensonges. Les jambes croisées sur un

ſofa, elles s'occupent tout le jour en tenant les cinq doigts de leurs piés, à inventer des ruſes pour tromper les hommes. Que votre majeſté ſe ſouvienne de ces paroles que Mahomet a prononcées en mourant : Je ne laiſſe, dit-il, après moi aux hommes, aucune matière de déſordre que les femmes. J'ai tâché en faiſant obſerver rigoureuſement mes loix, d'extirper tous les vices du monde ; mais je n'ai pu en arracher la plus profonde racine, qui eſt ce ſexe auſſi funeſte au repos du genre humain, que néceſſaire à ſa conſervation. Si je vous rapportois, ſire, l'hiſtoire du grand écuyer Saddyq qu'un de nos auteurs a écrite, vous ne ſeriez pas ſi prompt à ſuivre le conſeil ſanguinaire de la ſultane. L'empereur, qui tout irrité qu'il étoit, ne laiſſoit pas de ſe ſentir un cœur de père, étoit bien aiſe d'entendre tout ce qu'on lui diſoit pour lui perſuader que ſon fils pouvoit être innocent. Il dit au viſir de raconter l'hiſtoire de Saddyq ; ce que ce miniſtre fit de cette manière :

HISTOIRE

Du grand écuyer Saddyq.

ON dit un jour à Togaltimur-can, roi de Tartarie, qu'il y avoit dans ſes états un homme qui étoit ſi ennemi du menſonge, qu'il diſoit toujours la vérité. Le roi le voulut avoir auprès de lui, & lui donna dans ſa maiſon la charge de grand écuyer. Un courtiſan d'un caractère ſi nouveau, eut bientôt des envieux, qui n'épargnèrent rien pour le perdre; mais le roi qui n'étoit pas un prince à ſe laiſſer prévenir, & qui vouloit juger des choſes par lui-même, éprouva ſon grand écuyer en pluſieurs occaſions, & le trouva toujours ſi franc & ſi ſincère, qu'il lui donna le ſurnom de Saddyq (1).

De tous les ennemis de Saddyq, le plus appliqué à ſa ruine, étoit le viſir Tangribirdi. Il n'y a ſorte d'artifices que ce miniſtre n'eût mis en uſage pour le rendre odieux à Togaltimur; & n'en pouvant venir à bout, il en marquoit un jour ſon chagrin à ſa fille Hoſchendam (2).

(1) Diſant vrai.

(2) Hoſchendam, en langue perſique, ſignifie belle taille.

Que je suis malheureux ! lui disoit-il, j'ai causé la disgrâce de mille vieux courtisans, & je ne puis détruire un homme à peine établi à la cour. Saddyq triomphe de tous les efforts que je fais pour renverser sa fortune. Hoschendam, qui n'étoit pas moins méchante que le visir, au lieu de l'exhorter à ne plus traverser le bonheur de Saddyq, lui dit : O mon père ! cessez de vous affliger, si vous voulez absolument perdre Saddyq dans l'esprit du roi, vous n'avez qu'à me laisser faire. Et comment vous y prendrez-vous, ma fille, reprit le visir ? Ne me le demandez point, seigneur, repartit-elle : souffrez seulement que j'aille trouver le grand écuyer, & je vous promets de faire en sorte qu'il mentira devant le roi. Faites tout ce qu'il vous plaira, ma fille, dit le visir emporté par sa haine, je vous donne toute licence; pourvu que vous teniez votre promesse, il ne m'importe à quel prix.

Hoschendam ne songea plus qu'à se préparer à l'exécution d'un projet qu'elle avoit formé; elle prit ses plus beaux habits, se para de toutes ses pierreries, se teignit les sourcils de vesmé (1) & les paupières de surmé (2); elle n'oublia pas

(1) Vesmé, c'est l'indigo d'Agra employé sans mélange, & qui par conséquent teint en noir.

(2) Surmé, c'est de l'antimoine préparé.

aussi de se frotter les mains de cna (1). Enfin, après avoir ajouté à sa beauté naturelle tous les agrémens que l'art lui pouvoit donner, elle sortit une nuit de chez son père, accompagnée de plusieurs esclaves, qui l'escortèrent jusqu'à la maison du grand écuyer. Lorsqu'elle fut à la porte, elle renvoya ses esclaves; ensuite, ayant frappé, on lui vint ouvrir. Elle dit qu'elle souhaite d'entretenir Saddyq d'une affaire très-importante. On la fait entrer; on la conduit à l'appartement du grand écuyer. Elle le trouve assis sur un sofa; elle le salue, s'approche de lui, lève un voile qui lui couvroit le visage, & s'assied sur le même sofa sans dire un seul mot.

Saddyq qui n'avoit jamais vu, pas même en songe, une si belle personne, en fut si vivement frappé, qu'il demeura immobile d'étonnement. La dame qui n'étoit venue-là que pour lui donner de l'amour, n'épargna pas les moyens d'y réussir. Elle lui fit cent minauderies; & lorsqu'elle fut persuadée qu'il avoit de violens désirs, & qu'il seroit homme à tout faire pour mériter qu'elle les satisfît, elle rompit le silence

(1) Cna en turc, & Henna en arabe, est une espèce de filaria des Indes & d'Arabie, qui produit un fruit rouge, qui étant desséché se broye.

dans ces termes : O Saddyq ! ne vous étonnez point de voir venir chez vous la nuit une dame qui vous aime ; je veux avoir des bontés pour vous, mais il faut auparavant que vous m'accordiez la grâce que j'ai à vous demander. Ame de mon ame, s'écria le grand écuyer tout transporté d'amour, vous n'avez qu'à parler. Que puis-je refuser à ces charmes puissans, dont je suis épris ? Commandez à votre esclave ; qu'exigez-vous de lui ? Je souhaite, reprit Hoschendam, de faire une petite débauche avec vous : je meurs d'envie de manger de la chair de cheval (1). Il faut que vous égorgiez tout-à-l'heure le plus gras de tous les chevaux de l'écurie royale ; nous en tirerons le cœur & le foie, que nous ferons rôtir, & puis nous les mangerons ensemble. Charmante dame, répondit Saddyq, demandez-moi plutôt ma vie & je vous la donnerai. Je dois respecter tout ce qui appartient au roi mon maître. Remettons la partie à demain ; j'acheterai un cheval gras à lard, & nous nous en régalerons comme des princes. Non, non, répliqua Hoschendam, je veux manger d'un cheval du roi, c'est une fantaisie que j'ai & qu'il faut contenter pour me

(1) C'est la coutume en Tartarie, de manger les chevaux, comme de boire le lait des cavales.

plaire

plaire. Je ne puis m'y réſoudre, repartit l'écuyer, j'aime trop le roi mon maître, pour lui vouloir cauſer le moindre chagrin; d'ailleurs, je ne le chagrinerois pas impunément. Si j'avois la foibleſſe de céder à votre envie, je ſuis aſſuré qu'il ne manqueroit pas de m'en punir. Vous n'avez rien à craindre, dit Hoſchendam; ſi le roi vous demande ce que ſera devenu ce cheval, vous n'aurez qu'à lui dire, que l'ayant vu malade ſans eſpoir de guériſon, vous avez jugé à propos de le tuer, de peur que ſa maladie ne ſe communiquât aux autres. Le roi qui vous a ſurnommé Saddyq par excellence, vous croira ſur votre parole, & louera même votre prudence.

Ces paroles ébranlèrent l'écuyer. Que ferai-je, dit-il en lui-même? D'un côté, le reſpect que j'ai pour le roi & la crainte du châtiment, me retiennent; de l'autre, les charmes de ce viſage de lune me tentent. Hoſchendam le voyant balancer, renouvela ſes prières, & les accompagna de careſſes ſi vives, qu'il condeſcendit enfin à ſes volontés. Ils ſe rendirent tous deux dans les écuries du roi. Alors Hoſchendam dit à Saddyq : O mon prince! puiſque vous m'accordez cette grâce, faites-la-moi entière. Egorgez, je vous prie, ce cheval noir que je vois ſéparé des autres. O ma reine! ma ſultane! s'écria l'écuyer, qu'oſez-vous demander? vous

mettez mon amour à une trop rude épreuve. Savez-vous que ce cheval noir est celui de tous que le roi chérit le plus ? il m'est impossible de vous satisfaire, choisissez-en un des autres, & je vais l'égorger tout-à-l'heure : c'est tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, ou plutôt c'est tout ce que vous devez attendre de ma complaisance. La dame ne se rebuta point, au contraire, jetant ses bras au cou de Saddyq : O mon roi ! lui dit-elle, mon cher écuyer ! ne me refusez point ce que je vous demande, je vous en conjure : je sais bien que la preuve d'amitié que j'exige de vous, blesse en quelque façon votre devoir ; mais les femmes sont bizarres & capricieuses, & quand elles désirent quelque chose avec passion, elles veulent absolument l'obtenir. Ayez donc un peu de complaisance pour mes caprices ; je vous aimerai plus que ma vie, si vous faites ce que j'attens de vous.

Elle accompagna ces mots de tant de marques de tendresse, de tant d'emportemens, que l'écuyer n'y put résister : il prit un couteau & égorgea lui-même le cheval noir ; il en tira le cœur & le foie qu'il fit rôtir & qu'il mangea dans sa chambre avec Hoschendam, qui demeura avec lui toute la nuit par reconnoissance. Dès que le jour parut, la dame prit congé de l'écuyer & s'en alla trouver son père à qui elle

raconta tout ce qui s'étoit passé. Le visir en eut tant de joie, que sans faire attention à ce qu'il en coûtoit à sa fille pour avoir joué le personnage qu'elle avoit fait, se leva & se rendit au palais où il apprit au roi cette aventure; mais il se garda bien de dire qu'Hoschendam étoit la dame en question, ni que c'étoit pour servir sa haine & sa jalousie, qu'elle avoit osé tenter l'intégrité de Saddyq.

Tandis que le visir Tangribirdi faisoit ce récit au roi avec toute la malignité d'un vieux courtisan qui veut perdre son ennemi, le grand écuyer étoit rentré en lui-même, & faisoit des réflexions très-amères sur les doux plaisirs qu'il avoit pris la nuit. Que les hommes sont insensés, disoit-il, de se livrer avec tant de fureur à leurs passions! j'aurois bien mieux fait de renvoyer la dame avec un refus, que d'égorger pour lui plaire un cheval qui faisoit les délices du roi mon maître : je ne serois pas agité de toutes les pensées cruelles qui troublent présentement mon repos. Hélas! que vais-je devenir? que dirai-je au roi lorsqu'il me demandera son cheval? Moi qui jusqu'ici me suis fait une loi de dire la vérité, emprunterai-je le secours du mensonge, & oserois-je mentir en présence des rois? Ce seroit ajouter un nouveau crime à celui que j'ai commis. D'un autre

côté, si j'en fais un aveu sincère, ma franchise me coûtera la vie : à quoi faut-il donc que je me détermine? A mentir, hé bien soit ! imaginons-nous que je vais au palais, poursuivit-il en ôtant son bonnet de dessus sa tête & le posant à terre devant lui : supposons que mon bonnet soit Togaltimur ; voyons si j'aurai la hardiesse de soutenir un mensonge devant un roi. Je le salue en entrant. Saddyq, me dit-il, va me seller mon beau cheval noir, j'ai dessein de le monter aujourd'hui. Sire, il lui est arrivé un accident ; hier au soir, il ne voulut rien manger de tout ce qu'on lui présenta, & à minuit il est mort sans que je sache ce qui l'a fait mourir. Comment! mon cheval noir qui se portoit si bien hier, est mort ! Pourquoi faut-il que ce soit lui plutôt que tant d'autres qui sont dans la même écurie? Quel conte me viens-tu faire? va, tu es un menteur, tu auras vendu mon cheval à quelqu'étranger qui l'aura emmené cette nuit en son pays ; ou bien tu l'auras tué toi-même de gaieté de cœur. Ne crois pas te dérober à ma vengeance, tu seras châtié comme tu le mérites ; allons, que l'on me sabre ce fripon-là, qu'on me le mette en pièces.

Togaltimur sans doute, continua Saddyq, ne manquera pas de me parler de cette manière,

& tel ſera le ſalaire du premier menſonge que j'aurai fait de ma vie. Voyons à préſent ſi en diſant vrai, je ſerai mieux traité de ce prince. O Saddyq ! que l'on m'apprête mon cheval noir, je veux ſortir de la ville. O roi ! vous voyez votre ſerviteur dans la dernière affliction, il eſt venu chez moi cette nuit une dame qui m'a demandé le cœur & le foie de votre cheval noir, ce que je n'ai pu lui refuſer. Quoi ! vous avez été capable d'égorger mon beau cheval pour avoir les bonnes grâces d'une dame ! Ah vraiment, j'en ſuis bien aiſe. Qu'on appelle le bourreau, qu'il vienne ici faire ſon office.

Voilà, dit l'écuyer, la réception que je dois attendre du roi. Soit que je mente, ſoit que je diſe la vérité, je ſuis aſſuré de perdre la vie. Miſérable que je ſuis ! maudit ſoit l'objet qui m'a jeté par ſes charmes dans l'embarras où je me trouve. Pendant qu'il étoit occupé de ces triſtes penſées, il vit arriver un homme qui lui dit que le roi le demandoit ; il obéit auſſitôt à l'ordre, & ſe rendit chez ce prince avec lequel il trouva le viſir ſon ennemi.

O écuyer ! dit le roi, je veux prendre aujourd'hui le divertiſſement de la chaſſe, va me ſeller mon bon cheval noir. Ces paroles causèrent une frayeur mortelle au pauvre Saddyq, qui répondit tout troublé : Sire, il eſt arrivé cette

nuit à votre ſerviteur un malheur funeſte ; ſi votre majeſté m'ordonne de le lui raconter, je lui obéirai. Hé bien, parle, reprit le roi. Hier au ſoir, dit l'écuyer, j'étois aſſis dans ma chambre, lorſqu'il y vint une dame voilée ; elle s'aſſit auprès de moi ſur un ſofa, ſe découvrit, & me montra une gorge & des oreilles d'une beauté raviſſante. Elle me fit mille careſſes ; & lorſqu'elle eut bien irrité mes déſirs, elle promit de les ſatisfaire, pourvu qu'auparavant je lui donnaſſe le cœur & le foie de votre cheval noir. Quelqu'envie que j'euſſe de contenter mon amour, je répondis ſans balancer que je ne pouvois me réſoudre à tuer un cheval que votre majeſté aimoit tant. Alors, la dame ſe jeta à mon cou, en me diſant des choſes ſi paſſionnées, que je n'eus pas la force de réſiſter à ſes inſtances. Je vous fais, ſire, un récit ingénu de mon aventure ; je confeſſe mon crime, & loin de vouloir, par des menſonges, tâcher de me dérober au châtiment que je mérite, je viens m'y offrir moi-même. Voilà le ſabre & ma tête.

Le roi ſe tourna du côté de ſon viſir, & lui demanda de quelle manière il jugeoit à propos que l'on traitât Saddyq. Sire, lui répondit le viſir, ravi d'être conſulté là-deſſus, je ſuis d'avis qu'on le faſſe brûler à petit feu ; un

homme qui a osé sacrifier à ses plaisirs un cheval que vous chérissiez, est indigne de pardon. Je ne suis pas de votre sentiment, visir, reprit Togaltimur; j'estime qu'il est plus raisonnable de pardonner une première faute que de la punir. Ensuite, il adressa la parole à l'écuyer, & lui dit: O Saddyq! j'admire ta sincérité, & j'excuse ta foiblesse; si j'avois été à ta place, je n'aurois pas seulement donné mon cheval noir, mais toute mon écurie: l'attrait étoit trop puissant pour y résister, un homme ne pouvoit s'en défendre. Je te pardonne donc la mort de mon cheval, & je te sais si bon gré de m'avoir dit la vérité en cette occasion, que j'ordonne que l'on t'apporte tout-à-l'heure une robe d'honneur.

Quand le visir Tangribirdi vit qu'au lieu de punir l'écuyer, on le récompensoit, & que sa fille s'étoit inutilement prostituée pour servir la haine qu'il avoit pour lui, il en conçut un chagrin si vif, qu'il en tomba malade, il mourut même peu de jours après, & l'heureux Saddyq fut choisi pour remplir sa place.

Sire, poursuivit le second visir de l'empereur de Perse, ne soyez pas moins indulgent que le roi Togaltimur, pardonnez une première faute; mais que dis-je une faute? quelle preuve a-t-on que le prince ait voulu commettre le forfait

dont on l'accuſe ? Vous croyez tout ce que vous a dit la reine, & ſur ſa parole vous allez vous baigner dans le ſang de votre fils ; que le ſeigneur vous détourne de ce deſſein funeſte. Du moins, ô roi du monde ! du moins, avant que de l'exécuter, commandez que l'on cherche par-tout Aboumachar, il nous apprendra le véritable motif du ſilence myſtérieux de Nourgehan ; car il ne faut point douter qu'il n'y ait quelque part. L'empereur trouva ce diſcours fort judicieux, il donna ordre que l'on cherchât par-tout Aboumachar, & il remit au jour ſuivant le trépas du prince.

L'après-dîné, Hafikin ſortit de ſon palais pour aller à la chaſſe, & à ſon retour il ſoupa avec la ſultane, qui lui dit après le ſoupé : Seigneur, vous différez trop à faire mourir Nourgehan, vous vous repentirez de votre clémence, comme le ſultan Bajazet. Ce prince voyant un petit chien galeux & mourant de faim, en eut pitié, le prit, le porta dans un lieu où il le fit nourrir & élever avec ſoin. Le chien devenu grand, mordit un jour Bajazet, qui lui dit : O animal trop heureux ! je t'ai fait du bien, pourquoi me mors-tu ? Dans le moment, dieu permit que le chien lui répondit : O Bajazet ! un mauvais naturel ne ſe corrige point. Faites attention à ce que je vous

dis, seigneur, ajouta la sultane, & prévenez par un prompt châtiment, le triste sort qu'éprouva un malheureux roi dont je vais vous conter l'histoire.

HISTOIRE

De l'enfant adopté.

UN jour, un coja (1) eut envie de voyager. Il partit avec sa femme qui étoit jeune & belle, & ils emportèrent avec eux tous leurs biens. Ils rencontrèrent en chemin un voleur qui les mena dans une montagne qui lui servoit de retraite. D'abord qu'ils y furent arrivés, le scélérat lia les mains du coja derrière le dos, & fit la dernière violence à sa femme, qui devint grosse. Il les retint long-tems dans la montagne, & il ne leur donna la liberté, que lorsqu'il vit la femme près d'accoucher.

Quand le docteur fut libre, il se rendit à une ville & alla loger dans le caravanserail, où bientôt sa femme accoucha d'un fils. Que ferons-nous de cet enfant, dit-elle? l'élèverons-

(1) En turc, Docteur.

nous? Je m'en garderai bien, répondit le coja; puiſqu'il n'eſt pas de moi, je ne veux point m'en charger. En diſant cela, il prit l'enfant enveloppé de langes, & le porta lui-même à la porte d'une moſquée, où il le laiſſa.

Le roi du pays vint par haſard à la moſquée; il apperçut l'enfant, & demanda pourquoi il étoit en cet endroit. On lui dit : Sire, c'eſt un enfant que perſonne ne veut reconnoître, & que l'on a expoſé ici, afin que quelques gens de bien en aient compaſſion, & l'emportent pour le nourrir, dans l'eſpérance de l'éternité bienheureuſe. Le roi ſentit tous les mouvemens de pitié dont peut être capable un prince naturellement fort humain. Il fit plus : il deſcendit de cheval, prit l'enfant & le fit paſſer par le collet de ſa chemiſe (1), (c'eſt-à-dire, l'adopta) en diſant : Puiſque je n'ai point d'héritier, il faut que je faſſe élever ce petit garçon, peut-être ſera-t-il un jour l'appui de mon trône. S'il a du mérite, je pourrai bien lui laiſſer ma couronne.

On porta l'enfant au ſérail; on lui ôta ſes langes, on lui en donna de plus fins, & qui n'avoient point encore ſervi. On lui chercha

(1) Cérémonie des anciens perſans pour adopter les enfans.

une nourrice, enfin, on en eut autant de soin que s'il eût été le propre fils du roi. Il devint beau garçon & de très-belle taille. Sitôt qu'il eut cinq ans, on le mit entre les mains d'un habile précepteur, qui lui enseigna les belles-lettres ; il apprit ensuite à faire des armes, à monter à cheval & à voltiger. Il excelloit surtout au jeu du mail. C'étoit un plaisir de le voir lorsqu'il faisoit ses exercices, il s'en acquittoit d'une manière qui ravissoit tout le monde. Ses maîtres mêmes n'étoient pas moins étonnés que les autres, de son adresse & de sa vigueur. Le roi s'applaudissoit d'avoir fait élever un jeune homme qui répondoit si bien à ses bontés, & dans la suite, il eut sujet encore d'en être plus content, car quelques rois voisins lui ayant déclaré la guerre, il envoya contr'eux ce fils adopté, qui les battit & fit de si beaux exploits, qu'il passa bientôt pour le plus brave homme de l'armée. Rien ne pouvoit résister à sa valeur & à la force de son sabre.

Il faut remarquer que le roi peu de tems après l'avoir adopté, avoit eu une fille d'une de ses femmes. Cette jeune princesse étoit devenue d'une excellente beauté. Le jeune homme, en qualité de frère, avoit la liberté de la voir. Il conçut pour elle une passion violente ; mais le roi la promit au fils d'un sultan, & ce mariage

étoit sur le point d'être consommé. Le jeune homme en eut un chagrin mortel, & rencontrant un derviche, il lui dit ; Bon derviche, j'ai une chose à vous demander : un homme doit-il manger les premiers fruits de son jardin, ou les faire manger à un autre ? Le derviche qui possédoit la science de mekachefa, devina sa pensée, & lui répondit : Prince, il faut savoir auparavant s'il y a dans le jardin quelqu'arbre dont dieu très-haut ait défendu de manger le fruit, de même qu'il défendit à Adam & à Eve de manger du fruit appelé *bled* (1).

Le jeune homme peu content de la réponse du derviche, & pressé par son amour, enleva la princesse, sortit du palais avec environ deux mille soldats qui lui étoient dévoués, & prit le chemin d'une autre ville. Quand le roi sçut cette nouvelle, il devint furieux; il assembla une armée en diligence, & poursuivit le ravisseur de sa fille : mais celui-ci après avoir pourvu à la sûreté de la princesse, se mit en embuscade au pié d'une montagne, & surprit le roi qui ne s'en défioit nullement. Il tailla en pièces toutes ses troupes, le prit lui-même, le tua de

(1) Les mahométans croyent que le fruit défendu étoit du bled.

sa propre main, & cet ingrat enfant monta sur le trône du prince à qui il avoit tant d'obligations.

Vous voyez, par cette histoire, seigneur, continua la reine Canzade, que vous devez regarder le prince Nourgehan comme votre ennemi. Toutes ses pensées sont semblables à celles de ce méchant fils adopté. Si l'un a tué son père & épousé sa sœur, l'autre veut aussi assassiner son père & prendre pour femme sa belle-mère. Hé bien ! n'en parlons plus, madame, dit l'empereur, Nourgehan mourra demain. A ces mots, le roi se retira dans son appartement pour se reposer.

Le jour suivant, il se rendit au conseil, où il trouva tous ses visirs assemblés; il leur demanda s'ils avoient découvert le lieu où étoit Aboumaschar, & lorsqu'ils eurent répondu que non : Puisque cela est ainsi, dit-il, que l'on amène le prince mon fils, & qu'on lui coupe la tête tout-à-l'heure; aussi-bien j'ai promis à la sultane qu'il mourroit aujourd'hui. Alors le troisième visir s'avançant, dit à l'empereur : O roi du monde ! ne vous couvrez point du sang de votre fils ; ayez égard aux remontrances de vos visirs, ce sont des pêcheurs qui pêchent les meilleures perles de la mer de l'éloquence, pour les venir présenter à vos piés.

L'ange qui conduit les sept planètes (1), admireroit leur sagesse. Ils ne s'opposeroient pas au dessein que vous avez de faire mourir le prince, si un prophète n'avoit dit que celui qui voit son roi prêt à commettre une mauvaise action, & qui ne tâche pas de l'en empêcher, doit être rayé de la liste des fidèles. Les anciens ont dit qu'il faut se défier d'une femme & d'un homme nouvellement fait esclave, parce que l'un & l'autre sont des flatteurs, qui mettent en usage le mensonge & la perfidie, pour parvenir à leurs fins. Si votre majesté veut bien me le permettre, je lui raconterai une histoire qui confirmera ce que j'ai l'honneur de lui représenter. Contez-la-moi, j'y consens, dit Hafikin. Le visir en fit ainsi le récit :

(1) Les cabalistes mahométans prétendent que chaque planète a un ange qui la conduit, & que les anges ont un autre ange pour chef, appellé Coryayl.

HISTOIRE

D'un Tailleur & de sa femme.

IL y avoit du tems du prophète Aysa, un tailleur qui possédoit une très-belle femme. Elle se nommoit Ghulendam (1). Ils s'aimoient tous deux passionnément. Un jour qu'ils se donnoient des marques réciproques de leur tendresse, le mari transporté d'amour, promit à sa femme, que si elle mouroit la première, il passeroit vingt-quatre heures à pleurer sur son tombeau; & la femme encore plus passionnée que son mari, lui jura que s'il mouroit le premier, elle se laisseroit mourir de faim pour n'avoir pas le chagrin de lui survivre.

Par la toute-puissance de dieu, la femme mourut la première. Le tailleur fut vivement affligé de cet accident; & pour s'acquitter de sa promesse, après avoir enseveli sa femme, qui fut mise parmi les morts, il se coucha près de son cercueil en pleurant & lamentant d'une étrange sorte. Pendant qu'il étoit dans cet état, le prophète Aysa, sur qui soit le salut, passa

(1) C'est-à-dire, Taille de rose.

par cet endroit, s'arrêta pour considérer le tailleur, & lui dit : O bon homme ! pourquoi t'abandonnes-tu sans modération à ta douleur ? Le tailleur lui répondit qu'il étoit inconsolable d'avoir perdu une femme qu'il aimoit, & dont il étoit tendrement aimé. De sorte donc, reprit le prophète, que ce seroit te causer une grande joie que de faire revivre cette épouse si chérie ? Le ciel, repartit le tailleur, combleroit tous mes vœux, s'il vouloit faire ce miracle en ma faveur. Hé bien, dit Aysa, console-toi, ta vive & sincère affliction me touche, je vais te rendre ta femme avec la permission de celui qui l'a créée & qui l'a fait mourir. En même-tems il dit une oraison, & aussitôt Ghulendam se leva & sortit du tombeau avec son suaire. Le tailleur charmé de cet effet de la puissance divine, voulut remercier Aysa ; mais ce prophète lui dit que c'étoit à dieu qu'il falloit rendre grâces de ce miracle, & sans s'arrêter davantage, il continua son chemin.

Ghulendam se voyant rappelée à la vie, demanda de quelle manière une chose si merveilleuse s'étoit faite ? & après que son mari l'en eut informée : Hé quoi ! lui dit-elle, c'est vous qui m'arrachez à la mort ! c'est votre amour qui me fait revoir la lumière ! ah que mon cœur est pénétré de cette marque de votre affection !

je

je n'en perdrai jamais la mémoire. Je suis moins sensible au plaisir de revivre, qu'à la bonté de votre cœur qui en est la cause. Je veux vous consacrer tous les momens de la vie nouvelle que vous me procurez, je n'en puis faire un meilleur usage. Le tailleur fut charmé d'entendre parler sa femme dans des termes qui marquoient tant de tendresse & de reconnoissance ? Angle de mon foie, lui dit-il, lumière de mes yeux, matière de ma vie, le ciel en vous rendant à mes souhaits, a voulu sans doute me causer la plus grande joie qu'un homme puisse jamais sentir. Regagnons notre maison, allons recommencer à jouir des douceurs de notre union, de ces plaisirs touchans que la mort nous avoit ravis, & qu'elle a été forcée de nous restituer. Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que vous n'êtes point en état de paroître, vous n'avez ni chemise, ni caftan (1). Je vais vous en chercher, je vous laisse ici seule, je serai de retour dans un moment.

Il n'eut pas plutôt quitté sa femme, que le fils du roi du pays passa par hasard près du tombeau. Ce jeune prince fut assez surpris de voir une femme enveloppée d'un suaire, & qui n'étoit pas couchée comme les autres morts. Il s'ap-

(1) Robe.

procha d'elle par curiosité, suivi de tous ses officiers; & remarquant que c'étoit une très-belle personne, & qui paroissoit fort vivante, il la regarda avec beaucoup d'attention, il sentit même à sa vue naître en son cœur des mouvemens de tendresse. Un des officiers s'en douta bien, & lui dit : Prince, voilà une aimable femme, si vous souhaitez, nous la menerons au sérail. Très-volontiers, répondit le prince, je n'en ai pas une si jolie; mais demandez-lui auparavant si elle est mariée, parce que je ne veux point enlever de femme à son mari. L'officier qui venoit de parler au prince, adressa la parole à la femme du tailleur : Belle dame, lui dit-il, si vous n'êtes point mariée, il ne tiendra qu'à vous d'être au fils du roi. Aussitôt Ghulendam répondit sans hésiter : Je suis étrangère; je n'appartiens à personne. Alors un des officiers du prince se dépouilla de sa robe, en couvrit Ghulendam, qui fut conduite au sérail, où on lui ôta la robe de l'officier pour lui donner des habits de la dernière magnificence.

Cependant le tailleur revint au tombeau avec un caftan & une chemise. Peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit, lorsqu'il vit que sa femme n'y étoit plus; il se remit à pleurer avec plus de violence qu'auparavant. O ciel! s'écria-t-il, qu'est-elle devenue? le prophète qui l'a refusé

citée, ne l'auroit-il fait revivre que pour la livrer aux désirs d'un autre? Ah! si cela étoit ainsi, je me trouverois plus malheureux que je n'étois lorsque je pleurois sa mort. Mais que dis-je, si cela étoit? en puis-je douter? sa beauté aura charmé quelque passant, qui ne se sera pas fait un scrupule de me la ravir. Ghulendam, ajouta-t-il, ma chère Ghulendam, je te rens justice, je suis bien persuadé que tant qu'il t'est resté des forces, tu as résisté courageusement à la violence que l'on t'a faite. En quelqu'endroit que tu sois, je suis assuré que tu gémis, que tu te désespères, que tu m'appelles à ton secours. Hélas! je crois entendre tes cris, j'en suis pénétré, je ne t'abandonnerai point, je vais te chercher par-tout, & quand tu serois sous la terre, je te découvrirai.

Il n'y manqua point; il fit tant de perquisitions, qu'il apprit qu'elle étoit dans le sérail du fils du roi. Il court, il vole chez ce prince, se jete à ses piés & lui dit: O prince! vous aimez trop la justice, pour vouloir garder par force ce qui ne vous appartient pas. Vous retenez ici ma femme depuis trois jours; je vous conjure de me la rendre. Prens garde à ce que tu dis, répondit le fils du roi, je n'ai point de femme qui soit malgré elle dans mon sérail, ni même qui soit mariée. Prince, reprit le tail-

leur, je n'avance rien dont je ne sois pleinement convaincu. Ecoute, répliqua le fils du roi, je veux bien te faire voir toutes mes femmes; mais je t'avertis que si la tienne n'est point parmi elles, il t'en coûtera la vie. N'importe, repartit le tailleur, vous me ferez mourir si vous voulez, j'y consens. Je ne risque rien, je sais qu'elle est en ce palais, & vous verrez dès qu'elle m'appercevra, comme elle viendra me sauter au cou & m'embrasser; c'est la femme du monde la plus fidèle & la plus tendre. Il faut donc te satisfaire, dit le fils du roi, que l'on amène ici toutes mes femmes, & que l'on n'en oublie pas une.

On les fit toutes passer l'une après l'autre devant le tailleur, à qui le prince demandoit, Est-ce celle-là? Le tailleur répondoit que non; mais quand Ghulendam parut, il ne manqua pas de s'écrier: Ah, la voilà! cette charmante femme dont j'ai tant pleuré la perte. Belle dame, dit le prince à Ghulendam, connoissez-vous cet homme là? Et oui vraiment, répondit-elle, je le reconnois bien; c'est un voleur, c'est lui qui m'a dépouillée & mise dans l'état où vous m'avez trouvée. Ce misérable, que dieu confonde, après m'avoir pris ce que j'avois, alloit m'enterrer toute vive, afin que je ne pusse pas l'accuser devant le cadi. Je vous en demande

justice, prince, faites-le punir suivant les loix, je ne serai pas contente qu'il n'ait été pendu.

Le tailleur fut si étourdi de la réponse de sa chère Ghulendam, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. Son silence & sa confusion, firent croire au fils du roi qu'il étoit coupable. Ah, traître! s'écria ce prince, il faut que tu sois bien hardi pour oser venir reclamer une femme, qui non-seulement n'est point à toi, mais que tu as même voulu enterrer toute vive: tu mériterois que l'on inventât de nouveaux supplices pour te punir; je me contenterai pourtant de te faire pendre. Qu'on le mène au gibet tout-à-l'heure, ajouta-t-il, & qu'on l'expédie. Le tailleur voulut ouvrir la bouche pour se justifier: Non, non, interrompit le fils du roi, en lui imposant silence, je ne veux point t'entendre, tu n'es qu'un méchant, qu'un imposteur, je ne prête point l'oreille à des mensonges. Encore une fois, dit-il à ses officiers, qu'on aille le pendre dans le moment; que l'on m'obéisse, ou bien vous serez tous pendus pour lui.

Les officiers voyant le prince en colère, & aimant mieux que le tailleur fût pendu qu'eux, se saisirent de ce malheureux mari, lui lièrent les mains derrière le dos & le conduisirent au gibet. Dans le tems que l'exécuteur alloit le jeter, le prophète Aysa parut dans la place

publique & se mit à crier au bourreau de ne point passer outre, attendu que le tailleur étoit innocent. Le respect que l'on avoit pour le prophète, suspendit le supplice : cependant, les officiers du roi vouloient qu'on fît mourir le tailleur, à cause, disoient-ils, que leur maître l'avoit ordonné ; mais Aysa leur dit qu'il se chargeoit d'obtenir la grâce du tailleur. Effectivement, il se rendit chez le fils du roi, où il ne lui eut pas plutôt conté toute l'aventure, que ce jeune prince révoqua l'ordre qu'il avoit donné. Il envoya même sur le champ Ghulendam à la place publique où elle fut pendue au lieu de son mari.

Vous voyez par cette histoire, sire, dit le troisième visir, que les femmes sont bien fourbes, & qu'un homme sage doit se défier même de celles qui paroissent les plus raisonnables ; commandez que l'on fasse de nouvelles recherches d'Aboumaschar. Je le veux bien, dit l'empereur; mais si on ne le trouve pas aujourd'hui, je ferai demain couper la tête à Nourgehan.

En disant ces paroles, le roi sortit du conseil & s'en alla à la chasse. Lorsqu'il fut de retour, il soupa avec la sultane, qui lui demanda pourquoi il n'avoit pas fait mourir le prince ? Madame, lui répondit Hafikin, je n'ai pu me défendre encore de prolonger sa vie jusqu'à

demain. Quand je vous écoute, je le condamne; mais je ne puis auſſi m'empêcher de lui faire grâce, lorſque mes viſirs me parlent en ſa faveur. Je ſuis dans une cruelle incertitude, & vous devez pardonner à un père de ne pouvoir ſe déterminer ſi promptement à faire périr ſon fils unique. Seigneur, reprit la ſultane, vous devez plutôt me croire que vos viſirs; ils vous ſéduiſent par leurs diſcours, parce que vous les écoutez en père & non en roi. Vous vous repentirez, mais trop tard, d'avoir trop aimé votre fils. Il faut que je vous conte une hiſtoire qui vous donnera lieu de faire des réflexions.

HISTOIRE

Des oiſeaux de Salomon.

J'AI oui dire, ſeigneur, à une vieille gouvernante qui m'a élevée, que Salomon, entre pluſieurs choſes merveilleuſes, avoit des oiſeaux qui parloient la langue du pays avec tout le bon ſens imaginable.

Un de ces oiſeaux, qu'un plumage gris de lin & mille gentilleſſes d'eſprit diſtinguoient infiniment des autres, quitta Salomon pour

aller voir sa femelle qui couvoit dans un bois voisin. Il l'aborda d'un air fort tendre : il déplia, étendit ses aîles, ouvrit le bec, & lui présenta le baiser du monde le plus gracieux.

La femelle refusa ses caresses & lui dit : Va perfide, retourne chez Salomon, tu l'aimes plus que moi, puisque tu m'abandonnes pour lui. Mais quels charmes te rappellent si souvent à la cour ? ce n'est pas l'or dans lequel tu manges ; ce ne sont point les lambris dorés sous lesquels tu couches : ces plaisirs extravagans ne peuvent tenter que l'homme. L'amour est l'unique passion des oiseaux, lui seul fait leur peine ou leur félicité, lui seul t'a retenu chez le prophète. Car enfin, si je n'ai point de rivale, pourquoi sachant l'état où tes dernières caresses m'ont laissée, n'es-tu pas venu m'aider à faire le nid de nos enfans ? il a fallu pour l'achever que je me sois dépouillée de mes propres plumes. Ah, ton infidélité n'est que trop certaine ! vois ce que peut le désespoir dans le cœur d'une tendre épouse méprisée. En achevant ces mots, la femelle se rua sur ses œufs avec tant de fureur, que le mâle n'en put sauver qu'un. Il le couvrit de ses aîles, il donna même quelques coups de bec à la femelle qui s'avançoit toujours sur lui ; mais venant à considérer que la colère des femmes est un torrent que la résistance ne fait

que groſſir, il s'humilia, & regardant ſa femelle avec des yeux pleins d'une langueur intéreſſante : Aimable épouſe, lui dit-il, épouſe trop chérie, avant que de ſacrifier à tes ſoupçons jaloux ce reſte infortuné de notre famille, tue moi ; je ne réſiſte plus.

La femelle, que ces paroles flattoient extrêmement, s'attendrit : dépouillée de toute ſa fureur, elle ſe vit dans un état déplorable. Le mâle en eut pitié, il étouffa ſon reſſentiment, & trouva même ſes enfans trop vengés par les remords de leur mère. L'œuf qui lui reſtoit, le conſola de ceux qu'il avoit perdus. Un petit oiſeau d'une beauté ſingulière, ſortit de ſa coque le jour même, comme impatient de rallumer dans le cœur de ſon père ſes premiers feux, ces feux ardens qui mouroient, & de rendre à ſa mère toute ſa tranquillité.

Ce petit oiſeau avoit la tête jaune, le cou bleu, le corps blanc, les aîles violettes, & la queue rouge. Le père & la mère s'applaudirent d'avoir fait un enfant ſi beau. Ce gage naiſſant de leur première tendreſſe, acheva de les réconcilier ; ils vêcurent depuis dans une parfaite intelligence, toujours amoureux, toujours contens l'un de l'autre.

Cependant Salomon qui ne voyoit plus près de lui ſon cher oiſeau gris de lin, étoit fort

en peine de ce qu'il pouvoit être devenu. Il le fit chercher dans toutes les forêts : mais comme on ne le trouvoit point, il s'aviſa d'y envoyer deux oiſeaux rouges de la même eſpèce. Je vous ai dit, ſeigneur, qu'il en avoit pluſieurs. Ceux-ci étoient moins beaux que Griſdelin; en récompenſe, ils avoient beaucoup d'eſprit. Il en falloit pour bien s'acquitter de la commiſſion du prophète, qui vouloit qu'ils ramenaſſent ſon oiſeau gris de lin; il n'étoit pas poſſible de le faire par force, il falloit donc de l'éloquence pour lui perſuader de revenir.

Les oiſeaux rouges, après avoir volé quinze jours durant, trouvèrent enfin Griſdelin avec ſa femme & l'oiſeau violet leur fils. Les oiſeaux rouges feignirent d'avoir été chaſſés de la cour, parce que, diſoient-ils, Salomon au déſeſpoir d'avoir perdu ſon favori, ne vouloit plus s'attacher à perſonne de leur eſpèce. Ils ajoutèrent qu'ils étoient bien à plaindre, qu'après avoir été élevés à la cour & nourris dans les délices, ils ne pourroient jamais vivre dans les bois.

En vérité, mes frères, leur dit l'oiſeau gris de lin, les jours que je paſſe ici ſont fort agréables. J'aime ma femme, ma femme m'aime, nous aimons notre fils qui nous aime. Nous ne dépendons de perſonne. Cela n'eſt-il pas pré-

férable aux fauſſes félicités de la cour dont vous êtes ſi fort entêtés, & Salomon tout puiſſant qu'il eſt, pourroit-il me payer une ſeule de ces choſes? Ah! s'il pouvoit être un moment à ma place, il conviendroit qu'avec ſa ſageſſe & ſes biens, il eſt fort malheureux. Croyez-moi, mes frères, demeurez ici; pour moi, j'ai fait vœu d'y mourir.

Ce diſcours affligea les oiſeaux rouges, qui déſeſpérant de réſoudre l'oiſeau gris de lin par leur menſonge ingénieux, avouèrent de bonne foi qu'ils venoient de la part du prophète. L'oiſeau gris de lin fut fâché de cette circonſtance. Comme il avoit reçu de Salomon mille preuves d'une véritable tendreſſe, il ne pouvoit ſe réſoudre à lui marquer de l'ingratitude par un refus, moins encore à quitter ſa femme & ſon fils.

Griſdelin occupé de ces triſtes réflexions, ne répondoit rien aux oiſeaux rouges; mais la femelle prit la parole: Allez, leur dit-elle, allez dire au prophète que Griſdelin ne retournera point à la cour, & que c'eſt moi qui l'en empêche. Salomon connoît trop bien les femmes pour ne pas excuſer mon mari d'avoir fait ce que je voulois. Griſdelin, qui parmi les courtiſans avoit appris l'art de faire les choſes avec politeſſe, dit à ſa femme qu'il falloit du

moins envoyer leur fils avec les oiseaux rouges porter ses excuses à Salomon : que l'on devoit accompagner un refus de cette nature de quelques civilités. La femelle cria, pleura, querella; mais le mâle voulut être obéi. L'oiseau violet partit après que son père l'eût instruit de la manière dont il devoit se conduire à la cour. Il réduisit toutes ses instructions à trois points principaux, afin que son fils les retînt mieux. Evitez les malheureux, lui dit-il, caressez les favoris, & ne vous fiez à personne.

L'oiseau violet fut reçu fort agréablement du prophète. Cependant Salomon ne pouvoit oublier Grisdelin, dont les gentillesses l'avoient tant diverti. Violet à la vérité avoit un plumage plus beau, mais il avoit moins d'esprit, & toutes les caresses que lui faisoit le prophète, n'étoient que pour rappeler son père. Les oiseaux rouges dirent que l'on ne viendroit jamais à bout de le faire revenir, si le fils n'étoit de concert. On en parla à l'oiseau violet, & on le menaça d'une éternelle prison, s'il ne livroit son père. Violet épouvanté de cette menace, consentit à ce qu'on vouloit.

Il retourna chez Grisdelin, & feignant d'être fort mal satisfait de Salomon : O mon père ! ô ma mère ! leur dit-il, que j'ai de joie de vous revoir ! j'échappe heureusement d'une

étroite prison où j'étois retenu. Le prophète m'avoit fait mettre en cage & se proposoit de m'y laisser toute ma vie. Grâces au ciel, j'ai trouvé moyen de me sauver, & ce qui achève de combler mes vœux, c'est que j'arrive assez tôt ici pour vous avertir que le prophète irrité contre vous envoie des chasseurs pour vous tuer l'un & l'autre. Fuyons, suivez-moi, je vais vous conduire dans un asyle que j'ai découvert en passant; les chasseurs ne sont pas loin. Hâtons-nous, le tems nous presse. Le père & la mère troublés & par la joie de revoir leur fils & par la crainte qu'il leur inspire, ne répondent rien & le suivent. Ce fils dénaturé, les guida & les fit tomber lui-même dans les filets que les chasseurs avoient tendus.

Cette histoire, seigneur, continua la sultane de Perse, vous fait connoître que les enfans n'ont point d'amitié pour leurs pères, & qu'ils sont capables même de les sacrifier à leur ambition ou à leur avarice. Vous l'éprouverez bientôt par votre propre expérience, & vous direz alors : Que n'ai-je cru la reine quand elle m'armoit contre mon fils ! Hélas ! je me défiois d'elle, & c'étoit de moi qu'il falloit me défier. Enfin la sultane eut encore le pouvoir de persuader à l'empereur qu'il devoit faire mourir Nourgehan. En effet, le lendemain,

dès qu'il eut reglé au conseil les affaires de son royaume, il fit appeler l'exécuteur & lui ordonna d'amener le prince; mais le quatrième visir prit alors la parole & dit :

HISTOIRE

Du vieux Roi d'Ethiopie, & de ses trois fils.

SIRE, le propre de la sagesse est d'examiner avec une extrême attention tout ce qui s'offre à faire ou à éviter. Un roi d'Ethiopie suivit cette belle maxime dans une conjoncture aussi délicate que celle où votre majesté se trouve.

Ce roi âgé de six-vingts ans, voulut se démettre de l'empire & finir un règne glorieux par le choix d'un digne successeur. Il avoit trois fils de trois femmes différentes, qui vivoient toutes trois. Chacune d'elles parla pour le sien, de sorte que le roi qui étoit aussi bon mari que bon père, flottoit dans une incertitude la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Que resoudrai-je ? disoit-il en lui-même. Les loix parlent pour l'aîné, ma sultane favorite pour le second, j'ai du penchant pour le plus jeune. O sultane trop aimable ! j'ai senti les effets

de vos regards doux & flatteurs ! O nature imbécille ! vous cédez à mon amour ; mais ni l'un ni l'autre ne triompherez des loix : je veux mourir sur le trône, afin qu'après ma mort les loix décident..... Les loix ne décideront rien, la guerre s'allumera entre mes enfans, mes peuples seront la victime de leur ambition, & je dois tout à mes peuples. Belle sultane, je dois commencer par vous à me sacrifier au bien de mes sujets. Je les laisse maîtres de se choisir un souverain.

Ensuite de ces réflexions, il assembla ses visirs, les grands & le peuple. J'ai, leur dit-il, un pié sur le trône & l'autre dans le tombeau ; mais je voudrois, s'il étoit possible, ne point descendre dans l'abîme de l'éternité la couronne sur la tête : son poids m'accable & m'humilie ; je vous la remets, choisissez-vous un maître. Il parut alors sur les visages une tristesse profonde. Le peuple cria tout d'une voix : *Vive, vive le roi, notre père & notre ami.* Soyez moins sensibles, interrompit le roi, vous êtes mes entrailles ; vous ne pouvez rien souffrir que je ne ressente. Tant de douleur abrégeroit ma vie. Les cris redoublent ; le roi ne peut retenir ses larmes. Pour ne plus penser, dit-il, à ce que vous allez perdre, voyez ce qui vous reste. Les princes mes enfans ont toutes les qualités qui

ſont les grands hommes ; proclamez celui des trois qui vous ſemble le plus digne d'occuper le trône que je quitte.

Un profond ſilence ſuccède aux plaintes & aux ſoupirs. Tout le monde lève les yeux vers le trône ; on voit les trois princes aſſis ſur les gradins, chacun les admire, on ne peut aimer l'un plus que l'autre. Perſonne ne ſe détermine. Le grand-viſir approche, & parle enfin de cette ſorte : Roi ſage, roi vaillant, que celui qui tire la lumière des ténèbres, qui des horreurs de la nuit fait un beau & agréable matin, vous tienne en ſa ſainte garde & perpétue votre poſtérité : recevez avec votre bonté ordinaire un conſeil de votre fidèle eſclave. Faites régner chacun de vos trois fils trois jours ſeulement, & nous déciderons enſuite, puiſque votre haute majeſté le permet ; notre choix ſera judicieux, car on connoît les hommes dans la fortune & dans le vin. Celui-là eſt vraiment ſage que ni l'un ni l'autre n'ont pu corrompre.

Le conſeil du grand-viſir fut ſuivi & prévalut dans l'eſprit du roi ſur les plus ſubtiles adreſſes de ſes trois femmes, qui virent par-là leurs ſollicitations vaines, leurs projets confondus. Le prince aîné fut revêtu de la pourpre & prit en main le ſceptre. Sa mère lui recommanda d'être affable & libéral, de ne point

toucher

toucher à la forme du gouvernement, de pardonner aux coupables : Par-là, lui dit-elle, vous aurez tout le monde pour vous, le roi, les grands & le peuple.

Des instructions qui roulent sur de tels principes, sembloient promettre une fin heureuse. Le prince les suivit exactement ; mais on se défia d'une conduite qui paroissoit étudiée. Les trois jours de son règne expirés, le second prince monta sur le trône. Sa mère lui donna des leçons toutes différentes : Dépose les vizirs, lui dit-elle, chasse les docteurs, élève aux grandes dignités des gens ambitieux, qui pour se conserver leurs emplois, t'adjugent l'empire; & quand tu seras bien affermi sur le trône, nous rappellerons les vizirs & les docteurs, & les richesses qu'auront amassé tes ministres ambitieux, serviront à regagner la confiance & ranimer le zèle de ceux-ci.

Ce plan fut suivi ; mais le peuple craignit tout d'un prince qui vouloit la couronne, & s'embarrassoit si peu de la mériter. Le troisième fils du roi prit à son tour l'autorité souveraine, il ne voulut point de conseil de sa mère. Un derviche arabe, dit-il à ceux qui s'en étonnoient, a fort sagement écrit, parlant des femmes, que dieu leur a fait un paradis à part, parce que si elles entroient dans celui des hommes,

elles en feroient un enfer. Je respecte infiniment ma mère, je crois même ses avis fort bons ; mais il est des loix que je veux suivre, & ce qu'il y aura d'obscur, nos sages visirs & nos savans docteurs, que je rétablis dans leurs charges, m'aideront à l'interpréter.

Après qu'il eut employé le premier jour & une partie du second à donner aux peuples de bons juges, aux soldats de vieux & sages capitaines, le roi son père lui envoya des docteurs pour l'interroger en public, & pour savoir s'il entendoit les loix & l'art de régner. Les docteurs commencèrent à lui faire des questions. L'un lui demanda : De quels gens un roi a-t-il absolument besoin près de sa personne? De huit sortes, répondit le prince : d'un sage visir, d'un grand général d'armée, d'un habile secrétaire, qui sache parfaitement écrire en arabe, en turc & en éthiopien, d'un médecin consommé dans la physique & dans la connoissance des remèdes, de savans docteurs pour l'instruire des loix à fond, des derviches éclairés pour lui expliquer les points obscurs de sa religion, & des musiciens pour rappeler par la douceur de leurs voix & par l'harmonie de leurs instrumens, ses esprits dissipés dans l'application qu'il aura donnée aux affaires de son état. Un autre docteur lui dit : Prince, à quoi comparez-

vous un empereur, ses béys (1), ses sujets, son empire & ses ennemis ? Un empire, repartit le prince, ressemble à un pâturage, l'empereur au berger, ses sujets aux moutons, ses béys aux chiens du berger, & ses ennemis aux loups.

Le vieux roi d'Ethiopie charmé des réponses de ce jeune prince, se mit à pleurer de joie, & dit en lui-même : Mon troisième fils est le plus savant & le plus digne du trône. Mais avant que de déclarer ma pensée, je veux connoître celle de mes peuples.

Il fit publier un ordre à tous les habitans de la ville, de se trouver le lendemain matin dans la campagne. Il parut monté sur un beau cheval, accompagné de ses trois fils & de ses courtisans ; & lorsqu'il fut au milieu de son peuple, il parla dans ces termes : O mes concitoyens ! mes parens ! mes fidèles sujets ! ne regardez point ce que je suis aujourd'hui, personne n'est plus petit que moi devant dieu. Demain, c'est-à-dire, au jour du jugement, auquel nous ajoutons tous foi, combien y en aura-t-il parmi vous, qui possédant de hautes dignités dans le ciel, me diront en me déchirant mes habits : Ah, tyran ! que tu nous as fait souffrir pendant ton long & odieux

(1) Seigneurs, barons, comtes, &c.

règne. Au lieu de répondre à vos reproches, je demeurerai dans un honteux silence & n'oserai soutenir vos regards irrités. A ces mots, ce bon monarque tira son mouchoir & s'en couvrit le visage en pleurant à chaudes larmes. Ses fils & ses courtisans pleurèrent à son exemple, & tout le peuple touché de douleur & de pitié, poussa dans les airs des cris & des hurlemens.

Enfin le vieux roi essuya ses pleurs, & reprit ainsi la parole : O mes amis ! je suis prêt à sortir de ce monde pour entrer dans le palais de l'éternité. Je vous conjure de me décharger la conscience des choses que vous pourriez me reprocher, afin que je ne sois point maltraité des anges Munker & Nekir (1) dans mon tombeau ; & qu'ils laissent auprès de moi en s'en retournant, une houri jusqu'au jour du jugement. Outre cela, choisissez celui de mes trois fils qu'il vous plaira pour me succéder. Tous les habitans s'écrièrent : Que les jours

(1) Ce sont deux anges qui, selon les mahométans, interrogent les morts sur leur dieu, leur prophète, leur religion & leurs mœurs. Si les morts répondent bien, & s'ils ont bien fait, les anges laissent en leur compagnie une houri, c'est-à-dire, une fille du paradis, qui demeure avec eux jusqu'au jour du jugement.

du roi durent autant que l'univers ! nous n'avons nul reproche à lui faire ; que dieu ſoit content de lui ! Quant aux princes ſes fils, que ſa majeſté mette elle-même ſur le trône celui qu'elle voudra, nous y donnons les mains ; mais ſi elle nous ordonne abſolument de dire lequel nous croyons le plus digne de remplir ſa place, nous avouerons que c'eſt le plus jeune des trois.

Après cette déclaration, le roi reprit le chemin de la ville, rentra dans ſon palais, & donna tous les ordres néceſſaires pour le couronnement du troiſième prince. Néanmoins, voulant encore une fois éprouver ſa capacité, il fit venir trois criminels, & lui dit : Prince, jugez ces trois hommes & les condamnez ſuivant les loix. Il y avoit un voleur, un meurtrier & un adultère.

Le prince écouta les dépoſitions des accuſateurs & dit : Le crime a différens degrés qui demandent plus ou moins de rigueur ; une circonſtance omiſe ou ajoutée, l'aggrave ou le diminue. Ce voleur a pris chez un tréſorier une caſſette pleine d'or, & toutefois il ne mérite pas d'avoir le poing coupé comme celui qui n'auroit dérobé que dix drachmes ; la raiſon de cela eſt que la caſſette n'eſt pas marquée au coin du roi, de même que les drachmes le ſont. Mais s'il avoit ouvert le coffre, qu'il

en eût tiré de l'argent, il faudroit lui couper le poing. Cette déciſion eſt du grand prophète Mahomet.

Le jeune prince jugea le meurtrier avec la même ſageſſe. Il y a, dit-il, beaucoup de différence entre un crime commencé & un crime conſommé. L'homme que voici, a attendu la nuit ſon père dans un bois pour l'aſſaſſiner ; mais il s'eſt repenti & n'a pas tué ſon père, quoiqu'il en fût maître. Je l'abſous, car un crime commencé & qui n'a point été conſommé parce qu'on ne l'as pas voulu, eſt digne de pardon. Les accuſateurs ne devoient point m'amener cet homme-là comme un meurtrier ; ils devoient dire qu'il avoit eu une mauvaiſe intention, & non qu'il avoit fait une mauvaiſe action.

Enſuite, il examina l'affaire du troiſième priſonnier, & parla de cette ſorte : Il faut contre des adultères quatre témoins qui diſent avoir vu, & que ces témoins aient vu par haſard, parce que s'ils ont épié le moment de ſurprendre deux perſonnes enſemble, ils ſont eux-mêmes criminels, ſuivant ces paroles du prophète : *Dieu maudira celui qui voit & celui qui ſe laiſſe voir.* Vous êtes quatre accuſateurs qui méritez par une curioſité criminelle, le ſupplice ordonné contre les adultères que vous avez ſurpris. Prononcez leur ſentence & la

vôtre. Chacun demanda grâce. Je vous pardonne, ajouta le prince. Concevez combien il eſt difficile de prouver l'adultère.

Alors le vieux roi d'Ethiopie prit le jeune prince par la main, & le faiſant monter ſur le trône : O mon fils, lui dit-il, occupez une place que je vous cède avec joie, vous êtes digne de régner. Auſſitôt tout le peuple proclama roi ce prince qui méritoit ſi bien de l'être, & tous les grands le félicitèrent ſur ſon avènement à la couronne, en priant dieu de bénir ſon règne.

Vous voyez par cette hiſtoire, ſire, pourſuivit le quatrième viſir de l'empereur Hafikin, combien il eſt difficile de juger l'adultère ; cependant votre majeſté veut ſur une ſimple accuſation, ôter la vie au prince Nourgehan, qui eſt la vivante image de ce jeune prince éthiopien. Au lieu de le faire mourir ſur la frivole dépoſition d'une femme, vous devriez lui pardonner, quand vous auriez même des preuves inconteſtables de ſon crime, puiſque ſuivant un verſet de l'alcoran, qui ſelon nous eſt la parole de dieu, ceux qui modèrent leurs emportemens lorſqu'ils ſont en pouvoir de ſe venger, méritent eux-mêmes d'appaiſer le courroux de dieu à leur égard. Bienheureux l'homme, dit Mahomet, qui met un frein à ſa colère, & qui

pardonne à son ennemi qu'il peut opprimer. Au jour du jugement, il entendra au milieu des créatures, une voix qui lui dira : *O mon serviteur ! puisque tu as si bien su réprimer tes passions, tu n'as qu'à choisir parmi toutes les houris* (1) *celle qui te sera la plus agréable, & je te la donnerai pour ton partage.* On dit encore, sire, ajouta le visir, que ce même jour un héraut criera : *Que personne ne se lève, hors ceux qui ont pardonné à leurs ennemis.*

L'empereur de Perse fut vivement frappé de ce discours, & résolut de suspendre la mort du prince son fils, jusqu'à ce qu'il fût assuré de son crime. Après le conseil, il alla prendre le plaisir de la chasse, & le soir à son retour, il soupa avec la reine sa femme, qui lui reprocha de n'avoir point encore fait couper la tête à Nourgehan. Madame, lui dit Hafikin, un de mes visirs m'a conté une histoire qui me fait craindre d'irriter le ciel contre moi, si je fais mourir mon fils. Seigneur, répondit la sultane, vous croyez vos visirs de grands personnages, vous vous laissez éblouir par leur fausse éloquence. Vous êtes à leur égard, dans la même erreur où étoit un roi musulman au sujet d'un docteur de sa cour. En voici l'histoire :

(1) Ce sont les filles du paradis.

HISTOIRE

Du roi Togrul-Béy, & de ſes enfans.

LE roi Togrul-Béy étant malade à l'extrêmité, fit venir ſes trois fils & leur dit : Mes enfans, je vois Azrail (1) qui s'approche de mon lit; avant qu'il mette la tête ſur mon chevet, il faut que je vous donne à chacun un bon conſeil ; mais ne manquez pas de le ſuivre ſi vous voulez vivre heureux. Les trois princes couverts de larmes ayant répondu qu'ils étoient diſpoſés à le recevoir, le roi dit à l'aîné : Il faut que vous faſſiez bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume. Il dit au ſecond : Vous, épouſez tous les jours une vierge. Et vous, dit-il au troiſième, mettez du miel & du beurre dans tout ce que vous mangerez.

Togrul-Béy mourut. Le prince aîné commença de faire bâtir un palais dans chaque ville. Le ſecond fils épouſoit chaque jour une fille & la répudioit le lendemain. Et le troiſième

(1) L'ange de la mort. Les mahométans croyent que cet Azrail vient chercher les ames, & qu'il les enlève.

prince ne mangeoit rien où il n'y eût du miel & du beurre. Un jour, un savant homme leur parla de cette manière : Princes, lorsque le roi votre père en mourant vous donna ces conseils que vous suivez si exactement, son intention n'étoit pas que vous fissiez au pié de la lettre, ce qu'il vous recommandoit de faire ; vous n'avez point compris le sens de ses paroles énigmatiques. Je veux vous les expliquer ; mais il faut auparavant que je vous raconte une aventure qui a quelque rapport avec la vôtre.

Un roi musulman envoya demander le caraje, c'est-à-dire, le tribut aux chrétiens d'une province. Les chrétiens assemblèrent aussitôt leurs moines pour les consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Il se trouva parmi eux un grand prélat qui leur parla de cette sorte : Envoyez-moi à la cour du roi musulman, & je lui proposerai une chose ; je lui dirai que nous sommes prêts à payer le tribut, pourvu que lui ou ses visirs répondent à une question que je leur ferai. Tous les chrétiens applaudirent à ce sentiment ; le prélat partit chargé d'une grosse bourse où étoit le tribut, & de quelques présens que les chrétiens envoyoient au roi musulman.

Lorsqu'il fut devant ce monarque, il lui présenta fort respectueusement les présens de

ſa province, & lui dit : Sire, nous conſentons de payer le caraje à votre majeſté, à condition qu'elle, ſes viſirs ou ſes docteurs, répondront à une queſtion que je ferai ; mais ſi perſonne n'y répond, vous ne trouverez pas mauvais que je m'en retourne ſans rien payer. Je le veux, dit le roi, j'ai de très-ſavans hommes en ma cour, & il faut que ta queſtion ſoit bien difficile, ſi nul n'y peut répondre.

Le roi appela tous ſes viſirs & ſes docteurs, & dit au moine : Chrétien, quelle eſt ta queſtion ? Alors le prélat ouvrant les cinq doigts de ſa main droite, leur préſenta la paume en face, puis baiſſant ſes mêmes doigts vers la terre : Devinez, leur dit-il, ce que cela ſignifie, voilà ma queſtion. Pour moi, dit le roi j'y renonce, j'avoue que je n'y comprens rien, & franchement cela ne me paroît pas aiſé à deviner. Tous les viſirs & les docteurs ſe mirent alors à rêver ; mais ils avoient beau rappeler dans leur mémoire les commentaires de l'alcoran, auſſi-bien que la ſounna (1) de Mahomet, ils ne ſavoient quelle réponſe faire au moine.

Ils gardoient tous un honteux ſilence, lorſqu'un d'entr'eux indigné de voir tant de grands

(1) Ce ſont les paroles de Mahomet ſues par tradition.

personnages jetés dans la confusion par un infidèle, s'avança & dit au roi : Sire, il n'étoit pas besoin d'assembler ici tant de monde pour si peu de chose. Que le moine me fasse sa question à moi & je lui répondrai. En même-tems le prélat présenta sa main ouverte, les doigts en haut, au docteur mahométan, qui de son côté lui montra sa main droite fermée. Le moine ensuite ayant baissé ses doigts vers la terre, le docteur ouvrit sa main, & leva les doigts en haut. Le prélat satisfait des gestes du docteur musulman, tira de dessous sa robe la bourse où étoit le tribut, la donna au roi, & se retira.

Le monarque eut la curiosité de demander à son docteur ce que signifioient toutes ces actions de main. O roi, lui répondit le docteur, quand le moine m'a présenté la main ouverte, cela vouloit dire : Je vais t'appliquer un soufflet sur la joue; j'ai fermé aussitôt la main pour lui faire entendre que s'il me donnoit un soufflet, il recevroit de moi un coup de poing. Puis, quand il a baissé la main & tourné le bout de ses doigts contre terre, cela signifioit mot pour mot : Oh bien! si tu me donnes un coup de poing, je te mettrai à mes piés & t'écraserai comme un vermisseau. Aussitôt j'ai relevé mes doigts pour lui répondre

que s'il en uſoit ainſi, je le jeterois ſi haut, que les oiſeaux le mangeroient avant qu'il pût arriver à terre. De ſorte, ſire, ajouta-t-il, que le chrétien & moi, nous nous ſommes fort bien entendus par ſignes.

A peine le docteur eut-il achevé de parler, qu'il s'éleva dans l'aſſemblée un bruit fort avantageux pour lui : tous les viſirs admirèrent ſa pénétration, & tous les docteurs, malgré le dépit qu'ils avoient de n'avoir point entendu les geſtes du moine, avouèrent hautement que leur confrère étoit plus habile qu'eux. Pour le roi, il en étoit encore plus charmé ; il ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe, il regardoit le docteur comme un perſonnage incomparable. Il ne ſe contenta pas de lui donner de grandes louanges, il ouvrit la bourſe que le prélat lui avoit préſentée, il en tira cinq cens ſequins, & les lui mit entre les mains, en diſant : Tenez, docteur, puiſque vous êtes cauſe que ces chrétiens m'ont payé le caraje, il eſt juſte que je vous en témoigne ma reconnoiſſance. Enfin, le roi muſulman encore tout occupé de cette aventure, alla trouver la reine ſa femme & la lui conta. Cette princeſſe qui avoit beaucoup d'eſprit & de jugement, écouta le roi ſon mari avec beaucoup d'attention ; d'abord qu'elle eut achevé ſon récit, elle ſe laiſſa tomber ſur un

fosa à force de rire en se tenant les côtés. Je savois bien, madame, lui dit le roi, que vous trouveriez cela fort plaisant. Ce qu'il y a de plus plaisant, repartit la reine, c'est que vous avez été la dupe de votre docteur. Ce que vous me dites n'est pas possible, madame, reprit le roi. Seigneur, répliqua la princesse, envoyez tout-à-l'heure chercher le moine, je ne veux pas vous en dire davantage.

Le roi ordonna sur le champ à un de ses officiers d'aller s'informer dans la ville si le prélat y étoit encore; on le trouva prêt à s'en retourner dans sa province. On l'amena devant le roi & la reine. Chrétien, lui dit cette princesse, notre docteur a compris le sens de votre énigme; mais nous souhaiterions que vous voulussiez nous l'expliquer vous-même. O reine! dit le prélat, quand j'ai montré mes cinq doigts ouverts, cela signifioit : Ces cinq prières que vous faites, vous autres musulmans, sont-elles de l'ordre de dieu? Alors, votre docteur m'a présenté le poing, en voulant dire; Oui, elles le sont, je suis prêt à le soutenir. Lorsque j'ai ensuite baissé mes doigts, je lui ai demandé : D'où vient que la pluie tombe du ciel en terre? Il m'a répondu fort spirituellement en levant ses doigts en haut, qu'il pleuvoit pour faire pousser l'herbe & faire profiter tous

les biens de la terre. Auſſi cette réponſe ſe trouve-t-elle dans vos livres. Le moine étant ſorti après cette explication, la reine renouvela ſes éclats de rire, & le roi perſuadé qu'elle ne rioit pas ſans raiſon, proteſta que dans la ſuite il ſe défieroit de ſes docteurs, & ne ſeroit plus la dupe de leur faux mérite.

Ainſi donc, meſſeigneurs les princes, continua le ſavant homme qui parloit aux trois fils du roi Togrul-Béy, vous n'avez pas entendu non plus les paroles myſtérieuſes du roi votre père. Les princes le prièrent de leur en donner l'intelligence. La voici, leur répondit le docteur : Lorſque le grand Togrul-Béy a dit à ſon fils aîné : Faites bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume, il a voulu par-là lui faire comprendre qu'il devoit acquérir dans chaque ville, l'amitié d'un homme riche, dont la maiſon pût lui ſervir d'aſyle ſi la fortune lui devenoit contraire. Quand il a dit au ſecond prince d'épouſer toutes les nuits une vierge, cela ſignifie : Ne vous couchez jamais la nuit qu'avec le plaiſir d'avoir fait le jour une bonne action, parce qu'un de nos poëtes a comparé le plaiſir de faire une bonne action, à celui d'épouſer une vierge. Enfin, quand le roi a dit au troiſième prince : Mettez du miel & du beurre dans tout ce que vous mangerez, cela vouloit

dire : Soyez affable & débonnaire ; parlez à tout le monde avec tant de douceur, que l'on puiſſe par-tout vanter votre bonté.

Cette hiſtoire, ſeigneur, pourſuivit la ſultane Canzade, doit vous mettre en garde contre la trompeuſe éloquence de vos viſirs. Que leurs fables ne retiennent plus déſormais le bras vengeur que ma prudence & le fort intérêt que je prens à vos jours, m'ont fait armer contre un fils trop coupable. Cette méchante princeſſe ajouta à ces paroles tant d'autres pleines d'artifice, que l'empereur ſe laiſſa ſurprendre. Il promit encore que le jour ſuivant ſeroit le dernier de la vie du prince. Mais le lendemain, lorſqu'après avoir parlé au conſeil de ſon état, il ordonna au bourreau de faire venir en ſa préſence Nourgehan, & de lui couper la tête : le cinquième viſir s'avança juſqu'au pié du trône, & ſupplia l'empereur de lui accorder la vie du prince pour ce jour-là. Mais, ſi je cède à vos prières, viſir, lui dit Hafikin, la ſultane me fera tantôt de nouveaux reproches. Ah, ſire ! repartit ce miniſtre, eſt-il poſſible que vous ne ſoupçonniez point la bonne foi de cette princeſſe ? Dieu veuille que ſon amour pour vous ſoit auſſi ſincère que vous vous l'imaginez ; mais les femmes ſont bien diſſimulées. Il n'eſt fait mention que de leurs perfidies dans nos

auteurs,

auteurs. Si votre majesté veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui lui fera voir que les hommes qui comptent sur leur amitié sont bien imprudens. Je suis disposé à vous entendre, dit Hafikin. En même-tems le visir commença de cette manière :

HISTOIRE

Du prince Maliknasir.

CALAOUN, sultan d'Egypte, avoit deux fils. Un jour qu'il faisoit des réflexions sur l'inconstance de la fortune, qui se joue des princes comme des autres hommes, il résolut de faire apprendre au prince Maliknasir, son second fils, un métier qui pût lui servir de ressource en cas de besoin. Il le mit chez un fameux tailleur de la ville du Caire, qui lui montra en peu de tems à coudre & à tailler des habits dans la dernière perfection.

D'abord, on s'étoit fort étonné que l'empereur eût pris cette résolution. On traita sa prévoyance de crainte ridicule; on ne croyoit point que le fils d'un sultan d'Egypte pût un jour se trouver réduit à travailler pour vivre. Il arriva néanmoins bientôt dans l'empire un

changement qui fit connoître à ceux qui n'avoient point approuvé en cela la conduite de Calaoun, qu'ils avoient eu grand tort. Cet empereur mourut, & le prince Melikaſchraf, ſon fils aîné, monta ſur le trône.

La première choſe que fit le nouveau ſultan, fut d'ordonner à ſes officiers d'aller chercher ſon frère qui étoit encore chez le tailleur ſon maître, & de le lui amener, afin de prévenir par ſa mort toutes les révoltes & les guerres qu'il pouvoit exciter en Egypte; mais heureuſement, Maliknaſir fut averti des cruelles intentions du roi ſon frère. Il ſe déguiſa, ſortit de la ville ſecrètement, ſe méla parmi des pélerins, & ſe rendit avec eux au kiaba, (c'eſt-à-dire au temple de la Mecque.)

Pendant que les pélerins & lui faiſoient la proceſſion, il ſentit ſous ſes piés quelque choſe de dur; il regarda auſſitôt ce que c'étoit: il vit une bourſe fort enflée; il la ramaſſa, la mit dans ſa poche, ſans qu'aucun des pélerins s'en apperçût, & continua la proceſſion. Il étoit aſſez en peine de ſavoir ce qu'il y avoit dedans; mais il n'oſoit contenter ſa curioſité devant tant de monde, & il attendoit impatiemment la fin de la proceſſion pour ſe retirer dans un lieu écarté, lorſqu'il entendit un coja, qui tenoit dans ſes mains deux gros cailloux dont

il ſe frappoit rudement la poitrine, diſoit à haute voix : Que je ſuis malheureux d'avoir perdu ma bourſe ! tout ce que j'ai gagné par mes travaux, tout le fruit de mes peines, & toute ma fortune eſt dedans ! O muſulmans, mes chers frères ! ayez pitié de moi. Si quelqu'un l'a trouvée, qu'il me la rende pour l'amour de dieu & par reſpect pour le temple ſacré de la Mecque. La moitié ſera pour lui, & je déclare que cette moitié lui ſera auſſi légitimement acquiſe que le lait de ſa mère.

Le malheureux docteur prononçoit ces paroles avec de ſi vives marques de douleur & de déſeſpoir, que tous les pélerins en étoient touchés. Maliknaſir ſurtout en eut tant de compaſſion, qu'il dit en lui-même : Je ruine ce coja & toute ſa famille, ſi je retiens cette bourſe. Il n'eſt pas juſte que pour me rendre heureux, je faſſe des miſérables. Quand je ne ſerois pas fils de roi ; quand je ſerois le dernier des hommes, je ne voudrois pas avoir le bien d'autrui.

Après ces réflexions, il appela le coja, & lui montrant la bourſe : O docteur ! lui dit-il, eſt-ce-là ce que vous avez perdu ? Le coja tranſporté de joie à cette vue, porta brusquement la main ſur la bourſe, s'en ſaiſit & la mit dans ſa poche. Et pourquoi, lui dit le

prince, la prenez-vous avec tant de violence? craignez-vous qu'elle ne vous échappe, ou n'avez-vous pas deſſein de me donner la moitié de ce qu'il y a dedans, comme vous l'avez promis? Pardonnez-moi, répondit le coja, pardonnez un tranſport dont je n'ai point été maître. Vous n'avez qu'à me ſuivre, je vais accomplir ma promeſſe. A ces mots, il le mena ſous ſa tente, où il tira ſa bourſe, la baiſa, en rompit le cachet, & la vida ſur une table.

Maliknaſir, qui s'attendoit à voir des pièces d'or, fut aſſez ſurpris d'appercevoir des diamans, des rubis & des émeraudes. Oh, oh, docteur! s'écria-t-il, vous n'aviez pas tort de faire tant de bruit. Ce que vous aviez perdu en valoit bien la peine. Le coja aſſembla d'abord toutes ces pierreries en un monceau, qu'il partagea en deux. Il fit enſuite de l'un de ces tas deux lots égaux, & les préſentant au prince: O jeune homme! lui dit-il, ſi vous voulez prendre ces deux lots, ils ſont à vous ſelon ma promeſſe; mais pour vous dire franchement ma penſée, ce ne ſera pas ſans peine que je vous les verrai emporter. Au contraire, ſi vous êtes aſſez généreux pour vous contenter de l'un de ces lots, je vous jure que je ne ſerai point fâché que vous l'ayez.

Maliknaſir qui avoit tous les ſentimens d'un

grand prince, lui répondit : Puiſque cela eſt ainſi, docteur, je n'en demande qu'un. Le coja charmé de ce déſintéreſſement, fit du monceau pareil à celui du prince, deux autres petits, & dit à Maliknaſir : Choiſiſſez encore un de ces deux lots. Je proteſte que je vous le donne auſſi ſans regret. Non, répondit le prince, je ſuis ſatisfait de ce que j'ai. O jeune homme ! répliqua le docteur, vous avez trop de modération. Il faut que vous le preniez, ou bien que vous veniez avec moi ſous la goutière d'or, j'y ferai pour vous à dieu une prière qui vous ſera très-avantageuſe. Le prince alors, comme s'il eut été inſpiré du ciel, rendit au coja le lot qu'il avoit pris, en lui diſant : Docteur, puiſque vous voulez faire une prière pour moi dans le ſacré temple de la Mecque, j'aime mieux cela que toutes vos pierreries. Je vous les abandonne, pourvu que vous faſſiez cette prière avec toute la ferveur d'un bon docteur muſulman.

A ces paroles, le coja étonné de l'exceſſive généroſité du prince, le mena ſous la goutière d'or, leva les mains au ciel ſans parler, & enſuite il dit à Maliknaſir : Dites *amen ;* le prince dit *amen.* Après cela, le docteur remua quelque tems les lèvres, & puis ayant paſſé ſes mains deux ou trois fois ſur ſon viſage, il ſe

tourna vers le prince & lui dit : O jeune homme ! je viens de faire pour vous une oraiſon, vous pouvez vous en aller à la garde de dieu.

Le prince Maliknaſir prit congé du docteur ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il dit en lui-même : Que vais-je devenir préſentement ? où faut-il que je porte mes pas ? Si je retourne au Caire, mon barbare frère Melikaſchraf me fera mourir. Il vaut mieux que j'aille avec ce coja dans ſon pays ; mais je ne dois découvrir ma condition à perſonne, de peur que quelque traître ne m'aſſaſſine dans l'eſpérance d'en être récompenſé ; car je ne doute pas que le nouveau ſultan d'Egypte n'ait mis ma tête à prix. Après avoir fait cette réflexion, & d'autres ſemblables ſur l'état préſent de ſes affaires, il alla retrouver le docteur. O coja, lui dit-il, je viens vous demander de quel pays vous êtes. Je ſuis de Bagdad, répondit le docteur, & je me nomme Abounaoüas. Je ſerois bien aiſe de voir cette fameuſe ville, reprit Maliknaſir ; voulez-vous bien m'y mener avec vous ? j'aurai ſoin de vos chameaux pendant le voyage. Le docteur y conſentit ; & rien ne les arrêtant plus à la Mecque, ils prirent tous deux la route de Bagdad.

D'abord qu'ils y furent arrivés, le prince dit au coja : Docteur, je ne veux point vous être

à charge : je sais faire des habits en perfection; recommandez-moi, s'il vous plaît, à quelque tailleur de vos amis. Le coja le mit chez le plus fameux tailleur de la ville, qui pour éprouver son nouveau garçon, lui donna un habit à tailler & à coudre. Maliknasir qui avoit excité l'admiration des maîtres tailleurs du Caire, ne pouvoit manquer de réussir à Bagdad. Il fit un habit dont son maître fut tellement charmé, qu'il le voulut montrer à tous les autres tailleurs de la ville, qui lui donnèrent mille applaudissemens, & qui avouèrent que tant pour la coupe que pour la coûture, c'étoit un chef-d'œuvre admirable. Le maître étoit si content d'avoir un garçon si habile, qu'il lui donnoit douze sols par jour (1). Ainsi le prince avoit de quoi passer agréablement la vie à Bagdad.

Sa fortune étoit dans cette situation, lorsqu'un jour le docteur Abounaoüas, qui avoit naturellement l'humeur violente, querella sa femme, & dans sa colère lui dit : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il s'en repentit, parce qu'il aimoit sa femme. Il voulut même la garder dans sa maison & vivre avec

(1) Avec douze sols, on peut faire à Bagdad aussi bonne chère qu'à Paris pour douze francs.

elle comme à l'ordinaire ; mais le cadi s'y oppoſa, diſant qu'il falloit qu'un hulla (1) ou licitateur, couchât avec elle auparavant, c'eſt-à-dire, qu'un autre homme l'épousât & la répudiât ; que le docteur enſuite l'épouſeroit de nouveau s'il vouloit. Le coja ſe voyant obligé de ſe ſoumettre aux loix, réſolut de prendre pour hulla le prince Maliknaſir. Il faut, dit-il en lui-même, que je choiſiſſe pour licitateur ce jeune homme que j'ai amené de la Mecque à Bagdad ; il eſt étranger & bon enfant, je lui ferai faire tout ce que je voudrai : je veux qu'il épouſe cette nuit ma femme, & demain matin je la lui ferai répudier. Ayant pris cette réſolution, il fit venir le prince chez lui, l'enferma dans une chambre avec ſa femme, & puis ſortit.

La dame n'eut pas ſitôt vu Maliknaſir, qu'elle en devint amoureuſe. Le prince de ſon côté la trouva fort aimable. Ils ſe découvrirent leurs ſentimens, & ne manquèrent pas de ſe donner toutes les marques d'inclination que la conjoncture & le lieu leur permettoient. Après bien des careſſes mutuelles, la dame montra au prince des caſſettes pleines d'or, d'argent & de pierreries. Savez-vous bien, jeune homme, lui

(1) On appelle ainſi un homme qui épouſe une femme qu'un autre a répudiée.

dit-elle, que toutes ces richeſſes m'appartiennent ? Voilà le kabin, c'eſt-à-dire, la dot que j'avois apportée au coja, & qu'il a été obligé de me reſtituer en me répudiant. Si vous voulez déclarer demain que vous prétendez me garder comme votre femme légitime, vous ſerez maître de tous ces biens & de ma perſonne. Mais, madame, dit le prince, le docteur ne peut-il me forcer à vous rendre à lui. Non vraiment, répondit-elle, il dépend de vous de me répudier ou non. Cela étant, répliqua Maliknaſir, je vous promets de vous retenir; vous êtes jeune, belle & riche : je pourrois faire un plus mauvais choix. Laiſſez venir le docteur, vous verrez de quelle manière je le recevrai.

Le lendemain, le coja vint de grand matin ouvrir la porte. Il entra dans la chambre. Le prince alla au-devant de lui d'un air riant : O docteur ! lui dit-il, que je vous ai d'obligation de m'avoir donné une ſi charmante femme ! O jeune homme ! lui répondit le coja, dis plutôt en la regardant : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* J'en ſerois bien fâché, répliqua Maliknaſir ; c'eſt un grand crime en mon pays que de répudier ſa femme ; c'eſt une action ignominieuſe que l'on reproche ſans ceſſe aux maris qui ſont aſſez lâches pour la commettre : puiſque j'ai épouſé cette dame,

je veux la garder. Ah ! ah ! jeune homme, s'écria le docteur, que signifie ce discours ? te moques-tu de moi ? Non, docteur, répondit le prince, je vous parle fort sérieusement ; je trouve la dame à mon gré, & franchement je lui conviens mieux que vous qui êtes chargé d'années. Croyez-moi, ne pensez plus à elle ; aussi-bien y penseriez-vous inutilement. O ciel ! reprit le docteur, quel hulla me suis-je avisé de choisir ! que les hommes sont sujets à faire de faux jugemens ! J'aurois juré que ce jeune garçon eût fait ce que j'aurois voulu. Hélas ! j'aimerois mieux qu'il eût gardé ma bourse, que de retenir ma femme.

Le docteur conjura le prince de la lui rendre, il se jeta à ses piés ; mais quelques prières qu'il fît, quelque chose qu'il pût dire, le prince fut inexorable. Le coja s'imaginant que sa femme auroit plus de pouvoir que lui sur l'esprit de Maliknasir, & qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être répudiée par ce prince, s'adressa à elle : O matière de ma vie, lui dit-il, puisque ce jeune homme n'a nul égard à mes prières, emploie auprès de lui tout le crédit de ton visage de lune pour obtenir qu'il te rende à mon amour. O mon cher docteur, mon ancien mari, lui répondit la dame, en feignant d'être fort affligée, il est inutile d'attendre de

lui cette grâce ; c'eſt un petit obſtiné qui n'en démordra point. Ah ! que j'ai de douleur de ne pouvoir redevenir votre femme !

Ces paroles que le coja croyoit fort ſincères, redoublèrent ſon chagrin. Il pria de nouveau Maliknaſir de répudier la dame ; il en pleura même ; mais ſes larmes ne furent pas moins inutiles que ſes diſcours. Le prince demeura ferme : de ſorte que le docteur perdant toute eſpérance de le fléchir, s'en alla chez le cadi ſe plaindre de l'hulla. Le juge ſe moqua de ſes plaintes, & déclara que la dame n'étoit plus à lui, qu'elle appartenoit légitimement au jeune tailleur, & qu'on ne pouvoit le forcer à la répudier. Le coja fut au déſeſpoir de cette aventure ; il en penſa devenir fou. Il tomba malade, & les plus habiles médecins de Bagdad ne purent le guérir.

Lorſqu'il fut à l'extrêmité, il demanda à parler au prince : O jeune homme ! lui dit-il, je vous pardonne de m'avoir enlevé ma femme ; je ne dois point vous en ſavoir mauvais gré : cette choſe s'eſt accomplie par l'ordre de dieu. Vous ſouvient-il que je fis pour vous une prière à la Mecque ſous la goutière d'or ? Oui, répondit le prince, je me reſſouviens même que je n'entendis pas un mot de toute votre oraiſon, & que je ne laiſſai pas de dire pieu-

ſement *amen* ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Voici, répliqua le docteur, quels furent les termes de ma prière : *O mon dieu ! faites que tous mes biens & tout ce que je chéris, deviennent un jour le partage légitime de ce jeune homme.*

Il eſt vrai, pourſuivit le coja, que vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous pourriez penſer, puiſque je ne fis point cette prière de ma propre volonté. Je vous avoue que j'avois deſſein d'en faire une autre ; mais je ne ſais quel pouvoir, quel mouvement divin m'entraîna & me fit malgré moi prononcer cette oraiſon. Elle a été exaucée comme vous voyez, car preſque tous les biens que je poſſédois, appartenoient à ma femme qui vous les donne avec ſa foi. Je prens tous les aſſiſtans à témoin, que j'entens & veux qu'après ma mort tout ce qui ſe trouvera de bien à moi appartenant, ſoit à vous comme votre bien légitime. Il fit écrire ce teſtament, & le fit ſigner par les témoins. Il le ſigna auſſi & mourut trois jours après.

Maliknaſir alla demeurer avec ſa femme dans la maiſon du docteur, & ſe mit en poſſeſſion de tous ſes biens. Il ceſſa d'exercer le métier de tailleur, prit un aſſez grand nombre de domeſtiques, & ne ſongea plus qu'à vivre délicieuſement à Bagdad. Il étoit charmé de ſa

condition, & se croyoit plus heureux que le sultan Melikaschraf, son frère. Il ne songeoit qu'à se divertir tous les jours avec les jeunes gens de la ville; mais la fortune qui se plaisoit à le persécuter, ne le laissa pas mener longtems une vie si agréable.

Un soir qu'il s'en retournoit au logis, après avoir passé la journée à se réjouir, il frappa rudement à sa porte. Personne ne lui venant ouvrir, il redoubla ses coups & appela ses domestiques. Aucun ne répondit. Oh! oh! dit le prince, il faut que tous mes gens soient morts, ou qu'ils soient bien endormis. Enfin il frappa tant, qu'il enfonça la porte. Il entra, monta à l'appartement de sa femme, où il fut fort étonné de ne la point trouver. Et ce qui augmenta sa surprise, c'est qu'il eut beau chercher par toute la maison, il ne vit pas même un de ses gens. Il ne savoit ce qu'il devoit penser, lorsqu'étant retourné dans l'appartement de sa femme, il s'apperçut que les cassettes où étoient l'or & les pierreries, avoient été emportées. Il passa la nuit à faire les plus tristes réflexions.

Le lendemain matin, il s'informa dans le voisinage si le jour précédent, pendant qu'il se réjouissoit en ville, on n'avoit point remarqué qu'il se passât dans sa maison quelque chose d'extraordinaire. Tous ses voisins lui dirent que

non, & il ne put tirer d'eux aucune lumière sur cette étrange aventure. Il fit toutes les perquisitions qu'elle demandoit ; mais elles furent fort inutiles. Pour comble de malheur, le cadi s'imaginant que Maliknasir avoit peut-être tué sa femme, & qu'il ne faisoit semblant d'en être fort en peine, que pour éloigner de lui le soupçon de cet assassinat, fit arrêter ce prince, qui malgré son innocence, fut fort heureux de sortir de cette affaire aux dépens de tout son bien.

Voilà donc le prince Maliknasir dans le même état où il étoit avant qu'il eût épousé la femme du docteur Abounaoüas. Il se remit chez son maître, & recommença d'exercer le métier de tailleur. Comme il étoit d'humeur à se consoler de tout, il oublia ses dernières disgraces ainsi que les premières. Un jour qu'il travailloit dans la boutique de son maître, un homme qui passoit s'arrêta tout-à-coup, & après l'avoir regardé avec attention : Je ne me trompe point, s'écria-t-il, c'est le prince Maliknasir, c'est lui-même que je vois. Le prince à son tour envisagea cet homme, & le reconnoissant pour le tailleur du Caire où il avoit fait son apprentissage, il se leva pour aller l'embrasser ; mais le tailleur au lieu de lui tendre les bras pour le recevoir, se jeta à ses piés & baisa la terre

devant lui, en disant : O prince, je ne suis pas digne de vos embrassemens ; il y a trop de distance entre vous & un homme tel que moi : votre sort est changé, & la fortune qui vous a jusqu'ici persécuté, veut vous combler de ses plus précieuses faveurs. Le sultan Melikaschraf est mort, son trépas a excité des troubles dans l'Egypte ; la plupart des grands vouloient faire monter sur le trône un prince de votre race ; mais je soulevai tout le peuple contr'eux en votre faveur, & je parus à la tête de ma faction. Pourquoi, dis-je à ces grands, faut-il ôter la couronne à celui qui en est le légitime héritier ? Le prince Maliknasir doit être notre sultan ; vous n'ignorez pas pour quelle raison il est sorti d'Egypte : vous savez que pour dérober sa vie à la cruelle politique de son frère, il fut obligé d'abandonner sa patrie. Je suis témoin qu'il se déguisa & se joignit à des pélerins qui alloient à la Mecque. Je n'en ai point oui parler depuis ce tems-là ; mais je suis persuadé qu'il vit encore ; c'est un prince vertueux, dieu l'aura conservé. Donnez-moi deux ans pour le chercher ; pendant ce tems-là que l'on confie la conduite de l'état à nos sages visirs ; & si mes recherches sont vaines, vous pourrez alors choisir pour sultan le prince que vous souhaitez de couronner. A ce dis-

cours, poursuivit-il, que le peuple appuya de son suffrage, les grands consentirent que je vous recherchasse. Ils me donnèrent deux ans pour vous trouver ; il y en a déjà un que je vous cherche de ville en ville chez tous les tailleurs du monde, & le ciel m'a sans doute conduit ici, puisque j'ai le bonheur de vous y rencontrer. Allons, prince, venez sans tarder davantage vous montrer à des peuples qui vous attendent pour vous élever au rang de vos ayeux. Maliknasir remercia le tailleur de son zèle, & lui promit de s'en souvenir en tems & lieu, & dès le même jour ils prirent ensemble la route du Caire.

Dès qu'ils y furent arrivés, le prince Maliknasir se fit reconnoître, & les grands qui avoient été les plus ardens à l'écarter du trône, se montrèrent les plus empressés à le couronner. Enfin, il fut proclamé sultan, & il reçut les complimens de ses béys sur son avènement à la couronne.

Une de premières choses à quoi songea ce prince, ce fut à s'acquitter envers le tailleur. Il l'envoya querir & lui dit : O mon père, car je ne puis vous appeler d'un autre nom, après le service qne vous m'avez rendu ; je ne vous dois pas moins qu'au roi Calaoün. S'il m'a donné avec la vie le droit de lui succéder, mes malheurs

heurs m'avoient fait perdre ce droit, & sans vous je n'en aurois jamais joui. Il est juste que ma reconnoissance éclate ; je vous fais grand-visir. Sire, lui répondit le tailleur, je remercie votre majesté de l'honneur qu'elle me veut faire, & je la supplie très-humblement de me dispenser de l'accepter : je ne suis point né pour être grand-visir. Cet emploi demande des talens que je n'ai point. Vous ne consultez que la bonté que vous avez pour moi ; vous ne songez pas que je ne suis guère propre au ministère. Si par malheur les affaires de votre royaume alloient mal, tous les peuples me maudiroient & vous blâmeroient en même-tems d'avoir fait d'un bon tailleur un mauvais visir. Je ne suis point assez ambitieux pour vouloir remplir un grand poste que je ne dois point occuper. Si votre majesté veut me faire du bien, qu'elle le fasse sans intéresser le repos & le bonheur de ses sujets ; qu'elle ordonne que j'aie seul le privilège de faire des habits pour elle & pour toute sa cour. J'aime mieux, sire, être votre tailleur que votre premier ministre, parce qu'il faut que chacun sache le métier dont il se mêle. Le sultan étoit trop judicieux pour ne pas voir que le tailleur avoit raison de refuser d'être son visir ; il le combla de bienfaits : il ordonna que lui seul auroit la

qualité de tailleur de la cour, & il défendit sous des peines très-rigoureuses, à tous les autres tailleurs du Caire de travailler pour ses courtisans.

Le sultan Maliknasir s'appliqua de tout son pouvoir à faire observer les loix dont le roi Melikaschraf, son frère, s'étoit peu mis en peine. Il se faisoit aimer de tous ses béys, & signaloit chaque moment de son règne par quelque action utile ou agréable au peuple. Un jour le cadi de la ville vint trouver ce jeune monarque : Sire, lui dit-il, j'ai fait arrêter trois esclaves accusés d'avoir assassiné un marchand chrétien. Deux ont confessé leur crime & en ont déjà reçu le châtiment; mais le troisième m'embarrasse, car il dit qu'il est innocent; mais qu'il mérite la mort. Je viens demander à votre majesté ce qu'elle veut que l'on fasse de cet homme-là. Je veux le voir, répondit le roi, & l'interroger moi-même. Ces paroles qui se contredisent ont besoin d'un éclaircissement. Qu'on me l'amène ici tout-à-l'heure.

Le cadi sortit à l'instant & revint peu de tems après avec l'esclave & le bourreau. D'abord que le roi eut jeté les yeux sur l'accusé, il le reconnut pour un esclave qui l'avoit servi à Bagdad. Il ne fit pas semblant de le connoître, & il lui dit : O malheureux! on t'accuse d'avoir

tué un homme. Sire, répondit l'eſclave, je ſuis innocent, mais je mérite la mort. Comment accordes-tu ce que tu dis, reprit le ſultan? ſi tu es innocent, tu ne mérites point la mort, ou ſi tu mérites la mort, tu n'es point innocent. Je ſuis innocent, repartit l'eſclave, & toutefois je mérite la mort. Votre majeſté en ſera perſuadée, ſi elle veut me permettre de lui raconter mon hiſtoire. Parle, répliqua le roi, je ſuis prêt à t'écouter.

Sire, dit l'eſclave, je ſuis natif de Bagdad. J'y ſervois un jeune homme qui avoit été tailleur & avoit hérité d'un coja. Ce jeune homme étoit de fort belle taille, & pour ſon viſage, je vous avouerai, ſire, qu'il étoit ſi ſemblable à celui de votre majeſté, que je n'ai vu de ma vie une ſi parfaite reſſemblance. Je crois le voir en vous voyant. Il poſſédoit une femme d'une rare beauté; il l'aimoit & il auroit fait ſon bonheur ſi elle eût été raiſonnable; mais elle ne l'étoit pas. Un jour elle me dit en particulier qu'elle avoit du penchant pour moi, & que ſi je voulois l'enlever, nous prendrions tous deux le chemin de Baſra (1). Nous y vivrons fort agréablement, ajouta-t-elle, parce que nous emporterons tout mon or & mes

(1) Par corruption Baſſora.

pierreries. Je rejetai la propoſition. Non, madame, m'écriai-je, je ne puis me réſoudre à bleſſer mon devoir & l'honneur de mon maître; elle ſe moqua de ma réſiſtance & détruiſit mes ſcrupules à force de careſſes. Il ne fut plus queſtion que d'exécuter notre deſſein ſans que perſonne s'en apperçût, & de manière que le mari ne pût apprendre dans la ſuite ce que nous ſerions devenus.

Pour cet effet, un jour qu'il ſe réjouiſſoit en ville, & que nous ſavions qu'il ne devoit revenir au logis que fort tard, la dame tira tous les domeſtiques à part, & leur mettant à chacun une groſſe poignée d'or entre les mains: Allez-vous-en à Damas en Syrie, dit-elle à un, me chercher du cna & du ſurmé, parce que c'eſt-là qu'on en trouve d'excellent. Vous, dit-elle à l'autre, allez-vous-en à la Mecque accomplir un vœu que j'ai fait d'y envoyer de ma part faire un pélerinage. Enfin, elle leur donna à tous des commiſſions qui demandoient des années entières, & elle les fit partir ſur le champ. Quand nous fûmes tous deux ſeuls, nous nous chargeâmes de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, nous ſortîmes à l'entrée de la nuit, nous fermâmes la porte à la clef, & nous prîmes la route de Baſra.

Nous marchâmes toute la nuit & la moitié

du jour suivant sans nous arrêter. La dame commençoit à se trouver accablée de lassitude. Nous nous assîmes au bord d'un étang, d'où nous avions en face un palais magnifique. Nous le considérions avec attention, & nous jugions qu'il devoit appartenir à quelque grand prince, lorsque nous en vîmes sortir un jeune homme suivi de plusieurs valets, dont deux portoient des filets sur leurs épaules. Comme ils venoient droit à l'étang, nous nous levâmes pour nous retirer; mais le jeune homme dont la dame avoit déjà attiré les regards, se hâta de nous joindre. Il la salua; elle lui rendit son salut. Il connut bien à son air qu'elle avoit besoin de repos; il lui offrit son palais, en lui disant qu'il s'appeloit le prince Guayas-addin-Mahmoud, neveu du roi de Basra. Elle ôta aussitôt le voile qui lui couvroit le visage pour faire voir au prince qu'elle méritoit assez le compliment qu'il lui faisoit. Elle accepta son offre, & il me parut qu'elle le regardoit avec plaisir. Je remarquai en même-tems qu'elle produisoit sur lui un puissant effet; je conçus de cette rencontre un présage funeste, & je n'avois pas tort d'en craindre la suite. Mahmoud oublia qu'il étoit venu pour prendre le divertissement de la pêche; il ne songea plus qu'à la dame. Il la conduisit au palais. Il la fit entrer dans

un appartement superbe ; elle s'assit sur un sofa, & le prince s'étant mis auprès d'elle, ils commencèrent à s'entretenir tout bas, & leur conversation dura jusqu'à ce qu'un des domestiques vint dire que l'on avoit servi. Alors Mahmoud prit la dame par la main & la mena dans une chambre où il y avoit une table à trois couverts & un buffet garni de tasses & de pots d'or massif remplis d'un excellent vin. Ils s'assirent tous deux & me firent occuper la troisième place. Un esclave avoit soin de me verser à boire, & il s'en acquittoit de sorte que je n'avois pas vidé ma tasse, qu'il la rempliſſoit jusqu'aux bords. Les fumées du vin me montèrent à la tête, & bientôt je m'endormis.

Le lendemain à mon réveil, je fus fort étonné de me trouver au bord de l'étang. Il faut, dis-je en moi-même, que les domestiques du prince Mahmoud m'ayent porté en cet endroit pour se réjouir. Je me levai & marchai vers le palais. Je frappai à la porte, un homme m'ouvrit & me demanda ce que je voulois. Je viens, lui répondis-je, voir la dame étrangère qui est dans ce palais. Il n'y a point de dame ici, reprit-il en me fermant brusquement la porte au nez. Peu satisfait de cette réponse, je frappai une seconde fois. Le même homme

ſe préſenta, & me dit : Que ſouhaitez-vous ? Ne me reconnoiſſez-vous pas, lui dis-je ? c'eſt moi qui accompagnois cette belle dame qui entra hier ici. Je ne vous ai jamais vu, me repartit cet homme, il n'eſt entré aucune dame en ce palais, paſſez votre chemin, & ne frappez plus de peur de vous en repentir. A ces mots, il referma la porte avec précipitation. Que dois-je penſer de tout ceci, dis-je alors ? eſt-ce que je ſuis encore endormi ? non, & certainement je n'ai point rêvé ce qui ſe paſſa hier dans ce palais. Il n'y a rien de plus réel. Ah ! je devine ce que c'eſt : les gens du prince qui m'ont tranſporté dans mon ivereſſe ſur le bord de l'étang, veulent ſe donner le plaiſir de voir comme je prendrai la choſe. Je frappai pour la troiſième fois. L'homme qui m'avoit parlé, ouvrit ; mais en même tems il en ſortit trois ou quatre autres armés de bâtons, qui ſe jetèrent ſur moi & m'appliquèrent tant de coups, qu'ils me laiſsèrent ſur la place ſans ſentiment.

Je repris pourtant mes eſprits. Je me relevai, & rappelant dans ma mémoire tout ce qui s'étoit paſſé à table le jour précédent entre le prince & la dame, je jugeai que l'on avoit voulu ſe défaire de moi, & que j'en étois même quitte à bon marché. Je commençai à me plaindre de

ma mauvaise fortune; je fis mille imprécations contre la dame; mais je vous jure que j'étois moins affligé de me voir réduit à l'état où je me trouvois, que pénétré de douleur & de repentir d'avoir trahi mon maître. Déchiré par mes remords, je m'éloignai de ce maudit palais; & sans tenir de route certaine, errant de ville en ville, je suis venu jusqu'au Caire où j'arrivai hier au soir.

Comme la nuit s'approchoit, & que j'étois en peine de savoir où j'irois loger, je vis deux hommes qui en assassinoient un autre dans une rue détournée. Celui-ci qui est, à ce que l'on dit, un marchand chrétien, poussa de grands cris; les assassins craignant les caraouls (1), prirent la fuite de mon côté; & justement dans le tems qu'ils passoient auprès de moi, les caraouls les rencontrèrent. Ils crurent que j'étois de la compagnie de ces voleurs; & ils me conduisirent en prison avec eux.

Voilà, sire, ajouta l'esclave de Bagdad, ce que je voulois raconter à votre majesté. Je suis innocent de l'assassinat dont on me croit complice; mais je mérite la mort, pour avoir été capable d'offenser mon maître, & de me fier aux paroles perfides d'une femme.

(1) Caraoul, archer du guet.

Le sultan Maliknasir, après avoir entendu ce récit, fit mettre en liberté l'esclave : Va, lui dit-il, je te fais grâce, puisque tu te repens de t'être écarté de ton devoir ; une autre fois sois plus en garde contre les tentations de tes maîtresses, ne t'avises plus de les enlever. Aussi-bien ces sortes d'enlèvemens ne te réussissent pas. Le roi pleinement informé de la mauvaise conduite de sa femme, rendit grâces à dieu d'en être délivré. Il épousa une princesse pourvue d'une extrême beauté, & qui lui donna un fils après dix mois de mariage. Tous les habitans du Caire célébrèrent la naissance de ce jeune prince par des réjouissances qui durèrent quarante jours. Jamais sultan d'Egypte ne fut tant aimé de ses sujets que Maliknasir. Il est vrai qu'il justifioit parfaitement leur amour par le soin qu'il apportoit à leur rendre son empire doux & agréable. La ville du Caire, quoique d'une étendue immense, étoit si bien policée, le sousbachi (1) & les magistrats chargés de maintenir la tranquillité publique, y veilloient de si près, qu'il ne se commettoit pas le moindre désordre sans qu'ils en fussent avertis. Le sultan même, pour être plus assuré de la bonne police qui s'y observoit, alloit de

(1) Lieutenant de police.

tems en tems la nuit dans les rues avec son premier visir & quelques-uns de ses gardes.

Une nuit qu'il passoit près d'une grande maison, il entendit des cris & des plaintes, comme d'une femme que l'on maltraitoit. Il fit frapper à la porte par un de ses gardes, qui ordonna d'ouvrir de la part du sultan. L'on ouvrit, & le roi entra suivi de son visir & des autres personnes qui l'accompagnoient. Ils ouirent alors plus distinctement les cris, & s'avançant vers le lieu d'où ils partoient, ils passèrent dans une salle basse, où ils apperçurent avec autant d'horreur que de surprise, une femme nue & toute en sang, que deux esclaves nerveux frappoient impitoyablement de verges, devant un jeune homme qui sembloit prendre plaisir à ce barbare spectacle. A la vue du sultan, les esclaves cessèrent de tourmenter cette misérable, qui, malgré l'état où elle étoit, fut reconnue par le roi pour la femme qu'il avoit épousée à Bagdad. Il dissimula, & demanda pourquoi l'on maltraitoit ainsi cette dame. Le jeune homme ayant appris par ses gens que c'étoit le sultan d'Egypte qui lui parloit, alla se jeter à ses piés & lui dit : Sire, je suis le mari de cette malheureuse que vous voyez. Si vous saviez les raisons que j'ai de me plaindre d'elle, je ne doute point que

votre majesté n'approuvât ma conduite. Dites-moi ces raisons, répliqua le sultan, & j'en jugerai.

Sire, reprit le jeune homme, je suis le neveu du roi de Basra, & je me nomme le prince Guayas-addin-Mahmoud. J'étois dans un palais que j'ai à quelques lieues de Bagdad : j'en sortois un soir avec une partie de mes gens pour aller prendre le plaisir de la pêche, lorsque je rencontrai cette dame accompagnée d'un homme qui avoit l'air d'un esclave. Je la saluai & la priai de venir se reposer chez moi. Elle y consentit. Je lui demandai qui elle étoit & où elle alloit. Elle me répondit qu'elle étoit fille d'un officier du sultan de Bagdad ; qu'elle s'étoit échappée la nuit de chez son père pour se dérober aux transports languissans d'un vieux béys avec qui son mariage étoit arrêté ; & j'ai dessein, ajouta-t-elle, de me rendre à Basra sous la conduite de cet esclave dont je me suis fait accompagner. L'or & les pierreries dont elle étoit chargée, me firent aisément ajouter foi à ses discours. Madame, lui dis-je, si vous voulez demeurer ici, vous y serez en sûreté. Je le veux bien, répondit-elle, mais il faut que vous fassiez tuer mon esclave, afin que s'il lui prend envie de s'en retourner à Bagdad, il n'aille pas découvrir le lieu de ma

retraite. Quoique la politique voulût que je fisse ce que la dame souhaitoit, je ne pus m'y résoudre. Je me contentai d'ordonner à mes gens d'enivrer l'esclave, de mêler dans son vin d'une poudre qui l'assoupît de manière qu'on pût le porter hors du palais sans qu'il se réveillât; & je commandai que quand il se présenteroit à la porte, l'on ne fît pas semblant de le connoître, & qu'on lui donnât, s'il le falloit, quelques coups pour l'écarter. Cela fut exécuté. L'esclave disparut. Je fis accroire à la dame qu'on l'avoit jeté dans un précipice, & toutefois en cas que cet esclave allât à Bagdad déclarer aux parens de sa maîtresse qu'elle étoit dans mon palais, j'en partis avec elle peu de jours après, & nous nous rendîmes à Basra.

Nous y vivions charmés l'un de l'autre, quand j'appris que le sultan de Bagdad, pour des raisons que l'on ne disoit point, avoit résolu de dépossléder le roi de Basra, & de faire mourir avec lui tous les princes de son sang. Sur cet avis, je pris tout ce que j'avois de plus précieux, je sortis la nuit de Basra, & je suis venu avec cette dame m'établir ici. Je ne l'ai jamais aimée avec plus d'ardeur. Je ne songe qu'à lui plaire. Je l'ai même épousée pour l'attacher à moi par un lien plus honorable &

plus fort. Et cependant l'ingrate, pour prix de tant d'amour, a proposé à un de mes domestiques aujourd'hui, que s'il vouloit m'assassiner, elle étoit prête à se donner à lui & à le suivre par tout où il voudroit la conduire. Ce valet m'est fidèle; il ne m'a point fait un mystère de cette horrible proposition. J'en ai frémi, & pour punir cette méchante femme, j'ai résolu de la faire fouetter tous les jours jusqu'au sang. Non, non, interrompit le sultan d'Egypte, sans dire l'intérêt qu'il prenoit à la chose, une créature d'un si détestable caractère, demande un autre supplice. Elle est indigne de vivre; c'est un monstre dont on ne sauroit trop tôt purger la terre. J'ordonne qu'elle soit noyée tout-à-l'heure. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gardes se saisirent de la dame qu'ils allèrent jeter dans le Nil. Telle fut la fin de cette misérable femme, dont le corps suivant le cours du fleuve, s'arrêta dans les roseaux près d'une ville assez peuplée. Ce cadavre que l'on ne voyoit point, infecta peu-à-peu l'air; & enfin excita une puanteur qui mit la peste dans la ville, & fit périr trente mille habitans.

Après que le cinquième visir eut ainsi raconté l'histoire du prince Maliknasir, l'empereur de Perse se leva de dessus son trône &

sortit du conseil sans ordonner la mort du prince. Il alla l'après-dîné à la chasse, & le soir à son retour, il soupa avec la sultane, qui lui dit après le soupé : Vous n'avez point encore fait mourir Nourgehan. Vous écoutez trop l'indiscrète tendresse qui vous parle pour lui. Le ciel veuille détourner le malheur qui vous menace. Je vous vois, seigneur, sur le bord du précipice; hélas! vous y allez tomber. J'ai eu cette nuit un songe affreux, je le crois trop mystérieux pour vous le cacher. Quel est donc ce songe, madame, dit le roi? Le voici, seigneur, répondit la sultane : J'ai rêvé que vous teniez dans vos mains une boule d'or enrichie de diamans, dont l'éclat illuminoit tout le monde. Vous vous divertissiez à jeter cette boule en l'air & à la recevoir en tombant. Le prince votre fils étoit auprès de vous; il vous regardoit avec beaucoup d'attention, & vous demandoit de tems en tems la boule. Vous la lui refusiez; mais tout d'un coup, il s'en est saisi subtilement, & alors avec un caillou il l'a brisée, de sorte que tous les diamans se sont dispersés par terre. Je les ai ramassés aussitôt avec empressement, je vous les ai mis entre les mains & je me suis réveillée.

Et que pensez-vous, madame, que ce songe

ſignifie, dit l'empereur ? Seigneur, répondit la ſultane, ſi l'on s'en rapporte au livre qui traite de l'explication des ſonges, & qui eſt le meilleur ouvrage qu'ait jamais compoſé aucun auteur perſien, voici de quelle manière il faut expliquer mon ſonge. La boule que vous teniez dans vos mains, n'eſt autre choſe que votre royaume. Quand le prince Nourgehan l'a priſe ſubtilement & l'a briſée, cette action ſignifie, que ſi vous n'y donnez pas ordre, il s'emparera de votre royaume, & qu'il le ruinera. Et lorſque j'ai ramaſſé tous les diamans de la boule, cela veut dire clairement, que n'ayant pas répondu à l'infâme amour du prince, je vous en ai averti, & que j'ai remis par-là ſur votre tête la couronne qu'il en avoit ôtée. Faites attention à ce ſonge, & tirez-en autant d'avantage que le ſultan Mahmoud Subuktekin, roi de Perſe, en tira d'une fable que ſon viſir Khaſayas lui conta un jour. La voici. Vous ſerez peut-être bien aiſe de l'entendre.

HISTOIRE

Des deux Hiboux.

LE visir Khasayas n'osant dire ouvertement au roi son maître ce qu'il pensoit de son règne, eut recours à une fable. Un jour qu'il accompagnoit le sultan à la chasse, il lui dit : Sire, je sais la langue des oiseaux ; j'ai le plaisir d'entendre tout ce que disent les rossignols, les moineaux, les pies & les autres habitans de l'air. Mahmoud en parut étonné. Seroit-il possible, répondit-il, que vous eussiez appris le langage des oiseaux ? Oui, sire, répliqua Khasayas ; un savant derviche cabaliste me l'a enseigné. Quand il vous plaira, vous en ferez l'épreuve.

Comme ils revenoient de la chasse sur la fin du jour, ils apperçurent deux hiboux sur un arbre. Alors le sultan dit à Khasayas : Visir, je suis curieux de savoir ce que ces deux hiboux se disent l'un à l'autre, écoutez-les & me rendez compte de leur entretien. Le visir s'approcha de l'arbre, & feignit pendant quelque tems de prêter une oreille attentive aux hiboux ; après quoi il rejoignit son maître, & lui dit ;

Sire, j'ai entendu une partie de leur conversation; mais dispensez-moi de vous en instruire. Et pourquoi n'osez-vous m'en parler, visir, s'écria le sultan? Sire, dit Khasayas, c'est que ces deux oiseaux s'entretiennent de votre majesté. Et quelle part puis-je avoir à leurs discours? repartit Mahmoud; ne me cachez rien. Je vous ordonne de me répéter mot pour mot tout ce que vous avez oui. Je vais donc vous obéir, sire, reprit le visir. L'un de ces hiboux a un fils, & l'autre une fille. Ils veulent les marier ensemble. Le père du mâle a dit au père de la femelle : Frère, je consens à ce mariage, pourvu que vous donniez à mon fils pour la dot de votre fille, cinquante villages ruinés. O frère, a répondu aussitôt le père de la fille, au lieu de cinquante, je vous en laisserai cinq cens si vous voulez; dieu donne bonne & longue vie au sultan Mahmoud, tant qu'il sera roi de Perse, nous ne manquerons pas de villages ruinés.

Le sultan Mahmoud, qui avoit de l'esprit, profita du mensonge ingénieux de son visir; il fit rebâtir les villes & les villages ruinés; il ne songea plus qu'à faire le bonheur de ses peuples, & il y travailla avec tant de succès, que sa domination devint la plus douce du monde.

Après que la reine Canzade eut achevé de conter cette fable, elle pressa de nouveau l'empereur de faire mourir le prince. Hé bien! madame, lui dit Hafikin, vaincu par ses discours, vous serez bientôt satisfaite. Demain, dès que le soleil aura montré sa tête au-dessus de la montagne, & fait voir sa beauté aux sept climats, je ferai trancher la tête à Nourgehan. En disant ces paroles, il se retira dans son appartement pour se reposer. Le lendemain matin, il alla s'asseoir sur son trône, devant lequel il ordonna que l'on amenât le prince. Mais le sixième visir s'étant avancé, parla dans ces termes : O roi du monde, prenez bien garde à ce que vous voulez faire. Si votre majesté souhaite de vivre long-tems, & de rendre son règne heureux, qu'elle ne rejète point la voix de ses fidèles visirs. Ne faites pas périr le prince, qui est l'angle de votre foie, de peur de vous exposer à des regrets superflus. Il pourroit même vous en coûter la vie. La personne qui vous donne un si barbare conseil, ne se contentera pas du sang que vous allez répandre, il lui faudra tout le vôtre encore, pour assouvir sa fureur. Elle vous perdra tôt ou tard, comme le diable perdit un santon dont je vais vous conter l'histoire, si vous me le permettez. L'empereur en accorda

la permission au visir, qui la commença de cette manière :

HISTOIRE

Du Santon Barsisa.

IL y avoit autrefois un santon appelé Barsisa, qui depuis cent ans s'appliquoit avec ferveur à l'oraison. Il ne sortoit presque jamais de la grotte où il faisoit sa demeure, de peur de s'exposer au péril d'offenser dieu. Il jeûnoit le jour, veilloit la nuit; & tous les gens du pays avoient pour lui une si grande vénération, & faisoient tant de fond sur ses prières, qu'ils s'adressoient ordinairement à lui quand ils avoient quelque grâce à demander au ciel. Dès qu'il faisoit des vœux pour la santé d'un malade, le malade étoit aussitôt guéri. La sainteté de sa vie avoit même été confirmée par plusieurs miracles.

Il arriva que la fille du roi du pays tomba dans une maladie dont les médecins ne purent découvrir la cause. Ils ne laissèrent pas toutefois d'ordonner des remèdes à tout hasard; mais au lieu de soulager la princesse, ils ne firent qu'augmenter son mal. Cependant le roi

en étoit inconsolable, il aimoit passionnément sa fille. Un jour, voyant que tous les secours humains étoient inutiles, il s'avisa de dire qu'il falloit envoyer la princesse au santon Barsisa.

Tous les béys applaudirent à ce sentiment. Les officiers du roi la menèrent au santon, qui malgré le froid des années, ne put voir sans émotion une si belle personne. Il la regarda avec plaisir, & le diable profitant de l'occasion, dit à l'oreille du solitaire : O santon, ne laisse pas échapper une si bonne fortune. Dis aux officiers du roi qu'il faut que la princesse passe la nuit dans ta grotte : que s'il plaît à dieu, tu la guériras, que tu feras une oraison pour elle, & que demain ils n'ont qu'à la venir reprendre.

Que l'homme est foible ! le santon suivit le conseil du diable, & fit ce qu'il lui inspiroit. Mais les officiers, avant que de laisser la princesse dans la grotte, détachèrent un d'entr'eux pour aller demander au roi ce qu'il souhaitoit que l'on fît. Ce monarque qui avoit une entière confiance en Barsisa, ne balança point à lui confier sa fille. Je consens, dit-il, qu'elle demeure avec ce saint personnage ; qu'il la retienne tant qu'il lui plaira, je suis sans inquiétude là-dessus.

Quand les officiers eurent reçu la réponse

du roi, ils se retirèrent tous, & la princesse demeura seule avec le solitaire. La nuit étant venue, le diable se présenta au santon & lui dit : Hé bien ! insensé, qu'attens-tu pour te donner du bon tems ? Entre les mains de qui tombera jamais une si charmante personne ? Ne crains pas qu'elle aille parler de la violence que tu lui auras faite ; quand même elle seroit assez indiscrète pour la révéler, qui la croira ? La cour & la ville, tout le monde est trop prévenu en ta faveur, pour ajouter foi à un pareil rapport. Dans la haute réputation de sagesse où tu es parvenu, tu peux tout faire impunément. Le malheureux Barsisa eut la foiblesse d'écouter l'ennemi du genre-humain. La chair l'emporta sur l'esprit ; il s'approcha de la princesse, la prit entre ses bras, & démentit en un moment une vertu de cent années.

Il n'eut pas consommé son crime, qu'il s'éleva dans son ame mille remords vengeurs qui la déchirèrent. Il apostropha le démon : Ah, méchant ! lui dit-il, c'est toi qui m'as perdu ; il y a un siècle que tu m'environnes, & que tu cherches à me séduire. Tu en es enfin venu à bout. O santon, lui répondit le diable, ne me reproche point le plaisir que tu as pris, tu en peux faire pénitence ; mais ce qu'il y a de fâcheux pour toi, c'est que la princesse est

grosse. Ton péché paroîtra aux yeux des hommes. Tu deviendras la fable de ceux qui te respectent & t'admirent aujourd'hui ; & le roi te fera mourir avec ignominie.

Barsisa fut effrayé de ce discours. Que ferai-je, dit-il au diable, pour prévenir l'éclat de cette aventure ? Pour dérober la connoissance de ton crime, lui répondit le démon, il en faut commettre un nouveau. Tue la princesse, enterre-la dans un coin de ta grotte, & demain, quand les officiers du roi viendront te la demander, tu leur diras que tu l'as guérie, & qu'elle est sortie de ta grotte de grand matin ; ils ajouteront foi à tes paroles, ils la chercheront par toute la campagne & dans la ville ; le roi son père en fera fort en peine, mais après plusieurs recherches inutiles, il cessera d'y penser.

Le solitaire, que dieu avoit abandonné, se rendit à cet avis, il tua la princesse, l'enterra dans un coin de sa grotte, & le jour suivant, il dit aux officiers ce que le diable lui avoit conseillé de leur dire. Les officiers ne manquèrent pas de chercher par-tout la fille du roi, & ils furent au désespoir de n'en apprendre aucune nouvelle. Mais le diable vint à eux & leur dit qu'ils cherchoient inutilement la princesse. Il leur raconta ce qui s'étoit passé entre

elle & le ſanton, & leur indiqua l'endroit où elle étoit enterrée. Les officiers reprirent auſſitôt le chemin de la grotte. Ils y entrèrent, ſe ſaiſirent de Barſiſa, & trouvèrent le corps de la princeſſe dans l'endroit que le diable leur avoit enſeigné. Ils le déterrèrent, l'emportèrent, & conduiſirent le ſanton au palais.

Quand le roi vit ſa fille morte, & qu'il fut informé de tout, il ſe prit à pleurer & à pouſſer des cris pitoyables. Enſuite il aſſembla ſes docteurs, leur apprit le crime du ſanton, & leur demanda de quelle manière ils jugeoient à propos qu'on le punît. Tous les docteurs opinèrent à la mort, de ſorte que le roi ordonna qu'il fût pendu. On dreſſa une potence, le ſolitaire y monta, & lorſqu'on fut prêt à le jeter, le diable s'approcha & lui dit tout bas : O ſanton, ſi tu veux m'adorer, je te tirerai de-là, & te tranſporterai à deux mille lieues d'ici, dans un pays où tu ſeras honoré des hommes comme tu l'étois dans celui-ci avant cette aventure. Je le veux bien, lui dit Barſiſa ; délivre-moi & je t'adorerai. Fais-moi auparavant un ſigne d'adoration, reprit le diable. Le ſanton baiſſa la tête & lui dit : Je me donne à toi. Alors le demon élevant la voix, lui dit : O Barſiſa, je ſuis content. Tu meurs infidèle, j'ai obtenu ce que je déſirois ; en achevant

ces mots, il lui cracha au visage & disparut; & le misérable fanton fut pendu.

Sire, poursuivit le sixième visir de l'empereur Hafikin, la reine Canzade ressemble au démon, ou plutôt c'est le démon lui-même qui agite cette princesse. Il se sert d'elle pour vous faire commettre une action injuste, & vous causer ensuite des remords qui troubleront le repos de vos jours. Le roi, après avoir rêvé quelques momens, accorda au sixième visir la vie du prince pour ce jour-là.

Le soir à son retour de la chasse, la sultane irritée contre les visirs, lui parla dans ces termes : Vous avez encore fait grâce à Nourgehan par complaisance pour vos visirs. O les traîtres ! je suis bien informée de leur dessein. Jaloux de la confiance que vous avez en votre femme, seigneur, ils n'épargnent rien pour vous prévenir contr'elle. Je suis, si on les en veut croire, un esprit cruel & artificieux, & eux, des gens de probité, des serviteurs zélés & fidèles, que vous ne sauriez trop estimer. Je sais toutefois, qu'ils ne s'opposent à la mort du prince, que parce que je la demande. Ce n'est point par pitié pour lui, c'est seulement pour me faire sentir que leur pouvoir est au-dessus du mien. Il leur sied bien, certes, de vouloir balancer mon autorité. Ce ne sont pour la

plupart que des misérables que vous avez tirés du néant : si vous recherchiez leur origine, vous seriez dans le même étonnement où se trouva un jour Haroun Alraschid, calife de Bagdad. Il faut que je vous raconte cette histoire.

HISTOIRE

D'un soft de Bagdad.

SOUS le règne du célèbre calife Haroun Alraschid, il y avoit à Bagdad un sofi (1) qui aimoit le plaisir & la bonne chère; mais comme les aumônes qu'il recevoit des fidèles, suffisoient à peine à le faire subsister, il avoit souvent recours à des expédiens qui lui réussissoient.

Un jour entr'autres, il se présenta devant le palais du calife. Un portier lui demanda ce qu'il vouloit. Je vous prie, lui répondit le sofi, de dire à Haroun Alraschid qu'il ne manque pas de m'envoyer aujourd'hui mille sequins. Le portier se mit à rire de cette réponse, & prenant le sofi pour un fou, il lui dit d'un air

(1) C'est un moine contemplatif quiétiste.

railleur : Frère, je m'acquitterai très-exactement de la commission dont vous me chargez ; mais apprenez-moi, s'il vous plaît, en quel lieu de la ville vous demeurez, afin que l'on porte chez vous ladite somme. Le sofi lui enseigna sa demeure, & puis se retira avec beaucoup de gravité.

Le portier le conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue ; ensuite il conta la chose à quelques personnes du palais. Ils s'en divertirent ensemble, & jugèrent qu'elle méritoit d'être rapportée au calife. On en parla à ce prince. Il en rit, & il ordonna à ses officiers de chercher cet homme & de le lui amener.

Les officiers trouvèrent le sofi dans l'endroit qu'il avoit marqué au portier. Ils lui dirent que le calife souhaitoit de le voir. Il se rendit avec eux au palais, & parut hardiment devant Haroun Alraschid, qui lui dit : Qui es tu ? & pourquoi veux-tu que je te donne mille sequins ? Commandeur des croyans, répondit le sofi, je suis un malheureux à qui manquent toutes les choses nécessaires à la vie. Cette nuit, l'esprit aigri de ma misère & révolté contre mon mauvais sort, j'adressois à dieu cette plainte : O mon dieu ! d'où vient que vous me refusez tout, pendant que vous comblez de biens

l'heureux Haroun Alraſchid. Qu'a-t-il fait pour mériter vos faveurs? qu'ai-je fait pour être accablé de votre courroux? Je ſuis honnête homme, & lui peut-être indigne de poſſéder tant de richeſſes.

Dans le tems que je me plaignois ainſi, j'ai entendu une voix céleſte qui m'a dit : Arrête, téméraire, arrête. En murmurant contre ton deſtin, ne mêle point dans tes diſcours Haroun Alraſchid; tu as grand tort de douter que ce prince ſoit digne du bonheur dont il jouit. C'eſt un roi vertueux, & qui te ſoulageroit, s'il étoit inſtruit de ta misère. Eprouve ſa généroſité, & tu verras qu'il eſt encore plus au-deſſus des hommes par ſa vertu, que par ſon rang.

A ces mots, ſire, ajouta le ſofi, j'ai ceſſé de me plaindre, & ce matin, je me ſuis préſenté à la porte de votre palais, pour éprouver votre généroſité en vous faiſant demander mille ſequins. Le calife fit un éclat de rire à ce diſcours, admira l'adreſſe du ſofi, & lui fit donner deux mille ſequins.

Le ſofi ſe retira avec ſon argent; il commença de faire bonne chère; & quoique la ſomme fût conſidérable, il ne laiſſa pas de la dépenſer en peu de tems. Se voyant réduit à vivre avec frugalité, il employa de nouveau

ſon induſtrie. Il apprit que le calife déſiroit paſſionnément de voir le prophète Elie, & qu'il offroit de grandes récompenſes à quiconque le lui montreroit.

Il n'en fallut pas davantage pour engager le ſofi à faire un tour de ſon métier. Il alla trouver Haroun, & lui dit : Commandeur des croyans, je vous ferai voir dans trois ans le prophète Elie, ſi votre majeſté veut m'aſſigner un fonds pour vivre pendant ce tems-là. Je demande une table bien ſervie, & quatre des plus belles eſclaves de votre ſérail. Je t'accorde toutes ces choſes, lui répondit le calife ; mais prens garde à ce que tu me promets. Je t'avertis que ſi dans trois ans je n'ai pas vu le prophète, je te ferai couper la tête. Le ſofi ſe ſoumit à cette condition, en diſant en lui-même : Le roi me pardonnera ma faute, ou bien il arrivera quelqu'évènement qui ſera cauſe qu'on l'oubliera. Cependant j'aurai paſſé trois années dans l'abondance & les plaiſirs. Haroun lui fit donner un appartement dans le palais, & ordonna que l'on ne lui refusât rien de tout ce qu'il pourroit demander.

Enfin, les trois ans s'écoulèrent, & le calife n'ayant pas vu Elie, dit au ſofi : Nous ſommes convenus que ſi je ne voyois point le prophète au bout de trois ans, je te ferois couper la

tête. Les trois ans ſont expirés, tu ne m'as point fait voir Elie; il faut que tu meures. Le ſofi n'ayant rien à répondre à cela, fut mis en priſon, & l'on étoit ſur le point de lui ôter la vie, lorſqu'il trouva moyen de tromper la vigilance de ſes gardes & de s'échapper. Il ſe cacha derrière des tombeaux, dans un ſouterrain dont l'entrée lui étoit connue.

Il s'abandonnoit là aux réflexions les plus cruelles, quand tout-à-coup un jeune homme vêtu de blanc & pourvu d'une excellente beauté, s'offrit à ſes triſtes regards, & lui demanda ce qui l'avoit obligé à ſe venir cacher en cet endroit. Le ſofi ne répondit à cela que par un ſoupir. Ne craignez rien, pourſuivit le jeune homme; je ne viens point ici pour vous faire de la peine. Au contraire, je ſuis diſpoſé à vous ſervir. Apprenez-moi le ſujet de l'inquiétude & de l'effroi que je vois dans vos yeux; peut-être vous ſerai-je plus utile que vous ne penſez.

Quelque raiſon qu'eût le ſofi de ſe défier de tout, il ſentit naître en lui-même je ne ſais quelle confiance qui diſſipa toutes ſes craintes; il conta au jeune homme tout ce qui s'étoit paſſé entre Haroun Alraſchid & lui; & enſuite le jeune homme prenant la parole, lui dit: J'ai oui parler de cette affaire; je vous avouerai

franchement que je ne puis m'empêcher de vous blâmer : il ne faut point se jouer des rois. Ce ne sont à la vérité que des hommes; mais dieu les a mis au-dessus des autres; il veut qu'on les respecte sur la terre comme les plus parfaites images de sa divinité ; & les tromper, c'est un crime digne du plus grand châtiment. Je veux toutefois m'intéresser pour vous ; suivez-moi, je vais demander votre grâce au calife; je suis persuadé que je l'obtiendrai.

A ce discours, le sofi se sentit tout rassuré; il suivit le jeune homme, qui l'ayant conduit devant Haroun, dit à ce prince : Commandeur des croyans, je vous amène le sofi qui vous a trompé. Je l'ai tiré de l'asyle où il s'étoit caché, & je viens le livrer à votre justice; punissez-le puisqu'il l'a mérité. Le sofi fut bien étonné d'entendre parler ainsi son conducteur. O ciel ! dit-il tout éperdu, que les apparences sont trompeuses ! qui ne se seroit pas fié à la physionomie d'un jeune homme si beau ? qui l'auroit cru capable d'une si noire trahison ?

Le calife étoit assis sur un sofa. Dès qu'il apperçut le sofi, il ne put retenir un transport de colère dont il se sentit agité. Ah, fourbe ! s'écria-t-il, méchant, qui par ta fuite t'es rendu coupable une seconde fois, tu mourras

dans les tourmens les plus horribles. Il prononça ces mots d'un ton furieux, & avec une si grande agitation de corps, que son sofa qui avoit un pié plus court que les autres, venant à se renverser, l'entraîna dans sa chûte. *Bon*, dit alors le jeune homme qui accompagnoit le sofi, *chaque chose tient de son origine.* Un officier s'empressant aussitôt à relever le calife, le prit si rudement par le bras, qu'il lui fit faire un cri. *Bon*, dit le même jeune homme qui avoit déjà parlé, *chaque chose tient de son origine.*

Haroun Alraschid s'étant relevé, se tourna vers trois de ses visirs qui étoient présens : Visirs, leur dit-il, que faut-il faire à ce sofi? Le premier visir répondit : Sire, il faut mettre en pièces cet imposteur, & l'accrocher à un ganche pour apprendre aux autres hommes à ne point mentir aux rois. En cet endroit, le jeune conducteur du sofi prit la parole, & dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine.* Le second visir ne fut point de l'avis du premier. Je voudrois, dit-il, qu'on le fît bouillir tout vivant dans une chaudière, & ensuite qu'on le donnât à manger aux chiens. Le jeune homme entendant cela, dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine.* Le calife consulta le troisième visir, qui fut d'un autre

ſentiment. Sire, dit-il, il vaut mieux que votre majeſté lui pardonne & le faſſe mettre en liberté. *Fort bien*, dit encore le jeune homme, *chaque choſe tient de ſon origine.*

O jeune homme, dit alors Haroun en regardant fixement le conducteur du ſofi, pourquoi avez-vous ſi ſouvent répété ces paroles? mes trois viſirs ont été d'un avis différent, & néanmoins après que chacun a parlé, vous avez dit : Ce viſir a raiſon, chaque choſe tient de ſon origine. Vous n'avez point dit cela ſans myſtère, expliquez-moi votre penſée. O roi, répondit le jeune homme, votre majeſté eſt tombée, parce que le ſofa ſur quoi elle étoit aſſiſe, a un pié plus court que les autres, & comme il a été fait par un boiteux, j'ai dit auſſitôt : Bon, chaque choſe tient de ſon origine. L'officier qui vous a relevé & vous a pris ſi rudement par le bras, étant fils d'un renoueur, j'ai dit : Bon, chaque choſe tient de ſon origine. Quand le premier viſir a jugé qu'il falloit accrocher le ſofi à un ganche, j'ai dit : Chaque choſe tient de ſon origine, parce que ce viſir eſt fils d'un boucher. J'ai répété les mêmes paroles quand le ſecond a opiné autrement, car étant ſorti d'un cuiſinier, il ne pouvoit juger d'une manière plus conforme à ſa race. Enfin, le troiſième qui vous a conſeillé de pardonner, eſt

d'une

d'une naissance noble, ce qui m'a fait dire que chaque chose tenoit de son origine.

Sire, poursuivit le jeune homme, après vous avoir donné cet éclaircissement, il faut que je vous en donne un autre. Apprenez que je suis le prophète Elie. Il y a si long-tems que vous souhaitez de me voir, que je n'ai pas voulu vous refuser cette satisfaction. Mais songez que par-là j'accomplis la promesse que le sofi a eu la témérité de vous faire. En achevant ces paroles, il disparut. Le calife ravi d'avoir vu Elie, pardonna au coupable & lui fit même une pension, afin que la nécessité ne l'obligeât plus d'user de fourberie pour subsister commodément.

J'ai rapporté cette histoire, seigneur, ajouta la sultane de Perse, pour vous persuader que vos visirs sont tous des gens d'une naissance basse. Ne me dites point que demandant la grâce du prince, ils font voir qu'ils sont formés d'un sang noble, de même que le troisième visir qui conseilloit au calife de Bagdad de pardonner au sofi. Le cas est bien différent. Le malheureux sofi n'avoit trompé Haroun que pour se procurer une vie aisée, & le tort qu'il lui faisoit étoit peu considérable; son crime n'étoit pas indigne de pardon; mais celui de Nourgehan fait horreur. S'il y a de

la générosité à pardonner des fautes quand l'impunité ne sauroit avoir de dangereuses suites, c'est une foiblesse de laisser impunis des crimes qui en présagent de plus grands. Si vos visirs vous parlent si fortement en faveur du prince, c'est qu'ils sont d'intelligence avec lui. Les perfides veulent favoriser ses détestables projets.

Hafikin voyant que la reine parloit avec emportement, lui promit de faire mourir Nourgehan le lendemain. Le jour suivant, le septième visir s'étant jeté au pié du trône, demanda la vie du prince, & raconta cette histoire :

HISTOIRE

Du roi Quoutbeddin & de la belle Ghulroukh.

UN roi de Syrie appelé Quoutbeddin, avoit un visir qui épousa une cachemirienne, dont il eut une fille d'une beauté ravissante. On la nomma Ghulroukh (1). Le roi en ayant oui parler, la voulut voir par curiosité, & il en fut si charmé, qu'il la fit élever avec soin dans son palais. A mesure qu'elle grandissoit, il

(1) C'est-à-dire, joue de rose.

Le Visir contemplant de la fenêtre le désespoir de la Princesse pour sauver son Mari, est touché de ses larmes.

prenoit de l'amour dans ſes yeux, & inſenſiblement cet amour devint très-violent. Dès que ce prince étoit un moment éloigné d'elle, il ſoupiroit d'ennui. Enfin il ne pouvoit vivre ſans Ghulroukh. Le père & la mère de cette charmante fille avoient auſſi pour elle une tendreſſe extrême. Ils auroient fort ſouhaité de l'avoir auprès d'eux; mais la crainte de déplaire au roi les empêchoit de le prier d'y conſentir.

Il arriva un jour que Quoutbeddin fit la débauche avec quelques-uns de ſes béys; il s'enivra; & dans ſon ivreſſe, il apperçut la jeune Ghulroukh qui badinoit innocemment avec un page. A cette vue, ſaiſi d'une fureur jalouſe, il fit venir le bourreau : Va couper la tête à Ghulroukh, lui dit-il, & me l'apporte dans mon appartement.

L'exécuteur emmena cette innocente victime hors du palais pour la décoler. Il revint quelques heures après chargé d'une tête pâle & ſanglante; & dans cet état, il ſe préſenta devant le roi, qui lui dit : Remporte cette tête, je ſuis content de toi; que l'on te donne une robe d'honneur pour avoir ſi bien exécuté mes ordres.

Le lendemain matin, ce prince, quand ſon ivreſſe fut paſſée, demanda où étoit Ghulroukh. On lui répondit : Sire, la nuit dernière

vous avez ordonné au bourreau de lui trancher la tête. Il vous a obéi, & ensuite il l'a jetée avec le cadavre dans un fleuve. A cette réponse, le roi se mit à déchirer le colet de sa robe en poussant des cris & des hurlemens. Il se repentit d'avoir cédé au premier mouvement de sa colère, & il se retira dans un lieu écarté pour se livrer en liberté à sa douleur.

Le visir, père de Ghulroukh, alla le trouver. Le roi sentit redoubler son affliction en le voyant. Ah, visir, s'écria-t-il, qu'ai-je fait! votre fille, votre malheureuse fille!.... Il ne put achever, ses soupirs & ses larmes l'en empêchèrent. Le visir soupira aussi & répandit des pleurs, après quoi il se retira.

Quoutbeddin ne fit que gémir & s'affliger durant deux mois. Il passoit les nuits sans fermer la paupière, & disoit sans cesse : O mon dieu, faites-moi mourir; la vie m'est insupportable, puisque j'ai perdu ma chère Ghulroukh. Il abandonna le soin du gouvernement, & devint plus sec qu'un chardon du désert. Enfin il commençoit à perdre l'esprit, lorsque le père de Ghulroukh entrant dans le cabinet écarté où il étoit, lui dit : O roi du monde, jusqu'à quand serez-vous possédé d'un si funeste désespoir? Je suis père, & le tems m'a déjà consolé.

Ah, visir ! répondit Quoutbeddin, que vous êtes peu sensible ! pour moi, je ne puis recevoir aucune consolation. Ce même tems qui a dissipé votre douleur, ne sert qu'à irriter la mienne; il est inutile de me venir donner des conseils, je ne veux point les écouter. Gouvernez mes états à votre gré; choisissez-vous un autre maître, je ne prens plus de part à rien, je renonce à mon empire; je déteste la lumière, puisque Ghulroukh ne la partage point avec moi. O Ghulroukh ! matière de ma vie, qu'êtes-vous devenue ? je ne vous tiendrai plus sur mes genoux. Je n'aurai plus le plaisir d'admirer votre beauté qui n'avoit point d'égale, & qui seule pouvoit me charmer.

A ces mots, le roi se jeta par terre, & fit mille actions insensées. Sire, lui dit le visir, votre majesté est dans une situation bien déplorable. Si dieu touché de vos peines, vous rendoit ma fille, de quel œil la verriez-vous ? lui pardonneriez-vous sa faute ? O ciel ! répondit Quoutbeddin, quelle seroit ma joie, s'il faisoit pour moi ce miracle ! je jure que j'épouserois Ghulroukh, s'il la rendoit à ma tendresse. Hé bien, consolez-vous, sire, répliqua le visir, vous la reverrez. En même-tems il éleva la voix, appela Ghulroukh, & aussitôt cette belle personne entra dans le cabinet revêtue

de ſes plus riches habits & plus vermeille que la fleur dont elle portoit le nom.

D'abord que le roi l'apperçut, il s'évanouit, & l'excès de ſa joie penſa lui ôter une vie qui avoit réſiſté à la plus violente affliction. Le viſir courut querir de l'eau de roſe ; il en frotta le viſage de Quoutbeddin, qui reprit peu-à-peu ſes eſprits. Ce prince embraſſa Ghulroukh avec tranſport. Il rafraîchit & déſaltéra par ſa vue, ſon foie que la privation de cet objet aimé avoit brûlé. Enſuite il demanda au viſir par quelle heureuſe adreſſe il avoit pu dérober Ghulroukh à l'injuſte ſupplice auquel il l'avoit condamnée dans ſon ivreſſe.

Sire, répondit le viſir, inſtruit du cruel ordre que vous aviez donné, je courus au bourreau ; je lui repréſentai que cet ordre vous étoit échappé dans le premier mouvement de votre colère, & que vous vous en repentiriez infailliblement dans la ſuite. Va, lui dis-je, dans les priſons de la ville, coupe la tête à quelque femme condamnée à perdre la vie, & tu la porteras au roi, qui dans l'état où il eſt, ne s'appercevra point de la tromperie. L'exécuteur a fait ce que je lui ai dit, j'ai caché ma fille, vous l'avez cru morte ; & avant que de vous la rendre, j'ai voulu éprouver votre tendreſſe pour elle. Voilà,

ſire, par quelle innocente ruſe j'ai ſervi votre amour.

Le roi Quoutbeddin loua la prudence de ſon viſir, le combla de bienfaits, épouſa ſolemnellement ſa fille, la fit couronner reine de Syrie, & vécut avec elle le reſte de ſes jours, toujours amoureux & content.

Après que le ſeptième viſir de l'empereur de Perſe eut raconté cette hiſtoire, il en fit l'application, & parla ſi bien en faveur de Nourgehan, que le roi Hafikin ſortit du conſeil ſans rien dire au bourreau. Le ſoir, la ſultane prit un air fier. Seigneur, dit-elle, je ne vous preſſerai plus de faire mourir le prince, je vois bien que vous mépriſez les conſeils d'une femme : ils ne ſont pas toutefois à rejeter. Craignez que je ne vous faſſe quelque jour le même reproche que le prophète Mouſa fit aux iſraëlites dans une conjoncture que je vais vous dire.

HISTOIRE

Du roi d'Aad.

AOUDGE-IBN-ANAQ, roi d'Aad, ayant appris que le prophète Mouſa, à la tête de ſix cens mille iſraëlites, venoit lui prêcher le judaïſme, mit une armée en campagne. Le prophète fut étrangement ſurpris, lorſqu'appercevant les troupes du roi d'Aad, il vit qu'il auroit à combattre des hommes dont les enfans avoient plus de cent piés de haut. Son zèle ſe ralentit un peu. Avant que d'en venir aux voies de fait, il voulut tenter la voie de la négociation. Il envoya douze docteurs haranguer Aoudge & lui dire que c'étoit grand dommage que des hommes ſi bien faits ne connuſſent point dieu. Le compliment n'étoit pas difficile à retenir; néanmoins les docteurs ne laiſsèrent pas de l'oublier en abordant Aoudge qui ſe rognoit les ongles avec une hache épouvantable.

Ce monſtrueux roi voyant les douze docteurs du prophète ſi effrayés, qu'ils ne pouvoient proférer une parole, ſe prit à rire d'une ſi grande force, que les échos en retentirent de cinquante lieues à la ronde, il les mit enſuite

dans le creux de sa main gauche & les retournant comme des fourmis avec le petit doigt de sa main droite : Si ces chétifs animaux-là parloient, dit-il, nous les donnerions à nos enfans pour se jouer. Il les mit dans sa poche & marcha avec toutes ses troupes pour combattre les israëlites. Quand il fut en leur présence, il tira de sa poche les douze docteurs qui ne furent pas plutôt à terre, qu'ils s'enfuirent bien vîte & sans tourner la tête.

Les juifs épouvantés de l'énorme grandeur de leurs ennemis, abandonnèrent le prophète. Leurs femmes voulurent envain les rassurer & les animer au combat. Les timides maris les entraînèrent dans leur fuite, en leur disant : Fuyons, laissons faire le prophète, le seigneur n'a besoin que de lui-même pour opérer un miracle.

Mousa resta donc seul, & seul marcha contre le peuple d'Aad. Le terrible Aoudge l'attendit sans s'émouvoir, ou plutôt s'avança au-devant de lui ; puis le voyant à sa portée, il lui lança une roche dont le prophète eût été écrasé, si dieu n'avoit envoyé un ange sous la figure d'un oiseau, qui d'un coup de bec fendit la roche en deux, de sorte que le prophète n'en fut pas blessé. Alors Mousa, pour atteindre au géant, par un effet prodigieux de la toute-

puiſſance, devint de ſoixante-dix coudées plus haut qu'il n'étoit naturellement. Il ſe lança en l'air de ſoixante-dix coudées, & de ſa baguette qui avoit ſoixante-dix coudées, il toucha le genou d'Aoudge, qui en mourut ſubitement. Le peuple d'Aad prit auſſitôt la fuite, & les iſraëlites revinrent offrir leurs ſervices au prophète qui leur dit : Puiſque vous êtes des lâches, qui n'avez pas eu le courage de ſuivre les généreux conſeils de vos femmes, dieu vous fera errer dans les terres du Teyhyazouſy pendant quarante ans.

Vous n'avez pas plus de fermeté que les iſraëlites, ſeigneur, continua la reine Canzade; vous me promettez tous les ſoirs que vous ferez mourir le prince, & tous les matins vous avez la foibleſſe de vous rendre aux diſcours étudiés de vos miniſtres : vous êtes comme un roſeau que les vents agitent, vous penchez tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Ne ſoyez plus irréſolu, ſeigneur, je vous ai ſuffiſamment fait voir la néceſſité où vous êtes d'immoler Nourgehan à votre ſûreté. Montrez que vous êtes maître ; & déſormais ſoyez ſourd aux prières de vos viſirs. Ne m'en dites pas davantage, madame, interrompit l'empereur, c'en eſt fait, demain Nourgehan périra.

Le jour ſuivant, Hafikin entra au conſeil d'un

air furieux : Que l'on amène ici mon fils, dit-il au bourreau, & que sans plus différer on lui abatte la tête. O roi du monde ! s'écria le huitième visir, en venant se jeter au pié du trône, tous vos visirs, vos fidèles esclaves, vous conjurent de suspendre encore le supplice du prince jusqu'à ce que vous ayez entendu l'histoire du bracmane Padmanaba ; votre majesté pourra bien rentrer en elle-même, si elle l'écoute avec attention. Je consens que vous me la racontiez, répondit le roi, mais après cela, je ferai mourir mon fils.

HISTOIRE

Du brachmane Padmanaba & du jeune Fyquaï.

SIRE, reprit le huitième visir, il y avoit autrefois dans la ville de Damas un vendeur de fiquàa (1). Il avoit un fils de quinze à seize ans, qui se nommoit Hassan, & qui pouvoit passer pour un prodige. C'étoit un garçon à visage de lune, de taille de cyprès, d'une

(1) C'est une boisson composée d'orge, d'eau & de raisins de passe.

humeur enjouée & d'un esprit très-agréable. S'il chantoit, il ravissoit tout le monde par la douceur de sa voix, & s'il touchoit un luth, il étoit capable de ressusciter un mort. Ces talens n'étoient pas inutiles à son père, qui pour vendre en quelque façon le plaisir que donnoit son fils, vendoit fort cher son fiquàa. Le pot qui n'en valoit ailleurs qu'un manghir (1), se vendoit chez lui un aqtcha; mais il avoit beau renchérir cette boisson, comme on alloit dans sa boutique plus pour voir son fils que pour boire, la foule n'en étoit pas moins grande. L'on appeloit même sa maison : *Tcheschméy Aby Hhayat*; c'est-à-dire, la fontaine de Jouvence, à cause du plaisir que les vieillards y prenoient.

Un jour que le jeune Fiquaï chantoit & jouoit du luth, au grand contentement de tous ceux qui se trouvoient dans la boutique, le fameux brachmane Padmanaba entra pour se rafraîchir. Il ne manqua pas d'admirer Hassan; & après l'avoir entretenu, il fut charmé de sa conversation. Il retourna dans la boutique non-seulement le lendemain, il quittoit même ses affaires pour y aller tous les jours, & au lieu que les autres ne donnoient qu'un aqtcha, il donnoit un sequin.

(1) Un manghir vaut un liard.

Il y avoit déjà long-tems que cela duroit, lorsque le jeune Fyquaï dit à son père : Il vient ici chaque jour un homme qui a l'air d'un grand personnage ; il prend tant de plaisir à me parler, qu'il m'appelle à tous momens pour me faire quelque question, & quand il sort il me laisse un sequin. Oh ! oh ! répondit le père, il y a du mystère là-dessous, les intentions de ce grand personnage ne sont peut-être pas fort bonnes. Souvent ces philosophes, malgré leur mine grave, sont très-vicieux. Demain, lorsque tu le verras, dis-lui que je souhaite de le connoître, fais-le monter dans ma chambre, je veux l'étudier ; j'ai de l'expérience, je démêlerai au travers de tous ses discours, s'il est aussi sage qu'il affecte de le paroître.

Dès le lendemain, Hassan fit ce que son père désiroit : il engagea Padmanaba à monter dans sa chambre où l'on avoit préparé une collation magnifique. Le vendeur de fiquàa fit tous les honneurs imaginables au bracmane, qui les reçut d'un air si poli, & qui montra tant de sagesse dans son entretien, que l'on ne douta plus qu'il ne fût un homme très-vertueux. Après la collation, le père du jeune Hassan lui demanda de quel pays il étoit, où il logeoit : & sitôt qu'il eut appris qu'il étoit

étranger, il lui dit : Si vous voulez demeurer avec nous, je vous donnerai un logement dans ma maison. J'accepte l'offre que vous me faites, répondit Padmanaba, parce que c'est un paradis en ce monde que de loger avec de bons amis.

Le brachmane établit donc sa demeure chez le vendeur de fiquàa. Il lui fit des présens considérables, & conçut enfin pour Hassan une si forte amitié, qu'il lui dit un jour : O mon fils ! il faut que je vous ouvre mon cœur ; je vous trouve l'esprit propre aux sciences secrètes : il est vrai que votre humeur est un peu trop enjouée ; mais je suis persuadé que vous changerez, & que vous aurez dans la suite toute la gravité ou plutôt toute la mélancolie qui convient aux sages, aux mystères desquels je veux vous initier. J'ai dessein de faire votre fortune, & si vous voulez m'accompagner hors de la ville, je vous ferai voir dès aujourd'hui les trésors dont je prétens vous mettre en possession. Seigneur, lui répondit Hassan, vous savez que je dépens d'un père ; je ne puis sans sa permission aller avec vous. Le brachmane en parla au père, qui persuadé de la sagesse du philosophe, lui permit d'emmener son fils où il lui plairoit.

Padmanaba sortit de la ville de Damas avec

Haſſan ; ils marchèrent vers une maſure, où étant arrivés, ils trouvèrent un puits rempli d'eau juſqu'aux bords. Remarquez bien ce puits, dit le brachmane, les richeſſes que je vous deſtine ſont là-dedans. Tant pis, répondit le jeune homme en ſouriant. Hé comment les pourrai-je tirer de cet abîme ? O mon fils ! reprit Padmanaba, je ne ſuis point étonné que cela vous ſemble difficile, tous les hommes n'ont pas le privilège que j'ai ; il n'y a que ceux que dieu veut faire participans des merveilles de ſa toute-puiſſance, qui aient le pouvoir de renverſer les élémens & de troubler l'ordre de la nature.

En même-tems il écrivit ſur un papier quelques lettres en langage hanſcrit, qui eſt la langue des mages des Indes, de Siam & de la Chine. Il ne fit enſuite que jeter le papier dans le puits, & tout auſſitôt l'eau s'abaiſſa & ſe retira, de ſorte que l'on n'en vit plus. Ils entrèrent tous deux dans le puits où parut un eſcalier par où ils deſcendirent juſqu'au fond. Ils trouvèrent une porte de cuivre rouge fermée d'un gros cadenas d'acier. Le brachmane écrivit une oraiſon & la fit toucher au cadenas qui s'ouvrit à l'inſtant. Ils pouſsèrent la porte & entrèrent dans une cave où ils apperçurent un éthiopien des plus noirs. Il étoit debout, & avoit une main poſée

sur une grande pierre de marbre blanc. Si nous nous approchons de lui, dit le jeune Fyquaï, il nous jetera cette pierre à la tête. En effet, dès que l'éthiopien vit qu'ils s'avançoient, il leva de terre sa pierre énorme, comme pour la leur jeter; Padmanaba récita vîte une courte oraison, & souffla; & l'éthiopien ne pouvant résister à la force des paroles & du souffle, tomba à la renverse.

Ils traversèrent la cave sans obstacle, & passèrent dans une cour d'une vaste étendue, au milieu de laquelle étoit un dôme de cristal dont l'entrée étoit défendue par deux dragons placés vis-à-vis l'un de l'autre, & dont les gueules ouvertes vomissoient des tourbillons de feu. Hassan en fut épouvanté. N'allons pas plus avant, s'écria-t-il, ces horribles dragons nous brûleroient. Ne craignez rien, mon fils, dit le brachmane; ayez plus de confiance en moi & soyez plus hardi. La suprême sagesse où je veux vous faire parvenir, demande de la fermeté; ces monstres qui vous effrayent, vont disparoître à ma voix. J'ai le pouvoir de commander aux démons & de dissiper tous les enchantemens. En disant cela, il ne fit que prononcer quelques mots cabalistiques, & les dragons se retirèrent dans deux trous. Alors la porte du dôme s'ouvrit d'elle-même tout-à-coup.

à-coup. Padmanaba & le jeune Fyquaï entrèrent, & les yeux de celui-ci furent agréablement surpris d'appercevoir dans une autre cour un nouveau dôme tout de rubis, au haut duquel étoit une escarboucle de six piés de diamètre, qui par la grande lumière qu'elle répandoit par-tout, servoit de soleil à ce lieu souterrain.

Ce dôme n'étoit pas comme le premier, gardé par d'effroyables monstres. Au contraire, six charmantes statues faites chacune d'un seul diamant paroissoient à l'entrée, & représentoient six belles femmes qui jouoient du tambour de basque. La porte composée d'une seule émeraude, étoit ouverte & laissoit voir un sallon magnifique. Hassan ne pouvoit se lasser de considérer tout ce qui s'offroit à sa vue.

Après qu'il eut bien examiné les statues & le dôme par dehors, Padmanaba le fit entrer dans le sallon dont le plancher étoit d'or massif, & le plafond de porphyre tout parsemé de perles. Là, mille différentes choses toutes plus curieuses les unes que les autres, occupèrent les avides regards du jeune homme. Le philosophe le fit passer ensuite dans une grande chambre quarrée; il y avoit dans un coin un gros monceau d'or; dans un autre, un monceau de rubis d'une extrême beauté; dans le

troisième, un pot d'argent ; & dans le quatrième, un monceau de terre noire.

Au milieu de la chambre s'élevoit un trône superbe, & il y avoit dessus un cercueil d'argent dans lequel reposoit un prince qui avoit sur la tête une couronne d'or enrichie de grosses perles. On voyoit au-devant du cercueil une large plaque d'or sur laquelle on lisoit ces paroles écrites en caractères hieroglyfiques cabalistiques, dont se servoient les anciens prêtres égyptiens : *Les hommes dorment tant qu'ils vivent. Ils ne se réveillent qu'à l'heure de leur mort. Que m'importe à présent d'avoir possédé un grand empire avec tous les trésors qui sont ici ; il n'y a rien qui dure si peu que la prospérité, & toute la puissance humaine n'est que foiblesse. O mortel insensé, tandis que tu es dans le berceau branlant de ta vie, ne te glorifie point de ta fortune, souviens-toi du tems que floriſſoient les Pharaons. Ils ne sont plus, & bientôt tu cesseras d'être aussi-bien qu'eux.*

Quel prince est dans ce cercueil, dit Hassan ? C'est un de vos anciens rois d'Egypte, répondit le brachmane ; c'est lui qui a fait creuser ce souterrain & bâtir ce riche dôme de rubis. Ce que vous m'apprenez me surprend, reprit le jeune homme. Et par quel bisarrerie ce roi a-t-il fait construire sous terre un ouvrage qui semble

avoir épuisé toutes les richesses du monde ? Tous les autres monarques qui veulent laisser à la postérité des monumens de leur grandeur, les étalent au lieu de les cacher aux yeux des hommes. Vous avez raison, répliqua le brachmane, mais ce roi étoit un grand cabaliste ; il se déroboit souvent à toute sa cour pour venir dans ce lieu faire des découvertes dans la nature. Il possédoit plusieurs secrets, & entr'autres celui de la pierre philosophale, comme on le peut voir par toutes ces richesses qui sont ici, & qui ont été produites par ce monceau de terre noire que vous appercevez dans ce coin. Seroit-il possible, s'écria le jeune Fyquaï, que cette terre noire eût fait tout cela? N'en doutez nullement, répondit le brachmane, & pour vous le prouver, je vais vous citer deux vers turcs qui renferment tout le secret de la pierre philosophale. Les voici :

Wirghil Arous gharby Schahzadey Khitaya
Bir Tifl ola boulardan sultan Khob rouyan.

C'est-à-dire, à la lettre : Donne à l'épousée d'occident le fils du roi d'orient ; un enfant naîtra d'eux, qui sera le sultan des beaux visages. Je vais vous en dire le sens mystique : Fais corrompre par l'humide la terre sèche adamique qui vient d'orient ; de cette corrup-

tion, s'engendrera le mercure philosophique, qui est tout-puissant dans la nature, & qui engendrera le soleil & la lune, c'est-à-dire, l'or & l'argent; & lorsqu'il montera sur son trône, il changera les cailloux en diamans & autres pierres précieuses. Le pot d'argent qui est dans un coin de cette chambre, contenoit l'eau, c'est-à-dire, l'humide dont on s'est servi pour corrompre la terre sèche & la mettre en l'état où elle est. Si vous preniez de ce monceau une poignée seulement, vous pourriez transmuer en argent ou en or, si vous vouliez, tous les métaux qui sont en Egypte & toutes les pierres des maisons, en diamans & en rubis.

Il faut avouer, dit Hassan, que voilà une merveilleuse terre; je ne m'étonne plus de voir ici tant de richesses. Elle est encore plus admirable que je ne vous le dis, répliqua le brachmane; elle guérit de toutes sortes de maladies: qu'un malade exténué & tout prêt à rendre l'ame, en avale un seul grain, il va sentir tout-à-coup revenir ses forces, & il se levera sur le champ plein de vigueur & de santé. Elle a encore une vertu que je préfère à toutes les autres. Quiconque se frotte les yeux de son suc, voit les esprits de l'air & les génies, & a le pouvoir de leur commander.

Après tout ce que je viens de vous dire,

mon fils, continua-t-il, jugez des trésors qui vous sont réservés. Ils sont sans doute inestimables, dit le jeune homme; mais en attendant que vous me les faſſiez posséder, ne puis-je pas en emporter une partie, afin de faire voir à mon père combien nous sommes heureux d'avoir un ami tel que vous? Oui, vous le pouvez, repartit Padmanaba, prenez tout ce que vous voudrez. Hassan profitant de l'occasion, se chargea d'or & de rubis, & suivit le brachmane, qui sortit de la chambre où étoit le roi d'Egypte.

Ils traversèrent le beau sallon, les deux cours, la cave, où ils trouvèrent l'éthiopien encore renversé; ils tirèrent la porte de cuivre-rouge après eux, & le cadenas d'acier à l'instant même se ferma tout seul. Ils montèrent ensuite par l'escalier; & le puits, dès qu'ils furent dehors, se remplit d'eau & parut comme auparavant.

Le brachmane remarquant que le jeune homme étoit étonné de voir l'eau revenue tout-à-coup, lui dit: D'où naît cette surprise que vous faites paroître? N'avez-vous jamais oui parler de talismans? Non, répondit le jeune Fyquaï, & vous me ferez plaisir de m'apprendre ce que c'est. Je ne me contenterai pas de vous le dire, reprit Padmanaba; je vous enseignerai même quelque jour à en composer. Cependant je vais vous expliquer ce que vous souhaitez de savoir.

Il y a deux sortes de talismans, le cabalistique & l'astrologique. Le premier qui est de la plus sublime espèce, produit ses effets merveilleux par le moyen des lettres, des paroles & des oraisons; & le second découvre les siens par le rapport que les planètes ont avec les métaux. C'est de la première sorte de talismans dont je me sers; elle m'a été révélée en songe par le grand dieu Wistnou, chef de tous les pagodes du monde.

Sachez, mon fils, poursuivit-il, que les lettres ont rapport aux anges; qu'il n'y a point de lettre qui ne soit gouvernée par un ange, & si vous me demandez ce que c'est qu'un ange, je vous dirai que c'est un rayon ou une émanation des vertus de la toute-puissance & des attributs de dieu. Les anges qui résident dans le monde intelligible, commandent à ceux qui habitent le monde céleste, & ces derniers, à ceux du monde sublunaire. Les lettres forment les mots, les mots composent les oraisons, & ce ne sont que les anges représentés par les lettres & assemblés dans les oraisons écrites ou proférées, qui font ces prodiges qui étonnent les hommes ordinaires.

Tandis que Padmanaba parloit ainsi au jeune homme, ils s'en retournoient tous deux vers la ville. Ils arrivèrent chez le vendeur de fyquàa,

qui fut charmé lorſque ſon fils lui montra l'or & les pierreries dont il étoit chargé. Ils ceſsèrent de vendre du fyquàa, & commencèrent à vivre dans l'abondance & dans les plaiſirs.

Or, Haſſan avoit une belle-mère d'une humeur avare & ambitieuſe. Quoiqu'il eût apporté des rubis pour des ſommes immenſes, elle craignit de manquer d'argent, & elle lui dit un jour : O mon fils, ſi nous continuons de vivre comme nous vivons, nous ſerons bientôt ruinés. N'ayez point d'inquiétude là-deſſus, ma mère, lui répondit-il, la ſource de nos biens n'eſt pas tarie. Si vous aviez vu tous les tréſors que le généreux Padmanaba me deſtine, vous n'auriez point cette crainte vaine. La première fois qu'il me menera au puits, je vous apporterai une pincée de terre noire qui vous mettra l'eſprit en repos pour long-tems. Charge-toi plutôt d'or & de rubis, reprit la belle-mère, j'aime mieux cela que toutes les terres du monde. Mais Haſſan, ajouta-t-elle, il m'eſt venu une penſée; puiſque Padmanaba veut te donner tous ces tréſors, que ne t'apprend-il toutes les oraiſons néceſſaires pour deſcendre dans l'endroit où ils ſont ? S'il alloit à mourir ſubitement, voilà toutes nos eſpérances évanouies. D'ailleurs, nous ne ſavons pas s'il ne s'ennuiera point de vivre avec nous. Peut-être eſt-il ſur le point

de nous quitter & d'aller faire part à quelqu'autre de ces richeſſes. Pour moi, mon enfant, je ſuis d'avis que tu preſſes Padmanaba de t'apprendre les oraiſons, & quand tu les ſauras, nous le tuerons, afin qu'il ne découvre à nulle autre perſonne le myſtère du puits.

Le jeune Fyquaï fut effrayé de ce diſcours: O ma mère! s'écria-t-il, qu'oſez-vous propoſer? pouvez-vous former un ſi noir attentat? Le brachmane nous aime, il nous accable de bienfaits; il me promet des tréſors capables d'aſſouvir l'avarice des plus grands monarques de la terre; & pour prix de toutes ſes bontés, vous voulez lui ôter la vie! Non, quand je devrois retomber dans mon premier état & vendre du ſyquàa toute ma vie, je ne puis contribuer à la mort d'un homme à qui j'ai tant d'obligation. Vous avez de fort beaux ſentimens, mon fils, répliqua la belle-mère; mais il ne faut conſulter que nos ſeuls intérêts. La fortune nous préſente une occaſion de nous enrichir pour jamais, ne la laiſſons point échapper. Votre père, qui a plus d'expérience que vous, applaudit à mon deſſein, & vous devez auſſi l'approuver. Haſſan continua de témoigner beaucoup de répugnance à entrer dans cette cruelle réſolution; néanmoins comme il étoit jeune & facile, ſa belle mère lui repréſenta

tant de choſes, qu'il fut aſſez foible pour ſe rendre. Hé bien ! dit-il, je vais trouver Padmanaba & l'engager à m'apprendre les oraiſons. Effectivement, il alla ſur le champ le chercher, & il le preſſa tellement de lui enſeigner tout ce qu'il falloit faire pour deſcendre dans le ſouterrain, que le brachmane qui avoit une extrême tendreſſe pour cet enfant, ne put s'en défendre. Il écrivit chaque oraiſon ſur un papier, en marquant préciſément l'endroit où il la falloit prononcer avec toutes les autres circonſtances cabaliſtiques, & puis il les donna au jeune homme.

Auſſitôt que celui-ci ſut les oraiſons, il en avertit ſon père & ſa belle-mère, qui prirent jour pour aller tous trois viſiter les tréſors. A notre retour, dit la belle-mère, nous tuerons Padmanaba. Le jour venu, ils ſortirent de leur maiſon ſans dire au brachmane où ils alloient. Ils marchèrent vers la maſure. Dès qu'ils y furent arrivés, Haſſan tira de ſa poche le papier où étoit écrite la première oraiſon ; il ne l'eut pas jetée dans le puits, que l'eau diſparut. Ils deſcendirent par l'eſcalier juſqu'à la porte de cuivre rouge. Le jeune homme fit toucher une autre oraiſon au cadenas d'acier qui s'ouvrit, & ils pouſsèrent la porte. L'éthiopien qui parut debout & prêt à jeter ſa pierre de marbre

blanc, cauſa quelqu'effroi au vendeur de fyquàa & à ſa femme; mais Haſſan récita vîte la troiſième oraiſon & ſouffla, & l'éthiopien tomba par terre. Enfin ils traverſent la cave, pénètrent dans la cour où eſt le dôme de criſtal, le jeune homme oblige les dragons à ſe retirer dans leurs trous. Ils s'avancent enſuite dans la ſeconde cour; ils paſſent par le ſallon, & entrent dans la chambre où ſont les rubis, l'or, le pot d'argent & la terre noire. La belle-mère fit peu d'attention au cercueil du roi d'Egypte, & ne s'amuſa point à lire l'inſcription morale qui étoit ſur la plaque d'or. Elle ne daigna pas non plus regarder le monceau de terre noire dont ſon beau-fils lui avoit dit tant de bien. Elle ſe jeta avidement ſur les rubis, & en prit une ſi grande quantité, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Son mari ſe chargea d'or, & Haſſan ſe contenta de mettre dans ſes poches deux poignées de terre noire, réſolu d'en faire l'eſſai à ſon retour.

Ils ſortirent après cela tous trois de la chambre du roi d'Egypte. Accablés ſous le poids des richeſſes qu'ils emportoient, ils traverſoient gaiement la première cour, lorſqu'ils virent paroître trois épouvantables monſtres qui venoient droit à eux. Le vendeur de fyquàa & ſa femme, ſaiſis d'une mortelle crainte, ſe tour-

nèrent vers Haſſan, qui n'ayant pas d'oraiſon pour chaſſer ces monſtres, ne fut pas moins effrayé qu'eux. Ah! belle-mère injuſte & méchante, s'écria-t il, vous êtes cauſe que nous allons périr. Padmanaba ſans doute a ſu que nous ſommes venus ici; peut-être même a-t-il découvert par ſa ſcience, que nous avons conſpiré ſa mort; & pour nous punir de notre ingratitude, il nous envoie ces monſtres pour nous dévorer. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'ils entendirent en l'air la voix du brachmane qui leur dit : Vous êtes tous trois des miſérables indignes de mon amitié; vous m'auriez ôté la vie, ſi le grand dieu Wiſtnou ne m'eût pas averti de votre mauvaiſe intention. Vous allez éprouver mon juſte reſſentiment, vous, femme, pour avoir conçu le deſſein de m'aſſaſſiner; & vous autres, pour avoir été capables de ſuivre le conſeil d'une femme dont vous auriez dû déteſter la méchanceté. A ces mots, la voix ceſſa de ſe faire entendre, & les trois monſtres mirent en pièces le malheureux Haſſan, ſon père & ſa coupable belle-mère.

Cette hiſtoire vous apprend, ſire, ajouta le huitième viſir, que vous ne devez point écouter la reine qui vous porte à faire mourir Nourgehan, parce que s'il n'eſt pas criminel, le ciel vous punira comme complice du deſſein de la

ſultane, de même que Padmanaba punit Haſſan & ſon père, quoiqu'ils n'euſſent fait qu'acquieſcer au ſentiment de la belle-mère. L'empereur fut touché du récit de cette hiſtoire & dit : Mon fils ne mourra point que je n'aie des preuves évidentes de ſon crime.

Hafikin alla prendre le plaiſir de la chaſſe, & le ſoir à ſon retour, la ſultane lui dit : Vous avez donc encore pardonné à Nourgehan ? Madame, répondit le roi, avant que de le faire mourir, je veux être aſſuré qu'il mérite la mort. Hé, ſeigneur, reprit la princeſſe, ſi vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, ſi mon témoignage vous eſt ſuſpect, croyez-en le ſilence de votre fils & la fuite de ſon précepteur. Pourquoi Aboumaſchar s'eſt-il retiré de la cour ? Il a ſans doute découvert la paſſion & le mauvais caractère du prince, & il a craint qu'on ne lui reprochât de l'avoir mal élevé. Quelle autre preuve pouvez-vous avoir d'un attentat commis en ſecret ? Quand il n'y a pas de témoins qui dépoſent contre un criminel, doit-il pour cela échapper à la rigueur de la juſtice ? Non, ſeigneur, au défaut des témoins il faut le condamner ſur des indices & même ſur des ſoupçons. Les préjugés alors tiennent lieu de preuves. C'eſt ce que je vais vous perſuader ſi vous me permettez de vous raconter

l'hiſtoire du ſultan Aqſchid. Je ſuis prêt à vous écouter, madame, dit le roi; en même-tems elle la conta de cette manière :

HISTOIRE

Du ſultan Aqſchid.

AQSCHID, ſultan d'Egypte, ſe voyant parvenu à une extrême vieilleſſe, & ſentant approcher le dernier jour de ſa vie, aſſembla ſes trois fils & leur dit : Mes enfans, je paroîtrai bientôt avec mes œuvres devant le tribunal de dieu ; mais avant que l'ange de la mort vienne mettre la tête ſur mon chevet, je vous ordonne de faire mes funérailles. Je veux voir de quelle manière vous vous en acquitterez quand j'aurai ceſſé de vivre. Contentez ma curioſité ; allez tout-à-l'heure commander de ma part à tous mes viſirs, qu'ils envoient en diligence avertir tous les cans & les rois mes voiſins, ou mes tributaires, de ſe trouver à cette cérémonie. Enfin, que rien n'y manque, & qu'elle ſe faſſe avec la même pompe que ſi je n'étois plus au monde. Les trois princes à ce diſcours, ſe prirent à pleurer & ſe diſposèrent toutefois à obéir au roi leur père.

Les visirs ne manquèrent pas de donner tous les ordres nécessaires pour cette triste fête dont le jour fut arrêté. Les béys firent tous les préparatifs que l'on attendoit d'eux; de sorte que tout étoit prêt lorsque ce jour arriva. Le palais fut tendu de deuil. On rangea en bataille dans la place tous les soldats de la garde qui étoient au nombre de cinquante mille hommes; & on leur distribua la paie dans des bourses d'or. Puis tous les béys entrèrent dans la chambre du sultan qui étoit couché sur son lit, ils le prirent & le portèrent sur le trône devant lequel quatre visirs posèrent un cercueil sous un dais magnifique & soutenu en l'air par quatre princes fils de rois. D'abord, six béys commencèrent à répandre par-tout des poignées de terre prise dans le palais & entremêlée d'une infinité de petits morceaux de taffetas de toutes sortes de couleurs. Ensuite les trois fils du sultan vinrent parer le cercueil d'une prodigieuse quantité de pierreries, & mirent dessus la couronne d'Aqschid enrichie de gros diamans qui éblouissoient.

Après cela, quatre grands cans, c'est-à-dire, quatre princes souverains tartares, prirent chacun un pié du cercueil, & l'appuyèrent sur leurs bras. Les chécs ou docteurs & les derviches marchoient au-devant du cercueil en

chantant des pſeaumes Les zahides ou ſolitaires les ſuivoient, & l'un d'entre ceux-ci monté ſur un chameau femelle ſellé, portoit l'alcoran avec beaucoup de reſpect. Les princes, enfans de rois, les grands cans & leurs fils marchoient à côté du cercueil, & immédiatement après, deux cens joueurs de tambours de baſque qui frappant ſur leurs tambours d'une manière pitoyable, chantoient des vers à la gloire du roi; puis interrompant tout-à-coup leurs chants, ils crioient tous enſemble à gorge déployée: O deſtin cruel! ô malheureux jour! le roi le plus juſte des rois, le conquérant des empires, l'exterminateur des ennemis, & le nourricier des amis, eſt mort. Après ce cri, ils jetoient à pleines mains ſur le cercueil des amandes teintes en noir.

Enſuite de ces joueurs de tambours paroiſſoient cinquante viſirs avec de longues robes de deuil noires & bleues, & derrière eux venoient les béys qui avoient tous à la main des arcs rompus. Ils étoient ſuivis de dix mille chevaux à ſelle & bride d'or qui avoient tous la queue coupée, & que menoient en leſſe dix mille eſclaves noirs tous revêtus de ſacs bleus. On voyoit enfin toutes les filles du ſérail, le viſage barbouillé de noir & de bleu, & les cheveux épars, terminer la marche du convoi en

faisant des cris & des hurlemens épouvantables.

A ce spectacle, le vieil Aqschid poussa un profond soupir & s'écria : J'ai vu mes obsèques avant ma mort ! Il ordonna ensuite qu'on l'aidât à descendre du trône, & lorsqu'il en fut descendu, il ramassa une poignée de cette terre que les béys avoient répandue, & il s'en frotta la tête & la barbe en disant : Que la terre soit sur un homme comme moi, qui pendant un si long règne n'ai rien fait dont la postérité puisse conserver le souvenir. Puis il se tourna vers ses visirs : Je veux, leur dit-il, faire des fondations. Ecrivez. Le grand-visir se disposa à écrire, & le sultan lui dicta les paroles suivantes : Premièrement, je laisse un million deux cent vingt mille aspres (1) pour faire bâtir un hôpital pour les musulmans affligés de la grosse galle. Secondement, je donne la même somme pour fonder un collège où l'on apprenne à tirer de l'arc & à jouer au mail. Troisième fondation, j'ordonne que l'on établisse un nouveau caravanserail rempli de femmes noires pour le service des voyageurs blancs, & pour cet effet, je veux que l'on prenne chaque jour dans mon trésor cinq cens dinares (2). En quatrième &

(1) Ou un aqtscha, c'est à-dire, un sol.

(2) Dinare, est un ducat d'or de sept francs.

dernier

dernier lieu, je commande que l'on faſſe des bains pour ſervir de retraite aux femmes répudiées, juſqu'à ce qu'elles aient trouvé des hullas ou licitateurs; & pour cela je laiſſe neuf cens mille aſpres.

Quand le roi eut fait ces pieuſes & charitables fondations, il ſe fit apporter & lire les cahiers de l'alcoran; il donna mille dinares au lecteur, cinq cens à chaque zahide & derviche, & les aveugles & les boiteux en eurent chacun cent. On préſenta enſuite le feſtin mortuaire. On ſervit les viandes dans des vaſes d'or, & l'on diſoit à tous ceux à qui ils étoient offerts : Le vaſe eſt auſſi pour vous, il vous eſt permis de l'emporter. Après le banquet, Aqſchid mit en liberté toutes les filles eſclaves qui ſe trouvèrent en ſon palais.

Telle fut la cérémonie que fit faire ce ſultan, & qu'il fallut recommencer le lendemain; car il tomba malade le même jour. Il ſe coucha, & ſentant approcher ſon dernier moment, il appela les trois princes ſes enfans : O mes fils! leur dit il, j'ai caché dans le coin de mon cabinet, en entrant à main gauche, une boëte où il y a les plus belles pierreries du monde, je vous ordonne de les partager également entre vous lorſque je ſerai mort, & que vous aurez rendu à mon tombeau les ſoins que vous lui devez.

Le roi mourut; mais le plus jeune de ſes fils impatient de voir la boëte dont il avoit entendu parler, alla ſeul dans le cabinet, la trouva, & fut tellement charmé de la beauté des pierreries, qu'il réſolut de les garder & de ſoutenir qu'il ne les avoit pas priſes. Cependant, les deux autres princes après les funérailles d'Aqſchid, touchés de la même curioſité que leur frère, coururent au cabinet. Ils ne ſe contentèrent pas de viſiter le coin en entrant à main gauche, ils cherchèrent par-tout, & ils étoient fort ſurpris de voir leurs recherches vaines, quand le troiſième prince arriva : Hé bien, mes frères, leur dit-il, les pierreries ſont-elles belles? Vous le ſavez mieux que nous, répondit l'aîné, je ſuis fort trompé ſi vous ne les avez pas dérobées. Ah vraiment, reprit le plus jeune prince, vous me faites un plaiſant conte; vous les avez enlevées vous-même, & vous venez m'accuſer. Ecoutez, mes frères, interrompit le ſecond prince, il faut abſolument que l'un de nous trois les ait volées, parce que nulle autre perſonne que nous n'a la liberté d'entrer dans ce cabinet. Si vous voulez m'en croire, nous enverrons chercher le cadi, qui paſſe pour l'homme du grand Caire le plus fin & le plus pénétrant, il nous interrogera & découvrira peut-être le voleur. Les deux autres

princes y consentirent; ils firent venir le cadi qui leur dit après avoir entendu de quoi il s'agissoit : Messeigneurs mes princes, avant que je dise lequel de vous trois a pris les pierreries, je vous supplie d'écouter avec attention l'histoire que je vais vous raconter.

Il y avoit autrefois un jeune homme qui aimoit passionnément une jeune fille dont il étoit aimé. Ils souhaitoient tous deux qu'un heureux mariage les unît; mais les parens de la fille avoient d'autres vues sur elle; ils l'accordèrent à un autre homme, & ils étoient prêts à la lui livrer, lorsqu'elle rencontra celui qu'elle chérissoit : Vous ne savez pas ce qui se passe, lui dit-elle en pleurant; ma famille me donne à un homme que je n'ai jamais vu; il faut que je renonce à la douce espérance d'être à vous, quelle dure nécessité! Ah! ma reine, s'écria l'amant désespéré, ma sultane, que m'apprenez-vous? Est-il bien possible que l'on vous enlève à mes vœux? O ciel! que vais-je devenir? En achevant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux. Ils commencèrent à se plaindre de leur malheur, ils s'attendrissoient l'un & l'autre; mais tandis que l'amant ne songeoit qu'à s'affliger, l'amante avoit la bonté de songer à soulager son affliction. Modérez cette vive douleur, lui dit-elle, je vous promets que la première

nuit de mes noces, avant que je couche avec mon mari, je vous irai trouver chez vous. Cette promesse consola un peu l'amant qui attendit cette nuit avec beaucoup d'impatience.

Cependant les parens de la fille faisoient les préparatifs des noces; & enfin ils la marièrent avec l'homme qu'ils lui avoient destiné. Il étoit nuit, & déjà les époux retirés dans la chambre nuptiale, se disposoient à se coucher, lorsque le mari s'apperçut que sa femme pleuroit amèrement. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il, quelle est la cause de vos larmes? Si vous aviez de la répugnance à vous donner à moi, que ne me l'avez-vous déclaré plutôt? je ne vous aurois point épousée par force. La dame lui répondit qu'elle n'avoit nulle aversion pour lui. Si cela est, madame, reprit-il, pourquoi donc vous affliger? dites-le-moi, je vous en conjure. Enfin il la pressa si fort, qu'elle lui avoua qu'elle avoit un amant; mais que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit moins le sujet de son chagrin & de ses pleurs, que l'impossibilité où elle se trouvoit de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée.

Le mari étoit un homme de bon esprit & d'une humeur fort agréable. Il admira la simplicité de sa femme, & lui dit: Madame, je vous sais si bon gré de votre franchise, qu'au lieu de vous reprocher d'avoir fait cette pro-

meſſe indiſcrète, je veux vous permettre de l'accomplir. Quoi, ſeigneur! interrompit-elle, fort ſurpriſe, vous pourriez conſentir que j'allaſſe chercher mon amant? Oui, j'y conſens, repartit le mari, à condition que vous ſerez revenue ici avant le jour, & que vous promettrez que jamais vous ne ferez de pareilles promeſſes à perſonne. Comme vous êtes femme de parole, j'en ſerai quitte à bon marché. Elle lui jura que s'il étoit aſſez complaiſant pour lui paſſer cette ſortie, elle lui ſeroit toujours fidèle, & que ce ſeroit la dernière fois qu'elle parleroit à ſon amant. Sur la foi de ce ſerment, le mari alla lui-même ſans bruit ouvrir la porte de la rue, ne voulant pas qu'aucun domeſtique fût cette aventure, & la dame ſortit avec ſes habits de noces couverts d'une aſſez grande quantité de perles & de diamans.

A peine eut-elle fait vingt pas, qu'elle rencontra un voleur, qui voyant briller au clair de la lune les pierreries dont elle étoit parée, s'écria tout tranſporté de joie: Ah, quel bonheur! ô fortune, que ne te dois-je point, de m'offrir en un moment de quoi m'enrichir! A ces mots, il s'approche de la femme, l'arrête & ſe prépare à la dépouiller; mais venant à l'enviſager tout-à-coup, elle lui parut ſi belle, qu'il en demeura tout interdit: Que vois-je!

dit-il, ce n'eſt point une illuſion qui me ſéduit; ô ciel! peut-on trouver à la fois tant de richeſſes & de beauté? Quels tréſors! quels charmes! je ne ſais par où commencer. Mais, madame, ajouta-t-il, faut-il que je me fie au rapport de mes yeux enchantés? Par quel caprice du deſtin une dame ſi charmante & ſi richement habillée, marche-t-elle ſeule & à ces heures dans la rue? La femme lui conta la choſe ingénûment; le voleur l'écouta avec ſurpriſe: Hé quoi! madame, lui dit-il, votre mari a eu pour vous cette complaiſance, & pour eſſuyer vos pleurs, il a bien voulu céder à un autre la plus délicieuſe de ſes nuits. Oui, ſeigneur, répondit-elle. En vérité, madame, répliqua le voleur, le trait eſt ſingulier. J'en ſuis charmé; & comme j'aime à faire auſſi des actions ſingulières, je ne veux toucher ni à vos pierreries ni à votre honneur; je vous laiſſe continuer votre chemin: je veux être un auſſi extraordinaire voleur que votre mari eſt un mari extraordinaire. Allez trouver votre heureux amant; mais je vais vous conduire & vous eſcorter, car vous pourriez rencontrer quelque voleur moins extraordinaire que moi. A ces mots, il la prit par la main & l'accompagna juſqu'à la maiſon de l'amant; puis il lui dit adieu & ſe retira.

Elle frappe à la porte. On lui ouvre. Elle monte à la chambre de l'amant ; il eſt fort étonné de la voir. O mon cher ſeigneur, lui dit-elle, je viens tenir la parole que je vous ai donnée, j'ai été mariée aujourd'hui. Et comment, s'écrie le jeune homme, avez-vous pu vous dérober à l'impatiente ardeur d'un époux? Vous devriez, ce me ſemble, être en ce moment dans ſes bras. La dame alors lui fit un aveu ſincère de ce qui s'étoit paſſé entr'elle & ſon mari.

L'amant n'en fut pas moins ſurpris que l'avoit été le voleur. Eſt-il poſſible, madame, lui dit-il, que votre mari vous ait permis d'accomplir une promeſſe qui le déshonore & qui lui ravit un bien dont ſon imagination a dû ſe former la plus agréable idée? Oui, mon cher amant, reprit la femme, il conſent que je comble vos déſirs pour dégager ma parole ; mais vous n'êtes pas ſeulement redevable à mon mari de ce bien qu'il vous abandonne, vous le devez encore à la généroſité d'un voleur que j'ai rencontré en venant ici. En même-tems elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eu avec le voleur. La ſurpriſe de l'amant en redoubla : Dois-je croire, dit-il, ce que j'entens? Un mari a la bonté d'autoriſer une pareille démarche ; un voleur eſt aſſez généreux pour

ne vouloir pas profiter de la plus belle occasion que le hasard puisse jamais lui offrir. L'aventure sans doute est nouvelle & mérite d'être écrite. Tous les siècles à venir l'admireront ; mais pour augmenter encore l'admiration de la postérité, je veux imiter le voleur & le mari, je suivrai leur exemple. Ainsi, madame, je vous rens votre parole, & trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous conduise chez vous. En disant cela, il lui donna la main & la mena jusqu'à la porte de son mari où ils se séparèrent. La dame entra, & l'amant s'en retourna chez lui.

Dites-moi présentement, mes princes, poursuivit le cadi du Caire, lequel des trois vous trouvez le plus généreux, du mari, du voleur, ou de l'amant ? Le prince aîné dit que celui qu'il admiroit le plus, étoit le mari. Le second prince soutint que l'amant étoit le plus admirable. Et vous, monseigneur, dit le cadi au troisième frère qui gardoit le silence, de quel sentiment êtes-vous ? Il me paroît, répondit ce jeune prince, que le voleur est le plus généreux : je ne conçois pas comment il a pu résister aux charmes de la dame & se défendre surtout de la voler. Les diamans dont elle étoit parée, devoient puissamment tenter son avarice, & il est étonnant qu'il ait été capable de

remporter sur lui une si grande victoire. Prince, lui répliqua le cadi en le regardant fixement, vous admirez trop le pouvoir que le voleur a eu sur lui, pour que je ne vous soupçonne point d'avoir pris les pierreries du feu roi votre père. Vous venez de vous découvrir. Avouez-le, seigneur, qu'une mauvaise honte ne vous retienne pas; si vous avez été assez foible pour céder à un mouvement d'avarice, vous pouvez expier votre foiblesse en l'avouant. Le prince rougit à ce discours, & confessa la vérité.

La sultane de Perse ne raconta point inutilement cette histoire. Les mauvaises conséquences qu'elle en tira, ébranlèrent Hafikin, & elle acheva de le déterminer par ce discours : Seigneur, vous êtes plus près de votre dernier jour que vous ne pensez. Votre fils, ce méchant fils dont vos visirs vous font prolonger la vie par leur dangereuse éloquence, vous plongera dès demain peut-être un poignard dans le cœur. Hélas! ajouta-t-elle, que deviendrai-je si vous périssez? Mais que dis-je, que deviendrai-je? Je me soucie peu de ma vie, je ne crains que la mort de mon roi, d'un mari que j'aime uniquement. En disant cela, elle se mit à pleurer, & ses grimaces firent une si vive impression sur l'empereur, qu'il s'écria tout attendri : Essuyez vos pleurs, belle sultane;

je ne pardonnerai plus à mon fils ; il n'eſt que trop coupable, puiſqu'il fait couler vos larmes. Allons nous repoſer, & ſoyez perſuadée que demain, dès que le mouton blanc aura chaſſé le mouton noir juſqu'au fond de la terre d'occident, je ferai trancher la tête à notre ennemi commun.

L'empereur en effet ſe leva le jour ſuivant dans la réſolution de contenter la reine. Il s'aſſit ſur ſon trône & ordonna au bourreau de lui amener le prince. Le neuvième viſir ne manqua pas de s'avancer pour demander la vie de Nourgehan ; mais le roi lui impoſa ſilence, & lui dit en colère : Viſir, il eſt inutile que vous me parliez en faveur de mon fils, ſa mort eſt réſolue. Alors le viſir tira de ſa poche un papier plié, & le préſentant à l'empereur : Du moins, ſire, reprit-il, que votre majeſté ſe faſſe lire ce papier, & qu'elle voie ce qu'il contient, vous ferez enſuite ce que vous jugerez à propos. Hafikin prit lui-même le papier, le déplia & lut ces paroles : *O roi ſage & toujours heureux, je me ſuis fait une étude particulière de l'aſtrologie ; j'ai tiré l'horoſcope du prince : j'ai trouvé qu'il doit être quarante jours dans un extrême péril. Gardez-vous de le faire mourir avant qu'ils ſoient écoulés.* Tous les autres viſirs joignirent leurs prières à cet

avis. O roi, dirent-ils, pour l'amour de dieu, attendez que les quarante jours soient passés, vous vous saurez bon gré d'avoir eu cette patience. Oui, sans doute, ajouta le neuvième visir, si le roi veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui a quelque conformité avec celle de Nourgehan; & sa majesté conviendra que la patience triomphe de tous les malheurs. Hé bien, visir, dit le roi, contez-nous donc cette histoire. Alors le neuvième visir la commença de cette sorte :

HISTOIRE

Du prince de Carizme & de la princesse de Georgie.

UN roi de Carizme qui n'avoit point d'enfans, faisoit sans cesse au ciel des vœux & des sacrifices pour en obtenir. Dieu très-haut accepta ses sacrifices, & lui donna un fils plus beau que le jour. Il en célébra la naissance par de superbes fêtes. Il donna des gouvernemens de villes aux uns, des pensions aux autres; tous ses peuples se ressentirent de sa joie. Il n'oublia pas d'assembler tous les astrologues qui se trouvèrent en ses états. Il leur ordonna de

tirer l'horoscope du prince; mais leurs observations ne furent pas fort agréables au roi : car ils lui annoncèrent que son fils étoit menacé d'une infinité de malheurs jusqu'à l'âge de trente ans; & que dieu seul savoit les infortunes qui devoient lui arriver.

Cette prédiction diminua bien la joie du roi. Il en eut une vive douleur. Néanmoins, comme s'il eût voulu luter contre les astres, il fit élever son fils sous ses yeux, prit toutes les précautions imaginables pour le préserver de tout accident, & on y réussit pendant plusieurs années. Le prince en avoit déjà quinze, que nulle mauvaise aventure n'avoit encore confirmé son horoscope. Néanmoins, comme on s'oppose vainement à sa destinée, il arriva un jour que s'étant avancé à cheval jusqu'au rivage de la mer, il eut envie de se promener sur l'eau; il fit préparer une barque dans laquelle il entra avec quarante personnes de sa suite. A peine furent-ils en pleine mer, qu'un pirate européen vint les attaquer; ils firent quelque résistance, mais le corsaire fut le plus fort, il se rendit maître de la barque, & les mena tous à l'île des samsars où il les vendit.

Les samsars étoient des antropophages monstrueux, qui avoient des corps d'hommes avec des têtes de chiens. Ils enfermèrent le prince

de Carizme & ſes officiers dans une maiſon où pendant pluſieurs ſemaines ils les nourrirent d'amandes & de raiſins ſecs. Ils en conduiſoient un tous les jours dans les cuiſines de leur roi. Là, ils le mettoient en pièces, & en faiſoient des ragoûts que ſa majeſté ſamſarde trouvoit excellens.

Quand les quarante officiers eurent été mangés, le prince de Carizme que l'on avoit réſervé pour le dernier, comme le morceau le plus friand, attendoit qu'on le traitât de la même manière. Dans cette cruelle attente, il dit en lui-même : Je ſais bien que je ne puis éviter la mort ; mais pourquoi faut-il que je me laiſſe lâchement égorger ? ne vaut-il pas mieux que je vende cher ma vie? Oui, je veux me défendre. Mon déſeſpoir ſera du moins funeſte à quelques-uns de ces monſtres altérés du ſang des hommes.

Il étoit dans cette réſolution, lorſqu'il vit entrer les ſamſars. Il ſe laiſſa conduire ſans réſiſtance dans les cuiſines du roi ; mais ſitôt qu'il y fut, & qu'il apperçut ſur une table le grand couteau dont on devoit ſe ſervir pour lui couper la gorge, il fit un effort, rompit les liens qui tenoient ſes mains attachées, ſe jeta bruſquement ſur le couteau & en frappa les ſamſars qui l'avoient amené ; il les tua l'un après

l'autre. Il se mit ensuite à la porte des cuisines, & tous ceux qui osèrent s'approcher de lui, tombèrent sous ses coups. Tout le palais fut bientôt en rumeur ; il retentit de cris & de hurlemens.

Quand le roi en fut la cause, il parut étonné qu'un homme seul pût résister à tant de monde. Il alla lui-même le trouver : O jeune homme, lui dit-il, j'admire ton courage, je te donne la vie. Ne combats plus contre mes sujets dont le nombre enfin t'accableroit. Dis-moi de qui tu as reçu le jour ? Sire, répondit le prince, je suis fils du roi de Carizme. Les actions de valeur que tu viens de faire, reprit le roi de l'île, prouvent assez la noblesse de ton origine. Ne crains plus rien, ma cour ne sera désormais pour toi qu'un séjour agréable ; tu vas devenir le plus heureux des hommes, puisque je te choisis pour mon gendre. Je veux que tu épouses tout-à-l'heure la princesse ma fille ; c'est une aimable personne. Tous les princes de ma cour en sont éperduement amoureux ; mais je te trouve plus digne d'elle. Seigneur, repartit le prince peu charmé de la proposition, votre majesté me fait trop d'honneur. Il me semble qu'un prince samsard conviendroit mieux que moi à la princesse. Non, non, dit le roi d'un ton brusque, je prétens que tu l'épouses, je

le souhaite ; cesse de t'opposer à mon envie, autrement tu pourrois t'en repentir.

Le prince de Carizme jugeant bien que s'il n'acceptoit pas ce parti, le roi des samsars, irrité de ses refus, ne manqueroit pas de le faire mourir, consentit enfin à ce mariage. Il épousa donc la princesse ; elle avoit la plus belle tête de chien qu'il y eût dans l'île. Toutefois il ne pouvoit s'y accoutumer, & il avoit pour elle une aversion parfaite ; plus elle lui faisoit de caresses, plus il la trouvoit horrible. Cette répugnance du prince auroit pu avoir de fâcheuses suites ; mais l'ange de la mort les prévint en s'approchant du lit de la princesse qui mourut peu de jours après son mariage.

Le prince se réjouissoit en lui-même de se voir délivré d'une femme si affreuse, lorsqu'il apprit que l'on avoit coutume en cette île, ainsi que dans celle de Serendib, d'enterrer le mari vivant avec la femme morte, & la femme vivante avec le mari mort : on lui dit que les rois étoient soumis comme les autres à cette terrible loi : que les samsars y étoient si accoutumés, qu'ils voyoient sans peine arriver le jour de leurs funérailles ; que même ce jour-là paroissoit plutôt un jour de réjouissance que de tristesse, puisque les hommes & les femmes qui assistoient à un enterrement, y dansoient &

y chantoient des chanſons plus propres à inſpirer la joie que la pitié.

Cette nouvelle cauſa au prince de Carizme une douleur inconcevable ; cependant il lui fallut céder à la néceſſité. On le mit comme ſa femme dans une bière découverte avec un pain & une cruche d'eau, & on les porta tous deux à l'endroit où l'on devoit les enterrer. C'étoit un vaſte & profond ſouterrain que l'on avoit creuſé exprès dans la campagne. D'abord, on y fit deſcendre la princeſſe avec une corde. Enſuite toutes les perſonnes qui accompagnoient le convoi, ſe partagèrent en deux troupes pour danſer & chanter. Les amans ſe rangèrent d'un côté avec leurs maîtreſſes, & de l'autre, les gens nouvellement mariés. Les premiers ſe tenant par la main, danſoient en rond, tandis qu'au milieu d'eux, un amant chantoit ces vers perſiens (1) ;

Tek Aaſcheq.

(1) *Indgea Zendgir hay ouſchak*
Sel ſali hayon la yamout
Vvaĉta ké mara ſériſchtey pak
Bénikyâhh averd-yek pout
End averim la ſalaounak
Ta bema reſed almaout
Ve ez terſi hhantſi bibak
Bé maſchouq defn Schevim by quout.

Ici

Ici les chaînes des amans
Sont des chaînes éternelles ;
Lorſque l'ange d'hymen nous attache à nos belles,
Nous leur jurons de leur être fidelles
Juſqu'à nos derniers momens :
De peur de trahir nos ſermens,
Nous nous enterrons avec elles.

Les nouveaux mariés danſoient deux à deux, c'eſt-à-dire, le mari avec ſa femme, & chaque femme tour-à-tour chantoit ces vers (1) ;

Si nous voulons ne craindre pas,
Mon cher époux, vous mon trépas ;
Ni moi le vôtre,
Aimons-nous toujours conſtamment ;
Mais aimons-nous ſi tendrement,
Que nous ne puiſſions pas ſurvivre l'un à l'autre.

Après toutes ces danſes & ces chanſons, à quoi le prince de Carizme ne prit pas grand

---

Neu arous.

(1) *Gher mikhahi ké neterſim*
Dganana merghi herdoura
Der aſchqui Hemiſchè darim
Der ſabr ou *Ilebat para*
Yek digherra corbon ſchevim
Ve mourden yek Zemonara.

plaisir, on le fit descendre de même que sa femme dans le souterrain dont on ferma aussitôt l'ouverture avec une grosse pierre. Dès qu'il se vit dans cet effroyable abîme, il s'écria : O mon dieu ! en quel état permettez-vous que je sois réduit ? Est-ce-là le sort que vous réservez à un prince qui a toujours fidèlement suivi les préceptes de l'alcoran ? Ne m'avez-vous accordé aux vœux du roi mon père, que pour me livrer ensuite à la mort la plus cruelle ? En achevant ces mots, il se prit à pleurer amèrement.

Quoique sans espérance de sortir de ce lieu fatal, il ne laissa pas, dès qu'il se sentit à terre, de se lever de son cercueil & de marcher à tâtons le long d'un mur qu'il rencontra. Il n'avoit pas fait cent pas, lorsque ses yeux furent tout-à-coup frappés de l'éclat d'une lumière qu'il apperçut au-devant de lui. Il précipite aussitôt ses pas, & il étoit déjà si près de cette lumière, qu'il remarqua que c'étoit une femme qui tenoit une bougie à la main.

Il continua de s'avancer, mais la femme entendant le bruit qu'il faisoit en marchant, souffla sa bougie. O ciel ! dit alors le prince, me ferois-je abusé ? N'ai-je pas vu effectivement de la lumière ? Seroit-ce un fantôme de mon esprit troublé ? c'est sans doute une illusion.

Ah, prince infortuné ! perds pour jamais l'espérance de revoir le soleil. Te voilà descendu dans la nuit éternelle avant le tems marqué par la nature. O roi de Carizme ! malheureux auteur de ma naissance, cesse d'attendre mon retour. Hélas ! ton fils ne sera point l'appui & la consolation de ta vieillesse, il va périr ici de la manière la plus cruelle.

Comme il prononçoit ces dernières paroles, il entendit une voix qui lui dit : Consolez-vous, prince, puisque vous êtes fils du roi de Carizme, vous ne finirez point ici vos jours, je vais vous sauver, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de m'épouser. Madame, répondit le prince, c'est sans doute une rigoureuse destinée que d'être enterré tout vif à quinze ans ; mais j'aime mieux en subir toute la rigueur, que de vous faire cette promesse si vous ressemblez à feu ma femme. Si vous avez comme elle une tête de chien, il me sera impossible de vous aimer. Je ne suis pas samsarde, répliqua la dame, d'ailleurs, je n'ai que quatorze ans, & je ne crois pas que mon visage vous fasse peur. En disant cela, elle se servit d'une mêche qu'elle avoit pour allumer sa bougie, & fit briller aux yeux du prince un visage dont la beauté le surprit.

Que de charmes ! s'écria-t-il avec transport,

rien n'eſt comparable à ce que je vois. Mais, de grâce, madame, apprenez-moi qui vous êtes; il faut que vous ſoyez une fée, puiſque vous m'avez dit que vous pouvez me tirer de cet abîme. Non, ſeigneur, dit la jeune dame, je ne ſuis point fée, je ſuis fille du roi de Géorgie, & l'on m'appelle Dilaram (1). Je vous conterai mon hiſtoire une autre fois. Je me contenterai de vous dire à préſent, qu'ayant été jetée par une tempête dans cette île fatale, je fus obligée pour éviter la mort, d'épouſer un ſeigneur ſamſard. Il mourut hier après une longue maladie; l'on m'enterra ſelon la coutume, avec un pain & une cruche d'eau. Mais avant mon enterrement, je cachai ſous ma robe un tchacmac (2), de la mêche & de la bougie. D'abord que je fus deſcendue dans ce ſouterrain, & que je m'apperçus que l'on en avoit fermé l'ouverture, je ſortis de mon cercueil; j'allumai de la bougie, je n'avois point tout l'effroi dont j'aurois dû être ſaiſie dans ce lieu plein d'horreur : le ciel qui vouloit me conſerver, m'inſpiroit une confiance à laquelle je livrois mon cœur ſans ſavoir pourquoi. Je ſuivis un chemin aſſez étroit qui parut devant moi,

(1) Le repos du cœur.
(2) Fuſil à faire du feu.

autant pour m'éloigner de mille affreux objets qui bleſſoient ma vue, que pour voir ſi je ne trouverois point quelque ſortie. A peine avois-je fait cent pas, que j'apperçus quelque choſe de blanc; c'étoit, ſeigneur, cette groſſe pierre de marbre qui ſe préſente à nos yeux. Je m'en approchai, & je fus dans le dernier étonnement, lorſque je remarquai une inſcription où mon nom étoit marqué. Venez, prince, ajouta Dilaram, venez lire cette inſcription, elle ne vous cauſera pas moins de ſurpriſe qu'à moi. En achevant ces mots, elle donna ſa bougie au prince qui s'approcha de la pierre ſur laquelle il lut ces paroles : *Quand le prince Carizme & la princeſſe de Géorgie ſeront ici, qu'ils lèvent la pierre & qu'ils deſcendent l'eſcalier qui eſt au-deſſous.*

Et comment, dit le prince, pourrons-nous lever cette groſſe pierre ? il faudroit plus de cent hommes pour en venir à bout. Seigneur, dit la princeſſe, ne laiſſons pas d'y faire nos efforts. Quelque ſage ſe mêle de nos affaires, & j'ai un preſſentiment que nous nous tirerons d'ici. Le prince rendit la bougie à Dilaram & ſe mit en devoir de lever la pierre ; mais il n'eut pas beſoin d'y employer toute ſa force, car dès qu'il l'eut touchée, elle ſe leva d'elle-même, & il parut un eſcalier deſſous. Ils

descendirent aussitôt tous deux dans un autre souterrain, où ils entrèrent dans une longue allée qui s'étendoit jusqu'à une grotte percée au pié d'une montagne. Ils sortirent par cet endroit, & se trouvèrent sur le bord d'un fleuve. Ils se mirent en prière comme bons musulmans qu'ils étoient; & après avoir rendu à dieu les grâces qu'ils lui devoient, ils apperçurent au bord du fleuve, une petite barque qu'ils n'avoient point remarquée auparavant. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût un nouveau miracle que la bonté divine venoit d'opérer pour eux: cela redoubla la joie qu'ils avoient de revoir le jour, & quoique la barque fût sans rames & sans matelots, ils ne laissèrent pas d'y entrer avec confiance. Cette barque, dit le prince, est sans doute gouvernée par un ange tutélaire, qui aura soin de nous conduire dans quelque lieu habité. Suivons le cours du fleuve, & ne craignons rien.

Ils s'abandonnèrent au courant, dont la rapidité s'augmentoit à mesure qu'ils avançoient; car la rivière se rétrécissoit insensiblement pour passer entre deux montagnes dont les cimes formoient en s'unissant une voûte d'une étendue immense, & si obscure, que l'on ne voyoit ni ciel ni terre. La barque fut entraînée sous cette voûte avec tant de violence,

que le prince & la princeſſe ſe crurent perdus. Ils commencèrent à craindre que le ciel ne prît pas autant de ſoin de leurs vies qu'ils ſe l'étoient imaginés. Effectivement, tantôt ils étoient portés juſqu'au haut de la voûte, & tantôt ils ſembloient deſcendre dans des abîmes. Ils n'épargnèrent point les prières en cette occaſion, & elles furent exaucées. La barque ſortit enfin de deſſous la voûte, & le fleuve la pouſſa ſur le rivage.

Ils mirent auſſitôt pié à terre, & reprenant courage, ils regardoient de tous côtés dans la campagne pour voir s'ils ne découvriroient point quelque maiſon où ils puſſent aller demander des rafraîchiſſemens. Ils apperçurent ſur le penchant d'une montagne, un grand dôme qui reſſembloit à celui que l'on appelle coubbay-khiramant (1). Ils tournèrent leurs pas vers ce dôme, & lorſqu'ils s'en furent approchés, ils virent qu'il étoit au milieu d'un palais magnifique, ſur la porte duquel il y avoit pluſieurs figures hiéroglyfiques cabaliſtiques avec cette inſcription arabe : *O toi qui ſouhaites d'entrer dans ce riche palais, apprens que tu n'y entreras point ſi tu n'immoles devant la porte un animal de huit piés.*

(1) Où les turcs croyent qu'Adam eſt enterré.

Me voilà trompée dans mon attente, dit la princeſſe Dilaram ; je croyois bien que j'aurois le plaiſir de voir le dedans de ce palais. Madame, dit le prince, j'étois touché de la même curioſité ; mais il eſt impoſſible de la ſatisfaire ; nous ferons d'inutiles efforts pour ouvrir la porte. Ces figures que nous voyons deſſus, forment un taliſman qui nous empêchera d'en venir à bout. Hé bien, reprit la princeſſe de Géorgie, aſſeyons-nous ſur ce gazon pour nous repoſer un moment & ſonger au parti que nous avons à prendre. Ma princeſſe, répliqua le prince de Carizme, contez-moi plutôt votre hiſtoire, j'ai une extreme impatience de l'entendre.

Je vais vous la dire en peu de mots, ſeigneur, repartit Dilaram. Le roi de Géorgie, mon père, me faiſoit élever dans ſon palais avec tout le ſoin dont peut être capable un père qui aime tendrement ſes enfans. Un jeune prince de notre maiſon, qui avoit la liberté de me voir quelquefois, conçut pour moi des ſentimens trop vifs pour ſon repos. Il m'aimoit, & je commençois à répondre à ſon amour, lorſque le grand-viſir d'un roi voiſin arriva dans la cour de Géorgie & vint me demander en mariage pour ſon maître. Mon père à qui le parti parut avantageux, m'accorda ſans peine ; il fallut me diſpoſer à partir avec le viſir. Le

jeune prince mon amant fut si affligé de mon départ, qu'il mourut de douleur en me disant adieu. Je pleurai sa mort d'une manière à faire croire à tout le monde que je ne l'avois point haï pendant sa vie. Néanmoins, comme j'avois la réputation d'aimer beaucoup mon père, on fut la duppe de mes larmes, & l'on me crut plus tendre fille que je n'étois. Cependant je partis avec le visir. Nous nous embarquâmes dans un petit vaisseau pour passer un bras de mer qu'il falloit traverser. Il s'éleva tout-à-coup une tempête si furieuse, que nos matelots ne sachant plus que faire, abandonnèrent le bâtiment à la merci des flots, qui nous jetèrent dans l'île des samsards.

Ces monstres accoururent sur la côte au bruit de notre arrivée, & se saisirent de tout l'équipage. Je ne puis achever le reste sans horreur. Ils mangèrent le visir & toutes les personnes qui nous accompagnoient. Pour moi, je plûs à un vieux seigneur samsard, qui me dit que si je voulois l'épouser, j'éviterois le même traitement que je ne pouvois fuir sans cela. Je vous avouerai franchement que j'eus tant de peur d'être mangée, que j'aimai mieux me résoudre à être sa femme, quoique sa tête de chien me fît frémir toutes les fois que je la regardois. Deux jours après notre mariage, il

tomba malade. Sa maladie a duré long-tems ; mais enfin hier la mort.... Le prince de Carizme, interrompit brusquement la princesse en cet endroit, parce qu'il vit courir sur elle une tarantule (1). Attendez, madame, s'écria-t-il, je vois une tarantule sur votre robe. A ces mots, Dilaram qui savoit combien les tarantules sont dangereuses, poussa un cri perçant. Elle se leva avec précipation, & secoua sa robe. La tarantule tomba, le prince mit le pié dessus & l'écrasa.

A peine l'eut-il tuée, qu'ils entendirent un grand bruit du côté du palais dont ils virent tout-à-coup la porte s'ouvrir d'elle-même. Frappés de ce prodige, ils se regardèrent l'un l'autre avec une extrême surprise. Ils jugèrent qu'il falloit que la tarantule eût huit piés, & que ce fût l'animal dont l'inscription marquoit le sacrifice. Ravis de cette aventure, ils se levèrent pour aller au château ; ils entrèrent d'abord dans un grand jardin où il leur sembla qu'il y avoit des arbres de toutes les espèces qui se trouvent dans le monde. Les branches de ces arbres, paroissoient chargées de fruits mûrs ; mais lorsque le prince pressé par la faim,

(1) C'est une araignée qui a huit piés, & dont la piqûre est mortelle.

s'avança pour en cueillir, il s'apperçut qu'ils étoient d'or. Au milieu du jardin, il couloit un ruiſſeau dont l'onde pure & tranſparante, laiſſoit voir au fond une infinité de pierres précieuſes.

Après qu'ils eurent donné au jardin toute l'attention qu'il méritoit, ils marchèrent vers le dôme qui avoit attiré leurs regards en deſcendant de la barque. Il étoit tout de criſtal de roche; ils le traversèrent, & ſans rencontrer perſonne, ils paſsèrent pluſieurs chambres où l'or, les diamans & les rubis, brilloient de toutes parts. Enfin, ils arrivèrent à une porte d'argent qu'ils ouvrirent. Ils entrèrent dans un cabinet ſuperbe, où ils trouvèrent ſur un ſofa un vieillard qui avoit ſur la tête une couronne d'émeraudes. On lui voyoit une barbe blanche qui traînoit à terre; mais elle n'étoit compoſée que de ſix longs poils éloignés les uns des autres, & il avoit pour mouſtache trois poils de chaque côté, qui venoient par-deſſous le menton ſe réunir à la barbe; outre cela, les ongles de ſes mains avoient pour le moins une aulne de long.

Ce vénérable perſonnage jeta les yeux ſur le prince & ſur la princeſſe : O jeunes gens, leur dit-il, qui êtes-vous ? Seigneur, lui répondit le prince, je ſuis fils du prince de Carizme, &

cette belle princeſſe doit le jour au roi de Géorgie. Nous vous conterons nos aventures quand il vous plaira. Je ſuis perſuadé que vous aurez pitié de nous, & je me flatte que vous ſerez aſſez généreux pour nous accorder un aſyle. Oui, prince, repartit le vieillard, je vous le donne; ſoyez l'un & l'autre les bien venus. Puiſque vous êtes enfans de rois, & que vous avez été aſſez heureux pour vous introduire dans ce palais, il ne tiendra qu'à vous de partager mes plaiſirs. Demeurez ici avec moi, vous y jouirez d'un bonheur éternel. La mort qui fait ſentir ſon pouvoir à tous les autres hommes, vous reſpectera. J'ai été autrefois roi de la Chine. La longueur de mes ongles vous fait voir ma vieilleſſe; une révolution arrivée dans mes états, m'obligea de m'en éloigner. Je vins dans ce déſert; j'y fis bâtir ce palais par pluſieurs génies, à qui, comme caballiſte, j'ai droit de commander. Il y a déjà mille ans que j'y ſuis, & je me propoſe d'y vivre éternellement; car je poſsède le ſecret de la pierre philoſophale, & par conſéquent je ſuis immortel. Je vous ferai part de ce merveilleux ſecret, quand vous aurez paſſé quelques dixaines d'années avec moi. Mon diſcours vous ſurprend, ajouta-t-il; ce que je vous dis toutefois eſt véritable. Un homme qui ſait faire la pierre

philosophale, ne sauroit mourir de mort naturelle. Il peut, je l'avoue, être assassiné; son secret ne peut le garantir d'une mort violente; mais pour en éviter l'occasion, il n'a qu'à se retirer dans un souterrain, ou faire bâtir dans un désert un palais semblable à celui-ci. J'y suis en sûreté; l'audace & l'envie ne peuvent rien entreprendre contre moi. Le talisman que vous avez remarqué sur la porte, est composé de manière que les voleurs & les méchans ne sauroient entrer ici, quand ils immoleroient mille animaux de huit piés. Il faut que celui qui tue un pareil animal, soit un homme de bien, autrement la porte ne s'ouvre point.

Après que le vieux roi de la Chine eut achevé ces paroles, il offrit son amitié au prince & à la princesse, qui résolurent de demeurer avec lui dans ce palais. Il leur demanda ensuite s'ils n'avoient pas besoin de se rafraîchir, & dès qu'ils lui eurent répondu qu'oui, il leur montra du doigt, deux fontaines qui couloient dans deux grandes cuves d'or. L'une étoit d'un vin délicieux, & l'autre d'un lait admirable, qui se congelant en tombant, devenoit une espèce de blanc-manger exquis. Le vieux roi appela trois génies & leur ordonna de servir. Ils dressèrent aussitôt une table à trois couverts, & mirent dessus, trois plats d'or pleins de lait

caillé. Le prince de Carizme & la princeſſe de Géorgie en mangèrent avec beaucoup d'appétit, & de tems en tems les génies leur préſentoient du vin dans des taſſes de criſtal. Pour le vieux roi, qui ne pouvoit ſe ſervir de ſes mains à cauſe de la longueur exceſſive de ſes ongles, il ne faiſoit qu'ouvrir la bouche, & un génie lui donnoit à boire & à manger comme à un enfant.

Sur la fin du repas, ce bon vieux roi les pria de lui raconter leur hiſtoire. Ce qu'ils firent autant par inclination que par droit d'hoſpitalité. Après qu'ils eurent achevé le récit de leurs aventures, il prit la parole & leur dit : Conſolez-vous l'un & l'autre de vos malheurs paſſés. Vous êtes jeunes, vous êtes aimables, vous pouvez en vous donnant une foi mutuelle, vous faire ici la plus agréable deſtinée. Le prince & la princeſſe qui s'étoient déjà juré un éternel amour, renouvelèrent leurs ſermens, & ſe marièrent devant ſa majeſté chinoiſe, qu'ils prirent à témoin de leur engagement.

Ces tendres époux auroient voulu conſacrer tous leurs momens à l'amour; mais par complaiſance pour le vieux roi, ils paſſoient une partie du jour à l'entretenir, ou plutôt à écouter toutes les hiſtoires de ſon tems, qu'il ne ſe laſſoit point de leur raconter. Cependant, la princeſſe devint groſſe, & accoucha de deux

petits princes à visage de lune. Elle les nourrit elle-même de son lait, & lorsqu'ils furent capables de recevoir des instructions, un génie leur apprit une infinité de choses curieuses. Ils avoient déjà six ans, quand la princesse leur mère, dit au prince son mari : Mon cher seigneur, il faut que je vous l'avoue, je commence à m'ennuyer dans ce palais. C'est vainement qu'il offre à mes yeux mille objets merveilleux, la nécessité d'y demeurer toujours, m'en ravit tous les charmes. Le roi de la Chine a beau nous assurer que nous ne mourrons jamais, cette assurance ne me touche que foiblement. Son secret n'empêche point de vieillir, & c'est plutôt un malheur qu'un bonheur de vivre accablé de vieillesse. D'ailleurs, je voudrois bien revoir mon père, si la douleur de m'avoir perdu ne lui a point ôté la vie. Ma princesse, répondit le prince, dans cette immortalité que l'on nous a promise, je n'ai point envisagé d'autre plaisir, que celui de pouvoir vous aimer éternellement. Le ciel m'est témoin que j'ai aussi une extrême envie de revoir le roi mon père, dont le souvenir m'arrache souvent des larmes ; mais quel chemin prendrons-nous pour aller en Géorgie ? Seigneur, répliqua la princesse, notre barque est encore sur le rivage où les flots l'ont jetée. Confions-lui notre

ſort une ſeconde fois ; ſuivons le fleuve, il nous conduira dans quelque lieu où nous trouverons peut-être une occaſion de nous rendre à la cour de mon père où dans les états du vôtre. J'y conſens, madame, repartit le prince, je ne cherche qu'à vous plaire. Sortons de ce palais, puiſque vous vous y ennuyez. Embarquons-nous avec les princes nos fils. Mais, hélas ! quelle affliction notre départ va cauſer au roi de la Chine ! Il nous aime comme ſes enfans; il croit que nous ne le quitterons point: il ſera inconſolable ſi nous l'abandonnons. Allons lui parler, dit la princeſſe; diſſimulons, & pour ménager ſon déſeſpoir, faiſons-lui croire que ce n'eſt pas pour jamais que nous voulons nous éloigner de lui.

Après cet entretien, ils ſe rendirent auprès du vieux roi; ils lui repréſentèrent qu'ils avoient un ſi preſſant déſir de revoir leurs parens, qu'ils n'y pouvoient réſiſter; qu'ils le prioient de conſentir qu'ils retournaſſent en leur patrie, l'aſſurant qu'ils reviendroient le trouver dans quelques années. A ce diſcours, le roi ſe prit à pleurer. O mes enfans ! s'écria-t-il, je vais donc vous perdre. Hélas ! je ne vous reverrai plus. Seigneur, dit le prince, laiſſez-nous ſuivre les mouvemens que le ſang nous inſpire; quand nous les aurons ſatisfaits, nous reviendrons dans cette

cette solitude y jouir avec vous des douceurs de l'immortalité. La princesse lui dit la même chose ; mais ils eurent beau l'assurer de leur retour, comme il possédoit la science de Mekachefa, il lisoit dans le fond de leurs cœurs & savoit bien qu'ils n'avoient pas dessein de lui tenir parole. La douleur de se voir prêt à perdre des personnes qu'il aimoit avec une extrême tendresse, lui rendit la vie insupportable. Il appela l'ange de la mort qu'il écartoit de lui depuis tant de siècles par les secrets de son art, & renonçant aux soins qu'il avoit accoutumé de prendre pour perpétuer ses jours, il se laissa mourir. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que ses génies l'enlevèrent. Le palais disparut ensuite tout-à-coup, & le prince, sa femme & ses enfans se trouvèrent au milieu de la campagne. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en faisant réflexion qu'ils étoient cause de la mort du vieux roi ; mais leur douleur cédant aux flatteuses idées que leur inspiroit l'espérance de revoir leurs parens, ils ne s'occupèrent plus que de leur départ. Ils cueillirent quelques fruits, que, malgré la stérilité du terroir, la nature favorable sembloit avoir produits exprès pour eux dans ce désert. Ils les portèrent dans leur barque qui étoit attachée à un piquet, & dans le même état où ils l'avoient laissée. Ils

la détachèrent, y entrèrent tous quatre & suivirent le cours du fleuve, qui alloit à un quart de lieue de-là se décharger dans la mer.

Un corsaire qui croisoit à l'embouchure de ce fleuve, découvrit la barque, la joignit & cria au prince de se rendre s'il vouloit éviter la mort. Le prince étoit sans armes, que pouvoit-il faire contre un grand nombre d'hommes armés ? Au lieu de se défendre inutilement, il se mit entre les mains du corsaire en le conjurant par ce qu'il y a de plus sacré, de ne point ôter l'honneur à sa femme ni la vie à ses enfans. Le pirate, après les avoir reçus sur son bord, cingla vers une île où il fit jeter le prince de Carizme ; ensuite il reprit le large emmenant avec lui la princesse & ses deux fils.

Il n'est pas possible de dire quelle fut l'affliction du prince & de Dilaram, de se voir ainsi séparés. Ils frappèrent l'air de mille cris. C'étoit une chose digne de compassion. Tant que le prince put appercevoir le vaisseau, il ne cessa d'apostropher le corsaire. Ah, méchant ! lui dit-il, ne crois pas que dieu laisse ton crime impuni. En quelqu'endroit du monde que tu ailles te cacher, tu n'échapperas point au châtiment que te prépare sa justice. Ensuite, s'adressant au ciel : O vous ! poursuivit-il, vous qui m'avez toujours protégé, juste ciel, m'avez-

vous abandonné? Avez-vous pu permettre que l'on m'enlevât ma femme & mes enfans? Hélas! si vous ne faites pas un nouveau miracle pour me rendre des objets si chers, j'aurai plus sujet de me plaindre que de me louer de vos faveurs passées. Pourquoi m'avez-vous sauvé de tant de périls? Attendiez-vous pour me faire mourir que j'eusse toutes les alarmes d'un père & d'un époux? Pendant qu'il tenoit de semblables discours, il vit venir à lui une troupe de gens qui lui parurent assez singuliers. Ils avoient le corps comme celui des autres hommes, mais ils étoient sans tête; ils avoient une large bouche à la poitrine & un œil à chaque épaule. Ces monstres se saisirent de lui & le menèrent à leur roi. Sire, lui dirent-ils, voici un étranger de fort mauvaise mine que nous avons rencontré sur la côte. Il pourroit bien être un espion de nos ennemis. Hé bien, répondit le roi, que l'on prépare un bûcher & qu'on l'y jette après que je l'aurai interrogé. O jeune homme, continua-t-il en se tournant vers le prince, qui es-tu? d'où viens-tu? & qui t'amène en cette île? Le prince ne lui cacha point sa naissance, & lui fit un long détail de ses aventures. Le roi les admira & lui dit: Prince, je vois bien que le ciel prend un soin particulier de vos jours. Quand les étranges événe-

mens que vous m'avez racontés, ne me le prouveroient pas, les mouvemens de pitié qu'il m'inſpire pour vous, ne me laiſſent aucun lieu d'en douter. Je cède à ces mouvemens. Oui, vous vivrez, je vous donne un aſyle en ma cour, & je me flatte que vous ne me ſerez pas inutile dans la guerre que j'ai contre le roi d'une île voiſine. Je vais vous en dire la cauſe. Lui & ſes ſujets ne ſont pas des hommes ſans tête comme nous; ils ont des têtes d'oiſeaux, & quand ils parlent, leur voix reſſemble tellement à celle des oiſeaux, que dès qu'il en arrive quelqu'un dans notre île, nous le prenons pour un oiſeau de rivière, & nous le mangeons. Cela déplaît à leur roi, qui pour s'en venger, équippe de tems en tems une flotte, & vient faire des deſcentes ici. Il en a déjà fait pluſieurs qui ne lui ont pas réuſſi. Cependant il ne perd pas l'eſpérance de nous exterminer tous, & de notre côté, nous eſpérons auſſi le manger avec ſes ſujets.

Voilà l'état de mes affaires, pourſuivit le roi de l'île des hommes ſans tête. Nous nous tenons ſur nos gardes de peur de ſurpriſe, & juſqu'ici nous avons toujours eu l'avantage ſur nos ennemis. Le prince de Carizme offrit le ſecours de ſon bras au roi, qui le fit général de ſon armée. Ce jeune capitaine ne tarda

guère à exercer cet emploi & à montrer qu'il n'en étoit pas indigne. Il parut bientôt sur la côte un grand nombre de vaisseaux. C'étoit le roi de l'île des hommes à tête d'oiseau, qui venoit avec la meilleure partie de ses sujets faire une nouvelle descente. Le prince de Carizme lui donna le tems de débarquer la moitié de ses troupes, puis les chargeant brusquement avec les siennes, il les mit en désordre & les contraignit de rentrer dans leurs vaisseaux. On en tua beaucoup, il s'en noya une grande quantité, & le roi à tête d'oiseau fut obligé de se retirer avec le reste.

Jamais l'armée du roi des hommes sans tête, n'avoit remporté une si belle victoire. Le prince en eut tout l'honneur, & les soldats avouèrent qu'ils n'avoient point encore été si bien conduits, & que nul de leurs généraux, même des plus consommés, n'avoit fait paroître tant de suffisance. Ces louanges flattèrent ce jeune capitaine, qui pour les mieux mériter, proposa au roi d'équiper une flotte à son tour, & d'aller porter la terreur chez son ennemi. Le roi goûta cet avis; il fit construire cent vaisseaux, les équippa; & cette formidable flotte prit la route de l'île des hommes à tête d'oiseau, sous le commandement du prince de Carizme.

Il fit sa descente la nuit, rangea sans bruit

ſes gens en bataille, & à la pointe du jour, il s'avança vers la ville où il ſurprit les habitans qui ne s'attendoient pas à cette irruption. Il tua tous ceux qui osèrent lui réſiſter. Il fit le roi priſonnier avec toute ſa cour, & s'en retourna triomphant dans l'île des hommes ſans tête. Il y fut reçu aux acclamations du peuple qui y étoit reſté. On fit des réjouiſſances qui durèrent un mois. On diſtribua les priſonniers aux habitans, qui les mangèrent à toutes les ſauces (1) qu'on a coutume de manger les oiſeaux de rivière. Le roi vaincu n'évita pas même ce genre de mort; on le ſervit dans un feſtin à toute la famille royale de l'île des hommes ſans tête.

Après cette expédition, qui terminoit abſolument la guerre, le prince de Carizme commença à mener une vie oiſive. Il demeura neuf ans à la cour du roi ſans tête, qui le prit ſi fort en amitié, qu'il lui dit un jour : Prince, je ſuis vieux, & je n'ai point d'enfant mâle, je veux vous laiſſer ma couronne, à condition que vous la partagerez avec la princeſſe ma fille. Quoique vous ayez une figure fort extraordinaire & fort ridicule, je veux bien que vous ſoyez mon gendre. Le prince éluda ce diſcours

(1) Voyez le Cuiſinier turc, écrit en vers perſiens par Bouishhaq Halladge.

fort adroitement ; mais le roi y revenoit toujours, & s'appercevant que le prince avoit de l'averſion pour ce mariage, il reprit la parole, & changeant de ton : Prince, lui dit-il, il vous ſied bien de refuſer l'honneur que je veux vous faire ; ſavez-vous que tous les ſervices que vous m'avez rendus, ne vous empêcheront pas d'éprouver mon reſſentiment, ſi vous balancez davantage à m'obéir. C'eſt à vous d'y penſer ; il faut que vous épouſiez demain ma fille, ou que je vous faſſe couper cette boule qui tourne ſans ceſſe entre vos épaules, & qui fait un fort vilain effet.

Ces paroles furent prononcées d'un air qui fit connoître au prince qu'il falloit qu'il ſe réſolût à épouſer la princeſſe ou à mourir. Dans cette cruelle conjoncture, il s'écria triſtement : Aſtre fatal ſous lequel je ſuis né, n'épuiſerai-je donc jamais ta malignité ? Ce n'eſt pas aſſez d'avoir eu une femme qui avoit une tête de chien, il faut encore que je m'aſſocie à un autre monſtre : ô Dilaram ! charmante Dilaram, dont le ſouvenir me cauſe une douleur que le tems ne ſauroit affoiblir, comment un prince qui conſerve chèrement votre image dans ſon cœur, pourra-t-il vivre avec une femme qui a des yeux égarés aux épaules ; & à la poitrine, une bouche plus propre à dévorer un mari qu'à

recevoir ſes baiſers ! Malgré ſa répugnance, il ne laiſſa pas toutefois de ſe déterminer à ce mariage, qui fut célébré avec toute la pompe qui convenoit à la naiſſance des deux perſonnes qui s'uniſſoient.

La première nuit des noces, on mena le prince dans un appartement où l'on avoit déjà conduit la princeſſe, & on les y laiſſa ſeuls. D'abord elle s'approcha de lui. Il en frémit d'horreur ; il crut qu'entraînée par ſon tempérament & autoriſée par le nom de femme, elle venoit échauffer ſes tranſports languiſſans ; mais elle lui tint un diſcours qui lui rendit ſa tranquillité en le tirant de cette erreur. Je ſais bien, ſeigneur, lui dit-elle, qu'un homme tel que vous doit haïr une femme qui me reſſemble. Je juge de vos ſentimens par les miens. J'ai pour vous autant d'averſion que vous en pouvez avoir pour moi. Nous nous regardons tous deux comme des monſtres, & nous nous trouvons à plaindre d'avoir été réduits à nous lier l'un à l'autre ; vous, pour éviter la mort ; & moi pour obéir au roi mon père. Je vous dirai toutefois que ſi vous voulez en homme délicat renoncer aux droits d'époux, je pourrai faire votre bonheur. Ah ! madame, répondit le prince, j'y renonce de tout mon cœur, puiſque vous exigez de moi ce ſacrifice ; mais de grâce, comment pour-

rez-vous me rendre heureux? Apprenez, reprit-elle, que j'aime un génie à qui j'ai inſpiré une paſſion violente. Dès qu'il ſaura que mon pere m'a mariée, il ne manquera pas de me venir enlever. Je le prierai de vous tranſporter dans votre pays; & je ne doute point que, charmé du reſpect que vous aurez eu pour moi, il ne faſſe tout ce que vous ſouhaiterez. Hé bien, belle princeſſe, repartit le prince de Carizmé, enchanté de l'eſpérance qu'on lui donnoit, j'y conſens, je cède à votre heureux génie tous les tréſors que l'hymen me deſtinoit. Je lui en abandonne volontiers la poſſeſſion. En achevant ces mots, il ſe coucha ſur un ſofa où il s'endormit & la princeſſe en fit autant.

Pendant qu'ils dormoient tous deux, le génie qui aimoit la dame, parut, les prit entre ſes bras & les enleva l'un & l'autre. Il s'arrêta dans une île peu éloignée des hommes ſans tête, où il mit le prince ſur un lit de gazon, enſuite il emporta la princeſſe dans un ſouterrain qu'il avoit fait exprès pour elle. Le prince à ſon réveil fut ſurpris de ſe trouver dans une île inconnue. Il jugea bien que durant ſon ſommeil le génie amant de la princeſſe ſans tête, l'avoit tranſporté là; mais il lui ſembloit que ce génie n'étoit pas auſſi reconnoiſſant qu'elle lui avoit dit qu'il ſeroit, puiſqu'au lieu de le porter dans

ſon pays, il l'expoſoit dans une île habitée peut-être par des gens auſſi méchans que les ſamſars. Il étoit agité de tout ce que cette penſée a de mortifiant, lorſqu'il découvrit ſur le bord de la mer un vieil homme qui paroiſſoit faire l'ablution. Il ſe leva promptement, & courut à lui pour lui demander s'il étoit muſulman. Oui je le ſuis, répondit le vieillard; & vous jeune homme, qui êtes-vous? je juge à votre air noble que vous n'êtes pas un homme du commun. Vous ne vous trompez pas dans votre jugement, repartit le prince, puiſque je ſuis fils de roi. Et quel roi eſt votre pere, dit le vieillard? ouvrez-moi votre cœur. Je jure par notre grand prophête qu'il n'y a point d'artifice en mes paroles; je ſuis plus diſpoſé à vous ſervir qu'à vous nuire: parlez ſans déguiſement. Puiſque vous ſouhaitez de ſavoir mon nom, répliqua le prince, je vous dirai que je me nomme le prince de Carizme. O dieu! interrompit le vieillard, ſeroit-il bien poſſible que vous fuſſiez ce malheureux prince qui fut enlevé par un corſaire européen. Qui a pu vous inſtruire de cet événement, reprit le prince? Je ne dois pas l'ignorer, ſeigneur, répondit le vieillard; je ſuis né dans les états du roi votre père. Vous voyez un des aſtrologues qui tirèrent votre horoſcope; & pour vous apprendre des choſes

qui vous regardent, je vous dirai que le roi conçut tant de chagrin de votre enlèvement, qu'il en mourut peu de jours après. Le peuple dont il étoit les délices, le pleura long-tems, & désespérant de vous revoir jamais, il plaça sur le trône un prince de votre sang. Ce nouveau monarque assembla les astrologues. Il nous ordonna de consulter les astres sur son règne. Nous fîmes des prédictions qui lui déplurent Il s'en prit à nous des malheurs dont le ciel le menaçoit, il résolut de nous faire tous mourir ; mais nous découvrîmes sa résolution par les secrets de notre art, nous abandonnâmes notre patrie, & chacun se retira dans le lieu du monde qu'il voulut choisir. J'ai parcouru plusieurs endroits de la terre, & je me suis enfin arrêté dans cette île, qui est gouvernée par une si bonne reine, qu'il n'y a pas de peuple si heureux que ses sujets.

Tandis que l'astrologue parloit ainsi, le prince de Carizme pleuroit amèrement. La nouvelle de la mort de son père lui causoit une affliction si vive, que le vieillard fut obligé d'interrompre son discours pour le consoler. Seigneur, lui dit-il, si je vous ai appris de tristes nouvelles, j'en ai aussi de très-agréables à vous annoncer. Je me souviens encore de toutes nos observations. Le ciel vous promet un heureux

deſtin après trente ans. Vous en avez trente & un, & par conſéquent tous vos malheurs ſont paſſés. Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire chez le grand-viſir qui eſt un homme vertueux. Il vous préſentera à la reine qui vous fera l'accueil que vous méritez, dès qu'elle ſera inſtruite de votre condition. Le prince & l'aſtrologue ſe rendirent tous deux chez le viſir, qui ne fut pas plutôt informé du nom du prince, que donnant toutes les marques d'un étonnement extraordinaire, il s'écria : O mon dieu, c'eſt à vous ſeul qu'il appartient de faire ces miracles ! Venez, ſeigneur, pourſuivit-il en s'adreſſant au prince de Carizme : allons trouver la reine ; vous connoîtrez la cauſe de ma ſurpriſe. En diſant cela il le mena au palais, & lorſqu'ils furent dans l'appartement de la reine, il le pria d'attendre un moment, en lui diſant, qu'il étoit bon de prévenir cette princeſſe, & de la diſpoſer à recevoir un prince de ſa condition. Le viſir fut aſſez long-tems avec la reine qui parut enfin dans la chambre où étoit le prince. Elle l'enviſagea & le reconnut. O ſeigneur ! lui dit-elle, en lui tendant les bras, eſt-il une joie pareille à celle que j'ai de vous revoir ? Le prince la regardant à ſon tour & démêlant dans ſes traits ceux de ſa chère Dilaram, il lui répondit tout tranſporté d'étonnement, d'amour

& de joie : O ma princeſſe, eſt-il poſſible que je vous retrouve ! Quelques malheurs que le ciel m'ait fait éprouver, j'avoue que ſes bontés ſurpaſſent mes rigueurs, puiſqu'il vous rend à ma tendreſſe.

Ils s'embraſsèrent tous deux à pluſieurs repriſes avec un ſaiſiſſement qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer. Enſuite le prince demanda des nouvelles de ſes enfans. Vous les verrez bientôt, ſeigneur, lui répondit la princeſſe, ils vont revenir de la chaſſe où ils ſont allés. Eh comment êtes-vous devenue reine de cette île, madame, dit le prince ? Je vais ſatisfaire votre curioſité, repartit Dilaram, voici de quelle manière je ſuis montée à ce trône que je quitterai dès demain pour vous ſuivre, ſi mes peuples ne conſentent pas que j'en partage avec vous la poſſeſſion.

Dès que le corſaire qui nous prit vous eut laiſſé dans une île, il ſe remit en mer comme vous ſavez ; mais nous n'eûmes pas fait ſix lieues qu'il ſurvint une tempête effroyable, qui malgré l'art & les efforts des matelots pouſſa notre vaiſſeau contre les rochers de cette côte, avec tant d'impétuoſité, qu'il ſe briſa en mille pièces. Quelques matelots gagnèrent le rivage en nageant, le reſte périt avec le pirate en voulant faire la même choſe. Pour moi, ſans prier le

ciel de me conſerver une vie que je trouvois ſi malheureuſe, j'embraſſai mes fils pour mourir avec eux ; & déjà les flots commençoient à nous engloutir, lorſque pluſieurs perſonnes de cette île qui avoient vu de loin notre naufrage & qui s'étoient jetées dans des barques pour venir à notre ſecours, arrivèrent heureuſement. Ils nous tirèrent de l'eau à demi noyés ; & remarquant que nous reſpirions encore, ils nous portèrent dans leurs maiſons où ils achevèrent de nous rendre la vie.

Le roi de l'île informé du naufrage, nous voulut voir par curioſité. C'étoit un homme de quatre-vingt-dix ans ; un prince autant aimé de ſes ſujets qu'il méritoit de l'être. Je ne lui déguiſai rien, je lui appris ma condition, & lui contai mon hiſtoire. Il fut touché de mes infortunes, & il accompagna de ſes pleurs les larmes que je ne pus m'empêcher de répandre en quelques endroits de mon récit. Enfin, après m'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, il prit la parole & me dit : Ma fille, il faut ſoutenir les malheurs avec fermeté. Ce ſont des épreuves où le ciel met notre vertu. Quand nous ſouffrons patiemment, il fait preſque toujours ſuccéder des plaiſirs à nos peines. Demeurez auprès de moi : j'aurai ſoin de vous & des princes vos enfans. En effet, s'ils euſſent été ſes

propres fils, il n'auroit pas eu pour eux plus d'amitié ; & on ne peut rien ajouter à la conſidération, aux déférences qu'il avoit pour moi. Il ne ſe contentoit pas de me combler d'honneurs ; il me conſultoit ſur la conduite de ſon état ; il me faiſoit entrer dans ſon conſeil, & pour vous apprendre juſqu'à quel point il étoit prévenu en ma faveur, il relevoit avec de grands éloges, toutes les choſes que je diſois, pour peu qu'elles paruſſent raiſonnables. Je paſſai cinq ans de cette ſorte, au bout deſquels il me dit un jour : Princeſſe, il eſt tems de vous découvrir un deſſein que j'ai formé. Je veux que vous occupiez mon trône après ma mort, & pour vous l'aſſurer il faut que je vous épouſe. Tous mes peuples charmés de vos vertus, applaudiront à mon choix & me ſauront bon gré de vous avoir fait mon héritière. L'intérêt de mes fils m'obligea de conſentir à ce mariage qui ſe fit au grand contentement de mes peuples. Ils ne témoignèrent pas moins de joie & de ſatisfaction, lorſqu'après ſon trépas qui ſuivit de fort près notre hymenée, ils apprirent que par ſon teſtament il leur ordonnoit de me reconnoître pour leur ſouveraine. Depuis ce tems-là je règne ſur eux ; & j'oſe dire que je fais mon unique étude de les rendre heureux.

Comme la reine achevoit ces derniers mots,

elle vit revenir de la chaſſe les deux princes ſes fils. Venez, princes, leur cria-t-elle, venez embraſſer votre père que le ciel a conſervé. La voix du ſang qui ſe fit entendre en eux ne leur permit pas de douter de ce miracle. Ils coururent au prince de Carizme qui leur tendit les bras, & les baiſa aux yeux l'un après l'autre. Quand ces quatre perſonnes agitées des plus tendres mouvemens de la nature, ſe furent donné mille marques de tendreſſe & de joie, le grand-viſir, par ordre de la reine, aſſembla tout le peuple, lui raconta l'hiſtoire du prince de Carizme, & l'exhorta enſuite à reconnoître ce prince pour ſon ſouverain. Le peuple y conſentit unanimement & proclama roi le prince de Carizme, qui régna long-tems dans cette île avec ſa chère princeſſe de Géorgie, d'une manière que leur règne fut appelé le règne heureux.

J'ai rapporté cette hiſtoire, ſire, continua le neuvième viſir de l'empereur de Perſe, pour montrer à votre majeſté que les enfans des rois ſont ſoumis comme les autres au malheur de leur étoile. Tandis qu'un aſtre malin verſe ſur nous ſes influences, l'or entre nos mains ſe changeroit en terre noire, & ſi nous prenions de la thériaque, elle ſe tourneroit en poiſon. Le prince Nourgehan eſt dans ce cas infortuné, il a tout

à

à craindre, tout lui devient contraire, ſon propre père eſt devenu ſon ennemi. Ayez donc pitié de lui, ſire, & gardez-vous de le faire mourir avant la fin d'un tems qui lui eſt ſi funeſte. Le récit de cette hiſtoire, & ſur-tout l'application qu'en fit le viſir, frappa l'empereur, qui malgré la parole qu'il avoit donnée à la reine, différa le trépas du prince. Le ſoir la ſultane lui en fit des reproches. Madame, lui dit Hafikin, je n'ai pu m'en défendre. Un de mes viſirs, qui eſt un habile aſtrologue, m'a ce matin aſſuré que ſi je faiſois ôter la vie à mon fils, je m'en repentirois indubitablement. Hé, ſeigneur, interrompit la reine, quelle frivole crainte vous a retenu? Le péril où eſt Nourgehan n'eſt pas un effet de la fatalité de ſon étoile; c'eſt le ſeul ouvrage de ſes vices & de ſon mauvais naturel. Le ciel, pour punir les pères, leur donne quelquefois des enfans vicieux, comme il en donna un jadis à un certain ſultan dont je vais vous conter l'hiſtoire:

HISTOIRE

Des trois Princes obtenus du ciel.

IL y avoit autrefois dans le palais du monde un sultan qui possédoit une très-belle femme. Ils s'aimoient tous deux tendrement, & il ne leur manquoit que des enfans pour être parfaitement heureux ; mais quoiqu'ils fussent jeunes l'un & l'autre, ils n'en pouvoient avoir. Le sultan en étoit fort affligé. Il envoya chercher un derviche qui passoit pour un saint personnage dans le pays, & dont effectivement les prières étoient toujours exaucées. O derviche, lui dit-il, je suis au désespoir de n'avoir point d'enfans. Priez dieu très-haut qu'il ait la bonté de me donner un prince. O roi, répondit le derviche, il est nécessaire pour cela que votre majesté envoye un présent au couvent de mes confrères, afin que nous fassions des prières à dieu pour l'accomplissement de vos désirs. Dieu est un roi libéral qui vous accordera un fils.

Le sultan avoit un bélier gras qu'il aimoit beaucoup à cause qu'il sortoit toujours victorieux des combats de béliers qui faisoient souvent le divertissement de sa majesté. Il fit con-

duire cet animal au couvent des derviches avec plusieurs charges de ris & de beurre. Ces pieux abdals tuèrent le bélier, le mirent en pièces & le firent bouillir avec le ris & le beurre. Quand ce ragoût fut en état d'être servi, ils en envoyèrent un plat au sultan en lui recommandant de manger de la pitance des derviches dans l'intention d'avoir un fils. Ensuite ils commencèrent tous à donner sur cette galimafrée comme à l'envi l'un de l'autre. Après le repas ils dansèrent la danse extatique (1), appelée semaa; & dans leur enthousiasme ils demandèrent à dieu un prince pour le sultan. Ils dirent une oraison pour cet effet, & par la toute-puissance divine la sultane devint enceinte cette même nuit. Elle accoucha neuf mois après d'un garçon qui effaçoit la beauté du soleil. Le roi fit des réjouissances extraordinaires pour la naissance de ce fils. Il assembla ses peuples, & leur distri-

(1) Les derviches s'imaginant être pleins de l'amour divin, s'assemblent dans une salle fort parée, où il y a une chaire à prêcher, dans laquelle est un jeune homme qui lit des vers sur l'amour divin. Ils se mettent à tourner jusqu'à ce que la tête leur tourne & qu'ils tombent à terre. Etant ainsi tombés, ils croyent être en extase & voir Mahomet qui leur parle : étant revenus à eux, ils débitent cela comme des révélations auxquelles le peuple incrédule ajoute foi.

bua une infinité de largeſſes. Il prit le petit prince, & pour le combler de bénédictions, il le mit dans la robe du chef des derviches, dont il accabla de bienfaits le couvent.

Quelques années après, le roi s'entretenant avec ce vénérable perſonnage, lui dit : O derviche, je ſouhaiterois que vous fiſſiez la même prière à dieu, & que vous lui demandaſſiez pour moi encore un petit prince. Sire, répondit l'abdal, les grâces du très-haut ſont abondantes, c'eſt à nous à les demander & à lui à nous les accorder ſi bon lui ſemble pour ſa gloire ; mais il faut donner un nouveau préſent aux pauvres derviches. Le ſultan leur envoya le plus beau cheval de ſes écuries. Ils le mangèrent, dansèrent, prièrent comme la première fois ; la reine devint groſſe, & au bout de neuf mois accoucha d'un prince ſemblable à la lune. Le roi ne fit pas moins de réjouiſſances pour ce fils que pour l'autre, ni de moindres aumônes aux abdals.

Dans la ſuite le ſultan pria le derviche de demander à dieu un troiſième prince. Sire, lui répondit l'abdal, notre affaire eſt de prier le ſeigneur, & la ſienne de nous donner ce que nous lui demandons ; mais il faut encore un préſent aux pauvres derviches. Le ſultan leur envoya un beau mulet, ils le vendirent, & de

l'argent qu'ils en tirèrent ils achetèrent des provisions. Ils firent bonne chère, & prièrent dieu d'accorder au roi un troisième fils. Leur prière fut exaucée, la sultane conçut, & mit au monde neuf mois après un prince qui ne cédoit point aux autres en beauté.

Lorsque les trois princes furent devenus grands, les deux premiers se montrèrent très-vertueux; mais le dernier faisoit paroître mille mauvaises qualités & signaloit chaque jour de sa vie par quelque nouveau crime. Il mépriſoit les remontrances de son précepteur, & les menaces de son père qui étoit vivement affligé d'avoir un pareil fils.

Un jour le sultan dit au derviche : Plût à dieu que vous n'eussiez pas fait des prières pour me procurer un fils si méchant ! O roi, lui répondit l'abdal, c'est la faute de votre majesté. C'est elle qui est cause que le troisième prince est d'un si méchant caractère. Et comment cela, reprit le roi ? Sire, repartit le derviche, vous avez donné pour votre fils aîné un bélier qui est un animal noble & courageux, & pour le second, un cheval qui est une bête d'un naturel doux & qui sert à porter les hommes sur la terre : ces présens ont été agréables à dieu qui vous a donné en récompense deux enfans pleins de vertus ; mais vous lui avez offert pour votre

troisième fils un mulet, le plus vil & le plus vicieux de tous les animaux ; & pour vous punir de lui avoir fait un si mépriſable ſacrifice, il vous a envoyé un prince si différent des autres. Celui qui ſeme de l'orge, n'en ſauroit moiſſonner du froment. Telle fut la réponſe que fit l'abdal au ſultan, qui ne fut point en repos non plus que ſes ſujets, juſqu'à ce qu'il eût fait mourir ſon fils.

Cette hiſtoire, ſeigneur, pourſuivit la reine Canzade, vous prouve clairement que le ciel étoit en colère lorſqu'il vous a donné le prince Nourgehan. Vous ne ſerez point tranquille que vous ne vous ſoyez défait d'un ſi méchant fils. Elle ajouta tant de diſcours à celui-là, que l'empereur lui promit encore de faire couper la tête au prince, mais le lendemain matin le dixième viſir lui fit changer de réſolution en lui racontant l'hiſtoire ſuivante :

HISTOIRE

D'un Roi, d'un Sofi & d'un Chirurgien.

UN ancien roi de Tartarie sortit un jour de son palais, pour aller hors de la ville prendre le plaisir de la promenade avec ses béys. Il rencontra sur son chemin un abdal qui disoit à haute voix : Celui qui me donnera cent dinares, je lui donnerai un bon conseil. Le roi s'arrêta devant lui pour le considérer, & lui dit : O abdal, quel est donc ce bon conseil que tu offres pour cent dinares ? Sire, lui répondit l'abdal, vous n'aurez pas plutôt ordonné que l'on me compte cette somme, que je vous le dirai. Le roi la lui fit donner, & s'attendoit pour son argent à entendre quelque chose d'extraordinaire, lorsque le derviche lui dit : Sire, voici mon conseil : *Ne commencez jamais une chose, que vous n'en ayez envisagé la fin.*

Tous les béys & les autres personnes qui étoient à la suite du roi, firent un éclat de rire à ces paroles. Il faut avouer, disoit l'un, que cet abdal fait des maximes bien nouvelles. Il n'a pas tort, disoit l'autre, de se faire payer d'avance. Le roi voyant que tout le monde se

moquoit du derviche, prit la parole : Vous n'avez pas raison de rire, dit-il, du conseil que vient de me donner ce bon abdal : quoique personne n'ignore que quand nous formons une entreprise, nous devions la méditer & bien considérer quel en sera l'événement ; néanmoins faute de pratiquer cela, on s'engage tous les jours dans de mauvaises affaires. Pour moi, je fais beaucoup de cas du conseil du derviche ; je m'en veux souvenir sans cesse, & pour l'avoir toujours devant les yeux, j'ordonne qu'on l'écrive en lettres d'or sur toutes les portes de mon palais, sur les murs, sur mes meubles, & qu'on le grave sur toute ma vaisselle. Ce qui fut effectivement exécuté.

Peu de tems après cette aventure, un grand seigneur de la cour, poussé plutôt par l'ambition que par aucun sujet qu'il eût de se plaindre du roi, résolut d'ôter à ce prince la couronne & la vie. Pour y parvenir, il trouva moyen d'avoir une lancette empoisonnée, & s'adressant au chirurgien du roi : Si tu veux, lui dit-il, saigner le roi avec cette lancette, voilà dix mille écus que je te donne dès-à-présent. Sitôt que tu auras fait le coup, le trône est à moi. Je sais par quel chemin j'y puis monter, & je te promets que quand je régnerai, je te ferai mon grand-visir, & que tu partage-

ras avec moi le pouvoir souverain. Le chirurgien ébloui de la proposition du grand seigneur, l'accepta sans balancer. Il reçut les écus d'or & mit la lancette dans son turban pour s'en servir à la première occasion.

Elle se présenta bientôt. Le roi eut besoin d'une saignée. On appele le chirurgien. Il vient & commence à lier le bras du roi, devant qui l'on met un bassin pour recevoir le sang. Le chirurgien tire de son turban la lancette funeste ; mais dans le tems qu'il se dispose à piquer le roi, il jete par hasard la vue sur le bassin & y lit ces mots qui étoient gravés dessus : *Ne commencez jamais une chose, que vous n'en ayez envisagé la fin.* Il tomba aussitôt dans une profonde rêverie, & dit en lui-même : Si je saigne le roi avec cette lancette, il mourra. S'il meurt, on ne manquera pas de m'arrêter & de me faire perdre la vie dans d'horribles tourmens. Quand je serai mort, à quoi me serviront les écus d'or que j'ai reçus ? Frappé de ces réflexions, il remet dans son turban la lancette empoisonnée, & en tire une autre de sa poche. Le roi qui l'observe, lui demande pourquoi il change de lancette. Sire, lui répondit le chirurgien, c'est que la pointe de la première n'est pas bonne. Montre-la moi, lui dit le prince, je la veux voir. Le chirurgien alors demeure

interdit & troublé : Que m'annonce ton trouble, s'écria le roi ? Ton embarras couvre quelque myſtère, découvre-m'en la cauſe, ou tu périras tout-à-l'heure. Le chirurgien intimidé par ces menaces, ſe jeta aux genoux du roi, en lui diſant : Sire, ſi votre majeſté veut me faire grâce, je vais lui avouer la vérité : Hé bien, parle, répliqua le roi, je te pardonne tout, ſi tu ne me caches rien. Le chirurgien lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre le grand ſeigneur & lui, & confeſſa que le roi devoit la vie aux paroles qui étoient gravées ſur le baſſin.

Le roi ordonna ſur le champ à ſes gardes d'aller arrêter le grand ſeigneur, & puis ſe tournant vers ſes béys : Hé bien, leur dit-il, trouvez-vous préſentement que vous aviez raiſon de vous moquer du derviche ? Je commande qu'on le cherche par-tout & qu'on me l'amène. Un conſeil qui ſauve la vie aux rois, ne peut être aſſez payé.

AVIS AU LECTEUR.

L'intérêt qui règne dans ces Contes, fait regretter que la traduction n'en ait pas été continuée. Nous les donnons tels qu'ils ont paru dans l'origine, & nous ſommes perſuadés que leur imperfection n'auroit pas été une raiſon pour en priver le Public.

LES VOYAGES
DE ZULMA
DANS LE PAYS DES FÉES.

LES VOYAGES
DE NUMA
DANS LE PAYS DES RÊVES

AVERTISSEMENT.

DEUX dames d'une haute considération, & que le respect qui leur est dû m'empêche de nommer ici, me confièrent il y a quelques années, un manuscrit qui avoit pour titre : *Les Voyages de Zulma*. Je crus reconnoître au soin qu'elles prirent de me dépayser sur l'auteur de l'ouvrage, qu'elles pourroient bien y avoir quelque part ; je crus le reconnoître encore davantage à je ne sais quelle négligence, ou plutôt à une noble simplicité qui y étoit répandue, & dont l'effet est sûrement plus aimable qu'une exactitude scrupuleuse. Je ne fus chargé que de voir si les règles de la grammaire françoise n'y étoient point blessées ; si dans les maximes qui s'y rencontrent, il n'y avoit rien contre la morale ; s'il ne s'y trouvoit point de contradictions entre les incidens. Un de mes amis à qui je communiquai le manuscrit, & qui malheureusement alors travailloit en société à un livre périodique, jugea par ma complaisance à le lui avoir laissé quelque tems entre les mains, qu'il pouvoit sans

s'exposer à aucun reproche de ma part, faire passer successivement dans l'espèce de journal dont il étoit chargé, des morceaux qui lui ayant plû infiniment, ne pouvoient manquer de faire la même impression sur le public. Je lui ai passé cette infidélité en faveur des sentimens qui nous unissoient depuis long-tems, & la mort de l'une de ces dames respectables, dont je viens de parler, étant survenue, je me suis trouvé par-là en possession du manuscrit, & j'ai cru que ce seroit faire au public un larcin plus sérieux que celui qui m'a été fait, si je lui dérobois une production aussi ingénieuse, & qui même a été la source où l'un de nos auteurs n'a pas dédaigné de prendre le sujet d'un divertissement qui a amusé la cour & la ville. C'est sur ce principe, que l'ouvrage a été livré à une édition plus exacte que ce qui en a été donné à reprises & subrepticement : non-seulement il ne doit être regardé que comme le fruit d'une imagination brillante, mais comme le délassement d'un esprit juste & raisonnable, dont tous les sentimens sont aussi purs que la diction.

*

LES VOYAGES

DE

ZULMA.

UN marchand de Bagdad, nommé Zarucma, retiré du commerce par les pertes qu'il y avoit faites & le mauvais état où elles avoient mis ſes affaires, après avoir fait l'ablution & la prière du matin, appela ſon fils & lui dit: Zulma, voici le tems où je dois vous faire part de votre deſtinée; vous ſavez déjà que je n'ai point d'autres enfans que vous & votre ſœur Zulima; mais vous ne ſavez pas encore ce qui m'oblige & vous auſſi à vivre dans une auſtère retraite, pendant que les autres marchands de Bagdad & leurs enfans vivent dans l'abondance & dans les plaiſirs; je vais vous l'apprendre.

J'ai été ſi malheureux dans les entrepriſes que j'ai faites, que non-ſeulement je n'ai rien

acquis, mais que le bien que j'ai eu de mon père, qui étoit riche, ne s'est pas trouvé suffisant pour payer mes dettes & me laisser de quoi vivre selon mon état : j'avois épousé votre mère par amour ; elle s'appeloit Zulima, comme votre sœur ; elle mourut de chagrin de l'état de mes affaires ; vous n'aviez alors qu'un an ; depuis sa perte, j'ai vécu dans la retraite où vous me voyez, & je vous ai fait vivre de même ; je n'ai cependant rien oublié, mon fils, pour votre éducation, & si ma pauvreté m'a servi quelquefois de prétexte pour vous retenir & vous empêcher d'imiter les jeunes gens de votre âge, je ne me suis servi d'aucune raison pour me dispenser de vous donner les maîtres qui vous étoient nécessaires pour orner votre esprit & former votre corps ; grâces à dieu, mes soins ont réussi ; j'ai lieu de me flatter que votre destinée sera plus brillante que la mienne.

Après la mort de votre mère, mon affliction, jointe à mes malheurs, me tint enfermé chez moi pendant un tems considérable.

L'un des ministres de notre religion (homme d'un profond savoir & d'une réputation au-dessus de celle des autres, qui avoit toujours eu de l'amitié pour moi) vint à ma maison pour me parler. On lui refusa ma porte, comme

on

on faiſoit à tout autre par mon ordre, mais il voulut me voir, & prit un ton ſi haut, que mon eſclave le laiſſa entrer. Il vint juſqu'à ma chambre ſans trouver d'obſtacle; je n'avois d'eſclaves alors que celui qui lui avoit ouvert; vous étiez, mes enfans, encore l'un & l'autre en nourrice.

Il me dit en arrivant: Ne ſoyez point fâché, Zarucma, de me voir; je ne viens ici que pour vous procurer de la conſolation & du bonheur, ſi vous étiez aſſez ſage pour m'écouter & me croire. Le rang que vous avez ici, lui répondis-je, & le reſpect que j'ai toujours eu pour vous, doivent vous faire juger de mon attention & de ma docilité, quelque choſe qu'il vous plaiſe de me dire.

Zarucma, continua-t-il, mettez-vous ſur ce ſofa auprès de moi, & ſuivez exactement ce que je vais vous dire: ne ſongez plus au trafic, vous avez été malheureux, & vous le ſeriez encore.

Quel conſeil me donnez-vous, lui répartis-je? mes dettes excèdent mon bien; & ſi mes créanciers me voient long-tems dans le deſſein de ne rien faire, ils le ſaiſiront. Ils ne me laiſſent en repos que parce qu'ils me croient encore trop affligé pour ſonger à mes affaires; ils eſpèrent que je pourrai les rétablir avec le peu

de bien qui me reste, quand je serai en état de travailler : de plus, j'ai des enfans pour lesquels j'ai une extrême tendresse, & auxquels je ne pourrai donner d'éducation, si je me tiens dans l'inaction pendant que je suis encore jeune. Que vos enfans ne vous inquiètent point, me dit-il, ils seront plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici ; mais vous serez à l'avenir plus heureux qu'eux, si vous suivez mes conseils.

Ayez donc la bonté, lui dis-je, de me les donner, & je vous jure que je les suivrai aveuglément.

Vendez votre bien, Zarucma, continua-t-il, ou l'abandonnez à vos créanciers, j'aurai soin de vous donner tout ce qui sera nécessaire pour vivre en sage : j'aurai soin aussi de l'éducation de vos enfans, à condition qu'ils demeureront dans une retraite pareille à la vôtre, jusqu'à ce que je vous permette de laisser aller votre fils sous sa conduite, & que je puisse établir votre fille.

Ma tendresse pour vous, mon fils, m'obligea de le presser sur le secret de votre destinée : il s'ouvrit enfin à moi, il déchira le voile qui couvre les divers événemens dont votre vie doit être mêlée, & il me quitta après m'avoir donné des livres.

Au bout de quelque tems, je fus assez heu-

reux pour prendre un goût très-vif pour les sciences; & je fis tant de progrès dans celles dont mes livres & lui m'ont ouvert le chemin, que s'il m'étoit permis, mon fils, de vous parler là-dessus, vous n'auriez pas de peine à croire que je suis le plus heureux de tous les hommes.

Il me vint revoir hier comme à son ordinaire, & me dit : Il est tems, Zarucma, que vous vous sépariez de votre fils : vous savez à quoi la sagesse suprême & sa bonne éducation l'ont destiné; vous le savez, dis-je, aussi-bien que moi; mais il lui falloit ma permission & à vous aussi pour le faire sortir de Bagdad. Demain, après votre prière, parlez à votre fils; il faut le préparer au voyage qu'il doit faire & à vous quitter; vous irez ensuite à Bassora avec lui, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour son voyage : je me charge de Zulima, nous l'établirons à votre retour.

Voilà, mon fils, ce qui m'oblige à vous parler pour la première fois de mes affaires & de ce qui vous regarde : je partirai demain avec vous, à la même heure, après notre prière; je vous conduirai à Bassora, & vous ne saurez à quoi vous êtes destiné, que lorsque vous serez embarqué.

Zulma s'attendoit si peu à ce que son père lui venoit de dire, qu'il n'eut pas un mot à lui

répondre; & lorsqu'il le vit sortir de sa maison pour la première fois depuis qu'il avoit l'âge de connoissance, son étonnement redoubla encore. Il fit une infinité de réflexions toutes différentes; son premier mouvement fut d'être bien aise de voyager, quoiqu'il ne sût pas où il alloit. C'est toujours sortir de cette maison, disoit-il en lui-même; quoique le respect que j'ai pour mon père & pour mes maîtres, m'ait empêché de me révolter contre la sévérité avec laquelle j'ai été retenu, je n'ai pas laissé d'en ressentir beaucoup de chagrin, je vais au moins avoir ma liberté.

Il passoit ensuite à d'autres réflexions: il croyoit quelquefois que son pere, à qui il ne connoissoit en effet aucun bien, vouloit se défaire de lui: mais il étoit si bien né, qu'il chassoit ces dernières pensées; il étoit même fâché de les avoir eues: il crut ensuite qu'il vouloit éprouver son amitié, & qu'il falloit lui désobéir au moins en apparence.

Il étoit dans cette résolution, lorsque Zarucma arriva quelque tems avant la prière du soir. Il dit à son fils en l'embrassant: Je suis plus content que je ne suis fâché des réflexions que vous avez faites depuis que je vous ai appris votre départ; mais ne croyez pas que je veuille me défaire de vous, mon fils, ni éprouver votre

tendreſſe : vous voyez bien, puiſque je ſais ſi poſitivement ce que vous penſez, que tout ce que je vous ai dit n'eſt pas ſans myſtère, & que même il ne vous eſt pas poſſible, quand vous le voudriez, de réſiſter à mes volontés ; je ne puis douter de votre amitié, & quoique vous ne m'ayez pas rendu juſtice, je vous la rends, mon fils ; un jeune homme doit ſentir le premier moment de ſa liberté : il eſt naturel, par la connoiſſance que vous avez de mes affaires, que vous ayez ſoupçonné moins de vérité dans ce que je vous ai dit, que de ménagement pour vous apprendre ma réſolution ſans vous flatter.

Zulma ne put être en doute que ſon pere ſût tout ce qu'il avoit penſé ; mais il étoit encore ſi loin d'imaginer par où il le pouvoit ſavoir, qu'il crut que ce n'étoit que de ſimples conjectures que l'âge & l'expérience lui avoient fait tirer fort juſtes ſur les ſentimens ordinaires de la jeuneſſe.

Zarucma fut triſte tout le ſoir, quoiqu'il n'eût pas ſujet de l'être par ſes connoiſſances & celles de ſon ami ; il ne devoit pas regarder le départ de Zulma comme un malheur pour lui, mais il le quittoit & il l'aimoit. Quelque élevé que ſoit un homme au-deſſus de la condition humaine, il lui en reſte toujours quelque choſe.

Le lendemain, après la prière du matin, Zarucma, qui s'étoit pourvu de chameaux & de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage, mena Zulima à ſon ami pour la lui confier, & ſon fils pour lui dire adieu : ils partirent enſuite pour Baſſora ; ils y arrivèrent ſans aucune aventure digne d'être récitée. Les diſcours de Zarucma à ſon fils furent ſans doute admirables, mais je n'ai pas prétendu faire ici un livre de morale ; mon intention n'eſt que de réciter des faits auſſi ſurprenans que véritables.

Le père & le fils arrivés à Baſſora, Zarucma alla dans le port pour parler à celui que ſon ami & ſon ſavoir lui avoient marqué être deſtiné pour conduire ſon fils. Le capitaine ſourit, & l'appelant par ſon nom, lui dit : Amenez-moi demain Zulma, je ſais ce que j'en dois faire.

Après la prière, Zarucma dit à ſon fils de le ſuivre ; il le mena au patron & le laiſſa ſans vouloir lui parler ni lui dire adieu : Zulma ſe trouva par ſon ſaiſiſſement hors d'état de pouvoir rien dire à ſon père ; & dans le même moment que Zarucma fut ſorti, le vaiſſeau mit à la voile, & il le perdit de vue.

Zulma fut quelque tems comme une perſonne qui a perdu connoiſſance ; & lorſqu'il fut revenu de cette eſpèce de léthargie, où le cha-

grin d'avoir quitté son père l'avoit mis, il s'approcha du patron; il fut surpris de l'entendre parler une langue qu'il n'entendoit point, & de n'en être point entendu. Me suis-je trompé, disoit-il; ne parloit-il pas la même langue que moi? Il voulut s'adresser à quelques autres personnes de l'équipage, mais il trouva par-tout la même difficulté, & il ne put se faire entendre; son embarras augmentoit à chaque instant.

Après quelques réflexions sur un accident aussi singulier, il prit le parti d'examiner les actions & la conduite de ces gens pour tâcher de comprendre qui ils étoient, & quelle route ils tenoient. Il étoit occupé de cette idée, lorsqu'il s'éleva un orage épouvantable; le vent devint furieux; la mer extraordinairement agitée portoit le vaisseau jusqu'aux nues, & le plongeoit aussitôt au centre des eaux; la grêle, les éclairs, le tonnerre augmentoient l'épouvante. Le pilote lutta quelque tems contre la tempête, mais le péril croissant à tout moment, la confusion se mit à la fin parmi les matelots, & la mort parut inévitable.

Zulma résista aux premiers effets de la crainte que lui inspiroit ce désordre affreux; mais dès qu'il vit que le vaisseau faisoit eau, & qu'il n'y avoit aucune espérance de salut, il s'assit sur un banc le cœur pénétré d'épouvante, il promena

ſes regards inquiets ſur tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux, & il ne trouva par-tout que des nouveaux ſujets de déſeſpoir.

Un ſommeil favorable ſurprit ſes ſens agités, & effaça de ſon eſprit pour quelques momens les funeſtes idées du danger où il ſe trouvoit. Heureux d'échapper en quelque façon à l'horreur de ſa ſituation.

Zulma ſe réveilla enfin; il ne fut pas peu ſurpris de trouver une tranquillité parfaite dans le vaiſſeau; il le parcourut d'un bout à l'autre, & n'y rencontra perſonne. Il n'y avoit plus dans tout ce vaſte bâtiment qu'un peu de biſcuit, & de l'eau douce pour quelques jours. Cette ſolitude le fit frémir, & il pria humblement le grand prophète de lui donner aſſez de fermeté pour ſoutenir la mort terrible qu'il enviſageoit, ou de lui inſpirer les moyens de l'éviter.

A peine eut-il achevé ſa prière, qu'il vit à ſes côtés un vieillard vénérable qui lui dit: Zulma, prends des vivres, deſcends dans la chaloupe, coupe le cable, & t'abandonne au tout-puiſſant; il ſait les deſſeins qu'il a ſur toi. Zulma obéit avec une tranquillité peu ordinaire à un homme ſans expérience. Un moment après le ſoleil qui étoit au milieu de ſa courſe fut obſcurci, & le jour ſe changea tout d'un coup en

une nuit si sombre, que le jeune voyageur ne distinguoit plus les objets qui étoient auprès de lui. Un globe de feu qui parut en l'air suppléa à l'astre du jour ; ce globe s'éloignoit avec vîtesse, & la chaloupe le suivoit avec la même promptitude.

La mer étoit bornée en cet endroit par une chaîne de rochers, dont la cime se perdoit dans les nues ; ils paroissoient si pressés & si serrés les uns contre les autres, que Zulma n'y voyoit aucun passage pour la chaloupe, qui cependant alloit se heurter contre, & le globe qui la conduisoit aussi. Sa confiance & son courage le soutenoient au point qu'il regardoit cette aventure de sang-froid, & qu'il étoit persuadé qu'il en sortiroit bien. En effet, le globe heurta le premier contre le roc ; il y fit une ouverture avec un bruit si terrible, que Zulma malgré sa fermeté en fut étonné.

La chaloupe entra sous une voûte dont le globe de feu venoit de lui ouvrir le chemin d'une largeur & d'une hauteur admirable ; elle étoit faite de pierres de taille si bien jointes, qu'il sembloit que ce n'en étoit qu'une : elle étoit éclairée par le feu qui marchoit toujours devant lui, qui lui en faisoit distinguer parfaitement toute la beauté. Après quelques heures de marche, il arriva dans une espèce de port où

il voyoit très-clair, le jour & le soleil étoient aussi beaux que lorsque la nuit l'avoit pris après avoir descendu dans sa chaloupe. Il se trouva donc dans un bassin environ de quatre lieues en quarré, fermé de tous côtés par des murailles de marbre blanc d'une hauteur si prodigieuse, que l'on voyoit à peine le ciel par enhaut ; il ne lui parut aucune issue, de quelque côté qu'il pût regarder. Cependant la chaloupe marchoit toujours, elle s'approcha enfin d'un côté de cette magnifique muraille. Il remarqua avec plaisir qu'il y avoit de gros anneaux d'or qui paroissoient avoir été mis pour arrêter les chaloupes ou les vaisseaux qui entroient dans ce port ; auprès de chaque anneau il y avoit une petite porte d'or à fleur d'eau : la chaloupe s'arrêta par une chaîne d'or vis-à-vis l'une de ces portes, elle s'ouvrit sans qu'il parût personne qui eût arrêté la chaloupe avec la chaîne, ni qui l'eût ouverte ; il se posa de même un petit pont, qui alloit de la chaloupe à la porte. Zulma passa dessus le pont & entra dans la porte : il y trouva un petit degré de marbre blanc, taillé dans l'épaisseur de cette muraille ; une lampe de cristal très-clair, qui étoit à deux marches dans le degré, monta devant lui, elle le conduisit au haut de la muraille, qui formoit une espèce de terrasse qui tournoit autour d'une ville qui

lui parut très-magnifique, quoiqu'il ne fût pas en état d'en juger parfaitement. Une baluſtrade d'or terminoit la muraille & faiſoit le bord de la terraſſe qui donnoit ſur le port d'où il ſortoit, & que l'on voyoit étant appuyé deſſus. La terraſſe étoit large, pavée de marbre de toutes couleurs différentes & de pièces rapportées. Vis-à-vis du degré par lequel il étoit monté, & qui étoit à fleur de la terraſſe, étoit une grande rue pavée de même, & bâtie en ſymmétrie de marbre de toutes couleurs; chaque croiſée étoit ſéparée par des colonnes d'ordre corinthien, qui ſoutenoient une corniche de marbre comme le reſte du bâtiment: un ornement d'or en feuilles de pampre régnoit le long de la corniche, elle terminoit le premier étage; au-deſſus de la corniche il y avoit un ordre de cariathides de femmes poſé au-deſſus de l'alignement des colonnes de marbre, qui étoit de même couleur que les colonnes; elles formoient un attique qui étoit terminé par une baluſtrade d'or.

Nul habitant ne paroiſſoit à Zulma dans une auſſi belle ville, ſa ſurpriſe ne ſe put exprimer de ne voir perſonne aux portes des palais & dans les rues. Il diſoit en lui-même en marchant: Ce n'eſt point la chaleur, comme dans mon pays, qui empêche les habitans de ſortir,

car il ne fait ni chaud ni froid ; quoique le jour soit très-clair, l'on ne voit ni l'on ne sent point le soleil : peut-être que le peuple est occupé à quelque grande fête hors la ville ; peut-être aussi que ce n'est-là que des maisons de grands seigneurs, & que je trouverai un quartier de marchands où je rencontrerai du monde. En faisant ces réflexions, il apperçut au bout de la rue un dôme d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuse ; il lui parut couvert d'or comme les balustrades, il se faisoit voir au-dessus des autres maisons : le reste du bâtiment étoit d'une matière si brillante, qu'il en pouvoit à peine soutenir l'éclat ; plus il approchoit, & moins il pouvoit le regarder, cela l'obligea de marcher les yeux baissés.

Il arriva enfin dans une place d'une grandeur prodigieuse, bâtie autour de pareilles maisons que celles de la rue dont il sortoit ; quatre rues parallèles y aboutissoient : le dôme & le bâtiment dont j'ai parlé, faisoient le centre de la place ; il y avoit quatre portes qui répondoient aux quatre rues : elles étoient ouvertes. Il entra par celle qui étoit vis-à-vis de lui dans ce magnifique bâtiment, qui étoit de pierres précieuses, si bien assorties par les couleurs & par la façon dont elles étoient posées, qu'il est impossible d'en comprendre la beauté sans l'avoir

vue : le dôme étoit au milieu de ce bâtiment, il étoit entouré d'une grille d'or qui en défendoit l'entrée de quelque côté qu'on y arrivât. Au milieu de cette enceinte étoit une espèce d'autel, soutenu par quatre colonnes d'émeraudes, une figure qui paroissoit endormie étoit couchée dessus. Lorsque Zulma fut auprès de la grille, cette figure leva la tête & prononça ces paroles : Que tout ce qui est ici paroisse à Zulma, & qu'on lui frotte les yeux de l'eau de vérité, dont j'ai privé les mortels.

Zulma sentit ses yeux pleins d'eau dans le moment ; après les avoir essuyés, il trouva que tout le temple étoit rempli d'hommes & de femmes d'une beauté singulière, & habillées très-magnifiquement.

La figure reprit la parole & dit : Zulma, choisissez dans toutes ces femmes celle qui vous plaît le plus, elles passeront toutes devant vous, les unes après les autres.

Elles étoient, comme j'ai déjà dit, en grand nombre ; mais elles étoient si belles, que la cérémonie ne devoit pas l'ennuyer. Après qu'il en eut passé plusieurs, il en remarqua une qui étoit grande, bien faite & pleine de grâces ; elle excita dans son cœur un mouvement inconnu : les autres lui avoient donné de l'admiration, celle-là lui causa une agitation qu'il n'avoit point

encore ſentie ; il voulut dire qu'il la choiſiſſoit, mais il ne put le prononcer. Il ne fit depuis aucune attention à celles qui paſsèrent après elle, il la ſuivit des yeux juſqu'à ce qu'elle eût repris ſa place. La cérémonie finie, la figure couchée reprit la parole & dit : Votre choix eſt fait, Zulma, je le ſais ; & s'adreſſant à la perſonne qui avoit frappé Zulma, elle lui dit : Gracieuſe, ſortez de votre place, prenez Zulma par la main, conduiſez-le à votre palais ; exécutez ce que j'ai réſolu pour ce mortel que je favoriſe.

Gracieuſe vint auſſitôt prendre Zulma par la main, elle le mena à la porte du temple. Un petit char attelé de deux licornes blanches comme la neige, avec les crins couleur de feu, l'attendoit ; elle y monta la première, & dit à Zulma de s'y placer auprès d'elle : le char répondoit à la magnificence de tout ce qu'il venoit de voir, & le goût y ſurpaſſoit encore la magnificence.

Quand Zulma fut auprès de Gracieuſe, il voulut lui dire quelque choſe, mais il ne put l'exprimer. Gracieuſe ſe mit à rire & lui dit : Vous êtes encore ſi ſurpris de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ de Baſſora, que je ne ſuis pas étonnée que la parole ne vous ſoit pas revenue ; il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous me parliez, vous aurez du tems pour

reprendre vos esprits : je suis chargée par un ordre supérieur de vous instruire, il n'est question présentement pour vous que d'écouter.

En achevant ces paroles, le char arriva à la porte d'un palais pareil à ceux dont je vous ai déjà parlé : les portes s'ouvrirent, & le char entra dans une grande cour que formoit une colonade du même ordre dont le devant de la maison étoit orné, les grilles d'or qui étoient entre les colonnes laissoient voir des deux côtés des jardins admirables : un corps-de-logis au milieu, vis-à-vis la porte par où on venoit d'entrer, & où le char arrêta, étoit l'habitation de Gracieuse ; ce qui étoit bâti sur la rue n'étoit fait que pour les choses nécessaires à son service.

Un sallon au milieu de ce bâtiment ouvert, vis-à-vis de l'entrée, faisoit voir encore ce beau jardin qui tournoit autour du palais.

Le sallon distribuoit deux très-beaux appartemens, l'un à droite, & l'autre à gauche ; Gracieuse mena Zulma dans celui qui étoit à droite : elle ordonna qu'on lui servît à manger, (il en devoit avoir besoin) quoiqu'il y songeât peu.

Des domestiques qui ressembloient plutôt à des dieux qu'à des hommes, servirent une table en un moment.

Gracieuse s'y mit seule avec Zulma sur un sofa ; elle ne tint à Zulma aucun discours que ceux qui conviennent à la table, & ses prières encore plus que la délicatesse du repas l'obligèrent à manger.

Quand il fut fini, Gracieuse entra dans une autre chambre plus belle & plus brillante que celle qui la précédoit, les meubles répondoient à sa magnificence & aux ornemens ; elle fit asseoir Zulma auprès d'elle, comme elle avoit fait en mangeant, & elle commença son discours en ces termes :

HISTOIRE DES FÉES

& de leur origine.

VOUS avez sans doute entendu parler des fées, mais sûrement vous n'êtes point au fait de leur origine & de leur pays ; car les mortels les connoissent peu : vous êtes, Zulma, au milieu de leur pays, & je vais vous apprendre leur origine.

Nous sommes toutes sœurs & toutes filles du destin & de la terre ; la théologie payenne a donné pendant long-tems aux hommes une quantité de dieux qui n'ont jamais été : il y a cependant quelque

quelque chose de vrai dans ce qu'ils ont cru de mon père ; les payens le croyoient fils de la terre, ils l'ont nommé destin, & je me servirai de ce nom-là avec vous, pour m'accommoder à leur façon de parler, & pour être mieux entendue.

Notre mère est ce que vous nommez la terre : elle & lui ne nous ont jamais donné connoissance de leur origine ; nous n'imaginons rien avant eux.

Peu de tems après notre naissance, ma mère accoucha d'un fils qu'ils nommèrent le tems ; il étoit très-joli étant petit ; mais en vieillissant ses inclinations devinrent si mauvaises, qu'il donnoit à la terre toutes sortes de chagrins. Il étoit venu au monde avec des aîles, il alloit & venoit incessamment du palais de ma mère qui étoit sur la terre, dont elle tire son nom, à celui de mon père qui est le firmament.

Il devint si cruel, si méchant & si fort, qu'il détruisoit tout ce qu'il rencontroit : à nous-mêmes, il n'y avoit point de jours qu'il ne nous fît quelque malice ; le destin seul pouvoit le tenir en respect.

Un jour qu'il avoit détruit une maison de campagne de ma mère, & que pour satisfaire son horrible faim, il avoit mangé jusqu'aux pierres du bâtiment, & bu la rivière qui faisoit

aller les jets d'eau, la terre s'en plaignit au deſtin, il lui répondit : J'ai déjà ſongé à ce que nous devions faire pour le ſéparer abſolument de nous : il faut que vous faſſiez une boule ronde de tout votre empire, & que vous vous établiſſiez dans le centre ; j'y ferai porter vos palais, vous y enfermerez le peuple (les gnomes) que vous aimez le mieux, je ferai ſur la ſurface de cette boule des choſes propres à l'amuſer & à le nourrir. Mettez donc, lui dit ma mère, nos filles hors de ſa portée; faites un empire pour elles. C'eſt mon deſſein auſſi, lui dit-il.

Comme il peut tout ce qu'il veut, il eut en un moment formé l'établiſſement de ma mère ; il nous réſerva les terres que nous habitons, que les hommes nomment auſtrales ou inconnues, parce qu'ils ne peuvent y arriver que par le pouvoir & la permiſſion du deſtin. Ces horribles murailles que vous avez vues, cette chaîne de rochers ſous leſquels vous avez paſſé, en défendent l'entrée à tous les mortels & à mon frère. Il fut bien ſurpris, lorſqu'il deſcendit du firmament, où le deſtin l'avoit amuſé pendant qu'il faiſoit ce changement, de trouver qu'il avoit mis ma mère à couvert de ſes inſultes, & qu'il avoit pourvu auſſi à notre ſûreté : il ſe mit à creuſer la terre, manger les rochers, & faiſoit des trous ſi profonds, que le deſtin crai-

gnit avec raiſon qu'il ne parvînt juſqu'au centre. Il voulut lui donner d'autres occupations ; il forma pour lui les hommes, ſur leſquels il lui laiſſa la permiſſion d'exercer toutes ſes cruautés.

Quoique notre vénération pour ſes ordres ſoit ſans réſerve, il trouva bon que nous lui diſſions quelquefois qu'il eſt opiniâtre, qu'il eſt bizarre, & qu'il eſt trop diſſimulé ; car il nous fait à nous-mêmes des méchancetés dans le tems que nous nous croyons le mieux avec lui. Pour vous autres, pauvres mortels, comme vous n'êtes à ſon égard que des marionnettes indépendamment du pouvoir qu'a donné à mon frère le tems ſur vous, il vous fait ſouffrir une infinité de peines dont il ne fait que rire. J'avoue que je trouve qu'il a tort ; puiſqu'il a fait des hommes aimables, & qu'il leur a donné de l'eſprit, je voudrois qu'il en uſât mieux avec eux. A la vérité il nous permet quelquefois de leur donner du ſecours ; il en a laiſſé le pouvoir à notre ſœur aînée qui eſt notre reine : mais elle eſt bizarre comme lui. Demain vous apprendrez les mœurs & la conduite de notre état, & je compte de vous mener chez la reine ; quoiqu'elle ſoit notre ſœur, elle nous commande, c'eſt la volonté du deſtin, nous y ſommes ſoumiſes par ſon pouvoir ſuprême & le devoir des filles.

Voilà, dit Gracieuſe, votre origine & la nôtre : il me reſte à vous apprendre une infinité de choſes de ce qui nous regarde & vous regarde auſſi, mais cela viendra en tems & lieu. Il faut préſentement que vous ſatisfaſſiez à la néceſſité que les hommes ont de dormir ; le deſtin ne vous a pas encore tiré de l'état de mortel, quoiqu'il vous ait fait une faveur ſingulière de vous faire conduire ici.

Gracieuſe quitta Zulma en achevant ces paroles, & le laiſſa dans la liberté de dormir, s'il avoit pu le faire. Il eſt aiſé de croire qu'un jeune homme qui n'a jamais ſorti de la maiſon de ſon père, qui commence un voyage auſſi extraordinaire comme celui-ci, a plus d'une réflexion à faire.

Zulma paſſa la nuit ſans dormir & le plus agréablement du monde, enchanté de Gracieuſe, ſurpris de tout ce qu'elle lui avoit dit, impatient d'en ſavoir davantage, & encore plus de la revoir.

Il ſe leva de très-bon matin, il ſortit par une fenêtre de ſa chambre dans le jardin. Il y trouva pluſieurs de ſes domeſtiques qui travailloient aux fleurs ; ils étoient tous très-beaux & vêtus fort légèrement, à-peu-près comme on peint les zéphires. N'étant point avec Gracieuſe, il eut le tems de faire des réflexions ſur la

nouveauté pour lui de voir des eſclaves ſi aimables & ſi bien vêtus ; car il ne connoiſſoit point d'autres domeſtiques que ceux que l'on nomme de ce nom à Bagdad ; il eut même un mouvement d'inquiétude de voir au ſervice de Gracieuſe des hommes ſi bien faits ; comme ils en avoient la figure, il ne les ſoupçonnoit point d'être autre choſe.

Il s'approcha de celui qui étoit auprès de lui, il arroſoit un oranger ; Zulma lui fit quelques queſtions, mais il lui répondit froidement & ſimplement, qu'il ne ſe mêloit que des occupations que Gracieuſe lui donnoit.

Il augmenta par cette réponſe ſon inquiétude : Tous les hommes que je vois, dit-il, ſont les amans de Gracieuſe ; elle les occupe au travail qu'il lui plaît ; ils ſont tous cent fois plus beaux & mieux faits que moi : quand elle aura exécuté l'ordre du deſtin & qu'elle m'aura inſtruit de tout ce que je dois ſavoir, elle me traitera ſelon mon mérite, j'aurai l'emploi le plus bas de la maiſon ; mais je ſerai encore trop heureux, pourvu que je la voie. Zulma demeuroit peu dans des penſées ſi triſtes ; l'eſpérance prend toujours le deſſus avec des gens d'un certain âge ; c'eſt même le premier de leur bonheur : celui de la figure eſt moins déſirable, on en eſt aiſément détaché par l'expérience qu'elle eſt peu

utile & souvent nuisible. Il n'en est pas de même de l'illusion de la jeunesse, elle est toujours à souhaiter; on sent par avance des plaisirs dont la jouissance est quelquefois moins agréable que l'idée qu'on s'en est faite : les plaisirs sont présens, les malheurs sont éloignés; une chimère supplée à une réalité. En un mot, l'on ne voit les choses que telles que l'on les souhaite, jamais comme elles sont; & c'est ce qu'il y auroit de plus solide dans la condition des hommes, si l'on pouvoit le conserver.

Zulma continuoit sa promenade & ses réflexions, lorsqu'il apperçut Gracieuse au bout d'une allée de citroniers avec une personne très-belle; mais par son habit & le respect qu'elle lui portoit, il jugea qu'elle étoit destinée, aussi bien que ceux qui travailloient dans le jardin, à la servir, mais que son sexe lui donnoit seulement plus de liberté avec elle que les travailleurs du jardin & les autres domestiques qu'il avoit vu travailler la veille. C'étoit la première femme qui avoit paru à Zulma dans le palais de Gracieuse.

Zulma, lui dit Gracieuse, vous me paroissez avoir envie de savoir ce que c'est que les domestiques que vous voyez; je vais vous en instruire.

Ces jeunes hommes & cette jeune fille, sont

des esprits de l'air; le destin qui a la même autorité sur eux que sur nous, les a attachés à toutes nos volontés : ils ne laissent pas d'être sur la terre où vous vivez, mais vous ne les pouvez voir; & si le destin ne vous avoit pas fait mettre de l'eau de vérité dans les yeux, vous seriez encore dans la même ignorance des autres mortels qui croient que les élémens ne sont pas habités. Il faut cependant vous dire qu'il y en a quelques-uns de qui le travail & la science lui ont été si agréables, qu'il leur en a donné la connoissance; mais l'on parvient difficilement à ce point-là, & le nombre en est si petit, que c'est comme s'il n'y en avoit point. Ces hommes-là même ont peu de commerce avec les autres, ils ne peuvent les éclaircir sur leurs doutes : la condition de laisser les autres dans l'erreur leur est imposée par le destin, qui ne veut pas que les hommes pénètrent plus qu'il ne veut, & qu'ils passent les connoissances qu'il leur a données, seulement pour les mettre à portée de raisonner sur cette matière, mais jamais de prouver.

C'est la grâce que la sagesse de votre père & son savoir lui ont procurée; c'est par-là que lui & son ami ont su les volontés du destin sur vous : en un mot, c'est ce qui fait que vous êtes ici.

Je vais vous apprendre les noms des habitans des élémens : tous ceux que vous voyez devant vous ſont nommés des ſylphes, les femmes de l'air, des ſylphides; celles qui habitent le feu, des ſalamandres; celles qui habitent l'eau, des nymphes; ceux qui habitent la terre, des gnomes : pour ceux-là, ma mère les a choiſis, elle les a enfermés avec elle & ſes richeſſes : c'eſt ce qui les met à portée, quand le deſtin veut favoriſer un mortel, de lui fournir par ce peuple tout l'or & l'argent dont il a beſoin.

Il eſt inutile que je vous parle plus longtems là-deſſus ; je vais continuer ma promenade.

Elle le vint rechercher après ſa promenade pour le mener dîner, (les fées ne mangent pas par beſoin comme les hommes :) Gracieuſe ſe mettoit à table pour ſon plaiſir ; elle étoit même celle de ſes ſœurs qui l'aimoit le mieux.

Gracieuſe étoit à peine à table, lorſqu'un ſylphe, de la part de Belle des Belles, (c'étoit le nom de leur reine,) lui vint dire qu'elle demandoit pourquoi elle ne lui avoit pas encore amené le mortel que le deſtin lui avoit confié.

Gracieuſe fut embarraſſée du diſcours de Belle des Belles; elle ſortit avec précipitation, prenant Zulma par la main : elle répondit au ſylphe, qu'elle y ſeroit auſſitôt que lui, & qu'elle feroit elle-même ſes excuſes à la reine.

Elle monta dans son char avec Zulma, elle arriva dans le moment au palais de la reine. Trois grandes cours bâties de deux côtés seulement, & fermées par des grilles d'or, laissoient voir au fond de la dernière un palais surprenant par sa beauté; l'or, le marbre & les pierres précieuses formoient le bâtiment aussi-bien que les ornemens : un sallon d'une grandeur prodigieuse étoit au milieu. Le char de Gracieuse s'y arrêta : il y avoit dans ce sallon un nombre prodigieux de sylphes destinés pour le service de Belle des Belles ; il y avoit quatre portes égales : celle qui étoit vis-à-vis de l'entrée, donnoit dans un jardin qui parut à Zulma d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaire; celle qui étoit à gauche ouvroit une galerie très-longue & très-large, & d'une hauteur proportionnée : un autre sallon au bout de la galerie, au fond duquel étoit le trône de Belle des Belles, terminoit ce côté-là du bâtiment, tellement que de la porte du sallon en entrant dans la galerie, l'on voyoit la reine sur son trône. Toutes ses sœurs se promenoient dans cette galerie avec les grands officiers de la reine : quoiqu'ils ne fussent que des sylphes, comme ceux qui étoient dans le premier sallon, ils paroissoient être avec elle en familiarité.

Il en est de même parmi nous ; nous sommes

tous des hommes, nous ne sommes distingués les uns des autres que par nos rangs, nos emplois, ou notre faveur; & tout cela dépend du caprice du destin qui nous place comme il lui plaît : vous croyez bien que dans son empire même & dans celui de sa fille, il donne les mêmes préférences. C'est ce que je puis dire de mieux pour expliquer ce que c'étoit que la cour de Belle des Belles, & ce qu'elle parut à Zulma.

Les sylphes & les sylphides de qualité formoient sa cour; les fées, ses sœurs, étoient comme les princesses du sang sont ici. Elles ont assez de bonté pour s'humaniser jusqu'à nous : la reine même, quand il n'étoit question que de cérémonies, comme les jours d'audience ou d'autres fêtes, étoit au milieu de sa cour à parler, à jouer, à souper avec ceux qu'elle nommoit & qu'elle distinguoit des autres. Quand elle vouloit encore donner des marques d'une faveur plus grande, elle s'en alloit dans son appartement particulier, qui étoit de l'autre côté du sallon vis-à-vis de la galerie. C'étoit dans cet appartement, qu'elle entretenoit ses favorites dont elle changeoit souvent, tant de ses sœurs, que des sylphes & des sylphides. Elle apprenoit d'elles toutes les nouvelles de l'univers; elle donnoit sa protection aux mortels, fort souvent à la prière de quelques-unes

de la compagnie, quand elle étoit entêtée. Elle ne refuſoit jamais ce qu'on lui demandoit, elle aimoit même naturellement à faire du bien, il n'y avoit qu'à bien prendre ſon tems avec elle ; il falloit lui laiſſer paſſer des momens d'humeur & de jalouſie qu'elle avoit ſouvent contre ſes ſœurs, quand elle les croyoit plus aimées qu'elle.

Elle étoit dans un de ces momens-là contre Gracieuſe, fâchée de la préférence que Zulma lui avoit donnée ; quoiqu'il ne fût qu'un mortel, le deſtin lui donnoit des marques de diſtinction ſi grandes, qu'il n'en falloit pas davantage pour rendre ſon choix flatteur, & piquant par conſéquent pour celle qu'il ne regardoit pas.

Zulma arriva à peine juſqu'au trône de la reine ; il étoit arrêté à tout moment par la foule qui le vouloit voir, ou par celles des fées qui vouloient lui faire des honnêtetés en paſſant. Gracieuſe de ſon côté étoit embarraſſée de la commiſſion que le deſtin lui avoit donnée ; elle ne vouloit pas que Zulma s'arrêtât avant d'avoir parlé à la reine. Vous devez, lui dit-elle, vos premiers hommages à Belle des Belles, elle nous voit, elle me ſauroit mauvais gré de vous laiſſer amuſer à toute autre.

Il arriva enfin au pié de ſon trône : il s'y proſterna ; la reine le reçut agréablement, elle

lui fit cependant entendre qu'il avoit manqué à son égard de l'avoir fait attendre. Gracieuse prit la parole, & dit : Que c'étoit sa faute, qu'elle avoit commencé par malheur à lui dire quelque chose par l'ordre que le destin lui avoit donné de l'instruire, en attendant l'heure qu'elle lui avoit marquée, qu'elle n'avoit pas même achevé. La reine lui répondit : Vous aurez encore dans quelques momens une nouvelle à lui apprendre ; la fille du roi de Perse que j'ai prise sous ma protection est présentement au pouvoir du génie Mahoufmaha, il faut l'en tirer si nous pouvons. Cela ne sera pas aisé à cause de la reine ma sœur qui est fort alerte, comme vous savez, pour les intérêts de son fils ; mais je vous donnerai mes ordres, car c'est vous que je charge de cette commission. Gracieuse rougit au discours de Belle des Belles, elle n'avoit pas envie de s'éloigner & de laisser Zulma avec elle. La reine comprit la raison de sa rougeur ; elle lui dit : Sans doute vous craignez de quitter Zulma, mais que cela ne vous inquiète pas ; le destin m'a fait savoir sa volonté, il veut qu'il vous suive & qu'il se baigne auparavant dans les deux fontaines. Gracieuse répondit à la reine, qu'elle avoit mal interprété sa rougeur, qu'elle venoit de la nouvelle qu'elle avoit apprise, à laquelle elle ne s'attendoit pas,

croyant la princeſſe fort en ſûreté. La reine ne répondit point à Gracieuſe, elle ſe tourna du côté de Zulma, & lui dit : Comme vous allez faire un voyage, vous ſerez peut-être bien-aiſe de voir ce palais avant de partir. Elle deſcendit de ſon trône en achevant ces paroles, pour mener Zulma dans ſon appartement, elle traverſa la galerie : quand elle fut au milieu du premier ſallon dont j'ai parlé, elle lui en fit remarquer la beauté, & les quatre portes dont la vue étoit admirable ; l'une faiſoit l'entrée de la cour, l'autre du jardin, l'autre de la galerie d'où elle ſortoit, & la quatrième celle de ſon appartement où elle alloit entrer. Toutes les portes s'ouvrirent en même-tems ; rien n'étoit ſi grand & ſi magnifique : Zulma fut très-long-tems pour arriver au cabinet de la reine, qui étoit au bout de cet appartement : elle y demeuroit ordinairement. Elle lui fit beaucoup de queſtions ſur ce qu'il avoit penſé de ſes aventures depuis qu'il étoit parti de Bagdad ; il y répondit naturellement & très-bien. La reine finit par lui dire : Que Gracieuſe étoit fort heureuſe d'être obligée par ſon devoir de le mener avec elle, qu'elle ſe ſeroit chargée du ſoin de l'amuſer pendant ſon abſence, ſi le deſtin n'en avoit décidé autrement ; mais qu'elle eſpéroit le voir

plus long-tems à ſon retour. Zulma la remercia de ſes bontés, & lui marqua une grande joie de ce qu'elle lui faiſoit eſpérer qu'il reviendroit.

La reine parla enſuite à Gracieuſe en particulier, pour lui donner les ordres qui regardoient la princeſſe de Perſe.

Gracieuſe ſe retira après la converſation, pour ſe préparer au voyage qu'elle alloit faire, Zulma la ſuivit; & toute la compagnie remarqua qu'il n'avoit pas attendu que la reine le lui eût ordonné.

Gracieuſe regarda derrière elle en s'en allant, pour examiner le premier mouvement de Zulma; elle fut fort aiſe de voir qu'il la ſuivoit. Quand ils furent l'un & l'autre dans le premier ſallon, Gracieuſe dit à Zulma : Vous avez entendu ce que la reine m'a ordonné; il faut vous baigner, avant de partir, dans les deux fontaines; ſuivez-moi dans ce jardin, je vais vous y mener. Zulma lui demanda en riant à quoi cette cérémonie étoit bonne? ſi c'étoit l'ablution de leur pays? Non, répondit Gracieuſe; je vais vous dire de quoi il eſt queſtion.

Les deux fontaines dans leſquelles vous allez vous baigner, communiquent deux choſes néceſſaires pour notre voyage à ceux qui, comme

vous, ont le malheur d'être mortels; vous ne pourriez me suivre, si vous n'aviez ces deux qualités-là : c'est l'invisibilité & l'impassibilité. Je dois vous mener parmi les mortels; vous aurez le plaisir de les voir, & de n'en être point apperçu; vous entrerez dans les lieux les plus secrets, sans que les portes ni les murailles vous en puissent empêcher : en un mot, vous pourrez me suivre par-tout. En achevant ces paroles, qui mirent Zulma dans le plus grand étonnement où il eût encore été, ils se trouvèrent au bord des deux fontaines. Gracieuse, après lui avoir dit qu'il falloit qu'il s'y jetât sans rien craindre; mais qu'il étoit nécessaire qu'il y plongeât la tête, le quitta un moment pour aller dire adieu à celle de ses sœurs qu'elle aimoit le mieux. Elle venoit la chercher dans le jardin, sur ce qu'elle avoit entendu dire à la reine, qu'elle venoit de lui donner une commission très-délicate, & qu'elle feroit quelque tems sans la voir.

Gracieuse alla au-devant d'Aimable, qui venoit à elle les bras ouverts; elle la pria de venir passer avec elle le tems qu'elle laisseroit à Zulma pour reposer. Aimable y consentit; & quand Zulma fut sorti du bain, elles reprirent avec lui le chemin du palais de la reine pour s'en aller ensuite dans celui de Gracieuse,

elles montèrent dans son char avec Zulma ; Aimable dit au sylphe attaché à elle, de ne revenir que lorsque Gracieuse seroit partie, qu'elle demeureroit avec elle jusqu'à ce moment-là.

Gracieuse fit servir le soupé pour Zulma, & elles se mirent à table toutes deux avec lui : Zulma trouvoit Aimable telle que son nom la représentoit ; cependant il étoit moins libre qu'avec Gracieuse ; il fut triste même de trouver un tiers entr'eux.

Gracieuse prit la parole, & dit à Zulma : Je suis sûre que vous avez envie de savoir le sujet de mon voyage ; la reine vous en a dit assez pour vous donner de la curiosité. J'avois cependant envie, ma sœur, dit-elle, en adressant la parole à Aimable, de ne lui point parler de nos méchantes sœurs. C'est une espèce de honte pour nous, que je voulois lui cacher ; mais il n'y a pas moyen de le faire, puisqu'il va être témoin lui-même de la suite de l'histoire de la princesse de Perse, du prince des tartares, & du génie Mahoufmaha. Epargnez-vous cette peine, lui dit Aimable, vous avez peut-être des ordres à donner ; & je lui parlerai de meilleure foi que vous sur nos sœurs. Vous me ferez plaisir, répondit Gracieuse ; aussi-bien je dois entretenir le courier qui a

apporté

apporté cette nouvelle à la reine ; je prendrai ce tems-là pour lui parler.

HISTOIRE

De la princeſſe de Perſe, du prince des Tartares, & du génie Mahoufmaha.

AIMABLE prit la parole, & dit à Zulma : Vous ſavez ce qui regarde notre naiſſance ; mais Gracieuſe ne vous a pas dit que nous ne ſommes pas les ſeules filles du deſtin & de la terre. Il y en a encore un plus grand nombre que celui que vous avez vu dans le temple le jour que vous êtes arrivé ici ; mais elles n'habitent point avec nous, leur empire eſt ſéparé du nôtre, parce que nos humeurs & nos figures ſont très-différentes. Elles partagent en effet avec nous les terres qui ne ſont point connues des hommes ; mais elles ne peuvent empiéter ſur nous, ni nous ſur elles, par la barrière que le deſtin a miſe entre nous, & par ſa volonté plus forte encore que toutes les barrières.

Elles ſont laides, méchantes, & de ſi mauvaiſe humeur, qu'elles ne s'appliquent qu'à faire du mal & à détruire tout le bien que nous

pouvons faire. Ce n'eſt pas qu'elles & nous, puiſſions rien changer à ce que les unes ou les autres ont fait; mais elles ſont ſi alertes, qu'elles arrivent preſque toujours avant nous dans tous les lieux où le deſtin nous commande d'aller: elles ſe trouvent aux naiſſances des grands princes & des grandes princeſſes, aux mariages & aux cérémonies des mortels, où nos reines nous envoient de part & d'autre. Tout ce que nous pouvons faire de mieux, quand elles nous ont devancé, & qu'elles ont diſpenſé quelques mauvaiſes qualités du corps ou de l'eſprit, c'eſt d'y ſuppléer au plutôt; & nous tâchons de réparer les défauts qu'elles leur ont donnés.

Ce n'eſt pas que nous ne prenions quelquefois des meſures aſſez juſtes pour être les premières, comme vous le verrez dans l'hiſtoire que je vais vous conter; mais cela eſt rare, & c'eſt ce qui fait que les princes ont ſouvent plus de défauts que les particuliers ſur leſquels elles ſe ſoucient moins de répandre leur venin, parce qu'il n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence pour leurs méchancetés qu'un particulier ſoit bon, ſoit généreux, ſoit aimable de ſa perſonne, qu'un prince qui tourmente les autres par ſes cruautés, qui les ruine par ſon avarice, & qui leur rend par-là les dons qu'ils ont reçus

de nous, inutiles & très-souvent nuisibles par la jalousie qu'ils en ont.

Outre ce que je viens de vous dire, nos sœurs sont sujettes à toutes les passions des hommes, & surtout à l'amour, à quoi elles ne mettent point de bornes; c'est du commerce honteux qu'elles ont avec eux, que sont venus les génies. Ils ont de leurs pères la mortalité, & de leurs mères le pouvoir d'être invisibles, & de faire une partie de ce qu'ils veulent : ils sont sujets aux passions comme elles, & n'en connoissent que la brutalité ; ils demeurent ordinairement dans leur empire ; mais ils viennent sur vos terres selon que cela leur plaît. Outre le pouvoir que je viens de vous dire qu'ils ont par eux-mêmes, leurs mères les aident encore du leur, dont ils ne se servent que pour faire du mal.

Il y a environ seize ans que la princesse de Perse vint au monde ; le destin avertit la reine Belle des Belles d'envoyer une de nos sœurs comme à l'ordinaire, & de prendre ses mesures si justes, qu'elle pût arriver la première. Gracieuse fut chargée de ce soin ; & comme elle vouloit en sortir à son honneur, elle arriva au pié du lit de la reine qui accouchoit : comme elle faisoit les derniers cris, elle reçut Amésie la première, & prononça en

diligence les dons qu'elle vouloit lui faire ; ce fut la grâce, la beauté & tous les agrémens de l'esprit qui peuvent rendre une princesse parfaite. Ma sœur Disgracieuse arriva aussi dans le moment ; elle étoit envoyée par l'ordre de la reine Laide des Laides, comme Gracieuse l'avoit été par Belle des Belles.

Il faut encore que je vous dise que nous sommes toutes jumelles, & que nous avons les noms opposés les unes aux autres ; il est vrai qu'il y en a plus de méchantes que de bonnes, ce sont les dernières venues : c'est ce qui a fait prendre le parti au destin de n'avoir plus d'enfans ; le dernier est le tems ; je crois que ma sœur vous l'a dit.

Disgracieuse fut désespérée de voir qu'elle étoit prévenue, & de n'avoir point de mal à faire sur la personne de la petite princesse, elle dit : Que si elle voyoit un seul homme avant seize ans, elle seroit livrée au plus cruel & au plus laid de tous leurs enfans ; qu'elle ne pourroit sortir de ses mains par aucun pouvoir humain.

Gracieuse dit dans le même moment, qu'il ne pourroit, quoiqu'elle fût en son pouvoir, attenter à sa personne que par sa permission.

Les choses demeurèrent en cet état. Gracieuse fit semblant de se retirer pour laisser

partir Disgracieuse ; elle s'en alla en effet outrée de dépit : c'étoit un coup de partie pour elle. Cette princesse tenoit au cœur de Belle des Belles & de Laide des Laides également ; l'une pour lui faire du bien, & l'autre pour lui faire du mal.

Disgracieuse fit en s'en allant ces réflexions : J'ai dit que si la princesse voyoit un seul homme avant seize ans, elle tomberoit au pouvoir du plus méchant de nos enfans. Dès qu'elle aura les yeux ouverts, elle en verra sans doute, quand ce ne seroit que son père, que je n'ai pas excepté ; & nous ne pouvons manquer par-là de l'avoir en notre puissance. A quoi lui seront bons les dons de Gracieuse dans ce tems-là ? ils ne peuvent servir qu'à la désespérer. Elle partit avec cette espèce de consolation.

Mais Gracieuse qui avoit prévu cet inconvénient, quand elle la crut rentrée dans leurs terres, au lieu de revenir dans les nôtres, retourna sur ses pas pour ne pas rendre son voyage inutile. Elle arriva au palais du roi de Perse ; elle entra dans l'endroit où l'on avoit mis la petite princesse avec sa nourrice ; tout le monde étoit endormi, elle la prit avec la nourrice, & les transporta avec l'aide des sylphes, dans le eu le p lus désert de toute la Perse & le plus

inaccessible par sa situation. C'étoit sur le haut d'un rocher, au bord de la mer; elle y bâtit une forteresse, dont les murailles étoient d'une hauteur prodigieuse. Elle ne fit ni portes ni fenêtres par le dehors dans l'enceinte de cette muraille; elle fit construire le palais où elle vouloit que la princesse demeurât enfermée jusqu'à l'âge marqué par notre méchante sœur. Pour rendre encore cette forteresse plus sûre, elle mit un fossé large, profond & plein d'eau, qui faisoit le tour de la muraille en dehors; elle donna ordre aux nymphes qu'elle y envoya, de ne laisser mettre aucunes planches ni bateaux sans les renverser.

Ensuite elle ordonna aux sylphes de servir la princesse & sa nourrice, de leur donner tout ce qui étoit nécessaire pour vivre, jusqu'à ce qu'il lui plût de les faire sortir. Voilà, je crois, toutes les précautions que l'on peut prendre en pareil cas. De plus, avant que vous soyez venu dans notre empire, il ne se passoit guère de jours que Gracieuse n'allât voir si l'on ne cherchoit pas à tromper les gardes de la princesse, ce qu'elle faisoit & ce qu'elle disoit.

Quelques années après que la princesse fut sevrée, Gracieuse trouva que sa nourrice lui parloit souvent de sa naissance, elle lui donnoit envie de voir son père & sa mère; elle lui

disoit que quoiqu'elle ne manquât de rien, la liberté étoit bien douce.

Gracieuse qui craignoit que cela ne donnât envie à la princesse de sortir, quoiqu'elle crût la chose impossible, songea à lui ôter sa nourrice; & pour l'empêcher d'aller trouver le roi, & lui apprendre où étoit sa fille, elle jugea à propos de l'enlever, & de la confier à un sage de sa connoissance, qui demeuroit dans l'Arabie; elle le pria de lui rendre la vie si douce, qu'elle n'eût rien à regretter.

La princesse fut d'abord inquiète de ne la point trouver, elle la chercha long-tems, mais son chagrin fut bientôt dissipé par les soins que prirent les sylphes de la divertir : cependant, malgré toutes leurs attentions, Amasie se rappeloit quelquefois sa nourrice, & les douceurs que lui procuroit sa présence; ce souvenir lui arrachoit des soupirs & des larmes. Les sylphes alors, pour la distraire de ses tristes pensées, formoient un concert, illuminoient les jardins, lui racontoient des histoires agréables, la flattoient toujours d'une destinée glorieuse qu'on lui réservoit, & dont elle jouiroit dans peu : c'est ainsi qu'on l'a amusée jusqu'à sa quinzième année qui vient de finir.

Notre reine apprit hier, que le génie Mahoufmaha s'est emparé de cette princesse; il

en eſt amoureux, & sûrement elle ne ſera pas épriſe de lui; car ſuivant le ſouhait de Diſgracieuſe, c'eſt le plus horrible & le plus cruel de leurs enfans. Amaſie doit paſſer de triſtes momens avec ce monſtre, dont la vue & le regard font horreur. Belle des Belles n'a pas encore déclaré par quels détours nos méchantes ſœurs ont réuſſi dans leurs deſſeins. Gracieuſe qui ſort de chez le deſtin, en ſera peut-être inſtruite. Ma ſœur, lui dit-elle, Zulma n'ignore aucun de vos ſoins pour la princeſſe de Perſe; il voudroit ſavoir quel eſt ce mortel qui a détruit dans un moment les ſages précautions de tant d'années? C'eſt, répondit Gracieuſe, Ormoſa, ce prince tartare, que notre ſœur Agréable doua en naiſſant des qualités les plus propres à s'attirer l'eſtime & l'amour. Avant de parler des dernières aventures de ce prince, Zulma ſeroit ſans doute charmé d'apprendre l'heureux haſard qui le garantit en naiſſant de la fureur de nos mauvaiſes ſœurs; & je vais l'en inſtruire:

HISTOIRE

Du prince Ormoſa.

NOTRE reine députa ma ſœur Agréable pour aſſiſter à la naiſſance d'Ormoſa. Ermilienne, mère du prince, eſt très-chérie dans cette cour, & nous avons toujours favoriſé ſes deſſeins. La brigue avoit retardé de quelques inſtans le choix de Belle des Belles, parce que pluſieurs fées déſiroient cet emploi. Les momens ſont précieux lorſqu'on a des rivales d'un caractère auſſi vif que les nôtres. Agréable fut prévenue par la fée Déſagréable, qui étant ſeule en ce fatal inſtant auprès d'Ermilienne, exerça pleinement ſa malice ſur le prince nouveau né. Heureuſement pour Ormoſa, Agréable comprit à un cri d'Ermilienne, qu'elle étoit encore enceinte : elle ſe tint cachée juſqu'à ce que la reine fût délivrée ; elle reçut ce ſecond enfant, & pour le rendre parfait, elle le doua des qualités contraires à celles dont la méchante fée avoit doué ſon frère. Perſonne ne s'y oppoſa, parce que Déſagréable empreſſée auprès du premier né, l'avoit ſuivi dans l'appartement où on l'avoit porté.

Nos deux sœurs contentes se rendirent dans leurs empires, & rapportèrent à leurs reines le succès de leurs voyages. A peine les deux princes se connurent-ils, qu'il fallut les séparer : on craignit les suites d'une antipathie naturelle. L'humeur douce d'Ormosa, le porta à dix-sept ans à demander à son père la permission d'aller voyager. Si le kam, qui n'aimoit que ce fils, ne voulut point s'opposer à son départ de peur que trop de prédilection n'irritât la fureur de son aîné, il ne consentit à son éloignement, que sous le prétexte d'envoyer Ormosa pour appaiser les troubles de quelques provinces, dans l'espérance que les grandes qualités de ce prince, lui attireroient l'affection & le cœur des peuples.

En traversant une forêt, Ormosa rencontra une bête dont la tête ressembloit à celle d'un lion, & le corps à celui d'un tigre ; cet animal étendu par terre, & les yeux fermés paroissoit endormi : il appuyoit sa tête sur un miroir qu'il tenoit entre ses pattes. Le prince piqué de curiosité descendit de cheval, & mettant le sabre à la main, il approcha doucement. Le miroir lui représenta une jeune fille parfaitement belle, qui se promenoit seule dans une chambre magnifique : surpris d'un objet si aimable, il la considéra à loisir sans que la bête fît

le moindre mouvement. Ormosa tâchant de profiter de ce tems, leva son sabre, & il avança la main pour prendre le miroir : mais l'animal sautant tout à coup en l'air, rompit toutes les mesures du prince, & mettant le miroir dans sa gueule, il s'enfuit. Ormosa le poursuivit & arriva aussitôt que lui au bord d'un étang bourbeux ; le monstre s'y précipita : une force supérieure entraîna le prince après lui, il tomba au fond sans se troubler, & cherchant toujours cet animal : il pénétra jusques dans une grotte où une femme l'arrêta par la main & lui dit : Ormosa, vous n'êtes point né pour la crainte, écoutez-moi.

La personne que vous avez vue dans ce miroir mérite votre attachement, elle a besoin de vos services, & je vous assure de toute sa tendresse, si vous avez assez de résolution pour aller à son secours. Madame, répondit Ormosa, rien ne rebutera mon courage, tandis qu'il sera animé par l'espoir, & tout m'est possible lorsqu'il s'agit d'obtenir le prix glorieux que vous proposez à mes travaux. Ouvrez cette porte, reprit cette femme, & suivez le sentier qui se présentera à vous, rien ne vous manquera dans la route, & votre voyage, quoique long, sera heureux. Au reste, il n'y a plus à balancer, vous n'avez que cette voie pour retourner sur

la terre. Que vous êtes cruelle, madame ! répliqua le prince, de me rendre néceſſaire un voyage qui m'étoit agréable par le ſeul déſir d'être utile à cette adorable fille : dites-moi du moins à qui je dois être redevable des promeſſes dont vous me flattez ? Partez au plutôt, reprit la dame, vous ſaurez mon nom, de la perſonne à qui je vous envoie.

Ormoſa ouvrit la porte & ſuivit un chemin que lui traçoit une infinité de vers-luiſans. Il ſe repoſa dès qu'il ſe ſentit fatigué, & auſſitôt un lit de gazon, & une table couverte de viandes s'élevèrent devant lui ; il mangea, & dormit : à ſon réveil il trouva de nouveaux mets, & il en fit proviſion pour le reſte de la journée. Enfin, après trois mois de marche, il entrevit le jour. Il monta un eſcalier, & entra dans un jardin, où il rencontra ſous un berceau, une femme endormie ſur un lit de fleurs ; il en approcha en tremblant, & la reconnut pour la même perſonne que le miroir lui avoit repréſenté. Au comble de ſes déſirs, il ſe jeta aux piés de cette fille avec tant de tranſport, qu'il l'éveilla. Amaſie effrayée à la vue de ce jeune homme, pouſſa un cri ſi vif, que tous les ſylphes l'entendirent. Ils n'avoient pu prévoir ni détourner cette viſite. Ce malheur arriva le jour que vous abordâtes ici, Zulma ; ainſi ma

trop grande attention pour vous, eſt en partie cauſe de l'enlevement de la princeſſe.

Ormoſa pour raſſurer Amaſie, lui dit : Serois-je aſſez malheureux, madame, pour que ma préſence vous déplût ? Je ne ſais, répondit Amaſie, ni qui vous êtes, ni d'où vous venez : l'on me ſert & l'on me parle ici, ſans que je ſache qui c'eſt, car je ne vois perſonne ; je demeure dans ce château qui eſt au bout de cette allée ; ſi vous voulez y reſter avec moi, vous me ferez plaiſir, & rien ne vous manquera, vous m'apprendrez quel chemin vous a conduit ici. Je vous ſuivrai, madame, reprit Ormoſa, par-tout où il vous plaira, votre abſence ſeule me ſeroit inſupportable. Tant-mieux, répliqua la princeſſe, quand nous ſerons deux, nous nous ennuyerons moins : & je n'ai regretté ma nourrice que parce qu'elle me parloit, & que je la voyois. Si le prince ne comprit rien à ces dernières paroles, l'accompliſſement d'une partie des eſpérances dont on l'avoit flatté, le combloit d'un plaiſir ſenſible ; l'air content, & les entretiens naifs de la princeſſe, ſembloient l'aſſurer que le reſte des promeſſes auroit bientôt ſon exécution. Ils ſe rendirent enſemble au château. Amaſie lui fit toutes les queſtions que la curioſité excite dans une jeune perſonne, à qui tout eſt nouveau : Le prince lui raconta par

quelle heureuſe rencontre il étoit parvenu juſqu'à elle. La princeſſe lui dit à ſon tour, qu'elle n'avoit jamais vu que ces jardins & ce château, & qu'elle ne ſavoit pourquoi on l'y tenoit renfermée.

Diſgracieuſe qui avoit tramé tout ce projet, auroit pu, ſuivant ſes vues, enlever Amaſie dès le premier moment où cette princeſſe avoit apperçu Ormoſa; mais inſtruite de mon attachement auprès de vous, Zulma, elle a mieux aimé les laiſſer quelques jours enſemble, afin que s'enflammant l'un pour l'autre, leur ſéparation fût plus douloureuſe. Connoiſſez, à cet horrible trait, le caractère de nos méchantes ſœurs. Je n'avois pas prévenu la princeſſe contre l'amour; je n'avois pas même cru devoir lui parler de cette paſſion avant le tems qu'elle auroit la liberté de voir les hommes; ainſi Amaſie, ſans craindre le malheur qui la menaçoit, a ſuivi ſon penchant pour un prince aimable, qui paroiſſoit formé & conduit par les mains de l'amour.

Au bout de deux jours, lorſqu'ils cueilloient enſemble des fleurs, pour ſe les offrir mutuellement, ils furent enveloppés par un nuage obſcur. Ormoſa perdit la princeſſe; Mahoufmaha l'enleva, & la tranſporta dans le pavillon inviſible, ſuivant le rapport du ſylphe qui les a ſuivis.

Qu'eſt devenu Ormoſa ? demanda impatiemment Zulma. Il eſt reſté dans la même place où il étoit, répondit Gracieuſe, mais le palais & les jardins ont diſparu ; car dès que les bâtimens que nous conſtruiſons ne ſervent plus aux deſſeins pour leſquels nous les avons élevés, ils doivent rentrer dans le néant d'où nous les avions tirés. Au retour de notre voyage, nous ſaurons la ſuite des aventures de ce prince. Agréable va à ſon ſecours, tandis que je délivrerai Amaſie du pouvoir du génie.

On avertit alors Gracieuſe que ſon équipage étoit prêt, elle embraſſa Aimable, & partit avec Zulma dans un char très-léger, attelé de deux aigles inviſibles. Ils arrivèrent au bord d'une forêt ſituée dans une des îles de Salomon. N'allons pas plus loin, dit la fée ; examinons de cet endroit comment Mahoufmaha s'introduit dans le pavillon où il retient la princeſſe. Gracieuſe arrêta ſon char ſur la cime du plus haut des arbres, & s'entoura d'une nuée à travers de laquelle ils voyoient tout ce qui ſe paſſoit aux environs, ſans qu'on pût les appercevoir.

Zulma cherchant à profiter du premier moment où il ſe trouva tête à tête avec cette fée, alloit lui faire l'aveu de l'amour dont il étoit épris pour elle : Gracieuſe qui liſoit juſ-

ques dans les moindres penſées de ce jeune homme, tâchoit d'éloigner une déclaration à laquelle elle auroit été embarraſſée de répondre, lorſqu'un ſylphe arrivant avec empreſſement, lui parla à l'oreille, & la tira d'inquiétude. Dès que le ſylphe fut reparti, Zulma demanda à la fée ce qu'on venoit de lui annoncer. C'eſt, répondit-elle, une nouvelle commiſſion que Belle des Belles me charge d'exécuter avant de retourner dans notre empire. Afin de vous rendre ſenſible, continua-t-elle, pour le mortel que le deſtin favoriſe, je vous apprendrai ſon ſort déplorable, après que je vous aurai raconté les amours de ceux dont il tient la vie. Gracieuſe, ſous ce prétexte, vouloit éviter que Zulma ne lui parlât d'amour pendant le tems qu'elle ſeroit obligée de reſter ſeule avec lui. Le profond reſpect qu'il avoit pour cette aimable fée, étoit une aſſurance certaine pour elle, qu'il n'oſeroit l'interrompre dans ſa narration : & ſans attendre ſon conſentement, elle parla ainſi :

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Almanſine, d'Attalide, du viſir Amulaki, & d'Achmet ſon fils.

SOLIMAN, à ſon avènement à l'empire, trouva dans le ſérail des richeſſes immenſes, & un nombre prodigieux de ſultanes. Son prédéceſſeur avoit aimé paſſionnément les femmes. Quiconque lui offroit une fille d'une beauté rare, pouvoit compter ſur la faveur de ſon prince, & ſur une récompenſe proportionnée au préſent qu'il lui faiſoit. Perſonne n'ignore que les empereurs ottomans mettent, s'il ſemble, une partie de leur grandeur dans la quantité des femmes réſervées pour leurs plaiſirs.

Un des premiers ſoins du nouveau ſultan, jeune & bien fait, fut de raſſembler toutes les femmes du ſérail, eſpérant dans la multitude en trouver quelqu'une digne de ſon attachement; il ne put cependant ſe fixer. Il s'imagina que le trop grand nombre cauſoit ſon incertitude; il les vit ſéparément, & il n'en devint que plus irréſolu; il ne ſentit pour elles qu'une ſimple admiration, ſans aucun déſir. Fâché de ſon indifférence, il s'en plaignit à

Amulaki : Que je ſuis malheureux ! lui dit-il ; j'ai vu toutes les ſultanes en général, & chacune en particulier, ſans qu'aucune ait touché mon cœur. Seigneur, lui répondit le viſir, que votre hauteſſe ordonne à tous les gouverneurs d'envoyer, ſelon l'uſage, au ſérail les plus belles filles de l'empire, & ſi elle veut, je leur marquerai ſes intentions. De pareils ordres, répondit l'empereur, troubleroient trop la tranquillité de mes ſujets. Ta fille, m'a-t-on dit, peut inſpirer une véritable paſſion, amène-la-moi demain ; je ſais qu'elle t'eſt chère, ainſi ta gloire & ton bonheur dépendent de l'impreſſion que ſes attraits feront ſur mon cœur.

Amulaki étonné, ne répliqua pas ; il n'avoit d'enfans qu'Achmet ſon fils, & ſa fille Attalide, qu'il aimoit ſi éperdûment, que dans la crainte de s'en ſéparer, il n'enviſageoit qu'avec horreur l'ordre du ſultan. Pénétré de douleur, il rentre chez lui ; ſon fils qui le reçut à la porte, voyant ſon inquiétude, lui en demanda la raiſon. Je ſuis perdu, Achmet, lui dit-il, ſi tes conſeils ne me tirent de l'embarras où me met Soliman. Quelle apparence, répondit Achmet, qu'à mon âge mes avis vous ſoient de quelqu'utilité dans une affaire où votre eſprit & votre expérience vous abandonnent ?

N'importe, reprit le viſir, tu es de ſang-

froid, & le chagrin m'accable. Le grand-seigneur, continua-t-il, insensible à toutes les sultanes, me demande ta sœur. Est-ce là tout le sujet de vos alarmes? répliqua Achmet. Tu raisonnes, reprit vivement Amulaki, comme le sultan; mais je pense bien différemment. Si Attalide ne plaît pas à Soliman, elle sera toujours malheureuse; je l'aime & je la perds; car dès qu'une fille est entrée dans le sérail, elle n'en sort plus, soit qu'elle partage les plaisirs du sultan ou qu'elle lui soit indifférente. Quand ta sœur lui plairoit aujourd'hui, l'empereur a si peu de penchant pour le sexe, qu'il s'en dégoûtera peut-être demain, & je ne reverrai plus Attalide, qui m'est cent fois plus chère que ma propre vie.

Seigneur, répondit Achmet, Soliman est jeune; le récit que vous lui avez fait des beautés d'Attalide a excité en lui l'amour qu'il ressent pour elle, & le mépris qu'il a pour le reste des femmes. Mais puisque l'absence de ma sœur vous paroît si funeste, il faut désobéir. Je ne veux point, répliqua le visir, refuser l'empereur; je ne cherche qu'un moyen de conserver ma fille sans irriter ce prince.

Seigneur, reprit Achmet, Attalide n'est encore connue de personne, toujours enfermée dans ce palais, elle n'a paru qu'à nos yeux. Cette heureuse circonstance favorisera un des-

sein que j'imagine. Il faut chercher une esclave d'une beauté singulière, & la conduire au palais sous les habits de ma sœur, & couverte d'un voile, pour que vos domestiques ne la voient point.

Cette fille charmée de l'honneur où vous l'éleverez, sera autant intéressée que vous à garder le secret. Vous témoignerez au grand-seigneur combien il en coûte à votre tendresse de vous séparer pour toujours de votre fille, & vous le conjurerez de vous la rendre, si elle n'est pas assez heureuse pour lui plaire. Par-là vous éviterez l'unique inconvénient qui vous perdroit; car elle pourroit découvrir votre secret, si Soliman n'avoit pas pour elle tous les égards dont elle se flattera; mais s'il consent de vous la remettre, vous n'aurez plus d'indiscrétion à redouter.

Amulaki, charmé de ce conseil, laissa à son fils le soin de choisir une esclave. Seigneur, lui répondit Achmet, votre confiance m'honore; cependant je suis encore trop jeune pour qu'on me laisse choisir des filles d'un grand prix; & quand je me ferois connoître, on sait qu'à mon âge il ne m'est pas permis d'avoir des femmes; il vaut mieux ordonner à un marchand de mener chez vous ses plus jeunes & ses plus belles esclaves. Gours, mon fils, reprit le visir, va

lui porter mes ordres; je ſerai dans mon appartement au fond du jardin, fais-les entrer par la porte de derrière, afin qu'on ne les apperçoive pas.

Achmet annonça les volontés du viſir au plus fameux marchand d'eſclaves; celui-ci les reçut avec reſpect, & ſe rendit avec quatre filles au lieu qu'on lui avoit indiqué. Achmet les introduiſit auprès de ſon père. Dès qu'elles eurent levé leurs voiles, Amulaki fut ébloui de leur beauté, une des quatre qui pleuroit amèrement, lui plut davantage: il demanda le ſujet de ſes larmes: Seigneur, lui répondit le marchand, cette fille, beaucoup plus belle que les autres, eſt accablée de ſa ſituation préſente; mais dès qu'elle réfléchira ſur l'honneur que vous lui faites, ſon chagrin ſera bientôt diſſipé, & ſa beauté reprendra tout ſon éclat.

Tandis que le viſir & le marchand s'entretenoient, Achmet, à la vue des charmes de cette eſclave affligée, s'attendriſſoit à ſes pleurs, & un regard qu'elle porta ſur lui, acheva de le ſoumettre. Lorſqu'il réfléchiſſoit qu'elle étoit deſtinée pour le ſérail & qu'elle y entroit dès le lendemain, il n'eſpéroit pas dans un eſpace ſi court, détourner Amulaki d'un deſſein dont il avoit lui-même ſuggéré le plan, ni l'engager

à ſubſtituer une ſeconde eſclave à la place de celle-ci ; & quand même ſon père y eût conſenti, il n'étoit pas certain qu'il lui voulût céder ce cher objet de ſon amour. Cependant le marché ſe conclut, & le viſir emmena avec lui cette fille. Almanſine (c'étoit ſon nom) jeta en partant un coup-d'œil ſi touchant ſur Achmet, qu'il en ſeroit mort de plaiſir dans un état plus tranquille. Il connut à ce tendre regard, que s'il aimoit cette beauté, elle n'étoit pas inſenſible.

Les cris & les pleurs de cette eſclave redoubloient à meſure qu'elle s'éloignoit. Achmet ne les entendit que trop, il ſuccomba à ſa douleur, & paſſa la nuit dans le jardin : le jour ſeul le rappela à l'appartement d'Amulaki pour revoir encore une fois cette chère eſclave avant ſon départ ; mais le viſir impatient de hâter le ſuccès de ſon ſtratagême, étoit déjà ſorti pour la conduire au ſultan. Cette diligence parut déplacée à l'amoureux Achmet, & il la traita de précipitation, dans le déſeſpoir où il étoit de n'avoir pas fait quelque démarche pour retenir cette eſclave, qu'il ne pouvoit trop regréter. Il ſe ralluma cependant quelque légère eſpérance dans le fond de ſon cœur : Soliman, diſoit-il, auſſi indifférent pour Almanſine que pour les autres beautés du ſérail, la rendra peut-être au viſir, &

en ce cas je l'obtiendrai aiſément. La beauté ſeule d'Almanſine l'alarma. Il fut bientôt détrompé ; Amulaki revint ſeul du palais. Que je te ſuis obligé, mon fils ! lui dit le viſir en l'embraſſant ; l'eſclave a plu, malgré ſes larmes : l'empereur amoureux l'a placée lui-même dans le plus bel appartement du ſérail. Achmet à cette nouvelle perdit tout ſentiment. Laiſſons-le aux ſoins que l'on prend pour le rappeler à la vie, & apprenez ce qui étoit arrivé à Almanſine.

Dès qu'Amulaki eut renvoyé le marchand, il conduiſit cette eſclave chez Attalide : Voilà, lui dit-il, une fille que je préſenterai demain au grand-ſeigneur, afin qu'elle touche ſon cœur ; parez-la de celui de vos habits qui relevera le plus ſes charmes. Le lendemain le viſir prit Almanſine en particulier, & lui dit : Je vous ai achetée pour le plus grand empereur de l'univers ; vos pleurs & votre beauté vous ont gagné mon affection au point que j'ai déclaré au ſultan que vous étiez ma fille, afin qu'il eût plus de conſidération pour vous. Il m'a donné parole de vous renvoyer, ſi vous n'avez pas le bonheur de lui plaire, & ſi ce malheur arrive, je vous mettrai au nombre de mes enfans, & je vous ferai un ſort agréable. Mes bontés pour vous nous coûteroient la vie à tous deux,

ſi Soliman ſoupçonnoit votre véritable condition ; mais vous ſoutiendrez aiſément le perſonnage de ma fille, puiſque perſonne ne l'a jamais vue, & que je vous préſenterai ſous ſon nom. Ce diſcours flateur fit couler de nouvelles larmes des yeux d'Almanſine. Si elle avoit conçu du chagrin lorſqu'elle s'imaginoit que le viſir l'achetoit pour lui, l'idée de vivre dans le même palais qu'Achmet, calmoit un peu ſa douleur : mais deſtinée au ſérail, elle perdoit toute eſpérance de revoir ce cher objet. Elle ſuivit Amulaki ſans répondre ; & l'empereur, malgré les pleurs qu'elle répandoit en abondance, fut tout-à-coup ſi frappé de l'éclat de ſes charmes, qu'il remercia le viſir, & introduiſit lui-même Almanſine dans le ſérail en amant paſſionné, & en la priant de mettre des bornes à ſon affliction. Ah, ſeigneur, lui répondit-elle, mes larmes coulent d'une ſource trop juſte pour qu'elles tariſſent ſitôt ! Quel en eſt donc le ſujet, demanda le ſultan ? Je pleure, dit-elle, votre malheur & le mien. Mon malheur ! reprit l'empereur, je vous poſsède, & n'ai rien à craindre. Ne me cachez pas plus long-tems, je vous conjure, la cauſe de votre douleur ; je m'y intéreſſe d'avance, & je ferai mes efforts pour la diſſiper, & vous procurer tous les agrémens poſſibles.

Seigneur, continua-t-elle, votre malheur eſt de penſer que l'amour dépend de votre rang, & qu'il doit ſuivre néceſſairement vos ordres. Pour moi, je ne regarde cette paſſion que telle qu'elle eſt en elle-même. L'autorité n'a jamais décidé de ces douces préférences qui raviſſent. Il vous ſuffit, ſeigneur, qu'une femme vous touche pour que vous vous croyiez heureux : certain qu'on ne peut vous l'enlever, vous ne vous embarraſſez point de plaire, ainſi vous ne ſentez jamais le retour mutuel de tendreſſe qui fait tous les charmes de l'amour. On vous jure qu'on vous aime ; comment vous en aſſurez-vous, lorſque votre ſeule volonté décide toujours des faveurs qu'on vous accorde ?

Vous en ſavez trop, répliqua Soliman en courroux, pour une fille qui n'a dû voir d'autre homme que ſon père ; ſa trop grande complaiſance vous a ſans doute facilité l'occaſion d'apprendre l'amour aux dépens de ſon honneur & de mon bien.... Je ne ſuis point fille du viſir, répondit Almanſine ; il m'acheta hier, & ne m'a ſuppoſée pour ſa fille, qu'afin que je fiſſe plus d'impreſſion ſur votre cœur. Vous n'êtes pas la fille du viſir ! dit l'empereur en colère ; ſa tête me répondra de ſon impoſture. Pour vous, eſpérez tout de votre beauté, ſi vous êtes aſſez ſincère pour me dire comment,

à votre âge, vous connoissez si bien l'amour, & pourquoi vous prévenez mes sentimens qui sont peut-être très-différens de ceux qu'ont d'ordinaire les sultans. Il la fit asseoir à côté de lui, & Almansine lui dit :

HISTOIRE

D'Hassan & de Zatime.

MON père Hassan & ma mère Zatime avoient l'un pour l'autre l'ardeur la plus vive. Fruit unique de leur tendresse, j'ai toujours été témoin de leur passion mutuelle : ils m'ont appris, seigneur, le bonheur d'un amour réciproque. Ussin ne m'a que trop fait sentir par les malheurs où il nous a plongés, combien l'amour est à redouter lorsque l'autorité prétend s'emparer d'un cœur qui s'est déjà donné. Hassan, bacha de l'île de Chio, assuré du cœur de son épouse, se plaisoit à l'admettre dans la compagnie de ses amis & à la faire manger avec eux. Ussin étoit malheureusement de ce nombre ; il aima Zatime, & voulut s'en faire aimer. Il n'épargna rien pour s'en faire écouter. Ma mère, espérant que ses refus le rebuteroient, différa quelque tems de découvrir à Hassan l'insolence

d'Uſſin ; mais enfin, laſſée de ſe voir obſédée, elle obligea mon père d'éloigner cet importun. L'exil de cet amant irrité augmenta ſon chagrin, il ſe rendit à la ſublime porte, où il vint à bout par ſes intrigues de machiner la perte de ſon rival, & d'obtenir pour lui-même le gouvernement de Chio. Fier de tant de ſuccès, il vint prendre poſſeſſion de ſon emploi, ſuivi des muets qui avoient ordre de demander la tête du malheureux Haſſan qui n'eut que le tems de ſe ſauver. Ma mère & moi fûmes expoſées à l'encan avec tous nos biens : Uſſin nous acheta. Zatime encore plus animée contre ce tyran, a toujours réſiſté à ſes efforts. Le bacha, pour punir ma mère de ſes refus, m'a vendue à un marchand de Conſtantinople où je ne ſuis arrivée que depuis deux jours.

Si je vous ai prévenu ſur l'amour, c'eſt pour vous inſtruire de mes ſentimens. Sachez donc, ſeigneur, que je ſuis fille de Zatime, & que je n'ai pas moins de réſolution qu'elle ; & quoique votre eſclave, je mourrai plutôt que de vous obéir, ſi vous tentez d'arracher par la force ce que vous ne devez obtenir que de mon conſentement. Ainſi, ſeigneur, ſi mes foibles attraits ont pour vous quelque charme, il faut chercher à plaire avant que de commander.

Je n'ai jamais eu d'autre deſſein, répondit

Soliman, & j'ai toujours blâmé la folie des musulmans, de renfermer tant de femmes avant de s'assurer de leur cœur. Ma délicatesse m'avoit fait préférer la fille du visir ; parce que j'espérois que son éducation m'inspireroit plus d'attachement, & que cette fille, sensible à mon choix, auroit pour moi une reconnoissance qui peu-à-peu inspire l'amour : je ne la regrète point, puisque je trouve en vous tout ce qui me la faisoit désirer ; mais je punirai l'insolence de son père.

Seigneur, reprit-elle, vous dites que vous voulez me plaire, & pour première preuve de votre complaisance, vous condamnerez à la mort un homme dont tout le crime est de m'avoir procuré le bonheur d'être auprès de vous ? Puisque vous vous y opposez, répliqua le sultan, sa vie est en sûreté ; mais reconnoîtriez-vous sa fille ? Oui, seigneur, répondit-elle, & si vous formez quelques desseins violens contr'elle, j'implore de nouveau votre bonté ; elle ignore les projets criminels de son père ; j'en suis sûre. Cette aimable fille a passé la nuit dernière à me parer. Ne craignez rien pour ses jours, reprit Soliman, je ne veux que mortifier le père dans la personne de sa fille. L'empereur charmé de l'esprit & des grâces de cette nouvelle sultane, ne la quitta qu'avec peine, & en l'assu-

rant d'un véritable amour. Cette belle paſſa la nuit à ſe rappeler les complaiſances de l'empereur : elle eut ſouhaité le payer de quelque retour; mais ſon penchant pour Achmet la détermina à ſe donner la mort, dès qu'elle perdroit l'eſpérance de ſe conſerver à ce cher amant.

Le ſultan envoya ordre dès le grand matin au viſir de ſe rendre ſur le champ au ſérail. Amulaki partit avec toute l'impatience d'un courtiſan qui attend des faveurs extraordinaires de ſon prince. Il ne ſe promettoit pas moins que d'être le confident des plaiſirs de ſon maître. Son étonnement ne ſe peut exprimer, lorſque l'empereur en courroux, lui dit : Amulaki, vous m'avez ſuppoſé une eſclave que vous achetâtes hier; votre mort m'eut déjà vengé, ſi cette eſclave n'eût retenu ma juſtice : la peine que je vous réſerve ne vous ſera pas moins cruelle. Remettez-moi ce matin votre fille, ou vous & toute votre famille payerez vos refus du plus cruel des ſupplices.

Le viſir déſeſpéré ſe retira chez lui. Achmet vint le recevoir à la porte; ce jeune homme, qui s'attendoit à expirer de douleur au récit des plaiſirs du ſultan, étoit ſi affligé, qu'il ne remarqua pas la triſteſſe de ſon père. Amulaki le tirant à l'écart, lui dit : Mon malheur eſt à ſon

comble, l'eſclave a parlé & l'empereur demande Attalide. Achmet charmé d'une nouvelle qui réveilloit les eſpérances preſqu'éteintes de ſon amour, ſe perſuada d'abord qu'Almanſine n'avoit pu plaire au ſultan, puiſque ce prince demandoit qu'on lui remît Attalide; il eut peine à modérer ſa joie & à empêcher que le viſir ne s'apperçût de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Amulaki continuoit cependant à lui exprimer la colère de l'empereur, & lui rapporta toutes les menaces qu'il en avoit reçu.

Ce tendre fils invita ſon père à tranquilliſer l'émotion qui l'agitoit, & lui dit: Ma ſœur & moi ſommes inconnus au ſérail, ſeigneur, & nous nous reſſemblons aſſez pour qu'on nous prenne aiſément l'un pour l'autre; donnez-moi ſes habits & me conduiſez au ſérail. Que feroit de toi l'empereur? dit le viſir. Soliman, reprit Achmet, eſt trop en colère contre vous, pour élever votre fille à la dignité de ſultane favorite; il ne veut que vous punir. Permettez que je repréſente ma ſœur, j'en ſortirai à mon honneur, ſoit par mon adreſſe, ſoit par le ſecours d'Almanſine, ſi l'empereur l'aime. Vous retarderez du moins de quelques jours le malheur qui menace Attalide. Amulaki aimoit ſon fils, mais ſa tendreſſe pour ſa fille étoit exceſſive; ainſi quoiqu'il connût tout le riſque de cette nouvelle ſéparation, elle flatoit trop

son inclination pour s'y opposer plus long-tems.

Les grâces & la jeunesse d'Achmet, sous les habits de sa sœur, rendoient son déguisement si naturel, que le visir lui-même crut se méprendre. Il le mena au sérail, & Soliman, pour témoigner plus de mépris au père, ne daigna pas faire dévoiler la fille. Conduisez-la, dit-il à Aly, chef des eunuques noirs, chez Almansine, & si elle la reconnoît pour fille d'Amulaki, vous la revêtirez d'un habit d'esclave. Pour vous, visir, votre palais vous servira de prison, à vous & à votre fils jusqu'à nouvel ordre : votre fille sera occupée des plus vils offices du sérail. Sans les prières d'Almansine, vous & votre famille auriez déjà subi la peine que mérite un sujet qui abuse de ma confiance.

Aly présenta la nouvelle esclave à Almansine, & lui dit, en levant le voile d'Attalide : Madame, le grand-seigneur demande si c'est-là la fille du visir ? Almansine reconnut Achmet, malgré ses habits ; son trouble pensa la déconcerter, le danger d'un objet si chéri la soutint. Oui, répondit-elle à Aly ; mais dites à l'empereur, qu'il ne me connoît pas encore, s'il croit flater ma vanité en m'envoyant cette esclave. Si cependant il veut punir le père sur la fille, je ne m'oppose point à ses volontés, mais qu'il n'attende pas de moi que je serve sa vengeance.

Aly donna un habit d'eſclave à Attalide, & rapporta cette réponſe au ſultan. Almanſine ſeule avec ſon amant, feignit d'abord de n'avoir pas reconnu ce déguiſement, & l'amoureux Achmet auroit penſé qu'elle s'y méprenoit, s'il n'eût remarqué ſur ſon viſage des mouvemens embarraſſés, qui ſembloient lui promettre quelqu'événement favorable : il attendit en la regardant tendrement, qu'elle parlât la première. Almanſine, les yeux baiſſés, commençoit un diſcours qu'elle n'achevoit pas. Réveuſe & inquiète, elle garda quelque tems le ſilence, & elle alloit enfin le rompre, lorſqu'on lui annonça l'empereur. Retirez-vous, dit-elle à la fauſſe Attalide, en la pouſſant dans la chambre voiſine, votre vue irriteroit peut-être Soliman; prenez votre nouvel habit, & ne vous préſentez que lorſque je vous appellerai. Achmet ſortit par une porte pratiquée dans la ruelle du lit, & entra dans la chambre où logeoient les eſclaves deſtinées au ſervice de la ſultane favorite. Le reſte des eſclaves du ſérail obéit indifféremment aux autres ſultanes, ſans être attachées à pas une. C'eſt à cet état humiliant, que le ſultan deſtinoit la fille du viſir.

Almanſine prit un air gai pour recevoir l'empereur, & elle lui dit : La fille du viſir ſoutient ſa diſgrace avec tant de douceur, qu'elle a excité

ma

ma compaſſion. Elle met ſon bonheur à ne dépendre que de moi ; je lui ſuis aſſez redevable pour chercher à adoucir ſa condition, accordez-la-moi, je vous prie, j'aurai ſoin qu'elle ne ſe préſente pas devant vous ; cette nouvelle preuve de votre bonté augmentera ma reconnoiſſance. J'avois réſolu, répondit le ſultan, de l'humilier davantage, mais dès qu'elle vous plaît, vous êtes la maîtreſſe de ſon ſort ; il ſuffit à ma vengeance que ſon père la croye malheureuſe, & qu'il n'eſpère plus de la revoir. Il entama enſuite une converſation des plus tendre ; Almanſine y répondit avec tant de diſcrétion, que Soliman en conçut une ſecrète joie, & qu'il ſe flata d'un bonheur prochain. Cette belle craignoit qu'il ne prît envie au ſultan de voir la fille du viſir & de l'entretenir, & qu'il ne reconnût facilement le jeune Achmet caché dans le ſérail ſous les habits d'Attalide ; pour éviter un coup ſi dangereux, la ſultane tourna la converſation ſur d'autres ſujets dont elle amuſa l'empereur juſqu'au moment qu'il la quitta.

Pour comprendre toute l'inquiétude d'Almanſine, il faudroit être femme, & que l'ennuyeuſe converſation d'un mari que l'on n'aime pas retardât une première entrevue avec un amant chéri, qui pour preuve de ſon amour a tout haſardé, & qui court riſque dans ce moment, ſur le plus

léger soupçon, de périr par la main d'un jaloux tout-puissant. Cette situation est trop rare, & il n'y a que celles qui l'ont éprouvée, qui en peuvent exprimer toutes les alarmes. Achmet colé contre la porte de la chambre écoutoit leur entretien; il ne s'imaginoit pas qu'on s'en tînt à de vaines paroles; tant de retenue dans un sultan lui sembloit un prodige.

Après le départ de Soliman, Almansine apprit à son esclave qu'elle resteroit à son service. Elle avoit pris le parti de continuer de feindre, soit pour se conserver plus de liberté avec lui, soit pour s'éviter l'embarras d'une première déclaration. Une fille diffère toujours l'aveu de sa défaite, & sur-tout lorsqu'elle ressent pour la première fois le pouvoir de l'amour. Achmet transporté de joie se jeta à ses pieds : Madame, lui dit-il, vous me reconnoissez. Je ne me flate pas assez pour me persuader que ma présence vous soit agréable : ma vie est entre vos mains, mais je ne puis plus être malheureux, puisque je n'ai d'autre voie pour sortir du sérail que la mort. Que votre empressement à me demander au sultan me combleroit de joie, si un autre motif que la pitié vous portoit à adoucir ma condition!

Je suis trop sincère, lui répondit Almansine, pour vous dire que je vous ai pris pour votre sœur, quoique vous lui ressembliez beau-

coup. J'avois d'abord penſé que j'étois deſtinée pour vous, & que le viſir m'achetoit dans ce deſſein, ne doutant pas qu'il n'eût aſſez de femmes pour lui.

Dans cette penſée je vous avois examiné avec attention; vous pouvez même vous en être apperçu. Ma ſurpriſe & mon affliction furent à l'excès, quand j'entendis qu'il me retenoit pour lui, & qu'il m'emmenoit ſans vous rien dire; elles augmentèrent encore le lendemain, quand il m'apprit qu'il me deſtinoit au ſérail : je fais ſi peu de cas de cet honneur, que je ne trouvois de conſolation pour moi que dans l'eſpérance de ne point plaire au grand-ſeigneur, qui avoit promis de me renvoyer en cas qu'il ne fût point touché de mes foibles attraits. Il en eſt arrivé tout autrement, le ſultan après m'avoir vue, a réſolu de me garder, & quoique juſqu'ici j'aye lieu de me flater qu'il aura pour moi plus d'égard que les ſultans n'en ont ordinairement pour leurs eſclaves, il eſt aiſé de prévoir que les choſes ne peuvent pas ſubſiſter long-tems ſur le pié où elles ſont. J'avois pris un parti, dont j'aurai le tems de vous parler; mais votre arrivée ici, l'inquiétude qu'elle me donne, & la paſſion que vous me marquez, dérangent entièrement mon projet.

Vous ne me parlez, madame, que de mes sentimens pour vous, lui dit Achmet; j'ai été assez heureux pour trouver une occasion de vous les prouver sans que vous puissiez en être offensée; mais vous ne me dites point s'ils vous sont agréables; c'est de cela cependant que dépendent ma vie ou ma mort.

Le danger que vous courez, répondit Almansine, & auquel vous vous êtes exposé si courageusement, ce que vous avez pénétré de mes sentimens, & ce qui nous est déjà arrivé, me persuadent que vous en êtes suffisamment instruit.

Quand j'aurois quelque lieu de me flater, reprit Achmet, oserois-je le faire sans votre aveu, madame? Ignorez-vous que l'on doute toujours de son bonheur, quoique l'on ait lieu d'espérer? Ce que j'ai fait est moins l'ouvrage de ma confiance que de mon désespoir; l'impossibilité de vivre sans vous m'a fait hasarder de vous donner une marque d'amour si convaincante, que vous ne puissiez douter de mes sentimens, sans laquelle vous les auriez peut-être ignorés toute votre vie. Je voulois en même-tems vous obliger à plaindre mon sort, car il n'est pas possible que je puisse cacher plus long-tems qui je suis.

Ces deux amans employèrent une partie de la

nuit à s'entretenir de tout ce qui intéreſſoit leur amour. Achmet lui rendit compte de ce qu'il avoit fait pour s'introduire dans le ſérail ; elle lui dit la manière & le moyen dont elle s'étoit ſervie pour contenir la paſſion du ſultan. Ils paſſoient des mouvemens les plus vifs aux réflexions les plus triſtes. Le tendre Achmet ne pouvoit défendre ſon cœur de quelqu'inquiétude ; le ſultan étoit jeune & bien fait, les marques d'amour qu'il donnoit à Almanſine par ſa retenue & ſon reſpect, étoient plus grandes de la part d'un maître abſolu, que tout ce qu'il venoit de faire : de plus, il falloit que ce reſpect ſe terminât un jour ou d'une façon tragique, ou d'une autre manière qu'il trouvoit encore plus fâcheuſe pour lui.

Almanſine de ſon côté étoit dans des alarmes cruelles ; elle achetoit bien cher le plaiſir de voir Achmet, par les craintes que ſa préſence lui donnoit.

Quelques jours ſe paſsèrent ainſi ; le ſultan amoureux s'accommodoit aux volontés d'Almanſine, & elle employoit tout ſon eſprit à adoucir les manières peu délicates du ſérail. Un jour ce prince ſe fit un plaiſir de lui faire voir une pêche dont il avoit donné les ordres, & qu'il faiſoit faire exprès pour elle. La mer borne les jardins du ſérail, & baigne les murs

d'une terraſſe qui ſe termine à un pavillon magnifique que les ſultans ont fait bâtir pour y venir prendre l'air ; car les turcs n'ont aucun goût pour la promenade, ils prennent ſeulement le frais aſſis ſur des carreaux, ou ſur des bancs auſſi bas que leurs ſofas.

Soliman conduiſit Almanſine dans ce pavillon ; il lui fit remarquer la mer toute couverte de barques de pêcheurs, dont il y en avoit pluſieurs attachées par des anneaux de fer à la muraille de la terraſſe.

Au premier ſignal toutes les barques ſe détachèrent pour aller à la pêche. Elle fut magnifique, tant par la propreté des barques & les habillemens des pêcheurs, que par la quantité de poiſſons que l'on prit. Almanſine parut ſatisfaite de cette galanterie ; elle admira la ſituation charmante de ce lieu, & demanda au ſultan la liberté d'y retourner le lendemain ; elle le pria même de trouver bon qu'elle eût une clé de ce pavillon, parce que le rivage de la mer lui faiſoit plaiſir. Soliman y conſentit, & la pria ſeulement de n'y mener jamais aucune ſultane, parce qu'il vouloit qu'elle ſeule fût en droit d'y venir quand il y alloit pour ſe repoſer : elle n'eut aucune peine à le lui promettre, ce n'étoit pas là ſon deſſein.

Lorſqu'Almanſine fut de retour dans ſon ap-

partement, elle appela ſon cher Achmet, & lui dit : Je viens de voir une pêche que j'ai trouvée d'autant plus agréable, qu'elle m'a fait imaginer un moyen de ſortir d'ici avec vous. Elle lui dit qu'elle avoit remarqué que les barques des pêcheurs arrivoient juſqu'au pié de la terraſſe, & préciſément au bas des fenêtres du pavillon ; qu'elle en avoit demandé la clé au ſultan, & qu'elle iroit avec lui, dès la même nuit, viſiter les lieux avec plus d'attention.

Achmet ne répondit rien à ce diſcours ; il regardoit comme une choſe preſqu'impoſſible de ſortir du ſérail ; il ne vouloit pas non plus contredire la ſultane, il avoit pris le parti de mourir quand il ſeroit tems ; ſa ſeule inquiétude étoit pour elle, car il étoit inutile de vouloir détruire ſes idées, c'eſt toujours un plaiſir préſent que l'eſpérance.

Almanſine en étoit cependant ſi occupée, qu'elle fit un paquet de toutes les pierreries que le ſultan lui avoit données, & les mit dans une caſſette ; elle ne garda qu'un diamant qu'elle enveloppa dans une lettre. Achmet la regardoit avec étonnement ; la gaîté que lui inſpiroient les préparatifs d'un voyage qu'il ne croyoit pas poſſible, & qui cependant pouvoit avancer leur perte, le plongea dans des réfle-

xions triſtes ; la ſultane s'en apperçut, & lui en fit des reproches tendres.

Dès qu'il fut nuit, nos deux amans ſortirent enſemble, & allèrent dans le pavillon. Almanſine uniquement occupée de ſon projet, gardoit le ſilence, & s'appuyoit ſur le balcon qui donne ſur la mer ; le bruit qu'ils firent en entrant, fut entendu par un pêcheur qui étoit dans ſa barque au-deſſous du pavillon, & il dit auſſitôt à ſon fils : Allons-nous-en, le grand-ſeigneur doit bientôt arriver dans ces lieux, puiſqu'on ouvre la porte du pavillon : comme il ne vient jamais à des heures ſi indues, il faut qu'il ait quelqu'affaire d'importance, il ſeroit ſans doute fâché de nous trouver ici ; nous pourrons accommoder nos filets à la pointe du jour.

La ſultane jugea que puiſqu'elle les entendoit, elle en pouvoit être entendue. Achevez votre ouvrage, leur dit-elle, & recevez ſeulement le paquet que je vous jete, ce n'eſt qu'un échantillon de ma libéralité. Si vous êtes aſſez courageux pour exécuter ce que je vous propoſe, votre fortune eſt faite.

Le pêcheur ramaſſa le paquet qui contenoit la lettre & le diamant ; il lut fort diſtinctement au clair de la lune ce qu'Almanſine lui marquoit, il y rêva quelque tems, & lui répondit enſuite : Si vous voulez, madame, vous

trouver ici demain à pareille heure, j'apporterai des cordes & des perches d'une longueur assez grande pour les porter jusqu'à vous; notre grand prophète fera le reste.

Almansine charmée de cette réponse, s'en retourna avec Achmet dans son appartement: elle lui dit en y rentrant: Eh bien, Achmet, nous sortirons demain d'esclavage. Il lui répondit avec la même froideur: Je le souhaite plus que je ne l'espère; mais quand nous serions assez heureux pour sortir du sérail par cette voie, nous n'en serons pas plus avancés, le sultan nous poursuivra, & nous ne pourrons lui échapper.

N'importe, répondit-elle, nous n'avons ni le tems ni l'occasion de prendre des mesures plus exactes; mais le ciel nous sera peut-être plus favorable que vous ne pensez. Ils passèrent le reste de la nuit à tout préparer pour leur fuite; leurs projets étoient accompagnés de discours fort tendres, & de toute la fermeté que donne la nécessité de vaincre ou de mourir.

Le sultan vint prendre Almansine le lendemain pour lui faire voir une nouvelle pêche; elle étoit ordonnée différemment que la première, & ne lui cédoit ni en magnificence ni en beauté. Après la fête, Soliman se retira plus amoureux que jamais; il avoit entretenu la sultane

long-tems de l'amour qu'elle lui avoit inſpiré ; Almanſine l'avoit écouté agréablement, & même lui avoit marqué plus de gaîté qu'à l'ordinaire ; elle lui laiſſa entendre auſſi que les ſoins qu'il prenoit pour la divertir lui étoient agréables, & lui marquoient des ſentimens dont elle étoit contente.

La nuit étant venue, elle ſortit avec Achmet, comme la précédente nuit, pour aller dans le pavillon ; mais ſoit qu'elle fût arrivée de meilleure heure, ou que le pêcheur n'eût pas encore pris ſon parti, la barque ne ſe trouva pas au lieu marqué. Jugez de leur inquiétude ! Achmet ſe ſeroit trouvé fort heureux dans ce moment, s'il en avoit été quitte pour la vie : la crainte que le pêcheur n'eût trahi Almanſine, & que le ſultan ne tournât ſon amour en fureur, ne lui laiſſoit pas la force de parler.

Il étoit dans cet état, lorſqu'Almanſine plus acceſſible à l'eſpérance, lui dit qu'elle voyoit de loin quelque choſe, & que c'étoit ſans doute le pêcheur. Achmet ne regardoit point du côté de la mer, tant il étoit perſuadé que leur perte étoit ſûre. Il approcha de la fenêtre, & jugea comme elle que c'étoit une barque. En effet c'étoit le pêcheur qui venoit remplir ſa parole : il arrêta ſa barque ſous le pavillon, & leur jeta ſes cordes, comme il avoit projeté. Alman-

sine descendit la première avec la cassette qu'elle emportoit, Achmet descendit ensuite. Ils prirent l'un & l'autre, en s'éloignant, des habits que le pêcheur avoit apportés pour eux, & ils jetèrent les leurs dans la mer, de peur que le pêcheur tenté de la valeur de celui d'Almansine, n'en voulût conserver quelque chose, & que ce vêtement ne les fît découvrir dans la recherche qu'ils ne doutoient pas que l'on feroit d'eux.

Almansine avoit eu la précaution de laisser sur la table qui étoit au milieu du pavillon, une lettre ouverte adressée au sultan. Le lendemain ce prince étant venu voir la sultane selon sa coutume, & ne la trouvant point dans son appartement, il la fit chercher par tout le sérail. Il se ressouvint qu'il avoit trouvé bon qu'elle eût une clé du pavillon, & crut qu'elle y pourroit être; mais il ne l'y trouva pas & il en frémit; son inquiétude augmenta lorsqu'il apperçut un papier sur la table, (c'étoit la lettre qu'Almansine y avoit laissée) elle étoit conçue en ces termes :

ALMANSINE, à son empereur & son maître SOLIMAN.

« Une passion malheureuse que j'ai sentie avant » d'avoir éprouvé les bontés de votre hauteſſe,

» m'a empêchée de répondre à votre amour ; il » est juste que je prévienne le châtiment que » je mérite, & que vous seriez en droit de me » faire : cette raison m'a fait prendre le parti de » me jeter dans la mer, trop heureuse si je puis » prouver à votre hauteſſe, par ce que je fais » contre moi-même, qu'elle ne doit pas con- » damner des sentimens involontaires. Attalide » de son côté, plus sensible à l'esclavage qu'à la » mort, veut suivre mon exemple : recevez donc, » seigneur, les dernières marques de mon déses- » poir, & du regret que j'ai de paroître ingrate » au plus grand & au plus aimable empereur qui » ait jamais été.

» ALMANSINE ».

Le sultan, après avoir lu cette lettre plusieurs fois, ne put s'imaginer qu'Almansine eût préféré la mort au bonheur de lui plaire. La première chose qui lui vint dans l'esprit fut que la fille du visir avoit conservé commerce de lettres avec son père par le moyen de quelques esclaves noirs, qu'elle en avoit fait part à Almansine, & qu'elles avoient pris des mesures ensemble pour sortir du sérail. Il fut sur le point de faire mourir tous ses esclaves dans des tourmens si horribles, qu'ils fussent obligés de confesser la vérité ; mais trouvant quelque chose

de trop barbare à sacrifier un si grand nombre d'innocens pour un coupable, il jugea plus à propos d'envoyer à la maison du visir, avec ordre de l'amener avec son fils. Ces ordres furent exécutés promptement; mais le visir toujours inquiet depuis qu'Achmet étoit dans le sérail, courut à l'appartement du jardin au premier bruit qu'il entendit, & fut assez heureux pour se sauver, avant que ceux que le grand-seigneur envoyoit lui eussent fermé le passage. Les émissaires du sultan ne trouvèrent que le prétendu Achmet qui étoit couché sur un sofa dans la salle basse; il en sortoit pour s'informer du bruit qu'il entendoit, lorsqu'il fut arrêté & conduit devant le sultan.

Dès que l'empereur apprit la fuite du visir, il fut confirmé dans sa pensée qu'il s'étoit enfui avec sa fille & avec Almansine, & que c'étoit lui qui leur en avoit fourni les moyens. Il ordonna au chef des eunuques de conduire Achmet dans un lieu resserré, & de lui faire souffrir tous les tourmens imaginables jusqu'à ce qu'il eût déclaré où étoient son père & sa sœur.

Aly sortit dans le dessein d'exécuter les ordres du sultan; mais lorsqu'il voulut mettre la main sur le feint Achmet: N'approche pas, lui dit-elle, je suis une fille; de pareils châtimens ne sont pas convenables à mon sexe; fais-moi

parler au sultan, ou donne-moi la mort. Elle ôta en même-tems son turban, & ses cheveux longs & naturellement frisés se répandirent sur ses épaules. L'eunuque interdit retourna auprès du sultan pour lui apprendre cette nouvelle, & savoir sa volonté.

Ce prince ordonna avec précipitation qu'on fît venir devant lui cette fille infortunée : Je serai bien aise, dit-il, d'éclaircir par moi-même une aventure si surprenante. Aly rentra avec elle dans la chambre du sultan.

Attalide avoit les cheveux épars, les yeux baissés, l'air noble & modeste. Soliman frappé de sa beauté comme d'un coup de foudre, & saisi d'un mouvement dont il ne fut pas le maître, se jeta à ses piés pour lui demander excuse. Vous jugerez aisément quelle fut la surprise de cette aimable fille, lorsqu'elle vit dans cet état celui qui l'avoit traitée indignement, & devant qui on la faisoit paroître en criminelle, & dont elle n'attendoit que la mort, quoiqu'elle ne connût point son crime. La seule confiance qu'elle avoit en son innocence lui avoit fait demander de parler au sultan sans espérer qu'il voulût l'entendre ; elle s'en étoit même repentie, quand elle s'étoit vue conduite devant lui. L'émotion & la frayeur dont elle fut saisie la firent tomber en foiblesse, & répandirent

sur son beau visage une pâleur mortelle. Elle fut promptement secourue par les soins tendres & empressés du sultan ; les couleurs vives qui reparurent peu-à-peu sur ses lèvres, firent connoître qu'elle étoit mieux.

Attalide ouvrit enfin ses beaux yeux, après avoir repris entièrement ses esprits ; elle témoigna quelque honte d'être avec l'habit d'un homme. Le sultan lui fit apporter un habit magnifique, & la mena lui-même dans l'appartement qu'Almansine venoit d'occuper, en la priant de se reposer ; il feignit ensuite de se retirer pour ne pas la contraindre ; mais il resta dans une chambre voisine avec Aly qu'il retint seul.

Qu'elle est belle ! lui disoit le sultan : que j'en ai été frappé ! que je crains de lui avoir déplu par l'état où mes ordres l'ont mise ! elle me craindra, l'amour & la crainte ne vont point ensemble. Seigneur, lui disoit Aly, vous n'aimez point en sultan ; ce sont les ménagemens que vous avez eus pour Almansine qui lui ont donné la hardiesse de vous offenser. Je puis avoir eu tort, reprit le sultan, à l'égard d'Almansine ; mais pour celle-ci, j'ai raison ; elle m'a vu pour la première fois comme son persécuteur ; je suis cause des plaintes que je l'entends faire, & je tremble que les noirs n'y

aient donné trop de sujet. Non, seigneur, elle ne nous a pas donné le tems d'exécuter vos ordres. Mes ordres étoient, reprit le sultan en colère, pour Achmet, & non pas pour elle. Seigneur, repartit Aly, nous sommes présentement instruits de vos sentimens; notre respect pour elle égalera notre obéissance pour vous.

Le sultan fit signe à l'eunuque de se retirer, & lui ordonna de faire savoir qu'il coucheroit dans le sérail & dans la chambre de l'esclave d'Almansine. Il ne savoit pas encore le nom d'Attalide, & quoiqu'il eût une impatience extrême de l'apprendre, la crainte de l'incommoder en la faisant trop parler, l'avoit obligé de remettre au lendemain à s'éclaircir de sa curiosité.

Il disoit en lui-même : J'étois la dupe d'Almansine, parce que je l'aimois médiocrement; il y a une grande différence du goût à la passion, on ne sauroit en juger que lorsqu'on a senti l'un & l'autre; l'on suit un goût de fantaisie, mais une passion nous entraîne; on est capable de réfléchir quand on n'est point frappé vivement, mais une grande passion est plus forte que nous; on est forcé de lui obéir, rien ne peut la contredire. Il ne dépend pas de moi, par exemple, de ne pas demeurer ici; la mort me seroit moins cruelle que de m'en éloigner; je n'étois

n'étois pas ainſi pour Almanſine, je la voyois avec plaiſir, l'eſpérance de lui plaire me flatoit; mais je la quittois tous les jours, je pouvois vaquer au ſoin de mes états juſqu'au moment que je devois la revoir. Quelle différence!

Pendant que le ſultan faiſoit ces réflexions, Attalide accablée des divers mouvemens dont elle avoit été agitée pendant toute cette journée, n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit. Le ſultan, qu'elle n'avoit vu que dans un moment de frayeur, & qu'elle n'avoit preſque pas enviſagé, étoit toujours préſent à ſon eſprit; elle ſe rappeloit avec plaiſir qu'elle l'avoit vu à ſes piés, & qu'il lui avoit marqué de l'inquiétude de ſon état, elle ſouhaitoit de le revoir le lendemain, & de le trouver aimable. La nuit ſe paſſa dans cette ſituation de part & d'autre. Dès la pointe du jour, le ſultan, qui ne s'étoit pas couché & qui n'avoit pu dormir un moment, entendit Attalide qui ſortoit de ſon lit & marchoit à tâtons dans ſon appartement: il entra auſſitôt dans ſa chambre. Attalide, qui ſe croyoit ſeule, fut extrêmement effrayée de ſentir un homme qui l'arrêtoit; mais l'empereur la raſſura tendrement, & lui dit: Que voulez-vous faire, madame? qui peut troubler un ſommeil auſſi précieux que le vôtre? voudriez-vous auſſi me quitter? Attalide qui

l'avoit reconnu à sa voix, répondit à toutes ces demandes, en lui disant : Seigneur, je ne puis dormir, & dans l'impatience de revoir la lumière, j'allois ouvrir une fenêtre pour voir s'il étoit jour & faire ma prière du matin ; mais d'ou sortez-vous, ajouta-t-elle, je croyois être seule en cet appartement ? Je n'ai voulu confier à personne le soin de vous servir, repartit le sultan, & pour ne point troubler votre sommeil, je m'étois retiré dans la chambre voisine ; mais l'amour que vous m'avez inspiré ne m'a pas permis de m'éloigner davantage. Seigneur, lui dit Attalide, je ne devois pas me flater de vous avoir donné de l'amour ; l'état où vous m'avez vue peut faire compassion, c'est, je crois, le seul sentiment qu'il puisse inspirer. Je vous supplie, lui dit le sultan, d'oublier, s'il se peut, tout ce qui s'est passé : vous auriez horreur d'un homme qui vous a donné tant d'inquiétude, & qui, peu après, vous parle d'amour. Mon ignorance est excusable, vous avez été prise avec les habits d'un homme qui m'a offensé ; je ne pouvois deviner qui vous étiez ; je suis même fort curieux de savoir quelle peut être la cause de votre déguisement. Seigneur, lui dit Attalide, je n'en ai jamais su la raison, je vous dirai seulement que mon père m'a fait prendre les habits de mon frère, qu'il

m'a ordonné depuis plusieurs jours de me servir de la ressemblance qui est entre nous pour tromper jusqu'à nos esclaves ; que mon frère est sorti de la maison avec mes habits, sans m'avoir jamais dit où il alloit.

Vous êtes donc la fille du visir ? Oui, seigneur, répondit Attalide, je croyois que vous le saviez. Les noirs m'ont demandé, de votre part, des nouvelles de l'esclave Almansine ; mais je ne l'ai vue qu'une nuit, je n'ai pu les instruire de son sort. Je reposois dans une salle basse, lorsque les gens que vous avez envoyés à la maison de mon père m'ont arrêtée & conduite ici en criminelle.

Je suis fort obligé, dit le sultan, à la suite d'Almansine, puisqu'elle est cause que vous êtes ici, madame ; je souhaite que vous n'en soyez point fâchée ; vous y serez maîtresse absolue, tout vous y sera soumis jusqu'à moi-même. Si cela est, seigneur, faites-moi la grâce de me dire pour quelle raison j'y suis, & quel étoit le sujet de la colère qui vous a obligé de m'y faire conduire indignement.

Le sultan lui conta ce qui s'étoit passé à son sujet, les deux supercheries que le visir lui avoit faites, & la suite d'Almansine avec la prétendue Attalide ; il lui dit ensuite que croyant que le visir les avoit fait sauver, il avoit en-

voyé chez lui pour s'assurer de sa personne, & connoître la vérité; que l'on n'avoit point trouvé le visir, & qu'elle avoit été prise & amenée pour Achmet son frère.

Le visir, lui dit Attalide, n'a point de part à la fuite d'Almansine; il n'est pas sorti de sa maison depuis que vous lui avez donné son palais pour prison, & je m'étonne qu'on ne l'ait pas trouvé lorsque vous avez envoyé : mais, seigneur, continua Attalide, vous étiez donc bien amoureux d'Almansine, puisque vous preniez tant de soin pour la retrouver? Je ne vous avois pas encore vue, madame, reprit le sultan; de plus il entroit, dans l'ordre que j'ai donné, plus de colère contre le visir, que d'amour pour elle. Je pensois même, au moment que vous vous êtes levée, combien ce que je sens pour vous est différent du goût que j'avois pour Almansine. Seigneur, dit Attalide, passe-t-on dans un moment d'une passion à une autre? Non, madame, répondit le sultan, si elles étoient égales; on n'aime pas autant que l'on peut aimer, toutes les fois qu'on le croit; on est de bonne foi lorsqu'on le dit; mais l'expérience apprend que l'on s'est trompé. Vous croyez donc, seigneur, dit Attalide, m'aimer beaucoup plus que vous n'aimiez Almansine? Je fais plus que le croire, madame, reprit le

ſultan, car j'en ſuis certain ; c'eſt l'amour que j'ai pour vous qui me fait connoître que je n'ai point aimé Almanſine. Si ce que vous me dites eſt vrai, ſeigneur, je ſerai fort heureuſe ; je trouvois beaucoup de légèreté à changer ſi ſouvent, & j'avois tout lieu d'appréhender qu'il ne parût demain un nouvel objet qui m'effaçât de votre eſprit.

Je diſſiperai facilement vos ſoupçons, madame, lui dit le ſultan, ſi vous voulez bien ſouffrir que je ſuive vos pas, & que j'employe le reſte de mes jours à vous prouver les ſentimens que j'ai pour vous.

Seigneur, les ſultans ont plus d'une choſe à faire, lui répondit Attalide, je ſerai très-contente, pourvu que vous ne donniez point à d'autres les heures que vous pouvez paſſer dans le ſérail. Le ſultan répondit à un aveu ſi tendre par les aſſurances les plus vives. Attalide profitant de ces momens favorables, lui parla du viſir, & demanda ſa grâce. Le ſultan charmé de lui donner cette marque du pouvoir qu'elle avoit ſur ſon cœur, lui ſacrifia ſans peine toute ſa colère, pardonna au viſir & lui accorda la liberté de le voir quelquefois en ſa préſence. Outre cette grâce, ce prince ajouta à tous les titres du viſir la charge de grand jardinier qui donne les entrées du ſérail : mais laiſſons

le sultan & Attalide, pour parler d'Almansine.

Elle arriva heureusement avec Achmet dans la cabane du pêcheur qui les cacha tous deux dans un réduit où il mettoit ses filets, & les autres choses nécessaires à son ménage; il leur dit de ne point sortir de-là qu'il n'eût été comme à son ordinaire vendre son poisson à la ville. Il sortit quelques heures après la pointe du jour.

Almansine prit alors la parole & dit: Vous aviez raison, Achmet, je ne crois pas que nous soyons plus avancés pour être ici, il me paroît encore plus difficile d'en sortir que du sérail. Achmet lui répondit: Notre grand prophète & votre courage qui nous a conduits, nous sortiront peut-être de ce mauvais pas.

Almansine rêva quelque tems, ensuite elle prit la parole: Je me souviens, dit-elle, d'avoir vu faire chez mon père une pommade, dont on se servoit pour les esclaves, elle leur rendoit la peau plus noire & plus luisante; il faut en faire, elle peut nous déguiser au point de n'être pas reconnus de ceux qui seront chargés de notre recherche: ils ne nous peuvent chercher que sur le portrait qu'on leur aura fait de nous. Cela seroit bon, dit Achmet, si nous étions noirs en effet, & si nous avions les traits faits comme eux; mais la couleur de notre peau ne prendroit qu'une légère impression, & nous

donneroit un déguiſement qui deviendroit ſuſpect ; pour moi, je ſuis d'avis que nous nous tenions cachés. Si le pêcheur voit venir quelqu'un pour chercher chez lui, nous monterons auſſitôt dans ſa barque, & nous gagnerons la pleine mer ; il faut ſeulement être alertes, heureuſement on découvre d'ici tout ce qui peut y aborder.

Si nous pouvions tenir la mer dans une barque le jour & la nuit, cela ſeroit aſſez bien, reprit Almanſine, mais il faut revenir coucher ici, & l'on peut nous y attendre ; ſi nous ne pouvons pas nous donner la couleur & les traits des noirs, nous pouvons aumoins imiter celle de ces peuples qui ſont aux côtes de Coromandel, qui n'ont qu'une demi-teinte, & qui d'ailleurs ont les cheveux & les traits réguliers. Nos habits ne ſont pas remarquables, leur pauvreté jointe à ce déguiſement, peut nous ſervir pendant la vivacité de notre recherche. Almanſine appela le fils du pêcheur pour l'envoyer à Conſtantinople acheter les drogues néceſſaires à ſon projet. Le père revint pendant ce tems-là, & leur dit qu'il n'avoit entendu parler de rien, & que tout étoit tranquille.

Il avoit apporté des proviſions, Almanſine & Achmet mangèrent avec lui. Cependant le fils du pêcheur revint de la ville fort effrayé,

& leur conta le désordre qui régnoit dans Constantinople ; que la garde du grand-seigneur s'étoit emparée de la maison du visir, & qu'il avoit vu son fils qu'on menoit au sultan, qui étoit, disoit-on, dans une furieuse colère ; qu'il vouloit le faire mourir, s'il ne lui faisoit retrouver une sultane qui s'étoit sauvée du sérail par le moyen du visir. Il se tourna ensuite du côté d'Almansine : C'est vous, je crois, madame, que l'on cherche ; si l'on vient ici, nous sommes tous perdus.

Achmet à ce récit fut accablé de douleur, il crut son père & sa sœur dans des tourmens horribles, pour confesser une chose dont ils n'avoient aucune connoissance ; il se reprochoit d'avoir consenti aux projets d'Almansine. J'aurois péri tout seul, disoit-il, & j'entraîne après moi Almansine, mon père & ma sœur.

Almansine de son côté pensoit à-peu-près la même chose. Mon cher Achmet, lui disoit-elle, je ne suis pas surprise de votre affliction, je serois de même si j'étois à votre place ; ce qui me donne le plus de chagrin, c'est que vous allez me haïr à cause des malheurs que j'attire sur vous & sur votre famille. Mais faites réflexion, je vous prie, que tout ce que j'ai fait n'a été que pour me conserver toute entière à vous. Je me flatois que le sultan pour-

roit croire que je m'étois jetée dans la mer, comme je lui ai écrit : il étoit impoſſible de prévoir qu'il auroit du ſoupçon du viſir, puiſque nous ne pouvions avoir de commerce avec lui. C'eſt une choſe faite, & s'il ne faut que me livrer au ſultan pour détourner ce malheur, je le ferai volontiers, & me donnerai la mort en ſa préſence, pourvu que vous me permettiez de ſauver vos jours. Oui, je me donnerai la mort devant lui, car je ne puis me réſoudre de retomber en ſon pouvoir ſans avoir pris les précautions néceſſaires pour qu'il ne puiſſe pas me ſauver la vie & me pardonner.

Je ſuis ſi éloigné de vous haïr, madame, lui dit Achmet, que ce que vous dites me fait frémir ; il faut ſuivre notre deſtinée, ne ſonger qu'à ce qui peut contribuer à votre ſûreté, j'y ſuis lié inſéparablement, & je vous jure que je ne ſuis ſenſible à la mienne que par l'intérêt que vous y prenez. Voyez donc ce que vous voulez faire, car je ſuis incapable de rien par moi-même ; je ne ſaurois me tirer de la douleur où je ſuis, que par la crainte de vous perdre : prenez ſoin de vous & de moi.

Almanſine le remercia, & courut faire ſa pommade. Elle jugea à propos d'en faire l'eſſai ſur elle-même, de peur de n'avoir pas bien réuſſi, & qu'il n'y eût quelque choſe qui pût

faire du mal à son amant. Cette drogue lui donna une couleur basannée qui la changea entiérement ; charmée d'avoir si bien réussi, elle se hâta d'en frotter le visage & les mains d'Achmet, ce qui fit un effet si considérable, que le pêcheur & son fils les méconnurent quand ils les virent. Il n'en falloit pas davantage pour remettre l'espérance dans le cœur d'Almansine qui fit tout son possible pour la faire passer aussi dans celui de son amant.

Le lendemain le pêcheur alla à Constantinople, comme à son ordinaire ; il avoit passé la journée à la pêche, pendant qu'Almansine & Achmet faisoient le guet pour n'être point surpris.

La confiance d'Almansine en son déguisement étoit si grande, qu'elle regardoit continuellement par la fenêtre qui étoit du côté de la ville, pour voir revenir le pêcheur ; elle l'apperçut enfin quand il fut dans une distance à pouvoir le distinguer, elle ne trouva rien de triste, ni d'inquiet dans sa démarche, & elle dit à Achmet : Venez voir notre pêcheur, il nous apporte de bonnes nouvelles, son visage me l'annonce. Il a sans doute bien vendu son poisson, lui dit Achmet, la seule bonne nouvelle qu'il nous peut apporter, c'est que l'on ne nous a pas encore trouvés, & nous le savons sans lui. Le pêcheur arriva comme il finis-

soit cette parole, & leur dit : Les nouvelles de la ville sont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient hier. Le sultan qui croyoit qu'on avoit pris le fils du visir, parce que sa fille étoit revêtue de ses habits, l'a voulu voir, il en est devenu amoureux, il a passé la nuit avec elle, & ce matin on a publié la grâce du visir. Il étoit caché dans une maison voisine, où on l'avoit déjà découvert avant de savoir que le sultan lui pardonnoit ; je l'ai vu passer, il avoit le visage gai & content. L'avez-vous vu lui-même, lui dit Achmet en l'interrompant, & le connoissez-vous ? Je l'ai vû souvent, lui dit le pêcheur, dans les rues de Constantinople, & je le connois très-bien.

O notre grand prophète, dit Achmet, que vous êtes juste ! & que vous êtes bon ! Almansine eut tant de joie de voir Achmet hors de l'inquiétude qu'il avoit pour son père & pour sa sœur, qu'elle oublia de s'informer si l'on ne disoit rien d'elle ; mais Achmet revenu à lui le demanda avec empressement au pêcheur, qui lui répondit que le sultan faisoit chercher Almansine avec beaucoup de soin pour la punir. Almansine prit la parole : Que cela ne vous inquiète point, mon cher Achmet, sa nouvelle passion rallentira ma recherche ; nous n'avons qu'à nous tenir ici quelque tems sans sor-

tir, nous aurons tous les jours des nouvelles de la ville, sur lesquelles nous prendrons nos mesures.

Quoique nos amans ne fussent pas loin du sérail, ils étoient ensemble, & rien ne troubloit leurs plaisirs. Il ne leur en falloit pas davantage pour se trouver parfaitement heureux. Ils recevoient tous les jours par le pêcheur de nouvelles confirmations de l'amour du sultan pour Attalide ; c'étoit autant de sujets de sécurité pour eux, ils n'ont peut-être jamais passé de plus doux momens. Au bout de quelques jours, Almansine dit à Achmet : Nous ne pouvons pas demeurer ici toute notre vie ; le pêcheur veut, dit-elle, se défaire de son diamant, depuis hier il m'en a parlé dix fois : il faut que nous soyons partis pour qu'il le puisse vendre en sûreté pour lui & pour nous. J'ai imaginé qu'il faut que nous fassions un pélerinage à la Mecque pour voir le tombeau de Mahomet & le remercier ; ensuite nous nous établirons dans quelqu'île ; avec ce que nous avons de pierreries, nous aurons de quoi vivre paisiblement.

Achmet approuva ce dessein, & il chargea le pêcheur de s'informer s'il n'y avoit point de vaisseau qui fît voile de ce côté-là ; le pêcheur en trouva un, & fit marché avec le capitaine pour deux voyageurs. Lorsque tout fut conve-

nu, ils firent leurs préparatifs pour ce voyage, & après avoir récompensé libéralement le pêcheur, ils furent conduits heureusement jusqu'au vaisseau où ils s'embarquèrent.

Lorsque le pêcheur eut vu partir le vaisseau, il retourna avec grande impatience dans la ville pour vendre ses diamans. Il s'adressa pour cela aux plus fameux marchands, qui jugèrent à leur beauté qu'ils ne pouvoient appartenir qu'au sultan ; & ne pouvant comprendre par quel hasard ils étoient entre les mains d'un pêcheur, ils l'arrêtèrent : l'un d'eux alla porter les diamans à Soliman qui les reconnut pour être du nombre de ceux qu'il avoit donnés à Almansine. Le sultan dit qu'il vouloit parler lui-même à celui qu'on venoit d'arrêter ; le marchand alla le chercher & l'amena devant le grand-seigneur. La crainte & la présence du sultan firent tout avouer au pêcheur qui n'oublia aucune circonstance, pas même celle du déguisement des fugitifs. Sa bonne foi lui sauva la vie, le sultan lui pardonna, & se contenta de reprendre ses diamans, qu'il porta dans le moment même à Attalide en lui racontant ce que le pêcheur avoit dit d'Almansine & d'Achmet ; car depuis qu'il s'étoit éclairci avec le visir, il savoit toutes les métamorphoses du jeune Achmet, & ne doutoit point que ce ne fût lui qui sous

l'habit d'eſclave, avoit ſervi la ſultane, & avoit pris la fuite avec elle.

Le ſultan fit partir en même-tems une frégate des plus légères, pour atteindre ce vaiſſeau qui venoit de ſortir du port, & il chargea le capitaine de quelques ordres ſecrets. La frégate joignit bientôt le vaiſſeau, & après avoir reconnu le pavillon, & avoir fait les ſignaux ordinaires, le capitaine deſcendit dans ſa chaloupe, & vint à bord. Son premier ſoin fut de faire enfermer tous les paſſagers, & de les examiner enſuite ſéparément l'un après l'autre. Achmet & Almanſine ne purent échapper à cette recherche malgré leur déguiſement ; le jeune amant fut tranſporté auſſitôt dans la frégate, & Almanſine renfermée ſous une garde aſſurée dans la chambre du capitaine de vaiſſeau. La frégate reprit enſuite le chemin de Conſtantinople, & le vaiſſeau continua ſa route pour Smyrne, avec ordre d'y attendre des nouvelles du ſultan au ſujet de l'infortunée Almanſine.

Cette tendre amante ne put ſoutenir un ſi cruel revers, ni voir partir ſon cher Achmet ; ſa conſtance & ſes forces l'abandonnèrent, & l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Elle ſe perſuadoit que le ſultan ne les avoit fait ſéparer que par un reſte de bonté pour elle,

& pour avoir un prétexte de ne sauver la vie qu'à elle seule ; mais elle avoit pris la résolution de se donner la mort, plutôt que de survivre un moment à son malheureux amant.

D'un autre côté Achmet qui ignoroit l'endroit où on le conduisoit, n'étoit pas plus tranquille. Il arriva bientôt à Constantinople ; mais à la vue de cette ville, il sentit augmenter ses chagrins. Cependant il avoit peu d'inquiétude pour lui, l'affliction d'Almansine l'occupoit uniquement, & dans l'incertitude cruelle où il étoit de son sort, il craignoit quelqu'ordre particulier contr'elle. Ces tristes réflexions l'occupoient tout entier pendant qu'on le conduisoit au sérail ; il étoit même devant le sultan sans le savoir, tant il étoitoccupé de ces pensées funestes.

Le sultan lui dit d'abord : Achmet, je sais ce qui est dû à votre insolente témérité ; mais je ne veux pas être votre juge & votre partie ; suivez-moi, vous apprendrez votre sort d'une autre bouche que de la mienne ; il faut que ce soit dans le même lieu où vous m'avez offensé que votre condamnation soit prononcée. En achevant ces mots, il le mena dans l'appartement d'Attalide. Elle étoit assise sur un sofa ; mais dès qu'elle apperçut son frère, elle courut à lui les bras ouverts, avec une joie incroya-

ble : Le sultan m'a ordonné, lui dit-elle, de vous apprendre votre sentence, Achmet ; la voici. Ce prince vous pardonne, il pousse sa bonté encore plus loin ; le soudan d'Egypte vient de mourir, il vous envoie à sa place, & vous permet d'aller prendre Almansine qui est à Smyrne, & de l'emmener avec vous. La délicatesse de ses sentimens pour moi l'a empêché de la faire conduire ici ; il a cru que sa présence me pourroit donner quelqu'inquiétude.

Achmet étoit presque sans sentiment, il ne pouvoit répondre à sa sœur ; la présence & les bontés du sultan qu'il avoit offensé lui ôtoient l'usage de la parole. Il se jeta cependant à ses piés, & les tint long-tems embrassés, & rappelant toutes ses forces, il lui dit : Vous connoissez, seigneur, ma confusion par mon silence, votre bonté & ma reconnoissance feront mon supplice à l'avenir. Si ma sœur n'avoit pas été assez heureuse pour vous faire connoître l'amour, je ne pourrois me justifier ; je me flatte que mon respect & mon zèle dans l'emploi dont vous m'honorez, vous prouveront qu'il falloit une passion aussi tyrannique pour obliger Achmet à manquer au plus grand & au plus aimable empereur de l'univers. C'est ce meme aveuglement qui m'a conservé le cœur d'Almansine,

elle

Laissez le soin de vôtre justification a la Sultane ; embrassez vôtre Pere que jai fait venir, et partez Sur le Champ.

Cauvillier inv.

Berthet incis

elle étoit prévenue pour moi avant d'avoir vu votre hauteſſe ; pardonnez-lui, ſeigneur, de vous avoir préféré un miſérable comme moi.

Le ſultan prit la parole, & dit : Laiſſez le ſoin de votre juſtification à la ſultane ; embraſſez votre père que j'ai fait venir, & partez ſur le champ ; l'inquiétude que doit avoir Almanſine pourroit la rendre malade ; je vous enverrai mes ordres pour le gouvernement de l'Egypte, lorſque vous ſerez arrivé à Smyrne. Achmet ſortit après avoir dit adieu à la ſultane & à ſon père, & s'embarqua ſur la même frégate qui l'avoit amené.

Il arriva à Smyrne ſans aucun accident, il y trouva Almanſine fort changée par l'inquiétude qu'elle avoit eue. La joie de revoir Achmet, la certitude de ne le jamais quitter, une grande fortune ſi peu attendue ; tout cela lui rendit aiſément ſon premier éclat. Ils partirent pour l'Egypte peu de tems après, & ils y ſont depuis vingt-deux ans : leur paſſion eſt auſſi vive que le premier jour. J'ai oublié de vous dire, continua Gracieuſe, qu'Almanſine avoit retrouvé Haſſam & Zatime pendant l'abſence d'Achmet. Je vous dirai une autre fois par quelle aventure ils étoient venus à Smyrne, car j'entends du bruit, & voilà le génie Mahouſmaha qui vient.

En achevant ces paroles, Gracieuse apperçut en effet le génie qui arrivoit : Soyez attentif, dit-elle à Zulma, à ce qu'il va faire. Ils remarquèrent qu'il entroit par le haut du dôme, qui se levoit comme une calotte ; tout le reste du pavillon étoit scellé du sceau de Laide des Laides ; le génie lui-même n'y auroit pas pu passer.

Gracieuse fit descendre son char à côté des fenêtres, pour écouter ce qu'il diroit à la princesse. Mahoufmaha l'accabloit de reproches, & la menaçoit de la faire mourir si elle ne consentoit à l'épouser. Il savoit bien cependant qu'il ne pouvoit rien sur sa personne que de son consentement, par les précautions que Gracieuse avoit prises après que la méchante fée eût doué la princesse. Mais la princesse ignoroit ces circonstances, & quoiqu'elle eût une frayeur mortelle, elle résistoit courageusement, & le prioit même d'exécuter ses menaces.

Après quelques momens, Mahoufmaha sortit par le même endroit dans une colère incroyable.

Gracieuse le laissa partir, & lorsqu'il fut suffisamment éloigné, elle leva comme lui la calotte du dôme du pavillon, prit la princesse entre ses bras, & la mit dans son char. Elle partit ensuite par une route opposée au génie ; la crainte qu'elle eut que Mahoufmaha ne re-

vînt sur ses pas, lui fit prendre la résolution de ne pas perdre un moment pour la confier aux nymphes. Elle éleva son char fort haut, & lorsqu'elle fut au milieu de la mer méditerranée, elle se précipita dedans avec une telle vîtesse, que la princesse crut être perdue.

Le char, Gracieuse, la princesse & Zulma arrivèrent au fond de la mer en moins d'un instant. La surprise de la princesse fut grande de se trouver au fond de l'eau, & d'y voir les plus belles habitations du monde. Pour Zulma il ne pouvoit plus être surpris de rien.

Le char de Gracieuse s'arrêta à une grande porte de cristal, qui fermoit une ville de même matière; elle étoit éclairée, quoiqu'elle fût au fond de la mer, par un beau soleil. Cela n'est pas surprenant, puisque c'est le même que celui qui brille sur notre horison.

Je sais bien que des astrologues prétendent qu'il tourne autour de la terre; d'autres que la terre tourne elle-même, & qu'il éclaire l'autre partie du monde quand il se cache pour nous; mais ils se trompent. Les anciens plus habiles, convenoient qu'il alloit se coucher chez Tétis; or Tétis, les nayades & toutes les divinités de la mer dont ils ont eu une connoissance assez imparfaite, n'étoient autre chose que les nymphes dont je vous parle.

Je n'ai fait cette digreſſion que pour prévenir de mauvais eſprits entêtés de prétendues découvertes qui ont été faites ſur les aſtres, qui pourroient me taxer d'ignorance, & pour leur faire voir que j'en ſais plus qu'eux, puiſque j'en parle de ſcience certaine.

Il eſt donc conſtant que le ſoleil rentre dans la mer quand il ceſſe de nous éclairer, & qu'il n'en ſort que pour nous rendre la lumière; c'eſt ainſi que l'a ordonné le deſtin.

Les peuples de la mer ont des nuits comme nous, auxquelles ils ſuppléent par des lampes de criſtal de même matière que leurs palais, qui leur donnent la plus agréable lumière que l'on puiſſe voir.

Gracieuſe arriva donc à cette porte, elle deſcendit de ſon char avec Zulma & la princeſſe, & elle dit aux aigles qui traînoient ſon char de revenir le lendemain à la même heure. Elle fut reçue par un nombre infini de nymphes au moins auſſi belles que les ſylphides. Elles l'avoient vu deſcendre, & elles venoient en foule lui demander ſes ordres. Gracieuſe leur dit qu'elle leur amenoit la princeſſe de Perſe pour leur en confier le ſoin juſqu'à ce qu'elle pût en diſpoſer autrement.

Gracieuſe ſe tourna du côté de la princeſſe, qui n'avoit point encore parlé, & lui dit: Par-

donnez-moi la frayeur que j'ai été obligée de vous donner, je n'avois pas le tems néceſſaire pour vous avertir de ce que je voulois faire pour vous ; je vous avois même ôté l'uſage de la voix pour vous empêcher de crier dans le premier moment de votre ſurpriſe, & il étoit d'une ſi grande conſéquence d'obſerver ces formalités, que le moindre bruit auroit fait revenir le génie ſur ſes pas. Il eſt auſſi prompt que nous à tout ce qu'il fait ; j'aurois eu un combat à livrer avec lui ; votre préſence & celle de Zulma m'auroit fort embaraſſée : vous êtes préſentement en ſûreté, & vous pouvez dire & faire tout ce que vous voudrez.

La princeſſe à qui Gracieuſe venoit de rendre la parole, la remercia avec beaucoup de grâce & d'amitié. Elle avoit appris par le génie ce que c'étoit que les fées, parce qu'il s'étoit vanté de ſa naiſſance & du pouvoir qu'il tenoit de ſa mère. Il lui avoit dit auſſi pluſieurs fois que le deſtin lui avoit donné un ſouverain empire ſur elle ; mais il ne lui avoit pas dit qu'elle étoit ſous la protection de Belle des Belles, afin qu'elle n'eût aucune eſpérance de ſortir du lieu où elle étoit.

Cependant ils arrivèrent dans le plus beau palais de la ville ; il appartenoit à la nymphe Meline, qui en fit les honneurs. Elle les reçut

dans un appartement magnifique, & après quelques momens de repos, elle fit servir à manger à la princesse & à Zulma. La fée & les nymphes qui l'accompagnoient firent un cercle autour d'eux, & la conversation roula sur l'événement qui rassembloit une si brillante compagnie. La princesse rêvoit & paroissoit peu attentive, elle rougissoit, elle vouloit parler ; mais elle refermoit aussitôt la bouche avec un air embarrassé. Gracieuse qui étoit auprès d'elle, & qui l'examinoit, connut bientôt ses pensées les plus secrètes, & lui dit : Avouez, princesse, qu'on est bien heureuse d'avoir affaire à gens qui entendent sans qu'on ait la peine de s'expliquer ; sur-tout quand il est question de certaine matière ; elle approcha ensuite de son oreille, & lui dit : Ma sœur Agréable qui a présidé à la naissance du prince Ormosa a reçu ordre de Belle des Belles d'aller à son secours, & de le tirer de la peine où l'a mis la douleur de vous avoir perdue ; il ne tiendra pas à nous que vous soyez heureux l'un & l'autre.

La princesse lui baisa la main, pour lui marquer sa joie & sa reconnoissance, & la pria de ne la pas laisser aussi long-tems dans cette ville, qu'elle avoit été dans son palais.

Gracieuse sourit, & lui dit qu'elle y seroit peu ; mais qu'elle étoit sûre que le tems lui

paroîtroit beaucoup plus long. La princeſſe rougit encore à ce diſcours ; Gracieuſe pour la tirer de l'embarras où elle l'avoit miſe, adreſſa la parole à la nymphe, pour lui apprendre combien cette princeſſe étoit chère à Belle des Belles.

Gracieuſe paſſa la nuit à donner les ordres pour la garde de la princeſſe, & pour ſon divertiſſement. Meline s'en chargea ; mais la princeſſe étoit trop occupée d'Ormoſa pour croire que toute autre choſe que ſa préſence lui pût être bien agréable.

Quand le ſoleil fut de retour, Gracieuſe dit aux nymphes qu'elle vouloit partir ſans voir la princeſſe, de peur qu'elle ne lui fît quelques queſtions ſur le prince Ormoſa, à quoi elle ne pouvoit encore lui répondre.

Les nymphes reconduiſirent Gracieuſe & Zulma juſqu'à la porte par où elle étoit arrivée. Elle fit remarquer à Zulma l'extrême beauté de cette ville ; la voûte de criſtal qui en formoit le ciel, & qui ſoutenoit ce prodigieux volume d'eau que nous appellons mer ; les différentes couleurs qui y paroiſſent attachées par la réflexion des rayons du ſoleil qui venoit de ſe coucher pour nous, & de ſe lever pour eux ; ce peuple qui habitoit ſous cette même voûte, beau & bien fait ; en un mot un peuple nou-

veau qui n'avoit d'autres occupations que le plaisir.

Gracieuse montra aussi à Zulma une infinité de mortels, que le destin avoit favorisés dans les naufrages, & qu'il avoit ordonné aux nymphes de retirer dans leurs habitations, pour leur procurer l'immortalité; on les distinguoit aisément, parce que leur figure étoit infiniment moins belle.

Ils arrivèrent cependant à la porte, où ils trouvèrent le char; & après avoir dit adieu aux nymphes, Gracieuse partit avec Zulma. Elle perça la voûte & l'eau, avec autant de rapidité qu'elle avoit fait en descendant; elle prit la route qui lui avoit été marquée par Belle des Belles par le milieu de l'air. En traversant l'Egypte, elle s'arrêta subitement au-dessus d'une des pyramides, Zulma en fut surpris, & la regarda pour lui en demander la raison; mais la fée lui fit signe de se taire, en mettant le doigt sur sa bouche. Il remarqua qu'elle étoit fort attentive, & sembloit écouter quelque chose d'importance; pour lui il n'entendoit qu'une voix peu distincte qui proféroit quelques paroles d'un ton triste.

Arrêtons-nous ici, dit Gracieuse, je vois dans cette pyramide ruinée deux hommes qui ont besoin de mon secours, je veux y descendre; mais pour attirer leur confiance, il faut que

je ne paroiſſe pas ce que je ſuis, ni vous non plus.

Elle fit deſcendre ſon char à la porte de cette pyramide, & paſſa la main ſur le viſage de Zulma, enſuite ſur le ſien, & l'un & l'autre prirent la figure de deux vieillards très-caſſés.

Gracieuſe entra la première dans le bas de cette pyramide, & dit à Zulma de la ſuivre. Deux hommes étoient aſſis ſur du jonc, dans le fond de cette eſpèce de cave faite comme un tombeau. Tout le monde ſait que les anciens rois d'Egypte n'avoient point d'autres mauſolées : le tems en a détruit pluſieurs, & ce qu'il en reſte eſt abandonné, comme le ſont toutes les vieilles maſures. L'un de ces deux hommes parut à Zulma, beau, bien fait & d'une mine très-haute : l'autre étoit courbé au point d'avoir preſque la tête à ſes pieds ; ſon viſage étoit difforme, les yeux rouges & chaſſieux, & les autres traits horribles.

Ils parurent l'un & l'autre ſurpris de voir entrer quelqu'un dans ce lieu ; celui qui étoit bien fait prit la parole, & dit : Qui que vous ſoyez, ſortez d'ici, vieillards, & nous y laiſſez ſeuls ; nous y ſommes avant vous, & vous nous diſputeriez la place avec peu de ſuccès.

Gracieuſe prit la parole avec un ton de voix caſſée, & qui n'articuloit preſque que des ſons,

& lui répondit : Nous ne venons pas, mon frere & moi, pour vous importuner ; un orage nous a fait entrer ici, trouvez bon que nous y demeurions jusqu'à ce qu'il soit fini ; nous ne vous écouterons point, & vous pourrez parler en liberté. Après avoir ainsi gagné leur bienveillance, ils prirent place sur une pierre à quelque distance, & ils entendirent que celui qui leur avoit parlé, disoit au vieillard qui étoit assis auprès de lui : Abensai, recommencez ce que vous me disiez, aussi-bien je ne sais encore que votre nom, & puisque vous êtes malheureux, soyez certain de ma compassion, ainsi que de mon secret ; je vous donnerai la même marque de confiance sur ce qui me regarde, après que vous aurez parlé.

HISTOIRE

D'Abensai.

LE vieillard prit la parole en ces termes : Je vous ai dit, seigneur, que je suis fils du roi de Tombut : j'étois né avec assez de grace, (quoique cela soit difficile à croire par l'état où vous me voyez ;) pour l'esprit, vous en jugerez par vous-même.

Mon père, qui vit encore, est un homme

d'un savoir profond : il ne se communique à personne, & de son cabinet il gouverne avec sagesse un peuple très-grossier. On ne connoissoit avant son règne à Tombut aucune des commodités de la vie ; les bâtimens, & les habillemens y étoient négligés. On vendoit les enfans comme des esclaves aux étrangers en échange des vivres dont on avoit besoin. Depuis soixante & dix ans qu'il règne, il a défendu cet usage sous des peines rigoureuses, & il a réussi à faire observer cette loi, en fournissant par lui-même à chacun ce dont il a besoin. Il a fait faire des habitations ; il a reglé l'état de façon que le travail fournit présentement avec abondance aux besoins des habitans, & que ses ordonnances, en arrêtant la barbarie & le libertinage, ont adouci & policé les mœurs. On ignore cependant d'où ce prince tire tous les secours qu'il donne journellement à ses peuples. On ne lui voit aucune femme, quoiqu'on soit assuré qu'il a plusieurs enfans parmi lesquels il y en a de très-jeunes, dont il confie l'éducation à un favori, qui seul de toute la cour, a son logement dans le palais.

Les premières années de ma vie se sont écoulées très-heureusement. Mon père du milieu de son cabinet gouvernoit sa maison de même que le royaume de Tombut. Son favori nous présentoit à lui tous les matins dans une salle qui

précède le cabinet du roi. Ce prince nous embrassoit avec tendresse, & après quelques discours sur la sagesse, il passoit dans une chambre voisine où il avoit coutume d'entretenir seul son favori, & de lui donner ses ordres pour la journée. Après cet entretien le roi nous renvoyoit dans notre appartement, & le favori assembloit les ministres du roi, à qui il répétoit tout ce que mon père lui avoit dit. On admire la sagesse & la prudence de ses loix. C'est dans ce conseil que l'on distribue l'or & l'argent que le roi envoie à tous ceux qu'il juge en avoir besoin. Les choses étoient sur ce pié lorsque je fuis sorti de Tombut ; je suis persuadé qu'elles subsistent de même.

J'avois environ dix-huit ans lorsqu'un accident, ou plutôt ma curiosité, me précipita dans un abîme de maux. Mon père prévenu en ma faveur, sur le récit de son favori dont j'avois gagné l'amitié, peut-être aussi à cause que j'étois blanc, quoique lui-même & tous ses enfans soient noirs ; mon père, dis-je, me témoignoit beaucoup plus d'amitié qu'aux autres, & il me parloit souvent en particulier, quoique toujours en présence de mes autres frères, pour lesquels il n'a jamais eu cette distinction. Son cabinet, ainsi que je vous l'ai dit, étoit à côté de la salle où nous le venions voir

tous les jours, & la porte en reſtoit ouverte quand il en ſortoit pour venir à nous, & pour entretenir ſon favori. La confiance que j'avois en ſon amitié, & la curioſité ordinaire à la jeuneſſe, m'y firent entrer un jour; je n'y trouvai qu'une table de bois fort ſimple, une chaiſe de paille, & beaucoup de livres; j'en pris un qui étoit ſur la table, je l'ouvris au haſard & je prononçai deux mots que je n'entendois point. Dans le moment un petit homme parut à mes yeux; il étoit haut environ de deux piés, habillé d'une veſte de ſatin vert bordée d'or; ſon viſage étoit charmant, ſa tête blonde, ſes cheveux courts & friſés, & il portoit ſur l'oreille un bonnet bordé d'or comme ſon habit. Il avoit la taille, les jambes & les piés proportionnés à ſa grandeur, enfin c'étoit une très-jolie poupée. Il monta ſur la table d'un air fort étourdi, & me dit: Que me voulez-vous, mon maître? Il avoit monté apparemment ſur cette table ſans me regarder, croyant que c'étoit Orma (c'eſt le nom de mon père) qui l'avoit appelé. Mon ſilence lui fit connoître qu'il s'étoit trompé; il me lança un regard furieux, en me diſant avec colère: Jeune homme, qui vous a rendu ſi téméraire d'entrer ici, & de m'appeler? J'allois lui répondre, mais il ne m'en donna pas le tems:

Vous en ſerez puni de façon à vous en repentir long-tems, ajouta-t-il, d'un ton de voix effroyable; enſuite il ſauta légèrement ſur mes épaules, & alors il me parut ſi peſant, que je fus obligé de me courber comme vous voyez. Il me paſſa enſuite ſa méchante petite main ſur le viſage, & je devins tel que je ſuis aujourd'hui: Va, me dit-il enſuite, te montrer à ton père & à tes frères dans l'état où tu es. Quand il fut deſcendu de deſſus mes épaules, je me mis à ſes piés pour le prier de me pardonner, & je lui dis que je n'avois fait cette faute que par ignorance & par haſard; il me répondit qu'il falloit inſtruire la jeuneſſe à ſes dépens, & diſparut en finiſſant ces paroles.

Je pris le parti de me cacher, & de fuir pour toujours de la préſence de mon père, & de celle de mes frères; mais je fus très-embarraſſé pour exécuter cette réſolution, & je ne vis aucun moyen de les éviter qu'en me jetant par la fenêtre; elle donnoit ſur un jardin fermé par de grandes murailles, qui empêchoient qu'on ne pût voir Orma quand il ſe promenoit. Je fis le tour de ce jardin deux ou trois fois, afin d'en chercher l'iſſue, & m'en aller enſuite ſi loin que je ne puſſe revenir dans la maiſon paternelle; mais ne trouvant point de porte, je revenois déſeſpéré à la fenêtre par laquelle j'étois

descendu, lorsqu'une femme à-peu-près de même grandeur que le petit homme qui m'a mis dans l'état où je suis, sortit de terre à mes yeux; elle me prit par la main en pleurant, & frappa du pied deux fois; aussitôt il parut devant nous un abîme, dans lequel elle se précipita en m'entraînant après elle. Je ne sais quelle fut la suite de cette aventure, car je perdis connoissance à l'instant. Lorsque je revins à moi je me trouvai seul au milieu d'un grand chemin; je parcourus des yeux tous les environs, & je ne pus les reconnoître, quoique j'eusse très-souvent chassé dans toutes les campagnes de Tombut. J'apperçus de très-loin une ville, & je pris le parti d'y aller; mais il étoit nuit quand j'arrivai, & ne pouvant aller plus avant, à cause de l'accablement & de la lassitude où j'étois, je restai sous la porte de la ville où je m'endormis jusqu'au lever du soleil. Il entroit déjà beaucoup de monde, & je me hâtai de les suivre. Je demandai à ceux que je pus joindre le nom de la ville où j'étois; mais personne ne me répondit, & quelques-uns se mirent à rire en me voyant, d'autres retournoient la vue avec compassion. J'arrivai de cette façon à la porte d'une mosquée, dans le tems qu'un iman étoit près d'y entrer. Il marchoit d'un air grave, & il étoit suivi d'un nombre infini

de peuple qui paroiſſoit lui porter beaucoup de reſpect. Je me mis ſur ſon chemin, & ſoulevant ma tête autant qu'il étoit en mon pouvoir, je lui fis la même queſtion que j'avois faite juſques-là inutilement au peuple de la ville. Il s'arrêta, & m'ayant fait une profonde révérence, en mettant la main à ſon turban, il me dit : Seigneur, vous êtes à Bagdad. A ce mot de Bagdad, Zulma treſſaillit, mais Gracieuſe lui fit ſigne de ſe contenir. Je fus ſurpris, continua Abenſai, & avec raiſon, de ce que cet homme m'appeloit ſeigneur, avec la figure que j'avois. Je lui répondis de mon côté avec reſpect, & je lui fis encore quelques queſtions ; mais au lieu d'y répondre préciſément, il me dit : Seigneur, ſi vous me jugez digne de vous recevoir chez moi, après la prière je pourrai vous ſatisfaire ſur ce que vous avez envie de ſavoir. Il entra en même-tems dans la moſquée, je le ſuivis, & j'aſſiſtai à la prière, après laquelle l'iman vint droit à moi, & m'ayant encore ſalué, il me conduiſit chez lui, & me fit donner à manger. Il ſe mit à table avec moi, & me ſervit avec beaucoup de reſpect. Je le priai de me dire à quoi je devois attribuer tant de marques de ſon attention ; & il me répondit : Seigneur, vos malheurs ne m'empêchent point de reconnoître le ſang dont vous êtes ſorti ; vous n'en ſavez pas

encore

encore toute la grandeur, mais il ne m'eſt pas permis de vous l'apprendre. Je vous dirai ſeulement que vous vous appelez Abenſai, que vous êtes fils du roi de Tombut, & que votre imprudence vous a mis dans l'état où vous êtes, & vous n'en pouvez ſortir qu'en recevant une pièce d'or de la main d'un homme ruiné; il doit vous la donner par un pur motif de compaſſion, ſans que vous la lui demandiez. Si vous pouvez trouver cet homme généreux, vous reprendrez votre première figure, & vous ſerez auſſi heureux que vous etes à plaindre.

Je le remerciai de ſon avis, & l'eſpérance de trouver quelque jour un adouciſſement favorable à mes maux, ralluma dans mon cœur quelques reſſentimens de joie. Où trouver, diſois-je en moi-même, un homme aſſez charitable pour ſe priver d'une pièce d'or par un pur motif de compaſſion, lorſque lui-meme en aura un beſoin extreme? Je n'en dois pas déſeſpérer cependant, continuois-je, puiſque l'iman ſait que je dois reprendre ma figure par ce moyen. Après ces réflexions intérieures, je dis à cet homme vénérable, que j'avois réſolu de demeurer quelque tems à Bagdad, pour y chercher celui de qui je devois eſpérer la guériſon & le ſoulagement à mes maux, & je le priai de me permettre de me retirer tous les ſoirs chez lui

pour y prendre le repos dont j'aurois besoin. L'iman me marqua qu'il consentoit avec plaisir à toutes mes demandes.

J'avois déjà passé quelque tems à Bagdad, lorsqu'un jour je rentrai de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce qu'il avoit fait une extrême chaleur, & que j'étois très-fatigué; je cherchois un lieu frais & tranquille pour y reposer, & par hasard je pénétrai jusqu'à la porte du cabinet de mon hôte, où je l'apperçus debout parlant à l'oreille d'un homme qui avoit la physionomie agréable, & qui paroissoit âgé d'environ quarante ans. L'iman parloit avec action; mais celui qui l'écoutoit ne s'en échauffoit pas davantage. Pour ne pas les interrompre, je tournai d'un autre côté, & j'apperçus une jeune fille assise dans un coin du cabinet; sa beauté me frappa. Je m'en approchai avec respect, & la saluai humblement, mais elle ne fit pas semblant de me voir. Ma figure est si extraordinaire, que je n'avois encore trouvé personne qui pût me regarder sans quelqu'émotion. Après lui avoir fait mon compliment, je lui fis excuse d'oser l'aborder malgré la frayeur que ma figure pouvoit lui inspirer; j'attendois sa réponse, mais elle garda encore un silence obstiné. Ma surprise fut extrême, & je ne pus concevoir pourquoi elle ne faisoit aucun mouvement. Mon hôte tour-

nant alors la tête, & me voyant parler dans cette posture respectueuse à une personne immobile, se mit à rire, & me dit : Abensai, vous perdez votre tems ; cette statue ne peut vous voir ni vous répondre ; tout autre que vous s'y méprendroit, & la croiroit vivante : elle est faite par un ouvrier si habile que l'on peut s'y tromper.

La statue à laquelle je parlois, est pareille à celle à qui vous adressiez votre compliment ; elle représente un sage avec lequel je suis en grande liaison, & par ce moyen, sans sortir de mon cabinet, quand je parle à l'oreille de cette figure, mon ami m'entend : il répond pareillement à une autre figure qu'il tient de moi, & je l'entends de même. Celle que vous voyez assise représente la fille de ce sage ; il m'a chargé de son éducation, & sans qu'il soit nécessaire que je sois auprès d'elle, je lui donne des préceptes de sagesse.

Ce discours augmenta encore ma surprise ; je le priai de m'instruire du nom du père & de la fille, mais il me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de satisfaire ma curiosité là-dessus, & il m'invita à cacher avec plus de soin les empressemens que je ressentois. Il avoit raison ; dans le triste état où j'étois, & accablé de maux, je devois me trouver trop heureux de pouvoir parler à cette belle par une voie qui ne m'o-

bligeoit pas à montrer mon infortune. Cependant je continuai de parcourir la ville tous les jours, moins pour chercher la personne charitable qui devoit me rendre ma première figure, que pour rencontrer le père de la beauté que j'adorois, & faire connoissance avec lui pour m'introduire ensuite dans sa maison. C'étoit tous les soirs un chagrin nouveau pour moi de ne l'avoir point rencontré; je rentrois dans la maison avec une tristesse mortelle, & ne manquois pas d'en faire part à ma statue; car l'iman m'avoit laissé la liberté de la voir tous les jours, de l'entretenir de mon amour, & de chercher auprès d'elle quelque consolation. Je passai quelque tems dans cette yvresse d'amour qui ne laisse pas de donner du plaisir, quoique les objets n'en soient pas réels; j'étois sûr que cette personne m'entendoit, qu'elle étoit persuadée par mes discours que j'étois infiniment amoureux; il est vrai qu'elle ne me répondoit pas, & que je ne pouvois savoir si mon amour lui étoit agréable; mais d'un autre côté je pensois que nul homme n'avoit la liberté de la voir. Je me flatois quelquefois que l'iman vouloit la préparer par mes soins & mes discours à me voir sans horreur: Il me trouve peut-être, disois-je en moi-même, un assez bon parti pour cette fille, malgré le triste état où le sort m'a réduit; le tems m'éclaircira de tout, ne

ſongeons maintenant qu'à jouir du plaiſir de la voir & de lui parler.

Au bout de quelques mois, le ſage me dit: Abenſai, vous perdez ici votre tems; ſi vous aviez dû trouver dans Bagdad la perſonne qui vous tirera de l'état où vous êtes, vous l'auriez rencontrée; vous vous amuſez à parler d'amour ſans qu'on puiſſe vous répondre; il faut être en état de plaire lorſqu'on eſt amoureux. Faites vos réflexions ſur ce que je vous dis; je ne veux pas vous preſſer de partir; mais je ne veux pas auſſi que vous ayez à me reprocher de ne vous avoir pas dit ce que je penſe.

Je vous ſuis fort obligé, lui dis-je, je me ſuis fait la même leçon; mais j'avois beſoin de votre conſeil pour m'arracher à une image ſi parfaite.

Je pris auſſitôt la réſolution de ſortir de Bagdad, & dès le lendemain, à la pointe du jour, j'allai trouver le ſage, pour prendre congé de lui, & parler encore une fois à la perſonne dont j'étois charmé. Je me jetai enſuite à genoux devant cette ſtatue, je lui dis les raiſons de mon départ; je l'aſſurai de l'excès de mon amour, & j'employai les termes les plus vifs pour la perſuader qu'il n'y avoit que la mort qui pût changer les ſentimens que j'avois pour elle.

Le ſage avoit paſſé dans la chambre prochaine pour me laiſſer la liberté de parler ſans témoin ; il en avoit uſé de même tout le tems que j'avois demeuré chez lui. Je ne pus m'empêcher, en lui diſant adieu, de lui témoigner mon inquiétude ſur le peu de moyens que j'avois pour faire mon voyage ; je le conſultai enſuite ſur les lieux où je devois aller : A cet égard, me dit-il, c'eſt à vous, Abenſai, à vous déterminer, la puiſſance ſuprême vous inſpirera. Vous ne devez pas avoir moins de tranquillité ſur vos beſoins ; avez-vous manqué depuis que vous êtes ſorti de la maiſon paternelle ? Je compris qu'il avoit raiſon, je le priai d'oublier mon peu de confiance, & après mille proteſtations d'amitié & de reconnoiſſance, je l'embraſſai tendrement, & je ſortis de Bagdad à la pointe du jour. Je ne vous ennuierai point, ſeigneur, du récit de mes derniers voyages, & de tous les maux que j'ai ſoufferts. Je vous dirai ſeulement qu'il ne m'eſt rien arrivé de remarquable depuis quatre ans que je n'ai ceſſé de marcher. Je ſuis arrivé ici après avoir fait le tour de l'Afrique, en ſuivant les côtes. J'ai coutume de paſſer les nuits, ou la grande chaleur du jour, dans le premier lieu que je trouve commode, & j'y ſéjourne quelquefois quand l'extrême laſſitude m'ôte le pouvoir de

marcher. Cette pyramide que j'ai trouvée dans mon chemin m'a paru propre à me retirer ; je vous y ai trouvé, seigneur, c'est le premier bonheur que j'ai senti depuis que je suis sorti de Bagdad; vous avez eu plus de compassion de moi que de frayeur, & j'ai senti pour vous tout le respect que vous imposez par votre présence. Le plaisir d'apprendre les raisons qui vous obligent de vous cacher dans un endroit si peu convenable, me donnera une seconde consolation, je vous supplie, seigneur, de ne me point faire languir dans cette impatience.

HISTOIRE

D'Abulmer.

JE m'appelle Abulmer, seigneur, je suis fils du soudan d'Egypte, qui commande dans le pays où vous me voyez dans un état si malheureux, que vous conviendrez que vous êtes moins à plaindre. Il vous reste la flateuse espérance de voir changer votre état; vous aimez, & vous ne savez point si vous êtes haï; moi je n'en puis douter : ce qui augmente mon désespoir, c'est que je serois heureux si j'avois été aussi sage que je suis amoureux.

Je suis né, continua-t-il, avec toutes sortes d'espérances; mes parens avoient pour moi une amitié qui égaloit l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; jamais passion n'a été plus constante, puisqu'elle subsiste encore. Ils m'ont élevé avec beaucoup de soin, & j'ai été assez heureux pour réussir dans tous mes exercices, & répondre aux espérances qu'ils avoient conçues de moi.

Ma passion dominante a été la chasse; j'étois moins flaté des applaudissemens que je recevois dans mes exercices publics, que d'avoir tué quelques bêtes féroces.

Un jour que la poursuite d'un taureau sauvage m'avoit éloigné de mes gens, glorieux de l'avoir vaincu, j'en rapportois la tête, & je revenois au petit pas le long des bords du Nil; j'apperçus de loin une femme qui fuyoit & qui étoit poursuivie par un de ces animaux dangereux, qui ne sortent du Nil que pour chercher une proie. Mon cheval étoit presque rendu; mais ne pouvant refuser le secours que je devois à cette femme, je le poussai de vîtesse sur la bête, & je la fis rentrer dans le fleuve avec épouvante. La femme qu'elle avoit poursuivie couroit toujours, quoique je lui criasse de toute ma force qu'elle n'avoit rien à craindre; elle arriva à l'entrée de cette pyramide où nous sommes présentement. Je la suivis, & je la trouvai couchée

à terre comme une perſonne à qui les forces avoient manqué, & preſqu'évanouie de frayeur & de laſſitude ; mais cet état n'avoit rien diminué de ſa beauté, & j'en fus ſi vivement touché, que je ne pus prononcer un ſeul mot. Cependant les forces lui revenant peu-à-peu, elle ſouleva la tête, & me regardant avec un air fort doux, elle me dit : Je vous dois la vie, ſeigneur, & je ne ferai aucune façon de vous dire que l'on eſt heureuſe d'être engagée par reconnoiſſance à aimer une perſonne comme vous. Ces paroles étoient prononcées avec tant de grâces, & ſortoient d'une bouche ſi charmante, qu'elles allèrent juſqu'à mon cœur.

L'amour commence toujours par nous flater, il ne fait ſentir ſes peines que lorſque nous ne ſommes plus à portée de l'éloigner : il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous apprendre à nous tenir ſur nos gardes contre des commencemens qui ſont ſi ſéduiſans : hélas ! je n'avois encore aucune connoiſſance des effets cruels de cette paſſion.

Le commerce des femmes eſt interdit aux jeunes gens parmi nous, & je n'ai jamais eu de goût pour celles qui ſont trop communes ; mon éducation m'en avoit éloigné. Je ſentis tout le charme de ce premier moment qui nous porte à aimer, & mon cœur ſe livra tout entier à

cette passion qui cause aujourd'hui tous mes malheurs. Cette personne étoit parfaitement belle; ses discours étoient flateurs; & quoiqu'ils fussent un peu trop libres pour un homme qu'elle ne connoissoit point, la magnificence de ses habits ne me permettoit pas de croire qu'elle fût une femme du commun.

Je lui présentai la main pour la relever sans lui rien dire, elle la reçut avec une politesse noble qui me confirma dans les réflexions que je venois de faire; sa beauté s'augmenta à mes yeux; ses graces & la liberté de sa taille y donnoient encore un nouvel éclat.

Mais, seigneur, admirez mon innocence; je disputois tous les jours avec succès contre les plus savans du Caire, & cependant il me fut impossible d'exprimer ce que je sentois, tant j'étois agité. Cette aimable personne fut encore obligée de reprendre la parole, & me dit : Je juge à votre habit & à votre turban, que je dois vous nommer seigneur; le secours que vous venez de me donner me fait espérer que vous serez assez généreux pour me remener ici près, dans une habitation qui m'appartient, & où l'on est sans doute en peine de moi. Vous avez raison, lui répondis-je, madame, de croire que je ferai tout ce qu'il vous plaira de me commander; mais si le lieu où vous voulez que je vous conduise

eſt aſſez loin pour ne pouvoir pas y aller à pié, je ne puis vous offrir qu'un cheval hors d'haleine, qui peut-être expire à cette porte. Puiſque cela eſt, me répondit-elle, il vaut mieux paſſer ici la nuit, à moins que vous ne craigniez de déplaire à quelqu'un qui vous attend ſans doute ce ſoir avec impatience. Je ne crains, madame, que de vous quitter, & ſi vous le trouvez bon, je demeurerai non-ſeulement cette nuit, mais tout le reſte de ma vie auprès de vous. Je me trouverois trop heureuſe, ſeigneur, me dit-elle, mais je ſerois bien fâchée de vous mettre à une épreuve ſi rude; je ſais diſtinguer un diſcours poli de ceux qu'on doit prendre à la lettre. Non, madame, lui répondis-je, celui-ci ne vient point de ma politeſſe, & puiſque vous ſavez ſi bien connoître la vérité, vous devez déméler mieux que je ne ſaurois faire moi-même, ce que je penſe dans ce moment. Je vous avouerai, ſeigneur, me dit-elle, que je dois être ſurpriſe du tems que vous avez été ſans parler, car il me ſemble que vous n'avez point de ſujet d'être timide.

N'en devinez-vous point la raiſon, madame, lui répondis-je? mon peu d'expérience m'empêche d'en juger, & je vous ſerois infiniment obligé de me la développer : la crainte de vous dire quelque choſe là-deſſus que vous n'approu-

veriez peut-être pas. Je vous entends, seigneur, me dit-elle en m'interrompant, vous ne me connoissez point; vous vous trouvez seul avec une femme qui vous a dit sans doute trop promptement qu'elle vous trouvoit aimable; je n'avois point eu le tems d'y faire réflexion, & vous avez jugé un peu trop légèrement sur une vérité que je n'ai pu retenir dans le premier mouvement de ma reconnoissance; mais, seigneur, je ne suis pas en peine, avec le tems, de vous donner meilleure opinion de moi. Si vous continuez une connoissance que le hasard a commencée, je suis sûre que vous concevrez pour moi l'estime que je mérite.

J'ai pour vous, madame, lui répondis-je, tout le respect que l'on doit au sexe, lorsque l'on est bien né; cela ne m'empêche pas d'admirer votre beauté. Je prétens vous marquer mes sentimens par ma retenue, vous réglerez mes actions, & si je ne puis régler ma pensée, je prendrai soin de vous la cacher. Je veux à l'avenir n'avoir d'autre dessein que celui de vous plaire; j'en fais mon unique bonheur. En quelque lieu que vous vouliez que je vous conduise, pourvu que je ne vous quitte plus, les déserts de l'Arabie n'auront rien d'affreux pour moi.

Quoi, seigneur, me dit-elle, si vous ne

pouviez me voir que dans cette mafure, vous y viendriez avec plaifir, & vous quitteriez pour moi le Caire & votre maîtreffe? car fans doute, vous n'avez point encore de femmes à vous. Je n'ai jamais fouhaité d'en avoir, lui répondis-je, je mépriſe celles qui ſe plaiſent avec le premier venu, & je ne compte point ſur le cœur de celles que l'on enferme après les avoir achetées. J'approuve fort ce ſentiment, me dit-elle; & puiſque vous avez de la délicateſſe, ſeigneur, vous êtes capable d'une vraie paſſion: je ne veux pas cependant que vous demeuriez ici ſans en ſortir; mais j'exige de vous d'y venir tous les jours: j'aurai ſoin de m'y rendre, je ſerai avertie quand vous partirez du Caire. Vous feindrez d'aller à la chaſſe, vous quitterez vos gens, comme vous faites quelquefois, & vous reviendrez ſur vos pas me trouver ici.

Tant que ce commerce vous conviendra, il ne finira pas; mais ſi vous êtes capable de me faire la moindre infidélité, vous ne me reverrez jamais; je ſuis bien-aiſe de vous avertir auſſi que je ne bornerai pas-là ma vengeance, & qu'il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour vous marquer combien cette offenſe me ſera ſenſible. Songez-y bien avant de me répondre, & de vous engager avec moi.

J'étois ſi déterminé à me conformer à toutes

les volontés de cette aimable perſonne, que je n'eus aucune peine à lui faire tous les ſermens que je crus capables de la raſſurer ſur la crainte qu'elle paroiſſoit avoir de quelqu'inconſtance de ma part.

Nous paſsâmes la nuit en converſation, ſans qu'elle voulût me dire ſon nom, ni ſa condition, quoique je l'en preſſaſſe extrêmement. A la pointe du jour elle me dit : Voilà l'heure qu'il faut que nous nous ſéparions, ſeigneur, conduiſez-moi ſeulement juſqu'à une avenue de palmiers qui eſt devant ma maiſon, je ne veux pas que mes eſclaves vous voyent ; comme je puis diſpoſer de moi, je ſuis libre de ſortir ſeule pour me promener, j'en uſe de même tous les jours, & il ne m'étoit encore arrivé aucun accident.

Elle ſe leva enſuite, & je ſortis avec elle, pour l'accompagner par un petit ſentier juſqu'à cette allée de palmiers, dont elle m'avoit parlé, au bout de laquelle j'apperçus en effet une maiſon qui me parut très-belle, & que je ne pus reconnoître, quoique j'euſſe chaſſé ſouvent de ce côté-là. Elle me dit adieu, & m'ordonna de me trouver le lendemain dans cette pyramide. Elle voulut, je crois, me donner plus d'impatience de la revoir, par la défenſe qu'elle me fit d'y revenir le même jour, ſous prétexte

de le donner tout entier à rassurer ma famille qui auroit sans doute trouvé mauvais que j'eusse passé la nuit dehors.

Je la quittai avec peine, & voulois la conduire plus loin, mais elle s'y opposa; je la suivis des yeux tant que je pus la voir. Si elle m'avoit paru belle à la lueur sombre qui est ici, elle m'éblouit au grand jour; sa démarche légère & la grâce qui étoit répandue dans toute sa personne, achevèrent de me charmer.

Je demeurai quelque tems immobile après l'avoir perdue de vue; mais enfin, lorsque mes esprits furent plus tranquilles, je repris le chemin du Caire. Mon cheval, que je n'avois pu trouver en sortant de la pyramide, se présenta devant moi à cent pas de-là; il étoit couché au pié d'un arbre, & sembloit m'attendre.

Un moment après, je rencontrai plusieurs esclaves dispersés qui me cherchoient par ordre de mon père; je leur dis que mon cheval s'étoit rendu trop loin de la ville, & que j'avois trouvé à propos de le laisser reposer pendant quelques heures; ils me crurent, & l'un d'eux courut annoncer mon retour.

Mon père me fit quelques tendres reproches sur ma fureur pour la chasse; je m'excusai le mieux qu'il me fut possible, & je lui promis de la modérer. Sa réprimande servit de prétexte à

l'inquiétude qui m'agita pendant toute la journée ; je ne pouvois demeurer un moment dans la même place ; je repassois dans mon esprit jusqu'aux moindres paroles de la personne que j'avois vue. Je croyois dans des momens que le rendez-vous qu'elle m'avoit donné pour le lendemain, n'étoit qu'un amusement, & que se voyant seule avec un jeune homme dans un lieu aussi retiré, elle avoit voulu me tenir dans le respect, en me donnant une espérance qui me fît remettre au lendemain, ce qu'elle avoit peur que je ne tentasse dans la même nuit, si j'avois cru ne la revoir jamais. L'affectation qu'elle avoit eue de cacher son nom, après m'avoir fait dire le mien, me rendoit la vérité suspecte : enfin je passai cette journée & la nuit suivante dans des agitations que je ne puis exprimer ; mais l'heure étant venue où j'avois accoutumé d'aller à la chasse, je partis du Caire, & je dispersai d'abord mes gens, de façon que je me trouvai en liberté de venir ici. J'attachai mon cheval au palmier qui est auprès de la porte, & j'entrai, seigneur, avec un battement de cœur qui faisoit trembler mes jambes, & qui me mettoit hors d'état d'avancer. Je fis cependant quelques pas, & je tombai dès l'entrée de la voûte. La personne qui devoit m'attendre étoit ici : elle fit un grand cri en me

voyant

voyant à bas, & vint promptement à moi pour me relever.

Rien ne peut exprimer, seigneur, ce que je sentis dans ce moment par le plaisir de la revoir, & par l'intérêt qu'elle paroissoit prendre à ce qui venoit de m'arriver. Non, seigneur, on ne meurt point de plaisir, puisque je suis encore en vie. Je demeurai à ses piés, je les tins long-tems embrassés sans répondre aux questions qu'elle me faisoit sur ma chûte; mon transport étoit trop grand pour qu'elle en ignorât la cause; tout autre que l'amour, & l'amour le plus violent, ne sauroit produire un si grand effet.

Je ne vous ennuyerai point, seigneur, de nos conversations: je venois ici tous les jours, il me paroissoit qu'elle n'avoit aucun doute sur la vérité de ma passion; elle me donnoit toutes les marques que je pouvois souhaiter, que celle qu'elle avoit pour moi étoit aussi vive; j'étois par conséquent, seigneur, le plus heureux de tous les hommes, puisque j'étois, sans doute, le plus amoureux.

Un jour venant ici à mon ordinaire, je m'égarai & ne pus jamais trouver un chemin que je faisois tous les jours. Je tournai & retournai très-long-tems sans voir cette pyramide. Le soleil étoit si violent que ne pouvant plus le

soutenir, & me trouvant auprès d'une maison, je frappai à la porte : un esclave me vint ouvrir. Je lui dis que je m'étois égaré à la chasse, & je lui demandai la permission d'entrer pour prendre quelques momens de repos, & rappeler mes forces, parce que je sentois que je m'affoiblissois ; il me répondit que j'étois le maître ; que je pouvois me reposer dans une salle basse où il n'y avoit personne, & que pendant ce tems il auroit soin de mon cheval. Je le remerciai, & lui dis que je ne resterois que le moins qu'il me seroit possible, parce que j'avois une affaire pressée qui m'appeloit au Caire.

Au Caire, seigneur ? reprit l'esclave ; savez-vous qu'il y a plus de vingt lieues d'ici ? je ne crois pas que vous ni votre cheval y arriviez aisément d'aujourd'hui. Je fis un cri horrible à ces paroles, & me laissai tomber sur un sofa, pénétré de douleur. Vous n'aurez pas de peine à croire, seigneur, que j'étois au désespoir ; je croyois ne m'être égaré que par ma faute, & j'appréhendois que la personne qui m'attendoit ne me soupçonnât de lui préférer quelqu'autre plaisir ; je me ressouvenois qu'elle m'avoit dit que si je lui faisois la moindre infidélité, je ne la reverrois jamais. Qui pourra lui persuader, disois-je en moi-même, que je me

ſuis perdu dans un chemin que je fais tous les jours depuis un mois ? quoique cela ſoit vrai, cela n'eſt pas vraiſemblable. J'étois dans ces triſtes réflexions, lorſqu'une jeune fille très-belle, ayant une couronne de fleurs ſur la tête, un habit blanc bordé de fleurs pareilles à celles dont elle étoit coëffée, entra avec des rafraîchiſſemens dans la chambre où j'étois ; elle me dit en m'abordant : Seigneur, ma maîtreſſe vient de vous voir entrer ici, elle eſt dans le bain, elle m'envoie vous préſenter ces rafraîchiſſemens, & elle va venir tout-à-l'heure faire elle-même les honneurs de ſa maiſon.

Je lui ſuis fort obligé, répondis-je, mais il faut que je ſorte d'ici dans le moment, j'ai une affaire preſſée qui m'empêche de profiter de l'honneur qu'elle veut me faire. Seigneur, me répondit cette fille, vous ne commettrez pas une ſi grande impoliteſſe. Je me levai cependant ſans lui répondre, & je demandai mon cheval à l'eſclave qui m'avoit ouvert. Comme j'entrois dans la cour, j'apperçus la maîtreſſe de la maiſon qui venoit à moi : je voulus faire ſemblant de ne l'avoir point vue ; mais elle m'arrêta & me dit : Je ſuis ſortie de mon bain, ſeigneur, pour vous voir, je me flate que vous voudrez bien me donner un moment d'audience, j'ai quelque choſe d'important à vous

dire. Je lui répondis que j'étois très-fâché d'être obligé de la quitter, & de ne pouvoir l'entendre ; elle m'arrêta encore & me dit en colère : Vous pouvez ſans doute ne me pas écouter ; mais il ne dépend plus de vous de ſortir d'ici. Que l'on ferme les portes, dit-elle à cet eſclave qui m'avoit ouvert, je veux voir ſi ce brutal mettra le ſabre à la main contre des femmes & un vil eſclave. Ces paroles me firent rentrer en moi-même, je lui fis des excuſes de mon peu de politeſſe ; je l'aſſurai que ſi elle ſavoit les affaires que j'avois, elle me pardonneroit.

Quelles affaires peux-tu avoir à ton âge, me dit-elle ? tu ne dois ſonger qu'à l'amour ; ſi c'eſt un rendez-vous, on peut t'en dédommager. Elle me dit enſuite beaucoup de choſes fort preſſantes pour m'arrêter ; mais j'avois ſi peu envie de l'entendre, que je ne faiſois aucune attention à ce qu'elle me diſoit. Elle s'en apperçut & s'en fâcha. Elle paſſa pluſieurs fois de la colère à la tendreſſe : elle étoit belle, elle parloit très-bien, elle me marquoit une paſſion très-vive ; mais rien ne put me retenir. Je perſiſtai à lui demander en grâce de me laiſſer ſortir : ma réſiſtance la choqua de telle manière qu'elle s'évanouit ; & je profitai du moment où l'on étoit occupé à la ſecourir pour

monter à cheval, & sortir de cette maison fatale. Quand j'eus fait environ quatre ou cinq cens pas, je crus reconnoître le pays où j'étois, & y avoir chassé; mais il étoit directement opposé au lieu où je voulois aller : je poussai vivement mon cheval, & quelque diligence que je pus faire, je n'arrivai ici que lorsqu'il fut entièrement nuit. Je trouvai la personne qui m'y avoit attendu, qui en sortoit : je mis pié à terre pour lui conter mon aventure; mais elle ne voulut point m'entendre. Elle céda cependant à mes prières, & m'écouta froidement, & ensuite elle me dit : Vous m'avez fait rentrer ici, Abulmer, pour me conter une fable; si vous n'avez rien autre à me dire, je ferai mieux d'en sortir : vous savez ce que je vous ai dit, songez-y. Elle me quitta en achevant ces paroles; je voulus la retenir, mais elle s'échappa de mes mains, avec tant de légèreté que je la perdis de vue en un moment. Je retournai au Caire dans un désespoir incroyable; je revins le lendemain ici, elle n'y étoit point : je fis plusieurs jours de suite le même voyage inutilement. J'ignorois son nom, & je ne pouvois imaginer aucun moyen d'apprendre de ses nouvelles, & de lui donner des miennes; cependant mon innocence ne pouvoit me rassurer, parce que toutes les apparences étoient

contre moi. Ces réflexions me causèrent un chagrin si violent, que j'en fus très-dangereusement malade, & je serois mort sans doute, si elle n'avoit pas trouvé le secret, de me faire tenir un billet où il y avoit ce peu de mots :

Je ne pousse pas la colère jusqu'à la mort, songez à rétablir votre santé : la première fois qu'elle vous permettra de sortir du Caire, vous trouverez votre amie dans le même lieu, où vous l'avez cherchée inutilement.

Ce billet me rappela à la vie ; cependant je doutois qu'il vînt de la personne qui possédoit mon cœur : en effet, je n'avois vu entrer dans ma chambre que des gens attachés à mon père. Je m'imaginai qu'il avoit fait épier mes actions depuis la nuit que j'avois couché dehors ; qu'il avoit appris mes rendez-vous à la pyramide ; qu'il avoit pénétré le secret de mon amour en observant ma conduite ; enfin qu'il avoit conclu de toutes ces circonstances ramassées, que ma maladie provenoit de chagrin, & qu'il avoit résolu de me donner quelqu'espérance : j'étois d'autant plus confirmé dans cette pensée, que je trouvois la lettre trop courte & trop froide pour une personne qui m'avoit donné tant de marques d'une sincère passion.

Malgré mes raisonnemens, l'espérance prit le dessus & ma santé se rétablit ; mon impa-

tience ne me permettant pas d'attendre qu'elle fût parfaite, je me fis mettre à cheval trois jours après pour venir ici, & j'eus le plaisir d'y trouver ma maîtresse, qui pleinement convaincue de mon innocence, calma mes chagrins par les plus tendres caresses. La satisfaction qui brilloit dans mes yeux à mon retour, persuada mon père & ma mère que la chasse étoit absolument nécessaire à ma santé.

Je passai encore quelque tems dans cet état heureux; je venois ici tous les jours, elle y étoit avant moi, mon bonheur & mon amour rempliſſoient tout mon cœur & croiſſoient à chaque visite.

Un jour que je retournois au Caire au petit pas, mon cheval s'arrêta & recula comme s'il avoit eu peur; je le piquai de l'éperon pour le faire avancer, il se cabra si brusquement qu'il me désarçonna & me renversa à terre sans me faire aucun mal. Dès qu'il se vit en liberté, il partit comme un trait, & je le perdis de vue. Ma chûte m'étourdit un peu, mais je repris bientôt mes sens & je me levai pour achever ma route à pié; j'avois déjà fait quelque chemin, lorsqu'un esclave noir se jeta à mes piés, en versant un torrent de larmes: Seigneur, me dit-il, que votre valeur & votre générosité vous engagent à venir avec moi délivrer une

jeune princeſſe de la tyrannie d'un monſtre qui lui fait ſouffrir tous les jours mille maux ; vous avez peu de chemin à faire, elle n'eſt qu'à un mille d'ici. Je lui répondis que je tenterois volontiers une pareille aventure, ſi je la pouvois croire véritable ; mais qu'il étoit difficile de me perſuader, qu'il ſe paſsât ſi proche du Caire, quelque choſe d'injuſte & de tyrannique ſans que le ſoudan en fût informé, & qu'il en fût informé, ſans y avoir mis ordre. Il le ſauroit ſans doute, ſeigneur, me dit l'eſclave, ſi on avoit pu le lui apprendre ; mais nous ſommes arrivés hier en ce pays & nous changeons de demeure preſque de jour à autre. Notre tyran eſt un génie qui tranſporte la princeſſe d'un lieu dans un autre, comme il lui plaît. Nous avons déjà parcouru l'Afrique & l'Aſie, ſans qu'on ait jamais ſu où nous étions ; il n'y a qu'une gouvernante & moi qui ſoyons attachés à la princeſſe, & l'on nous retient avec beaucoup de précaution ; le palais eſt gardé par des bêtes féroces qui ne laiſſent approcher perſonne. Je lui demandai comment il avoit pu faire pour en ſortir, & me venir trouver ? Seigneur, me répondit l'eſclave, ce ſabre a le pouvoir d'éloigner les bêtes feroces ; je ſuis ſorti par ſon moyen, & je me ſuis caché pendant le jour dans ce petit bois où vos gens chaſſoient ; l'un

d'eux m'a assuré que vous passeriez par ici, & je vous y ai attendu ; ce qu'il m'a dit de la bonté de votre cœur, m'a donné quelqu'espoir que vous voudriez bien venir avec moi délivrer la princesse, & je vous ai reconnu, seigneur, quoique vous fussiez à pié, à l'extrême beauté dont ils m'ont dépeint votre personne.

Je vous trouve trop flateur pour être véritable, lui dis-je ; mais je ne veux pas que vous me soupçonniez de feindre quelqu'incrédulité à dessein de fuir une aventure aussi extraordinaire que celle dont vous me parlez ; montrez-moi seulement le chemin que je dois tenir, & je le suivrai.

L'esclave marcha devant moi sans me répondre. Après avoir traversé une partie du bois dans lequel il m'avoit conduit, j'apperçus de la lumière à quelque distance de nous ; l'esclave se retourna & me dit : Seigneur, voilà le palais dont je vous ai parlé ; vous trouverez à la porte des animaux de toutes espèces qui en défendent l'entrée ; mais vous les dissiperez facilement avec ce sabre que j'ai dérobé au génie. Quand je fus muni de cette arme, le noir me conduisit à une porte qui me parut de fer ; deux lions d'une grosseur prodigieuse étoient couchés en travers vis-à-vis l'un de l'autre ; je marchai à eux le sabre à la main, ils firent des

rugiſſemens affreux & vinrent ſe coucher à mes piés ; l'un d'eux frappa la porte avec ſa queue, & à l'inſtant elle s'ouvrit ; un grand nombre d'autres animaux, & de bêtes féroces ſortirent de pluſieurs petites loges de bois pour venir à moi ; je levai le ſabre en l'air pour les frapper, ils s'abaiſsèrent à mes piés de même que les lions, & je traverſai enſuite ſans autre difficulté une très-grande cour fort bien éclairée par des lumières qui paroiſſoient des quatre côtés du bâtiment, qui me parut d'une beauté ſingulière. Vis-à-vis de la porte par où j'étois entré, je trouvai quatre marches qui conduiſoient dans un ſalon éclairé de mille bougies jaunes ; une porte ouverte oppoſée à celle par où j'entrois, me laiſſa voir un appartement tendu de noir comme le ſalon, & éclairé de même. J'entrai dans cet appartement qui étoit fort long, je traverſai toutes les chambres ſans y trouver perſonne : l'eſclave qui m'avoit conduit avoit diſparu ſans que je m'en fuſſe apperçu. Je trouvai au bout de cet appartement lugubre un autre ſalon qui n'étoit point tendu de noir, il étoit éclairé par des bougies blanches ; des colonnes de marbre blanc ſoutenoient la voûte, entre chaque colonne il y avoit une niche, & ſur un piédeſtal une figure noire comme l'eſclave qui m'avoit conduit ; elles avoient

toutes le ſabre à la main ; mais elles n'avoient aucun mouvement. Je m'arrêtai quelque tems à les examiner, & les voyant toujours dans la même attitude, je jugeai qu'elles étoient de marbre. Au bout de ce ſalon il y avoit un tombeau de marbre noir élevé de terre par trois marches de marbre blanc ; au bas de la première marche étoit aſſiſe une vieille femme, la tête dans ſes mains, & les coudes appuyés ſur ſes genoux ; elle pleuroit amèrement, & quoique j'approchaſſe près d'elle, elle ne parut pas y faire aucune attention. Je montai juſqu'au tombeau, & je ſoulevai un tapis de drap d'or qui couvroit une femme d'une beauté ſingulière, dont le cœur, percé d'une flèche, paroiſſoit encore répandre quelques gouttes de ſang. Je me doutai que c'étoit la malheureuſe princeſſe pour qui l'eſclave m'avoit demandé du ſecours. Il faut, dis-je en moi-même, qu'il ait appris que le génie l'a tuée & abandonnée, puiſqu'il m'a quitté ; c'eſt ſans doute ce qui eſt cauſe que je ſuis arrivé dans ce lieu ſans y trouver d'obſtacle : dans l'état où le génie a mis cette beauté, il ne ſe ſoucie point de la garder, puiſqu'elle ne ſauroit plus lui donner de jalouſie. Je voulus lui prendre la main pour juger à-peu-près du tems qu'il y avoit qu'elle étoit morte, elle fit un mouvement qui me fit juger qu'elle

vivoit encore. Quoique je ne dusse pas me flater de lui sauver la vie en lui donnant du secours, je voulus essayer de lui ôter la flèche qui lui perçoit le cœur ; je la pris par le bout, je la tirai de toute ma force, & je l'arrachai ; la personne couchée fit un soupir, & ouvrit les yeux. La vieille femme qui étoit assise sur le degré, se leva avec un visage gai, & me cria : Courage, seigneur, que votre valeur acheve cette aventure. Je retournai la tête pour regarder celle qui me parloit, j'apperçus en même-tems toutes ces figures que j'avois cru de marbre, qui étoient descendues de leurs piédestaux, & qui venoient m'attaquer. J'allai à elles le sabre levé pour les combattre ; mais dans le même moment elles se jetèrent à mes piés, & demandèrent grâce. La personne qui étoit dans le tombeau se leva sur son séant, & s'écria en m'adressant la parole : Quoi ! ce n'est point mon persécuteur, qui me tire aujourd'hui du malheureux état où il me met tous les jours ? Non, madame, lui répondis-je ; si vous êtes en état de vous lever, je vous sortirai d'ici avec l'aide de cette femme qui me paroît prendre intérêt à ce qui vous regarde ; vous êtes en Egypte, mon père y est le maître, & nous ne sommes pas loin du Caire.

Seigneur, me répondit-elle, en sortant du tombeau d'une manière fort légère, nous n'avons plus rien qui nous presse ; vous avez dû juger par tout ce que vous avez vu, qu'il y a quelque chose qui n'est pas naturel dans une guérison aussi prompte que la mienne. La flèche que vous m'avez arrachée, & le sabre que vous avez, me tirent des mains du génie ; vous êtes présentement en droit de commander dans ce palais ; vous vous en appercevrez même par les changemens que vous trouverez dans l'appartement tendu de noir. Elle me prit ensuite par la main, & repassant par les mêmes chambres, je les trouvai magnifiquement meublées, & éclairées par d'autres bougies & des lampes de cristal. Ma surprise fut trop grande pour la cacher ; elle s'en apperçut, & me dit, en continuant son chemin : Ne soyez point étonné, seigneur, de ce que vous voyez ; vous trouverez encore des choses plus extraordinaires dans mes aventures, que je vous conterai quand nous serons arrivés au lieu que je vous destine cette nuit. J'ose me flater que vous voudrez bien demeurer avec moi plus d'un jour. Si je vous étois encore utile à quelque chose, madame, lui répondis-je, j'y demeurerois avec plaisir ; mais il me semble que vous m'avez dit que vous êtes sortie du pouvoir du génie, & que

vous êtes la maîtreſſe ici ; dès que vous m'aurez fait la grâce de me dire vos aventures, je recevrai vos ordres, & je partirai pour retourner au Caire. Je ſuis dans une ſituation que je ne ſaurois m'en abſenter, ſans livrer des perſonnes, à qui je dois beaucoup, à des inquiétudes fâcheuſes.

Il me parut à ce diſcours un chagrin fort marqué ſur le viſage de la princeſſe ; elle ne me répondit rien : je la ſuivis dans le lieu où elle avoit deſſein de s'arrêter ; elle s'aſſit ſur un ſofa, & m'invita d'y prendre place auprès d'elle.

La vieille qui nous avoit toujours ſuivis, ſe mit à genoux devant elle, & lui dit : Ma belle princeſſe, laiſſez-moi conter vos aventures à ce généreux prince ; il y a mille choſes que vous ne lui direz point par modeſtie, & je ſuis bien aiſe qu'il les apprenne. La princeſſe y ayant conſenti, la vieille ſe leva, & me parla ainſi :

La princeſſe que vous voyez, ſeigneur, eſt fille du roi de Congo ; elle s'appelle Méliſſienne. Son extrême beauté vient de ſa mère qui étoit européenne ; vous voyez qu'elle eſt blanche, & vous ſavez que les peuples parmi leſquels elle eſt née ſont ordinairement noirs. Outre la beauté dont elle eſt pourvue, elle a toutes les vertus que l'on peut déſirer même au plus honnête homme : le courage, l'eſprit, le ſecret, la droiture, l'amitié,

la modération, la générosité, toutes ces qualités sont en elle dans leur plus grande perfection.

Le roi son père, qui a beaucoup d'esprit, a toujours reconnu en elle toutes ces qualités dès sa plus tendre jeunesse; & moins en père préoccupé, qu'en homme habile, il lui a toujours confié ses secrets, & ne l'a point tenue enfermée comme les autres femmes. Elle vivoit au milieu de sa cour avec une grande liberté; elle avoit des amies à qui elle procuroit la même satisfaction; elle disposoit presque de toutes les grâces, parce que le roi n'en accordoit aucune sans la consulter, & que son avis le déterminoit toujours; elle les distribuoit avec tant de justice & de discernement, qu'elle ne s'est jamais fait un ennemi. Il y a environ deux ans qu'il parut à la cour un homme extraordinaire, tant pour sa figure que pour ses mœurs; il se disoit prince d'une souveraineté en Europe, & il n'eut pas de peine à le persuader: la couleur de son tein prouvoit qu'il étoit de cette partie du monde dont le roi a toujours aimé les habitans, par rapport à la reine sa femme.

Ce prince fut long-tems à faire sa cour, & à donner des fêtes à la princesse, sans en déclarer le sujet. Un jour que le roi tenoit conseil pour répondre à plusieurs envoyés des royaumes voisins, qui, de part & d'autre, venoient demander du secours pour une guerre qui s'allumoit entre

eux, le prince entra dans la chambre du conseil, & dit au roi qu'il venoit offrir de soutenir celui des concurrens que le roi voudroit favoriser; qu'il lui fourniroit autant d'hommes & d'argent qu'il en auroit besoin; mais il demandoit la princesse pour récompense, & la permission de l'emmener dans ses états. On lui répondit qu'il falloit du tems pour délibérer sur une affaire si importante, & après cette réponse le roi sortit du conseil, & alla chez la princesse pour lui faire part de ces propositions. La princesse en fut effrayée; cet homme ne lui plaisoit pas, & elle n'avoit pas dessein d'abandonner le roi ni le royaume. Elle remercia le roi des bontés qu'il lui marquoit en cette occasion; & après lui avoir témoigné qu'elle consentiroit à cette demande avec plaisir, si le salut de l'état en dépendoit en quelque chose, elle lui fit voir qu'en cette occasion il n'y avoit aucun intérêt pressant qui pût l'obliger à un pareil sacrifice, & que son inclination n'étant pas d'accord avec les sentimens du prince, elle osoit espérer qu'il ne vouloit pas la contraindre à ce mariage. Le roi, sur les instances de sa fille résolut de remercier le prince & de le congédier, afin d'éviter les suites de cette démarche; mais la princesse craignant que ce refus n'attirât un puissant ennemi à son père, le supplia d'accorder la permission de s'expliquer elle-même avec le prince, afin

afin de lui faire agréer plus aisément les raisons qui s'opposoient à ses désirs. Le roi y consentit; mais la princesse fut bien surprise d'entendre cet amant parler en maître, & la menacer des malheurs les plus terribles, si elle ne consentoit à l'épouser. Il lui fit valoir sa modération & sa retenue depuis qu'il étoit à la cour; les attentions qu'il avoit eues pour lui plaire; en un mot, il lui dit tout ce qu'il falloit pour l'intimider en cas qu'elle le refusât, & tout ce qui pouvoit la flater si elle l'acceptoit. La princesse outrée de cette insolence, lui ordonna de sortir, & lui défendit de paroître jamais devant elle.

Le roi nous apprit que le prince avoit pris son parti plus honnêtement que l'on ne devoit attendre de la violence de son tempérament & des menaces qu'il avoit faites, & qu'il étoit enfin parti; mais peu de jours après, le roi étant avec la princesse dans sa chambre, l'endroit du plancher où étoit le roi s'enfonça, nous fûmes transportés en l'air, l'effroi & la crainte nous saisirent, & nous perdîmes connoissance. Lorsque la princesse revint à elle, elle se trouva dans ce palais ambulant avec ce prétendu prince, qui lui dit: Vous êtes présentement en ma puissance, madame, vos refus ne peuvent m'alarmer, puisque rien ne peut sortir d'ici, & que j'y suis le maître. La princesse encore effrayée & incertaine de ce

qu'elle devoit répondre, aima mieux garder le silence ; vainement il la pressa de s'expliquer, il ne put en tirer un seul mot. Il la mena ensuite promener par tout le palais, & lui fit voir des richesses immenses, il lui apprit sa véritable condition, & lui dit qu'il étoit un génie. Il nous fit voir les précautions qu'il avoit prises pour la garde de la princesse, & pour lui ôter, disoit-il, toute espérance de recouvrer la liberté que par lui-même ; vous jugez bien qu'un pareil traitement ne pouvoit qu'augmenter l'aversion que Méliſſienne ressentoit pour le génie. Enfin, outré de tant de refus, le cruel a fait depuis quelques jours l'appartement d'où vous sortez, & tous les soirs, avant de se retirer, il perce le cœur de la princesse avec cette flèche, il la couche dans le tombeau où vous l'avez trouvée, & nous laisse l'une & l'autre sous la garde de ces esclaves noirs. Le lendemain il retire la flèche, la blessure est aussitôt guérie, & la princesse revient à elle ; alors il la persécute jusqu'au soir, qu'il la remet dans le même état, pour lui faire souffrir, dit-il, une partie des maux que sa beauté lui cause, puisqu'il lui est défendu d'user de toutes ses forces pour la soumettre. La vieille ayant fini son récit, je rendis compte à Méliſſienne de la façon dont l'esclave m'avoit parlé, & des motifs qui m'avoient engagé à le suivre, malgré le peu de confiance

que j'avois en lui. La princeſſe, qui n'avoit point parlé depuis que nous étions dans cette chambre, me remercia de nouveau & me fit un long diſcours ſur le pouvoir des génies & ſur celui des fées; elle me parla auſſi de la ſubordination des eſprits élémentaires envers ceux du premier ordre, & du caractère de ces génies. Je trouvai dans ce qu'elle me dit beaucoup d'eſprit & des connoiſſances fort au-deſſus de celles que les femmes de ſa nation ont ordinairement.

Après cette converſation, la vieille me conduiſit dans une chambre richement meublée, & me laiſſa en liberté de repoſer. J'avois tant de choſes dans la tête que je ne pus dormir; je ſouhaitois le jour avec une impatience extrême pour pouvoir me retirer; la crainte de manquer encore une ſeconde fois à mon rendez-vous, & de fâcher la perſonne que j'aimois, me tourmenta toute la nuit. Le jour arriva enfin, & je me préparois à partir, lorſque la vieille me vint avertir que Méliſſienne demandoit à me parler. Je ſuivis cette femme avec empreſſement juſqu'à la chambre de ſa maîtreſſe, dans l'idée de profiter de ce moment pour arranger mon départ avec elle & en prendre congé. La princeſſe étoit levée; le jour ſembloit ajouter un nouveau luſtre à l'éclat de ſa beauté, ſes yeux paroiſſoient plus vifs & plus brillans, & ſa taille plus légère & plus majeſtueuſe. Elle me

reçut avec un visage riant, & me fit asseoir sur un sofa où elle-même prit place auprès de moi.

Après les premières civilités réciproques, la princesse ouvrit une conversation où elle s'efforça de faire briller tout son esprit & toute sa délicatesse; elle y réussissoit à merveille, & m'auroit charmé sans doute, si mon cœur n'eût été prévenu pour un autre objet. Le sujet de notre entretien étoit intéressant & bien plus agréable que celui sur lequel nous avions si long-tems parlé la veille. Mélissienne donnoit à ses pensées un tour libre & naturel qui plaît infiniment, même dans les bagatelles.

Quoique cette conversation méritât toute mon attention, la princesse s'apperçut aisément que j'étois fort distrait; elle me demanda ce que je voulois faire pendant la journée. Je veux vous mener au Caire, madame, lui répondis-je, si voulez bien y venir, & vous confier au soudan jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans vos états.

Quoi! dit-elle, n'avez-vous pas encore souhaité une seule fois de passer ici quelques jours avec moi? Cette demande m'embarrassa, elle étoit très-opposée à mes sentimens. Je tâchai de lui faire entendre que j'aurois profité avec plaisir du bonheur que le hasard m'avoit procuré, si des devoirs indispensables ne m'appeloient ailleurs.

La princeſſe ne ſe rebuta point, elle me ſollicita de nouveau de demeurer quelque jours dans ce palais; elle prit mon ſilence pour un conſentement, & ſe tournant du côté de la vieille, elle demanda des rafraîchiſſemens, & ordonna que tout ſe ſentît de l'abſence du génie, & de la préſence de ſon libérateur. Les eſclaves noirs nous ſervirent des liqueurs qui furent accompagnées d'une ſymphonie très-agréable : mais comme je rêvois perpétuellement à la façon dont je pourrois obtenir mon congé de la princeſſe ; elle s'en apperçut, & me dit qu'elle étoit étonnée qu'une muſique auſſi parfaite ne pût me tirer de ma diſtraction.

Je pris occaſion de ce reproche pour lui dire naturellement le ſujet de mon inquiétude. Ma réponſe la chagrina : elle prit la vieille en particulier & lui parla long-tems à l'oreille. Je voulus profiter de ce moment pour ſortir; mais toutes les portes étoient fermées, & je fus obligé de revenir ſur mes pas prier la princeſſe de me faire ouvrir : elle ne me répondit point, ſon chagrin parut augmenter; elle ſortit avec cette vieille & me laiſſa ſeul. Je demeurai quelque tems à me promener à grands pas.

J'étois dans cet état lorſque la vieille rentra, & me dit en m'embraſſant. Avez-vous bien réſolu, ſeigneur, de vous en aller ? Oui, lui répondis-je,

Quoi ! reprit-elle, la beauté ni l'esprit de la princesse ne peuvent vous retenir un seul jour ? Si j'étois nécessaire à son service, répliquai-je, je demeurerois; mais la princesse m'a dit elle-même qu'elle n'avoit plus rien à craindre; & je m'en apperçois, puisque ses ordres sont si bien exécutés, que je n'ai pas la liberté de sortir de cette chambre, par le soin que l'on a eu d'en fermer toutes les portes.

Le motif qui fait agir la princesse n'a rien d'offensant pour vous, reprit la vieille, vous n'êtes pas assez novice, pour ne pas vous appercevoir qu'elle vous aime plus qu'elle ne veut, & peut-être plus qu'elle ne doit ; c'est le moins que vous puissiez faire que de sacrifier quelques jours à sa tendresse.

Si ce que vous me dites est vrai, lui répondis-je, je ne puis partir trop tôt, il ne faut point la tromper, ni l'entretenir dans ces sentimens, & qu'il seroit inutile de fortifier. Mais, ajouta la vieille, si vous vous en alliez aujourd'hui, je vous jure, de l'humeur dont je la connois, qu'elle se donneroit la mort ; & si vous demeurez, cette marque d'attention & de complaisance aidera peut-être à la guérir. Si elle est capable de se guérir en si peu de tems, repris-je, son amour est léger; l'absence le guérira mieux que ma présence. J'ai oui-dire que les années affoiblissent

les passions ; mais que peu de jours ne servent qu'à les augmenter. Cependant, malgré toute ma résolution, je ne pus refuser aux empressemens de cette femme, de passer le reste du jour avec sa maîtresse, & de ne partir que le lendemain. La vieille charmée d'avoir obtenu cet article, ajouta, en me baisant la main : Au nom de ce que vous avez de plus cher, seigneur, parlez naturellement à la princesse sur l'état de votre cœur ; ne la flatez pas & ne paroissez pas triste ; c'est le seul moyen de lui rendre sa tranquillité.

Nous allâmes ensuite rejoindre la princesse dans son appartement où elle attendoit ma réponse ; elle parut embarrassée en me voyant, & de mon côté je ne l'étois pas moins. Nous nous entretînmes de différentes choses pendant la journée : la princesse contente de me voir auprès d'elle avoit repris tous les agrémens de son esprit ; & l'espérance de sortir de captivité en peu de tems avoit tranquillisé mes craintes.

Nous nous trouvâmes seuls sur la fin du jour, sans autre lumière que celle de la lune, qui donnoit sur les fenêtres de cette chambre : la musique avoit recommencé dans le jardin, je l'écoutois avec plaisir, & ne pensois plus à l'inquiétude que mon absence devoit causer à ma maîtresse. Cet état tranquille me plongea dans une douce rêverie ; la princesse étoit sans doute dans le même

état, car elle fit un grand soupir ; j'y répondis par un autre. Seigneur, me dit-elle, nous soupirons tous deux, mais la différence est grande dans la cause qui nous fait soupirer. Je lui répondis avec plus de sensibilité que je n'avois fait toute la journée. . . . . Abulmer s'arrêta en cet endroit ; il passa la main sur son visage pour en cacher le trouble & la rougeur, & demeura un moment sans parler.

Il reprit ensuite son discours. Je ne veux point, seigneur, vous faire un détail de ma foiblesse ; la princesse me marqua une tendresse si vive qu'à la fin j'y fus sensible, & je lui en donnai des marques réelles malgré mon indifférence : mon cœur y eut moins de part, que la compassion qu'il est naturel d'avoir pour une passion malheureuse. Aussitôt un éclat de tonnerre se fit entendre, le palais me parut en feu, j'apperçus des flammes qui sortoient des lambris & du plancher, je crus que je n'avois pas un moment à perdre pour me sauver & pour dérober la princesse au feu qui embrasoit la maison. Je voulus la prendre entre mes bras, mais elle me repoussa avec violence. Regarde-moi, dit-elle, tu peux me reconnoître, nous sommes mieux éclairés que par la lune.

Quelles furent ma douleur & ma surprise de trouver au lieu de la princesse celle que j'adorois & que je venois d'offenser ! Elle me laissa quelques

momens dans la confusion où sa présence me jetoit ; & voyant que je ne parlois point, elle prit la parole, & me dit : Tu me vois, Abulmer, pour la dernière fois ; juge de la grandeur de la perte que tu fais par le pouvoir que tu me connois. Elle se précipita dans le moment au milieu des flammes ; mon premier mouvement fut de la suivre & de périr ; mais une main invisible, plus forte que moi, me ferma les yeux & m'arrêta. Lorsque je fus en liberté de les ouvrir, je me trouvai au bord du même bois dont je vous ai parlé. Je me laissai tomber à terre accablé de douleur, & je passai le reste de la nuit en cet endroit. Je fus tenté cent fois de me donner la mort ; mais, outre que je n'avois point d'armes, je me souvins que ma maîtresse m'avoit dit plusieurs fois qu'elle ne borneroit pas sa vengeance à ne la plus voir, & je voulus lui laisser le plaisir de se venger à son gré.

La lueur du soleil me tira de mes réflexions : il falloit prendre mon parti sur ce que j'avois à faire, puisque je n'avois personne pour me donner conseil. Je ne pus me résoudre à retourner au Caire, & je formai la résolution de venir m'enfermer ici, & de me laisser mourir de faim. Je crus que ce lieu, souvent témoin de mon bonheur, me donneroit encore plus de remords & de désespoir, & qu'il avanceroit ma mort.

J'en pris le chemin & j'y arrivai sans rencontrer personne. Il y a plusieurs mois que j'y suis, dans une ferme résolution de n'en jamais sortir.

La mort, unique secours des malheureux, auroit terminé depuis long-tems mes chagrins, si une voix pareille à celle de la personne que j'ai offensée ne m'avoit ordonné de vivre. Depuis ce tems, une main invisible me sert à manger tous les jours.

Abulmer avoit achevé cette histoire, & Abensaï alloit prendre la parole, lorsqu'un bruit éclatant attira toute leur attention, & les fit lever l'un & l'autre. C'étoit Gracieuse qui, avec une petite trompette de diamant, appela d'une voix haute & claire Olindine trois fois de suite; elle ajouta: Venez, Olindine, recevoir les ordres que je vous apporte de la part du destin. Ces paroles furent suivies d'un coup de tonnerre, & d'une flamme très-brillante qui parut à l'entrée de la pyramide. Gracieuse reprit sa figure ordinaire & rendit à Zulma la sienne. Toutes ces merveilles ne surprenoient pas peu les deux vieillards. Le destin vous ordonne, ajouta la fée en parlant à Olindine, de pardonner à ce prince la faute qu'il a commise; elle est excusable, les hommes ne sont pas faits d'une essence aussi pure que la vôtre, il faut leur passer les défauts où le cœur n'a point de part.

Il sortit de cette flamme une voix qui répondit : La faute de ce prince est aussi grande qu'elle puisse être, puisqu'il étoit persuadé que j'étois la princesse Mélissienne; mais je suis soumise aux ordres du destin, & je n'en murmure point. Il pouvoit même, répondit Gracieuse, vous imposer une peine plus rude pour avoir trompé un prince qui vous aime, & qu'il vous avoit donné lui-même. Votre histoire apprendra à toutes les salamandres à ne pas hasarder leur bonheur si légèrement, & à ne point tenter la fidélité des hommes.

Gracieuse, après cela, changea la pyramide en un palais magnifique, & ordonna à Olindine d'y demeurer, & d'y recevoir Abulmer comme elle faisoit auparavant dans la pyramide. Ensuite elle se tourna du côté d'Abensaï, & lui dit : Prince, je laisse le soin à votre mère de vous tirer de l'état où vous êtes; recevez seulement cette canne de ma main; elle vous conduira, & elle soulagera la peine que vous avez à marcher, vous n'avez qu'à la suivre; toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose, enfoncez-la dans la terre, & vous aurez aussi-tôt tout ce que vous voudrez. Je suis bien fâchée de ne pouvoir rien faire de plus pour vous présentement. Abulmer, pendant que Gracieuse parloit au prince de Tombut, étoit à genoux devant Olindine,

& lui baisoit les mains avec un transport qui ne se peut exprimer. Gracieuse le fit lever, & conduisit tout le monde dans le palais. Elle permit à Abulmer de faire part de son aventure à son père & à sa mère seulement; elle convint qu'il vivroit au Caire comme auparavant, & qu'il viendroit voir Olindine tous les jours, & lui seroit fidèle à l'avenir. Elle ordonna aussi à Olindine de lui rendre son amour & sa confiance. Olindine assura la fée qu'elle lui obéiroit, d'autant plus volontiers qu'elle avoit été punie elle-même de l'épreuve malheureuse à laquelle elle s'étoit engagée.

Après cela toute la compagnie songea à se séparer; Gracieuse monta dans son char avec Zulma; Abensaï prit le chemin que la canne lui marquoit; & Abulmer & Olindine demeurèrent dans le palais.

Gracieuse, en continuant son voyage, rencontra Agréable; elles s'arrêtèrent toutes deux & descendirent dans une isle où elles s'assirent sur l'herbe, au bord d'un ruisseau qui couloit au milieu d'une prairie très-agréable, entre deux rangs de grenadiers couverts de fleurs & de fruits.

Gracieuse demanda à sa sœur Agréable ce qu'elle avoit fait pour le prince Ormosa; Agréable alloit le lui dire, & Zulma lui prêtoit une attention, qui marquoit l'intérêt qu'il prenoit à ce

malheureux prince, lorsqu'une musique ravissante attira leurs regards d'un autre côté. C'étoient plusieurs personnes de sexe différent qui parurent dans la prairie & qui chantoient cet hymne.

O destin, quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O destin, quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux;
C'est toi qui nous amènes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.
Tu les as liés entr'eux
Avec d'invisibles chaînes;
Par des moyens secrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes arrêts.
C'est envain qu'un mortel pleure, gémit, soupire,
Un roi voudroit envain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majesté.

Malgré la curiosité que Zulma avoit de savoir la fin de l'histoire du prince Ormosa, il ne put

s'empêcher de demander à Gracieuse quel étoit ce peuple. Ces hommes, lui répondit la fée, ne sont point comme les autres hommes, ils peuvent nous voir comme vous les voyez.

Cette terre est une isle inaccessible à tous les mortels; le destin l'a réservée pour la demeure de ceux dont le travail, la sagesse & le commerce qu'ils ont eu avec les esprits élémentaires, ont mérité l'immortalité.

Il les laisse plus long-tems que les autres hommes sur la terre qui leur est commune, parce qu'il ordonne au tems de les respecter jusqu'à ce ce qu'il lui plaise de les délivrer de leur dépouille mortelle, & de transporter ici leurs ames dans des corps faits exprès pour eux, & auxquels il donne tous les sens qui sont agréables, & retranche tous ceux qui provoquent la douleur. Ils ne sont sujets à aucune nécessité humaine, & cependant leurs plaisirs n'en sont pas moins vifs. C'est une erreur très-commune parmi les hommes de croire que les besoins augmentent la satisfaction; le désir est un besoin qui n'a point de bornes; il manque aux hommes le pouvoir de le pousser plus loin que la satiété. Vous concevrez aisément, par ce que je vous dis, le bonheur de l'immortalité. Ces hommes épurés revivent ici dans la plus parfaite union; ils y sont tous égaux, parce qu'ils arrivent ici tous par la sagesse qui ne souffre

aucune ambition; leur conduite eſt égale, quoique leurs plaiſirs ſoient diverſifiés; en un mot, vous êtes dans le lieu de la ſuprême félicité, où vous ſerez après le nombre d'années que le deſtin vous a marqué pour demeurer ſur la terre, ſi vous continuez à mériter par votre conduite les faveurs prématurées dont il vous a honoré juſqu'ici. Zulma répondit à Gracieuſe, qu'il n'avoit beſoin, pour devenir parfait, que de l'extrême envie qu'il avoit de lui plaire. Il alloit continuer; mais les ames bienheureuſes appercevant les deux fées approchèrent avec reſpect. Une grande levrette blanche, que les fées n'avoient pas remarquée, vint les flater, & ſe coucher devant elles avec des plaintes qui attendrirent Zulma; un jeune homme beau & bien fait la tenoit en leſſe.....

AVIS AU LECTEUR.

Ces Voyages ne ſont pas achevés; nous les donnons tels qu'ils ont paru dans le tems; le ſuccès qu'ils eurent alors étoit indépendant de leur imperfection, il doit être le même aujourd'hui. Si le Lecteur en regrette la ſuite, c'eſt une preuve que l'Ouvrage eſt intéreſſant, & que nous avons eu raiſon de le faire entrer dans cette Collection.

Fin du ſeizième Volume.

TABLE
DES CONTES,
TOME SEIZIÈME.

HISTOIRE DE LA SULTANE DE PERSE.

COMMENCEMENT de l'hiſtoire de la ſultane de Perſe & des viſirs, page 1

Hiſtoire du chéc Chahabeddin, 14

Hiſtoire du fils du roi de Deli, 37

Hiſtoire du grand écuyer Saddyq, 45

Hiſtoire de l'enfant adopté, 57

Hiſtoire d'un tailleur & de ſa femme, 63

Hiſtoire des oiſeaux de Salomon, 71

Hiſtoire du vieux roi d'Ethiopie & de ſes trois fils, 78

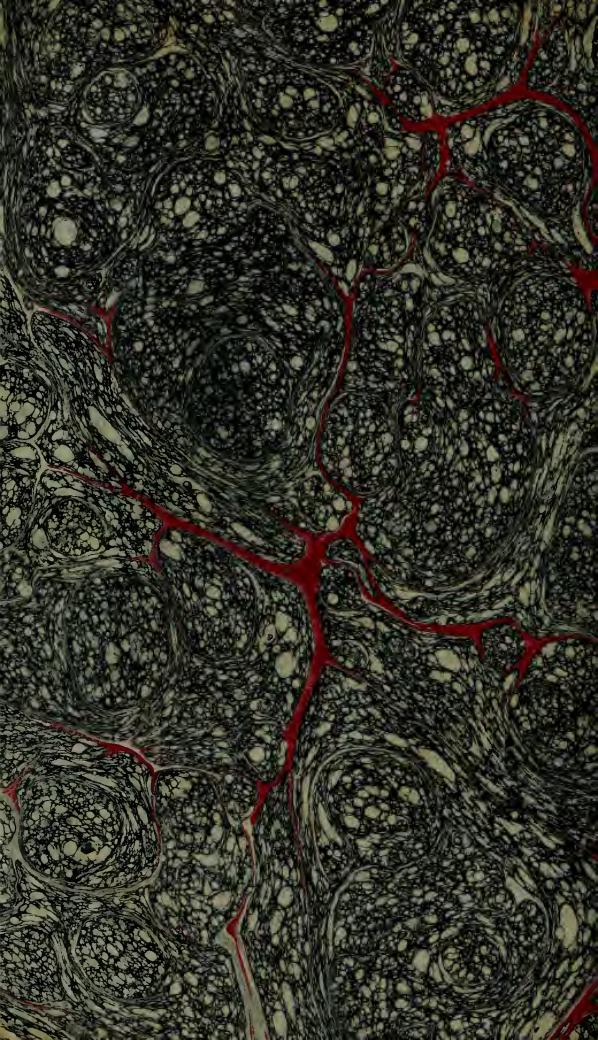
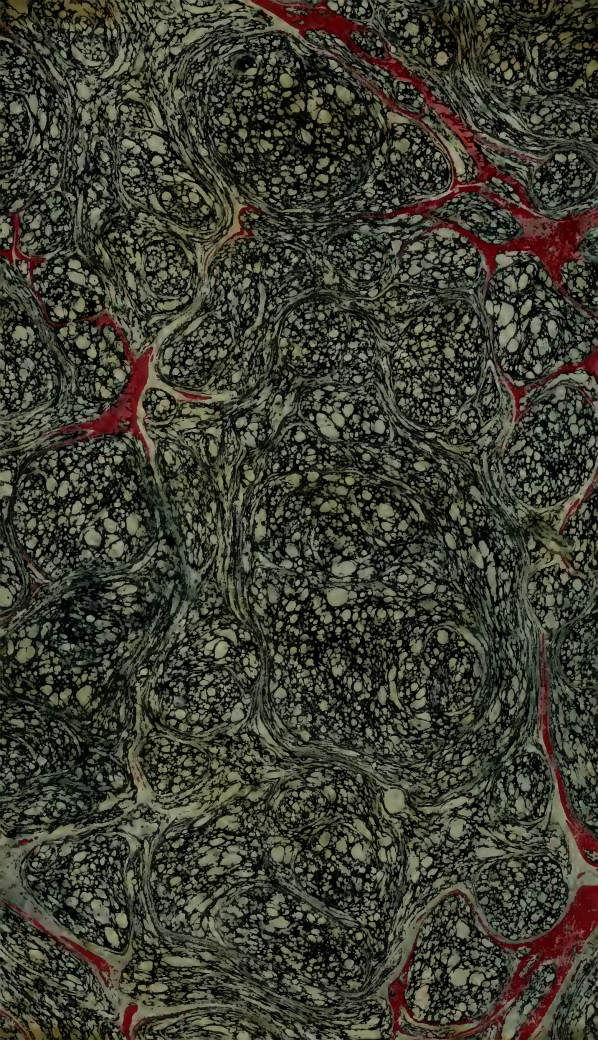
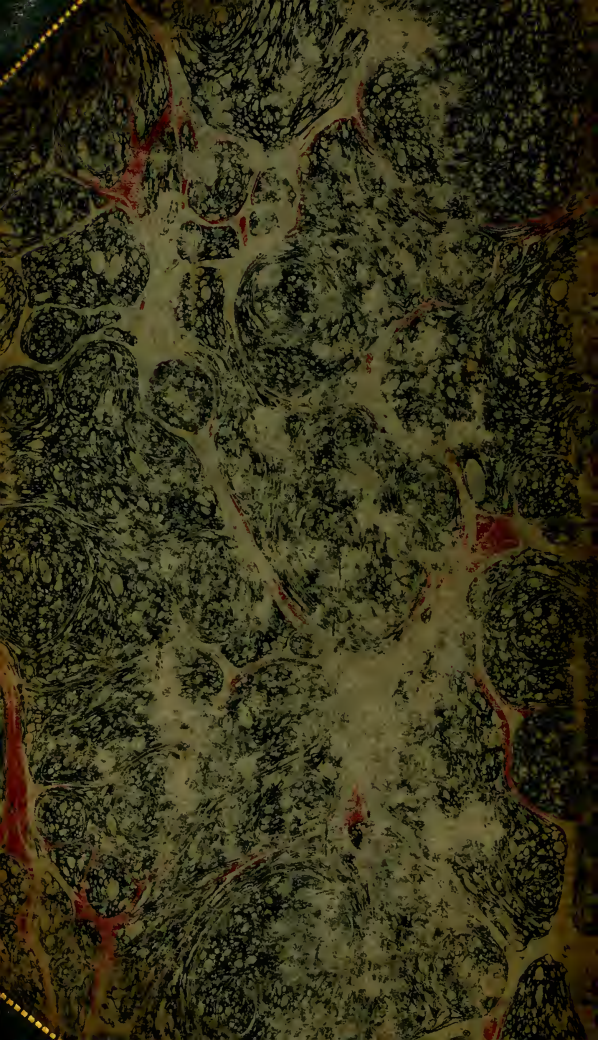
Hiſtoire du roi Togrul-Béy, & de ſes enfans, 89

Hiſtoire

Hiſtoire du prince Maliknaſir, page 97
Hiſtoire des deux Hiboux, 128
Hiſtoire du Santon Barſiſa, 131
Hiſtoire d'un ſofi de Bagdad, 137
Hiſtoire du roi Quoutbeddin & de la belle Ghulroukh, 146
Hiſtoire du roi d'Aad, 152
Hiſtoire du brachmane Padmanaba & du jeune Fyquaï, 155
Hiſtoire du ſultan Aqſchid, 173
Hiſtoire du prince de Carizme & de la princeſſe de Géorgie, 187
Hiſtoire des trois Princes obtenus du ciel, 226
Hiſtoire d'un roi, d'un ſofi & d'un chirurgien, 231

LES VOYAGES DE ZULMA.

PREMIER voyage de Zulma, page 239
Hiſtoire des fées & de leur origine, 256
Hiſtoire de la princeſſe de Perſe, du prince des Tartares, & du génie Mahoufmaha, 273

Histoire du prince Ormosa, page 281
Histoire d'Almansine, d'Attalide, du vizir Amulaki, & d'Achmet son fils, 289
Histoire d'Hassan & de Zatime, 298
Histoire d'Abensaï, 346
Histoire d'Abulmer, 359

Fin de la Table.